

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001003867911

F. FLEURET ET L. PERCEAU

LES SATIRES FRANÇAISES

DU XVII^e SIÈCLE



COLLECTION " **SELECTA** "
DES CLASSIQUES GARNIER

LES
SATIRES FRANÇAISES
DU XVII^E SIÈCLE

TOME PREMIER

*Édition limitée à MILLE exemplaires numérotés et
tirés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.*

N°  992

LES SATIRES FRANÇAISES DU XVII^e SIÈCLE

RECUEILLIES ET PUBLIÉES,

AVEC

UNE PRÉFACE, DES NOTICES ET UN GLOSSAIRE,

par

Fernand FLEURET et Louis PERCEAU

TOME PREMIER

SIGOGNE — BERTHELOT — L'ESPINE — JEAN LE BLANC — MATHURIN
REGNIER — FRANÇOIS MAYNARD — PIERRE MOTIN — ANNIBAL DE LORTIGUES
— VAUQUELIN DES YVETEAUX — GUILLAUME BAUTRU — CLAUDE
D'ESTERNOD — BESANÇON — THÉOPHILE DE VIAU — SALOMON CERTON
— SONNET DE COURVAL — CLAUDE GARNIER — JEAN AUVRAY —
LA CROIX — SAINT-AMANT — HONORAT DE MEYNIER — HAY DU
CHASTELET — ANGOT DE L'ESPERONNIÈRE — GARABY DE LA LUZERNE —
VION D'ALIBRAY — DU LORENS — MÉNAGE — SALOMON DE PRIEZAC.



PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1923

A

M. FRÉDÉRIC LACHÈVRE

En témoignage d'admiration.



PRÉFACE

Difficile est satiram non scribere! répète Mathurin Regnier en tête de son Œuvre; et toute une foule de poètes se dressent presque à la fois comme pour justifier l'antique grommèlement. Mais pourquoi cette unanimité quand Henri le Grand fait goûter à la France les délices de la Paix dans la prospérité et la fusion des anciens partis? A part d'Aubigné qui retarde les *Tragiques* (1616), plus de trente-six ans après leur composition, Sonnet de Courval, qui publie, en 1621, les *Satyres contre les Désordres de la France*, et Jean Auvray, vers la même époque, les *Satyres sérieux contre les Affaires de ce Temps*, les nouveaux censeurs, que ne féconde aucun courroux, n'engendrent plus ces Discours, ni ces longues Déplorations pleines d'invectives et de *Remonstrances*, les uns et les autres chers à Ronsard, à Grévin, à Jacques Béroau, à Jean Vatel, à Nuysement, à Philippe de Villiers, à Gabriel Bounin, à cent écrivains divers : c'est que la Paix donne à chacun le loisir de s'épier, de railler et de se contrefaire, avec plus de bonne humeur, toutefois, que n'en contient l'épigraphe du poète. La Satyre de mœurs est née, cette sœur hilare de Pantagruel qui se façonne des poupées à l'image

des glorieux, des fâcheux, des courtisans, des cagots et des ruffianes. On peut dire qu'elle fut bercée sous les lauriers du Béarnais, dans une rondache abandonnée, alors que se fermaient les portes retentissantes du Temple de Janus, et que la Ménippée amusait encore la foule sur les marches. Née sous de tels auspices, la nouvelle Satyre ne fera guère d'incursions dans le domaine politique. Elle laissera les Mazari-nades à la Chanson et les libelles à des fols (1); elle régnera pendant plus d'un demi-siècle, à l'aise dans un débraillé de Gargamelle, et léguera son indifférence pour la chose publique à sa fille de 1660, la Satire littéraire.

Jamais peut-être aucune époque ne fut plus grossièrement affamée de vivre, plus ambitieuse de *paraître*, plus morgante et plus pittoresque dans son honnêteté rustaude. Des Aquitaines accourent sur des bidets farcineux les petits-cousins de Fæneste, portant leur garde-robe en troussequin, et dix rixdales rognées dans leurs bottes : « Chardious!... Morbioux!... de Pocab-de-biou!... » De vieilles rocantines édentées et des filles jaunies dans le célibat, pensant prendre les Amours à la glu, arrivent du fond de leurs terres, en carrosse du temps de Jehan de Paris, tout rafistolés de lattes, de bouchons de foin, de cuir et de cordelles... Et la Cour... C'est la foire de Beaucaire ou de Guibray, avec ses maquignons de Bénéfices, de capitaineries, de sièges, d'épiscopat et d'amourettes; ses joueurs de coudes comme La Varenne, ses charlatans comme Conchine, escorté de *Coglioni da Mila-*

(1) Cf. Louis Loviot : *Notes sur M^e Guillaume, fou de Henri IV et de Louis XIII*
Rev. des Livres anciens, t. I, 264-284, 1914; *Bibliogr. de M^e Guillaume*, 309-339

franchi ; ses bouffons comme Me Guillaume et Mathurine, ses parvenus comme Jamet ; ses extravagants comme Des Yveteaux... Voici la Reine Marguerite, si grosse qu'elle ne pouvait passer toutes les portes, et qu'elle se faisait flanquer de fer battu pour maintenir sa corpulence ; la Du Tillet, gantée de mitaines, et masquée de taffetas comme une duègne ; Léonora Dori, Maréchale d'Ancre « petite personne fort maigre et fort brune », dit Tallemant, que l'on surnommait la Guenuche, et qui rendait un cliquetis d'os ; Madame de Poyanne, dite Poyanne la Loupe, à cause d'une ciboule qu'elle portait au front ; le jean-fesse Duret, porte-coton de Sully ; Balthazar L'Escalopier, qui négligeait sa femme pour lire Plutarque, et les filles d'honneur de la Reine, enfin, qui, soumises à des contraintes quasi conventuelles, se confectionnaient hypocritement des passe-temps de velours (1)... Autant de *modèles* pour la Satire, que Tallemant des Réaux nous a légués sous leurs noms authentiques, et que, grâce à lui, l'on peut reconnaître sous les traits outrés de la Caricature.

Mais le goût des Princes gouverne le plus souvent les modes littéraires, ou parfois les fait naître. On a vu Charles IX inciter Ronsard à la Satire politique et « s'offrir mesmes à n'en estre exempt », dit Claude Binet. Henri IV, lui, ne fut pas étranger au développement de la Satire de Mœurs, car il détestait les hypocrites et se plaisait aux saillies, aux propos épicés que Sigogne ne lui épargnait pas, et auxquels

(1) Cf. ŒUVRES SATYRIQUES DE SIGOGNE, *Discours préliminaire*, Paris, J. Fort, 1920.

il dut sans doute sa fortune de courtisan (1). La bonté naturelle du Roi, sa politique d'apaisement, ne l'avaient pas incliné à se chercher comme Charles IX des défenseurs. Aussi, parmi les innombrables poètes qui pleurèrent sa mort, il en est peu qui trouvèrent des accents énergiques pour venger son assassinat. L'*Exécration* du Clermontois Champflour, traduite du latin de Nicolas Bourbon, échappe au cadre des *Satires Françaises* ; mais il en est une, malheureusement anonyme, signée du moins des mystérieuses initiales F. D. S. P., qui rappelle, avec plus de pittoresque et de liberté, les iambes de Chénier et se rapproche de ceux de la *Curée* par leur vigueur et leur démente lyrique. Édouard Tricotel, qui l'a citée dans ses *Œuvres Bibliographiques*, a reculé devant la description du supplice, qu'il qualifie de vraie poésie de bourreau et de cannibale. La voici donc, qui complètera le texte mutilé :

Ha ! que servent perdus les foudres inutiles
 Sur les rochers inhabitez,
 Et que mesme le Ciel conserve dans nos villes
 Les monstres de ces cruautés ?

Mais quel aspre tourment, quel taureau de Phalare
 Peut dignement vanger ce tort,
 Si, pour punir assez un acte si barbare,
 C'est toujours trop peu d'une mort ?

Ce n'est rien que ton bras, rosty dedans le soulfre,
 Brusle à petit feu consumé ;
 Ce n'est rien que ton corps, hahanne, sente et souffre,
 De vifs cautères entamé,

D'huile et de plomb fondu les rivières bouillantes
 Te griller la chair et les os,

(1) Cf. dans le même ouvrage, pp. xv-xvii, sa réplique à BASSOMPIERRE et le Discours qu'il fit au roi contre les gens de robe.

Et que la rouge dent des tenailles ardantes
Redouble l'horreur de tes maux;

Bien qu'en quatre quartiers quatre bourreaux tirassent
Ton corps en Greve déchiré,
Et que quatre coursiers en ce tourment se lassent
A forcé de t'avoir tiré;

Qu'on puisse voir tes os, tes nerfs et tes artères
Croussiller sous les traicts bandez,
Et tes membres fumans distraicts en parts contraires
Par leurs efforts contre-bandez :

Car, quoy que pour punir un si cruel outrage
On puisse à ta peine adjouster,
Il ne fera jamais que toujours davantage
On ne t'en doive souhaiter,

Que tu ne sois là-bas, ombre affreuse et maudite,
Le plus bourrelé des Enfers,
Dedans le puits bouillant du plus profond Cocyte,
Tousjours au feu, tousjours aux fers !

Tu sçauras, lors, bruslant en ta gesne éternelle
Que c'est de massacrer les Roys,
Qui sont de Dieu sur nous le cœur et la prunelle,
Et l'image vif de ses Loix.

La Satire de Mœurs, que l'on peut dire favorisée par Henri IV, découle cependant des *Gayetés* et du *Livret de Folastries*, et c'est maintenant qu'il convient d'employer l'y étymologique pour distinguer la poésie licencieuse, honnie de M. Lénient, de la Satire proprement dite.

Le premier des Recueils libres du siècle est la *Muse Folastre* de 1600, qui tire son nom des huit *Folastries* qu'elle contient, et qui, de 1600 à 1640, eut au moins quinze éditions. Elle engendre les *Muses Gaillardes* de 1609, dont les mêmes *Folastries*, réunies sous la rubrique de *Gaillardises*, ont inspiré le titre général;

enfin, elle fait éclore une douzaine d'autres recueils (1), qui servirent la renommée de toute une école d'où sont issus Mathurin Regnier et Théophile de Viau. Dans ces florilèges gaillards, qui opposent la poésie gauloise et familière à la poésie savante, on a cru découvrir les premiers indices d'une réaction contre la Pléiade. Cependant, il n'en est rien : du *Livret de Follastries*, les Satyriques furent naturellement amenés à l'imitation de Marot, surtout dans le coq-à-l'âne, interdit par Du Bellay; mis en appétit d'épuiser la matière, ils imitèrent toutes les productions du libre génie français. C'est ainsi que Rabelais leur devint plus familier qu'à ses propres contemporains. Les allusions à son Œuvre le prouvent abondamment, que l'on ne rencontre qu'une fois au *Livret de Follastries*, dans toute la production poétique de la Pléiade; et même Pantagruel leur servit de véritable cahier d'expressions. Mais il est un fait important, qui prend la valeur d'un manifeste littéraire : Malherbe ni Maynard ne figurent dans la *Muse Follastre*. Dans les *Muses Gaillardes*, le collecteur ne leur fit honneur que de trois pièces. Par contre, on y trouve, avec celui de Ronsard les noms de Rémy Belleau, d'Aubigné, Guy de Tours, Hédelin et Jacques Peletier du Mans. Dans la *Muse Follastre* de 1600, Du Bellay prend place avec quatre pièces. Deux d'entre elles ont eu une influence décisive : la *Courtisane Repentie*,

(1) *Labyrinthe d'Amour*, 1610-1615. — *Labyrinthe de Récréation*, 1602. — *Muses Incognues*, 1604. — *Sandrin ou Vert Galand*, 1609. — *Satyres Bastardes*, 1615. — *Rec. des plus excellans vers satyriques*, 1617. — *Cab. Satyr.*, 1618-1619, etc. — *Del. Satyr.*, 1620. — *Parnasse et quintess. satyr.*, 1622. — *Second livre des Delices*, 1620. Ces derniers (*Parn. et Quintess.*) contiennent des pièces de Ronsard supprimées dans les éditions du poète.

et la *Contre-Repentie*, traduites du P. Gilbert. Cette influence sur le choix du sujet est renforcée par la *III^e Folastrie*, celle de *Catin*, l'un des prototypes de la *Perrette* de Sigogne, de la *Vieille* du S^r de Lespine, et de la *Macette* de Regnier.

Enfin, attestant l'inspiration constante du gentil Angevin, parallèle à celle de Ronsard, la *Vieille Courtisane Romaine* reparaît séparément en 1610.

Ces modèles, la *Catin* de Ronsard et la *Courtisane* de Du Bellay, les Satyriques les copient, les déforment ou les amplifient avec une monotonie fatigante. Que l'on n'imagine pas que la Cour et la Ville fourmillent à ce point de sibylles et de maquereelles. C'est que leurs maîtres n'avaient pas laissé de peintures de mœurs plus piquantes, ni qui se rapportassent davantage à leur conception de la Satire. D'autre part, ils pouvaient prétendre s'être inspirés à des sources communes, la *Dipsas* d'Ovide, l'*Acanthis* de Propertius, la *Canidie* d'Horace, la *Célestine* de Rojas, et la *Vie de Lais* de Pierre Arétin; au lieu qu'en imitant le *Poète Courtisan*, par exemple, ils étaient accusés de servilité.

Ces remarques ne s'appliquent pas au plus célèbre d'entre eux, qui ambitionnait le laurier d'Horace, mais en partie au plus fécond de ses précurseurs immédiats, Charles-Timoléon de Beauxoncle, sieur de Sigogne.

Sous une forme facile et comme improvisée, le style de Sigogne doit beaucoup plus à l'étude et à la recherche qu'il n'y paraît au premier abord. L'influence de la Pléiade est chez lui manifeste. Ce fut dans l'*Abrégé de l'Art Poétique François* de Pierre de Ronsard, et dans la *Défense et Illustration* qu'il trouva

le conseil d'employer les expressions techniques dont son œuvre est farcie : « Tu pratiqueras, disait Ronsard, les artisans de tous métiers, de *Marine*, *Verrerie*, *Fauconnerie*, et principalement ceux qui doivent la perfection de leurs ouvrages aux fourneaux, *Orfèvres*, *Fondeurs*, *Mareschaux*, *Minéralliers*, et de là tireras maintes belles et vives comparaisons, avecques les noms propres des outils, pour enrichir ton œuvre et la rendre plus agréable... » Filleul de Cossé-Brissac, Grand Fauconnier de France, Sigogne connaissait bien la Volerie et la Vénérerie; aussi a-t-il largement usé du conseil qu'il rencontrait si à propos. Pour accentuer sa langue comique, la plus nourrie, la plus extraordinaire, et lui donner à la fois le tour naïf qui convient à la Satire, il fit souvent usage de mots déjà vétustes en son temps, ou qui n'étaient plus employés qu'en province. Il se conformait en cela à la *Défense et Illustration* : « Te faudrait voir tous ces vieux Romans et Poètes Français où tu trouveras un *ajourner*, pour *faire jour*; *annuiter*, pour *faire nuit*; *assener*, pour *frapper où on visait*...; *isnel* pour *léger*, et mille bons mots que nous avons perdus par nostre negligence... »

Pourtant, ce fut l'Italie, où s'abreuva la Satire, qui forma la majeure partie du talent de Sigogne. « cette poésie bernésque, née un jour de Mardi gras, dit M. Joseph Vianey, dans le siècle de Laurent de Médicis, où l'on concevait la vie à l'imitation d'un carnaval », et qui ne paraissait devoir nous convenir. Il mit au pillage les *Capitoli* du Berni, pleins de disparates et de rapprochements inattendus, ceux de l'obsène *Sansovino*, de *Mauro*, se *Firenzuola*, et, l'on pourrait dire, en parodiant le titre du recueil, *tutte*

le opere d'altri autori qui forme la substance la moins chaste des *Rimes Plaisantes*.

Il sut du moins accommoder ses emprunts au vieux goût français, et mettre beaucoup de verve où Vauquelin de la Fresnaye est pesant et livresque. Cependant, Sigogne n'habillait de ses dépouilles qu'une contrefaçon de la Réalité. Mademoiselle du Tillet, la Reine Marie de Médicis et Léonora Dori, objets présumés de ses satyres contre les Vieilles, les Grasses et les Maigres, ou bien ces Courtisans qu'il attife de *Manteaux* et de *Pourpoints* râpés, ne sont en effet que des marionnettes soumises aux extravagances de son caprice. Les ressources artificielles d'une inspiration peu variée, il les puise dans le disparate cher à Berni; mais l'abus qu'il en fait donne parfois à ses vers l'apparence de bouts-rimés. Tabarin n'imprimait pas moins de formes à son chapeau protégé que Sigogne de diversité à maintes satyres sur un même sujet. Il est enfin plus près du Burlesque que de la Satire, car il médit par plaisir, sans grandes intentions morales, et c'est, en somme, à la futilité de son génie que s'en prit Anthoine Furetière dans une Satire de sa jeunesse écrite contre les *Poètes* :

Il s'occupe à décrire un pourpoint, un chapeau,
Les morgues d'un pédant, les meubles d'un bordeau,
Des nez extravagants, des fesses escorchées,
Le port d'un Espagnol tapi dans les tranchées,
Et mille traits joyeux dont le lecteur instruit
Goust l'impertinence et ne voit point le fruit.

La même frivolité se rencontre chez les poètes berresques, qui ont chanté le fenouil, les carottes, les pêches, les figues, les raves, les pieds de mouton, les goujons ou les anguilles; qui ont décrit des grotesques

ou des habits sordides. Tout l'intérêt des Satyriques est dans la forme, et Mathurin Regnier lui-même ne se soucie guère de morale. Quand on ajoutera les noms de La Fontaine et de Boileau, on conviendra que la Satire en France, horatienne, bernésque ou autre, est surtout un jeu d'artistes, et que le pays de Montaigne n'a guère réservé l'Indignation que pour la Patrie ou le Droit outragés.

Un autre poète de cette Cour d'Henri IV qui conservait le parler des camps et des corps de garde est Pierre Motin; élève de Sigogne dans ses premières satyres, il ne tarda pas à se séparer de lui, vers l'époque où transpira la Conspiration du Comte d'Auvergne, pour lequel il semble avoir eu quelque attachement. Cette séparation, qui valut des strophes injurieuses au secrétaire de la Marquise de Verneuil, fit pencher Motin vers l'école satyrique de Malherbe, mais sans que le transfuge approchât jamais de Maynard. Il est d'ailleurs à remarquer que la pénétration de ces écoles adverses, celle qui se rattachait encore à la Pléiade, et celle de Malherbe, fut assez fréquente.

Motin, cependant, ne pouvait se soustraire aux influences de ses débuts : influences de Rabelais, de Ronsard parfois, de Mellin de Saint-Gelays, quant à ses épigrammes, que la Monnoye jugeait assez « divertissantes », et, enfin, des Dialogues et poèmes arétinesques. Cette dernière fit de Motin le rimeur le plus obscène de son temps, mais d'une obscénité le plus souvent sans pittoresque et sans vigueur. Il lui manquait le style qui rend l'Arétin si magnifique ou Sigogne si plaisant, et qui fait de Giorgio Baffo, au XVIII^e siècle, un poète charmant de couleur et de vivacité.

Il ne nourrissait pas d'illusion sur le genre de célébrité qui lui ouvrait les Recueils gaillards, bien que les Recueils sérieux le comptassent, eux aussi, parmi les « Poètes les plus renommés de ce temps ». Il l'a confessé lui-même :

Et je crois que sans mes vices
Mon nom serait inconnu.

Néanmoins, quelques prétentions à la poésie savante dans ses traductions, à la poésie lyrique dans ses froides élégies, abusèrent Mathurin Regnier sur les mérites de son aîné. Ce fut au satyrique des cocus, des matrules et des filles galantes que revint l'honneur de sonner sur la Lyre l'*Ode* à la louange du nouvel Horace, ode que les éditeurs placèrent en tête des Œuvres de Regnier; et c'est à lui que s'adresse la belle *Satyre IV*, sur la Pauvreté des Poètes :

Motin, la Muse est morte, ou la faveur pour elle...

A ces deux pionniers de la poésie satyrique, Sigogne et Motin, s'ajoute Berthelot, rimeur de petit mérite, et qui semble devoir une renommée excessive à de bons mots qui ne nous sont pas parvenus. Son combat avec Regnier, chanté par Sigogne en vers burlesques, et ses démêlés avec Malherbe en ont fait une sorte de bouffon de la scène littéraire : par lui s'accuse la scurrilité du genre satyrique. Pareil au valet de Marot, il partit sans dire adieu, et cela dans les deux sens de l'expression, car il n'est pas douteux qu'il ait oublié de signer quelques-unes de ces pièces anonymes du *Cabinet* et du *Parnasse*, qui rappellent maladroitement les vieilles épîtres badines.

Voilà donc les trois précurseurs immédiats de Ma-

thurin Regnier, qui furent aussi ses contemporains et ses aînés. Ils partagent à jamais sa gloire, puisqu'il est peu d'éditions du grand Poète qui n'accolent leurs noms au sien et ne contiennent de leurs œuvres. De quelques années plus âgés que lui, ils mirent la Satyre à la mode, et suscitèrent une nuée de concurrents ou d'imitateurs qui remplissent l'in-quarto de M. Frédéric Lachèvre, *les Recueils Collectifs de Poésies Libres et Satyriques*, depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile.

Répétons-le, le genre satyrique n'impliquait pas toujours la réprimande ou la censure. Un tableau lascif, une épigramme gaillarde, une vive galanterie, une chanson bachique étaient renommés *satyriques*, et même toute imagination grotesque ou débridée, que l'on appellerait aujourd'hui *Fantaisie*. Sauf les *Priapées* de Maynard, dont le plus grand nombre sont des épigrammes malignes, les vers des Malherbiens, épars dans les Recueils Satyriques, justifient comme les autres cette amplification. On connaît les fragments satiriques de Malherbe et quelques épigrammes assez vives, mais sait-on, plus généralement, que, surnommé de son temps le *Père Luxure*, il a commis une dizaine de pièces *satyriques*, dont cinq sonnets embrasés qui peuvent compter parmi les plus beaux vers de la langue? Sait-on que ce « tyran des Mots et des Syllabes » ordonnait à Racan, alors âgé de trente-cinq ans, de versifier des « friponneries de page », et qu'il en discutait les termes avec lui? Ces *friponneries*, les seules qui nous aient été conservées, se trouvent dans une lettre collective à MM. Chapelain, Ménage et Conrart. Elles sont dans le goût du vieux Mellin. Trente conteurs du XVIII^e siècle et

de l'Empire les ont refaites ou imitées, écrit M. Pierre Louys à M. Frédéric Lachèvre. Racan dut en avoir fait d'autres, mais il avait promis à son Confesseur de ne jamais penser aux vers de cette nature. L'Abbé Goujet, d'après ces Lettres à Chapelain, rappelle que « Racan s'exerçoit quelquefois à la Satire », « qu'il avait mis plusieurs historiottes en vers burlesques et que l'on les trouvoit fort agréables ». Le P. Desmolets, dans la *Continuation des Mémoires de Sallengre*, affirme que « c'est le premier poète de France pour le satyrique », sans qu'il en reste d'autre garantie que la connaissance qu'il en devait avoir. Quant aux autres élèves de Malherbe qui ont aidé à grossir les Recueils gaillards, on remarque particulièrement Tourvant et Colomby, et même Jean de Lingendes, avec de gracieuses *Stances sur une Jeune Courtisane*, imitées d'Ovide.

Le chef-d'œuvre satyrique des Malherbiens, tout empreint de la doctrine et composé sous la férule du Maître, est le Recueil des *Priapées de Maynard*. Publiées dans les anthologies qui nous occupent, elles forment un corps d'environ deux cents pièces, la plupart en mètres courts, et sous une forme particulière d'épigramme, composée d'un quatrain et de deux tercets. On y trouve quelques poèmes strophiques, dont un, l'*Ode sur une Vieille Ridée*, est écrit dans le style de Sigogne. C'est là une des pénétrations d'écoles dont on parlait précédemment. Elles sont rares chez Maynard, qui s'appliquait à traduire Martial, opposant ainsi le bel esprit et la netteté de la diction, quand ce n'est pas la sécheresse, à l'aimable nonchalance de la Muse gauloise. Aussi bien, était-ce la concision du modèle latin qu'il prisait dans les épigrammes de

Mellin de Saint-Gelays, souvent imitées par lui, et ne faut-il pas chercher l'influence indirecte de Ronsard dans ce retour au vieux poète.

La littérature satyrique, malherbienne ou autre, dut son renouvellement à l'Humanisme de la Renaissance. Ces dévergondages de l'esprit, où primitivement les mœurs n'eurent point de part, conduisirent bientôt les poètes de nos recueils à l'épicurisme, puis à la débauche, et enfin au libertinage philosophique. Le P. Garasse ne s'y méprit point, qui fit condamner Théophile, ni l'auteur anonyme de la *Courtisane Déchiffrée* (1642), qui dénonça ces libérés de Dieu par l'Amour comme des élèves d'Asmodée, et prétendit que *Parnasse Satyrique* et les *Muses Folastres* étaient « dignes d'être victimés et consacrés à Vulcan ».

Comme pour mieux marquer leur filiation, il arriva du *Parnasse Satyrique* ce qu'au dire de Jacques Grévin, d'ailleurs suspect, était advenu du *Livret de Folastries*, soit d'être brûlé en Grève; et des amis de Théophile d'être accusés d'athéisme, comme Ronsard l'avait été par la cabale protestante. Le procès du *Parnasse* découragea les libraires d'entreprendre la publication de nouveaux recueils. La Satyre, cette Gauloise qui tirait ainsi contre le Ciel pour varier ses passe-temps, n'en devint pas moins téméraire avec les Saint-Pavin, les Desbarreaux, les D'Hesnault, les Claude Le Petit; c'est elle encore que les âges suivants verront incorporer la Philosophie et s'élever démesurément dans un grand éclat de rire, pareille au Chèvre-Pied de la Légende des Siècles.

Le génie de Regnier n'eut pas d'autre aiguillon que l'exemple de Sigogne et de Motin, déjà célèbres à la Cour avant la publication des florilèges. Il se mit au

métier parce qu'il y voyait travailler les autres, et non par vocation de reprendre les vices d'autrui. La facilité des mœurs romaines qu'il avait observées de près, un penchant sans contrainte à suivre son plaisir, l'épicurisme des satyriques, enfin, n'étaient pas pour faire de lui un sourcilleux Juvénal. Lecteur assidu de Montaigne et de Rabelais, il pensait « que nous ne saurions faillir à suivre Nature », que la Raison défaut à l'homme le plus parfait, et que tout est relatif en ce plaisant monde. Sans la Satyre à l'ancienne mode qui lui donnait plus de sujet de rire que de s'indigner, plus de tableaux à peindre que de victimes à fustiger, il eût été bien dépourvu pour faire illusion devant le siècle, et peut-être n'aurait-il rimé que des *Psaumes* et des *Elégies* comme son oncle Desportes. Quoi qu'il en soit, « l'honneur de Regnier, écrit M. Joseph Vialéy, est d'avoir fait profiter la Satire de toutes les ressources créées par ce mouvement littéraire » ; et l'on approuvera le même critique quand il dit : que, sous prétexte de corriger ses semblables, comme Horace, le poète en profita pour dialoguer des contes, tels que *Macette*, *l'Importun*, *le Repas Ridicule* ou *le Mauvais Gîte*.

Le tour épigrammatique ou frivole, la brièveté du mètre des satyres contemporaines, Regnier comprit qu'il ne pouvait les asservir à ses desseins, et considéra la Satire, d'après Du Bellay, comme un genre défini à forme fixe, en vers héroïques de douze syllabes, de préférence au vieux décasyllabe déchu de sa noblesse. Dans la même *Défense et Illustration* et dans le *Bocage Royal* de Ronsard, il trouva, pour lui fort à propos, le conseil de suivre Horace, et non pas Juvénal qui a trop d'aigreur. Quand, dans sa seconde *Satyre*, il

annonce qu'il va laisser le premier, trop discret, pour « reconnoître la trace » du second, il avoue comiquement deux vers après qu'il vaut mieux « *sucrer sa moutarde* » et renoncer à ce caprice. L'indignation qu'il était incapable de simuler, et pour laquelle il n'aurait pas trouvé d'objet, la composition rigoureuse et la morale rigide de Juvénal convenaient moins à sa nature que ses crudités et ses figures éclatantes. Ce sont là les emprunts les plus fréquents de Regnier. Avec Horace, il traitait du moins en compagnon. Il l'accommodait à sa manière, il le ramenait à sa taille. Les *Odes* et les *Épodes* lui confessaient des faiblesses semblables aux siennes pour la mollesse, le vin et la galanterie. Sa raison, sur laquelle devait renchérir Boileau, il la ravalait au bon sens. Sa philosophie, il lui plaisait qu'elle fût tempérée par des instincts naturels, qu'elle conciliât le Plaisir, la Religion et la Vertu pour la tranquillité de la vie.

N'estimez rien de vray qu'au goust il ne soit tel;
Vivez comme chrestien, adorez l'Immortel.

(*Sat. IX, 163-187.*)

Horace honorait les Dieux et les remerciait de sa maison des champs; Regnier, pourvu de bénéfices, écrit des poésies spirituelles. Il l'imité jusque dans ce culte de bienséance, sauf quand la perte de sa santé le jette aux pieds du Christ et le fait déroger à la sérénité du poète païen. Croyons à l'effet de la satiété, par laquelle un grossier épicurisme le conduit à la tristesse; ou plutôt n'accordons pas trop de créance à deux sentiments qu'il était de mode d'exagérer : l'amour du plaisir en temps ordinaire, et l'amour de Dieu en temps opportun... La Muse de Motin, elle aussi, faisait ses Pâques...

Mais ce que Regnier doit le plus à Horace, ce n'est pas tant des sujets, des passages ou des expressions, c'est la composition des *Épîtres*, desquelles il exagère l'apparent désordre, comme étant le style propre au discours familier. C'est d'après Horace qu'il écrit « confusément », qu'il laisse aller la plume où la verve l'emporte, et qu'il considère la Satire « comme une prairie — Qui n'est belle sinon qu'en sa bizarrerie ». Dans cette prairie, il promène son interlocuteur et l'entretient à bâtons rompus des choses les plus diverses, si bien qu'il lui arrive d'être surpris par l'heure de la retraite sans avoir épuisé le sujet principal de son discours. Son bonheur est de déployer le journal de sa vie comme Horace, de se confesser comme Montaigne, ou, comme l'Arioste, de conter ses mésaventures. Ces digressions, Vauquelin de La Fresnaye (1) les recommanda dans son discours sur la *Satyre*, et aussi dans son *Art Poétique* de 1605, où il montra les vers :

Sautant de fable en fable, avec un tel devis
Qu'on fait quand, privément, chacun dit son avis.

Mais ce ne fut pas chez Vauquelin que Regnier trouva des notions sur le métier satirique, qu'aussi bien il put lire dans le *Discorso* italien, non plus que l'idée d'imiter l'Arioste, Berni, Dolce, Mauro, Caporali. Outre que Sigogne et Motin s'employaient à les piller, Du Bellay déjà, avec les *Regrets*, ébauches de satires de mœurs pleines de touches empruntées à l'Arioste et au Berni, Amadis Jamyn, avec son

(1) Dans les SATIRES FRANÇAISES DU XVI^e SIÈCLE, t. II, p. 216, une erreur de copiste a fait imprimer *Diverses Poésies pour Satyres Françaises*, 1604. Le copiste fut trompé par le titre de départ du tome I^{er} de l'éd. Le Blanc-Hardel.

poème *Contre l'Honneur*, imité de Mauro, lui avaient ouvert la voie.

Si le Ronsard des *Folastries*, des *Gayetés* et des *Odes*, entretenait les Satyriques dans la tradition gauloise, il servait à Regnier d'un plus grave modèle avec les *Élégies*, les *Épîtres* et les *Discours* disséminés dans son Œuvre, et qui sont proprement des Satires. Regnier y plagiait au besoin, non seulement des idées, des vers et des images comme s'il eût traduit Horace, des rimes et des mouvements, mais encore des passages entiers, par exemple celui du Discours à *Pierre Lescot*, que Reinhold Dezeimeris (1) a rapproché de la *Satire IV* à *M. Motin*. Dans cette même satire, qui passe pour une confession, M. Joseph Vianay a retrouvé le fragment d'un autre *Discours* à *Jacques Grévin*, et deux vers à peine déformés du *Dialogue des Muses et de Ronsard*. Si le chef de la Pléiade n'avait pas été méprisé du temps de Brossette, les notes du *Regnier* de 1729 contiendraient autant de Ronsard que d'Horace, de Juvénal, d'Ovide, de Caporali, et beaucoup moins de billevesées. Enfin, le Satirique s'enrichissait encore des dépouilles de Jodelle, de Baïf, de Belleau et de son oncle Desportes. Tant de larcins faits à la poésie latine et italienne, comme à la génération précédente, prouvent seulement que Mathurin Regnier s'appliquait à rester dans l'esprit de la Pléiade, pour être le Satirique le plus conforme à ses vœux. Aussi M. Joseph Vianey peut-il dire avec raison que les *Satires* sont du Ronsard rajeuni ou du Desportes un peu moins lâche. Le poète se serait bien gardé de trop innover dans la forme et

(1) *Leçons nouvelles et Remarques sur le texte de divers Auteurs*, Bordeaux, 1876, in-8°.

dans le genre : « En toute opinion, disait-il, je fuy la nouveauté. » Il s'inspirait en ce vers de la prudence de Montaigne : « Je ne change pas aysement, de peur de perdre au change... et me tiens dans l'assiette où Dieu m'a mis. » A vrai dire, innovant dans le sens d'un La Fontaine, il décevait une école littéraire qui n'était pas née avec lui, mais qui pressentait un maître, et Regnier venait à point.

Le transport qui l'accueillit fut si grand que, près d'un demi-siècle après, Guillaume Colletet, écrivant de Regnier, retrouvait la fraîcheur de cet enthousiasme.

« Le Roy Henry le Grand étoit l'ennemy des flatteurs et des lâches. Il lui importait peu qu'ils fussent publiquement reconnus pour ce qu'ils estoient; si bien que sous son règne, la Satyre s'acquit un tel crédit qu'il n'y avoit point de poëte à la Cour qui, pour acquérir du nom, ne se proposât de marcher sur les pas d'Horace et de Juvenal, et de faire après eux des satyres à leur exemple. Mais certes, celui qui l'emporta bien loin dessus les autres dans ce genre d'écrire, qui offusqua les Motin, les Berthelot et les Sigogne, et qui devint même plus qu'Horace et plus que Juvenal en nostre langue, ce fut l'illustre Regnier, esprit en cela d'autant plus admirable qu'entre les nostres il n'y en avoit pas encore eu qu'il eust peu raisonnablement imiter...

« Mais si, d'un côté, il y eut beaucoup de difficultés dans ce travail pour Regnier, il y eut beaucoup de gloire pour luy à l'entreprendre, puisqu'il y réussit de telle sorte que le vray caractère de la Satyre se rencontre dans les siennes, car la Satyre n'a pour fin et pour objet que l'imitation des actions humaines. Quel autre poëte les a mieux et plus vivement repré-

sentées aux yeux des hommes? Et comme ces actions sont diverses, quel autre en a mieux encore représenté l'agréable variété? Dans la vive peinture qu'il en a faite, ne rend-il pas les unes dignes de pitié et de commisération, les autres dignes de mépris et de haine, les autres dignes de risée? En effet, c'est dans ses écrits que l'on peut voir les ambitieux et les avares, les ingrats et les prodiges, les superbes et les vains, les flatteurs et les babillards, les parasites et les bouffons, les médisans et les paresseux, les débauchés et les impies fournir ample carrière à sa Muse ulcérée et un libre exercice à sa plume piquante, ce qu'il fait avec tant de sel et de pointes d'esprit, des ironies tellement naturelles et avec des railleries si naïves qu'il est bien malaisé de le feuilleter sans rire et sans, en même temps, concevoir l'aversion qu'il prétend inspirer des imperfections et des crimes des hommes. Ainsi cela s'appelle dorer la pilule pour la faire avaler plus doucement. Il guérit insensiblement par elles les uns de leur noire mélancolie, et dégage les autres des attachements coupables; et en cela comme il avoit exactement feuilleté les écrits des anciens poètes latins que j'ai nommés, et italiens modernes, il ne feint point d'en transporter les plus beaux traits dans ses écrits et d'enrichir ainsi la pauvreté de nostre langue de leurs superbes despoilles.

« Aussi, dès qu'il eut publié ses Satyres, on peut dire qu'elles furent reçues avec tant d'applaudissemens que jamais ouvrage n'a été mieux reçu parmi nous. Les différentes éditions qui en ont été faictes dans presque toutes les bonnes villes de France et dans la Hollande mesme, sont des preuves immortelles de cette vérité que j'avance. »

Merveilleux pouvoir d'une œuvre habilement fondue, qui put paraître nouvelle, et qui l'est en effet malgré des emprunts avérés ! Pourtant, Regnier est à l'opposé de Juvénal et n'a pas égalé Horace. Il n'a pas donné l'horreur du vice ; il n'a dégagé personne des « attachements coupables ». Aujourd'hui que le monument impérissable qu'il a élevé est débarrassé des hommages de l'enthousiasme primitif, nous pouvons discerner les véritables raisons de sa gloire, ainsi que nous détaillons à notre aise les figures d'un bas-relief quand les palmes et les couronnes sont dispersées. Les Satires de Regnier n'ont pu manquer de susciter l'admiration des Français. Ils retrouvaient en elles, non pas Horace et Juvénal, mais le mouvement et les héros de leur ancien théâtre. Regnier relie les Farces et Moralités à la Comédie du Grand Siècle, « de l'immortel Molière, immortel devancier », de même qu'il relie Ronsard à Boileau, et Marot à La Fontaine. C'est que, délaissant les marottes grimaçantes mais artificielles des Sigogne et des Motin, il sut donner l'illusion de la Réalité. C'est que la partie plaisante de son œuvre est une langue parlée, familière, naïve et proverbiale, aussi distante du style conventionnel que du maniérisme courtisan ou de l'argot de corps de garde de ses devanciers. Charles Sorel s'y trompa, quand il prétendit qu'après vingt ans on ne l'entendrait plus : on l'entend toujours, comme on entend celles de Rabelais et de Montaigne. C'est encore que sa poésie est une poésie personnelle, où il a feint de se peindre lui-même parmi les hommes, ni meilleur ni pire, un peu cousin de Panurge et souvent égaré dans les aventures dérisoires qui font le comique de la vie quotidienne. C'est enfin que tout médiocre philosophe qu'il

soit, il n'en est pas moins l'un des plus grands artistes dont notre histoire littéraire puisse s'honorer, c'est-à-dire un écrivain capable de surprendre, de distraire, d'amuser et d'attacher. Voilà qui vaut tout, qui chaque fois paraît une nouveauté, et qui rend la Critique inutile.

La mort surprit Regnier dans la maturité de son génie, et les trois représentants du genre Satyrique qui lui avaient donné naissance disparurent presque en même temps. Le poète avait agrandi leur petit domaine, mais, à vrai dire, il ne laissait pas de postérité littéraire immédiate. Du moins, l'on ne sait si le S^r de Lespine fut son devancier, son émule ou son élève. Pour Jean Le Blanc, imitateur de son Fâcheux, il n'a laissé que trois Satires au milieu d'une œuvre assez importante; toutefois, c'est le contemporain qui l'a le mieux compris. Quant à Claude D'Esternod, l'auteur extravagant et pittoresque de l'*Espadon Satyrique*, il doit à Regnier l'orientation vers la Satire de Mœurs avec l'*Hypocrisie d'une Femme qui feignit d'estre Dévote et fut trouvée Putain*, et l'*Ambition de certains Courtisans Nouveaux Venus*, dont le sujet est la VIII^e Satire de Juvénal. Mais son style est un compromis entre celui de Regnier et l'école satyrique. Le reste de son œuvre relève de Sigogne. D'Esternod est le premier qui fut séduit par la langue comique de Regnier, la langue même de la Satire. Avant Regnier, le comique empruntait à la Vénérerie, à l'Art Militaire, au jargon, et surtout à l'érotologie et à la scatologie. Avec Regnier, sans être exempte de ces dernières, elle fourmille d'adages familiers, d'expressions proverbiales, de comparaisons populaires. *Champignons d'une nuit, Fils de la Poule Blanche, Sucrer*

sa moutarde, Faire gerbe de paille à Dieu, Cousin de l'Arc-en-Ciel, Faire Gilles, Être chassé comme un pêteux d'église, l'Étoile poussinière, Doux comme une épousée, Prendre garde à la somme, Avoir dequoy, Prendre sans verd, Faire la Figue, ou Pisser au Bénitier : autant de termes bas et communs, également recommandés par Vauquelin par son *Discours*. Les successeurs de Regnier en firent une ample provision, ingénument convaincus qu'ils tenaient là les clefs du génie. A ces artifices, Regnier joignait l'archaïsme pour plus de naïveté, qu'il tirait de Marot, comme le firent les épigrammatiques et les conteurs jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il usait aussi de l'anachronisme, témoin l'*Arbalète au bon Roi Charlemagne*, procédé que n'oubliera pas Scarron dans le *Virgile Travesti*.

La postérité de Regnier ne se manifeste vraiment qu'après 1613, avec Théophile de Viau, dans cette *Satyre III^e* primitivement intitulée *Élégie à une Dame*, où le poète imite la *Satyre IX à Monsieur Rapin* contre l'école de Malherbe et les regratteurs de syllabes. Sans nommer une seule fois Regnier, Théophile reprend sa poétique et la fait sienne : « *J'escriis confusément et me plaist de le faire.* » Charles de Besançon, dans la *Satyre du Temps*, publiée à la suite de l'*Espadon Satyrique*, s'adresse à Théophile dans le style de Regnier et lui ressert la même *Satyre IX* : par quoi l'on voit que Regnier a fait école d'écrivains qui se réclament de ses négligences, « ses plus beaux artifices », de son désordre, de ses digressions, et de la liberté de ses mœurs. Ainsi couvraient-ils leurs fautes et leur nonchalance naturelle du pavillon de Regnier, de ce Regnier que Malherbe estimait à l'égal des Anciens.

Ce que Théophile doit à Desportes par ses *Élégies*, forme le meilleur de son œuvre; encore est-ce Regnier qui le rattache au dernier lyrique entre Ronsard et Malherbe. Mais ce que Théophile doit surtout à Regnier, ce sont les poèmes obscènes qu'il a désavoués au cours de son procès. Il reformait autour de lui la société joyeuse qui entourait Regnier à la Pomme de Pin — s'il faut en croire la légende — et entretenait ainsi l'esprit de la *Muse folâtre* et des *Muses Gaillardes*, d'où l'une et l'autre Satire étaient sorties. Un mouvement littéraire analogue au premier se manifesta par le *Parnasse Satyrique* : à la place d'un nouveau Regnier, il en naquit les Libertins, que le P. Garasse nomma plaisamment des mouchérons de taverne. Théophile, disciple outrancier de Regnier par la gauloiserie, ne l'a pas continué dans la Satire de Mœurs, seulement dans la Satire Littéraire, dont les exemples sont si peu fréquents avant Boileau. Pourtant n'est-ce qu'une redite, et ne faut-il voir en Théophile qu'un satirique velléitaire.

Le procès du *Parnasse* fit délaisser le genre satyrique qui tournait à l'ambiguïté et devenait un jeu dangereux. Seuls quelques incorrigibles le continuent dans leurs sociétés fermées; pour avoir méprisé cette précaution ou ne s'être pas ménagé la tutelle d'un grand seigneur, nous savons ce qu'il advint de Claude Le Petit. Cependant, la véritable Satire se trouvait débarrassée, et la gloire grandissante de Regnier aidait à méditer son exemple. Le Sr de La Croix s'essaie à composer une *Macette*, d'où sont bannies les images licencieuses et la fantaisie outrancière de la XV^e *Satire* de Claude d'Esternod sur le même sujet. On y sent l'effort de se maintenir dans l'observation

de la vérité; mais l'auteur est encore si peu sûr de lui qu'il s'en tient à la copie, et que pour décrire la scène où il situe son action il lui faut recourir *Au Mauvais Gîte*. Il est vrai que ces peintures, classées sous l'appellation d'*Inventaires*, étaient des recettes que les poètes se passaient depuis la *Célestine* de Fernando de Rojas, et que la description de la chambre du *Mauvais Gîte*, Regnier la tenait en partie de l'*Inventaire d'un Courtisan*, de Berthelot.

Une école satirique provinciale, enflammée par le zèle de Courval-Sonnet, ressentit à son origine l'influence directe de Ronsard et d'Agrippa d'Aubigné; elle paraît enfin avoir profité des enseignements de Vauquelin de La Fresnaye. Mais la supériorité de Regnier sur ce dernier, et l'attrait de la nouveauté effacèrent bientôt le vieux Poète des *Satyres Françaises*; Courval-Sonnet lui-même n'eut plus sur ses amis qu'une action limitée. Jean Auvray fut un attardé dans le genre bernésque et la Satire politique. A leur propos, l'on pourrait parler d'école normande si la plupart des satiriques du xvii^e siècle ne tenaient à la Normandie par quelque alliance ou n'en étaient originaires, tels Sigogne, par la résidence et l'éducation, David Ferrand, le poète « purinique », Berthelot, les deux Vauquelin, Saint-Amant, Dulorens, Louis Petit, Bois-Robert et Sarasin par la naissance.

Le Sr de Courval-Sonnet, ou, plus communément, Sonnet de Courval, débuta par une *Satire Ménippée, Discours sur les Poignantes Traverses et Incommodités du Mariage, où les Humeurs et Complexions des Femmes sont vivement représentées*. En la publiant sous l'invocation de Ménippe, le poète faisait valoir à l'avance le cynisme et l'outrance de ses sarcasmes, et l'on put

voir que l'ouvrage ne mentait pas à son titre. Cette satire, primitivement d'une seule venue, et divisée par la suite en six pauses, que suit une *Censure des Femmes*, est une longue amplification de la VI^e de Juvénal, avec des lieux communs renouvelés de Perse et de Sénèque sur la puissance de l'or et les avantages de la pauvreté. Les *Stances* de Desportes contre le *Mariage* ne furent pas non plus étrangères à son inspiration. Écrite par un médicastre qui ne fait grâce de ses connaissances en pathologie et pharmaceutique, elle est peut-être ce que l'on a publié de plus violent contre les femmes. Elle passe en malignité le *Roman de la Rose* et le *Livre de Matheolus*, en crudité les satires latines que Pacifico Massimi dirigea contre son épouse, dans le recueil sotadique d'*Hécatelegium*. Malgré tout, il y reste un fond de naïveté et de fausse résignation qui rappelle les *XV Joyes de Mariage* : « Ainsi demourra en tourmens tousjours et finera miserablement ses jours. » Le principal intérêt de la Ménippée de Courval est moins dans son sujet, trop rebattu, que dans les tableaux minutieux qu'il a laissés de la vie provinciale; et même il y dénonce une telle variété de cotillons, de colliers, de gants, de ceintures, de mules, de coiffes, de rabats et de fards qu'il semble avoir dressé l'inventaire complet de la toilette en son temps. Mais la prolixité, la redondance et la trivialité que Sonnet de Courval croyait inséparables de la Satire, son style incorrect et sa prosodie souvent défaillante ont détourné de lui la bienveillance des critiques. Si le mérite et l'intérêt sont ici proportionnés à la colère, une sauvage énergie, une sincère indignation le placent au-dessus de la plupart des satiriques français, aux côtés de

Ronsard, d'Agrippa d'Aubigné et de Jacques Dulorens.

Les Satyres contre les Abus et Désordres de la France, composées sous la Régence de Marie de Médicis, et publiées en 1622, donnent une idée plus favorable de celui que l'on appela le Juvénal Normand. Issues des *Discours* de Ronsard sur les *Misères de ce Temps* et des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, elles portent néanmoins la marque du poète de la *Satyre à M. Rapin*, mais uniquement dans les *Pervers Ecclésiastiques*, où, comme Regnier, Sonnet de Courval, se réclamant de la Pléiade, fait le procès des écrivains nouveaux venus, *tiercelets d'ignorance*. Les trois premières ont trait à la simonie des hauts dignitaires du clergé et des confidentaires; les deux autres à la malversation des officiers de judicature et au larcin des deniers du Roi. Comme Ronsard, il pense que la Religion romaine est le soutien de la Monarchie; il épouse ses opinions politiques et religieuses, et il lui emprunte la conduite de ses satires, ainsi que nombre de vers et d'expressions. Comme d'Aubigné, il tire son affabulation poétique de l'Ancien Testament, et il lui doit la démente verbale qui se heurte du sublime au terre à terre, qui s'élève et choit d'un seul coup sans transition. Trop souvent, le Juvénal normand ne se relève pas; son indignation épuisée n'engendre plus de bons vers : elle est condamnée à remâcher l'invective comme dans la *Satire III^e* contre les Custodinos. On y goûtera, du moins, la riche description des abbayes « jadis si magnifiques », inspirée de l'*Hypnerotomachia*, ou *Songe de Poliphile* de Francesco Colonna, et ce passage si vigoureux, imité de Ronsard, contre les « Evesques à casaque ».

Qui pour crosse ont l'espée, et pour mitre le casque.

Jean Auvray, autre médecin normand, puisa aux mêmes sources que Sonnet de Courval, et montra dans ses satires politiques tous les défauts de son compatriote, hormis la trivialité; ce dernier, naturel à la Satire, eût été préférable à l'enflure forcenée qui lui tient lieu de lyrisme, et qui paraît être une imitation de la redondance espagnole de Claude d'Esternod dans ses *Desirs Amoureux de Don Philippe*. Des cinq poèmes politiques du *Banquet des Muses*, les *Guerriers Volontaires* et les *Chevaliers sans Reproche* virent le jour en 1622, la même année que le recueil de Sonnet de Courval. Les trois autres s'intitulent : *Satyre*, contre la Vénalité de la Justice et du Clergé; les *Peines Infernales*, contre les mondains, les avares, les usuriers, les simoniaques et les apostats; et les *Nonpareils*, contre les Courtisans et la Noblesse corrompue. Les *Guerriers Volontaires* et les *Chevaliers Sans Reproche* n'en font qu'une contre les Protestants,

Qui, secouant les loix de nostre Monarchie,
D'un Royaume voudroient faire une Oligarchie.

Les *Guerriers Volontaires* sont visiblement inspirés de la *Satyre au Roy contre les Républicains*, que Gabriel Bounyn publia en 1586. Enfin, l'Élégie de *Philippe de Macédoine à son Fils Alexandre*, est une Institution de Prince, ou Discours sur l'art de gouverner. Cette pièce morale est animée d'un souffle ronsardien, et l'on y retrouve un passage de l'*Institution pour l'Adolescence du Roy Charles IX*.

Les autres poèmes du *Banquet des Muses* sont, pour la plupart, soit des épigrammes dans le goût de Marot, soit des *Folastries*, des Odes Bachiques et des *Gayetés* dans celui de Ronsard, de Remy Belleau

et de Joachim Du Bellay; mais où ces poètes répandaient une aimable liberté, Jean Auvray introduisit la crudité de Sigogne et de Motin, qu'il puisa dans les Recueils Satyriques. Il fut lui-même, avec les frères Fornier, un collaborateur du *Labyrinthe d'Amour*, ou *Suite des Muses Folastres*. Ces emprunts à Regnier, toutes expressions proverbiales, ne se rencontrent que dans ses pièces politiques. Ils y sont fort peu nombreux; par contre, ses poèmes berniques, qui remontent à l'ébauche de la Satire de Mœurs, n'en contiennent point. Jean Auvray a défendu le caractère licencieux de ces poésies dans un court avertissement *Au Lecteur*, qui rappelle le *Discours* de Vauquelin de La Fresnaye : il porte justement sur les origines de la Satire et sur les deux sens primitifs du mot. « Varron veut qu'elle vienne d'un certain genre de pâtisserie ou d'un... pot pourry de divers ingrédients...; d'autres tirent son origine des Satyres boccagers, monstres, boucquins et chevrepieds, d'autant qu'en ce genre de Carmes, l'on se sert souvent des paroles licencieuses dont ces rustres ont accoustumé d'entretenir les Nymphes et Bergers. Quoy que s'en soit, il y a toujours du meslange, ce que j'ay observé en la disposition de mes Satyres... » Le S^r Gaillard, dit l'Abbé Goujet, « a peint en un seul vers le caractère d'une grande partie de ces Poésies :

Auvray, ce gros Camard, plaide pour les suivantes. »

Le satirique de cette époque qui relie le plus étroitement la tradition de Regnier est Angot de l'Esperonnière, moins par les *Nouveaux Satires et Exercices Gaillards* que par les *Exercices de ce Temps*, jusqu'ici faussement attribués à son ami Sonnet de Courval.

Comme on en jugera plus amplement dans la *Notice* d'Angot l'Esperonnière, les *Exercices de ce Temps* sont des parodies du style satyrique de Regnier, de Claude D'Esternod, de Sigogne, de Motin, de Berthelot et de Maynard. Ce sont aussi des recettes prises à ses auteurs mêmes pour composer des Satires, et telle est la raison de leur titre d'*Exercices de ce Temps*. On peut leur appliquer à la lettre l'expression de « *pot pourry de divers ingrediens* » ; cependant, malgré leurs emprunts composites, que l'on a pris à tort pour des plagats, les satires d'Angot l'Esperonnière sont parmi les mieux faites et les plus vivantes, et leur langue ne laisse pas de paraître naturelle. Elles sont enfin des tableaux véridiques de la vie provinciale dans les premières décades du xvii^e siècle, dont la rusticité justifie la licence des satiriques. Dans les *Nouveaux Satires et Exercices Gaillards*, le livre intitulé *Terpsichore* contient trois satires régulières : *Jacqueline, ou l'Image de la Mort*, contre une Vieille, *les Pistolles ou l'Injure du Siècle*, où le poète déclame une fois de plus contre l'*auri sacra fames*, et *les Pico-reurs, ou le Désastre du Pauvre Peuple durant les Derniers troubles de l'année 1610*, description pittoresque de pillage par les armées mercenaires. Deux satires en octosyllabes terminent cet ouvrage, l'une contre l'*Avocat Infortuné, ou le Désordre de la Pratique de ce Tans*, où le poète procédurier exhale sa rancune contre la Chicane ; et la *Plainte ou Dialogue d'un Vieillard mal-marié*, faible écho de la *Ménippée* de Courval. La *Muse Épineuse*, qui forme la partie des *Exercices Gaillards*, est composée d'odelettes et de pièces épigrammatiques qui sont du goût et du style des *Recueils Satyriques*, par quoi l'on voit encore

qu'à l'imitation de Jean Auvray les poètes croyaient toujours le « *meslange* » nécessaire et obligatoire. Cependant, l'on peut dire que l'enseignement de Regnier, et quelque peu celui de Vauquelin ont enfin porté leurs fruits, et qu'à partir d'Angot l'Esperonnière, il existe véritablement une Satire de Mœurs. L'indignation en est parfois outrancière ou simulée, mais « l'école normande » apporte du moins une âpreté, une irritabilité naturelle et une observation précise.

L'ambition de Garaby de La Luzerne était de « laisser au public un portrait au naturel des vices du Siècle ». « Parcourant l'époussette en main chacune des principales professions des hommes, dit-il dans une lettre, j'ay déjà donné le foué au *Partisan*, à l'*Auteur*, au *Noble Campagnard*, au *Citadin* : je m'appreste à dire un mot, en passant, du *Chicanoux* actif et passif, c'est-à-dire à parler de la morgue du sourcilleux magistrat et de la bassesse du misérable solliciteur, sans oublier ensuite le *Prince malaisé*, l'*Hypocrite*, et le reste, où je comprendrois bien volontiers nosseigneurs les ecclésiastiques et nos vénérables frères les porte-cuculle et traisne-corde... »

Le poète n'a pas rempli tout son dessein : il n'a pas écrit les *Chicanoux* ni le *Prince Malaisé*, ni les *Pervers Ecclésiastiques*, dont il parle ailleurs, et dont le titre appartient à Courval. Son œuvre satirique ne se compose que de six pièces : l'*Infirmité de l'Homme*, les *Censeurs Ignorants*, le *Noble Campagnard*, le *Citadin*, le *Pharisien du Temps*, ou le *Dénot hypocrite*, et le *Partisan*, ou le *Gueux rafraîchi*. Sonnet de Courval, patron de la Satire normande, a souvent inspiré

Garaby de la Luzerne, dans *le Gueux ras/raïschî*, satire contre les Financiers, qui rappelle le *Larcin des Deniers du Roy*, et dans les *Censeurs Ignorants*, imités des *Pervers Ecclésiastiques*. C'est par le début de cette satire qu'il rejoignit l'*Épître* de Regnier à *M. Rapin*, et c'est à la fin de la *Ménippée* contre les *Femmes* qu'il trouva la *Satyre du Temps* à Théophile, de Charles de Besançon. Les *Censeurs Ignorants* sont les critiques qui s'attaquent à Du Bartas, à Desportes et à son neveu. Si Garaby de la Luzerne fut épris de Regnier grâce à Sonnet de Courval, il imita Regnier bien davantage à travers les *Exercices de ce Temps*, dont le style était moins vieux que celui du poète Virois et possédait aussi plus de naturel et de vivacité. Le *Noble Campagnard*, d'abord inspiré par la II^e satire de Juvénal et la VI^e d'Horace, puis par le *Cousinage* et le *Gentilhomme* des *Exercices de ce Temps*, est du Regnier provincial, du Regnier de ferme ou de manoir; on peut en dire autant du *Citadin* et du *Dévoit Hypocrite*; quant à l'*Infirmité de l'Homme*, bien qu'elle porte en épigraphe le XIV^e verset du *Livre de Job*, c'est le sujet et le mouvement de la *Satyre I* de Théophile, plus tard reprise par Despréaux avec additions de Juvénal. Les satires de Garaby de la Luzerne sont dépouillées de la licence des *Exercices de ce Temps*; on ne croyait plus qu'elle fût nécessaire, et si les mots gardaient encore un air de bravoure et de gaillardise, les peintures lascives n'étaient plus de mode. La Satire de Mœurs avait trouvé d'autres sujets que la vieillesse des Courtisanes et la description des mauvais lieux.

Garaby de la Luzerne, lettré accompli, observateur

malicieux et poète plein d'aisance, resta pourtant dans l'obscurité. Son œuvre sans retentissement et sans influence ne transmet à personne la tradition de Regnier qu'il tenait de Courval et d'Angot l'Esperonnière. Mais un satirique à l'accent plus marqué devait recueillir l'héritage de Regnier et servir, avec Furetière, de transition entre le satirique de *Macette* et le contempteur de Cotin. Jacques Dulorens avait connu Regnier, et sans doute lui devait-il plus d'un conseil, de même qu'un nombre incalculable de vers et d'expressions. Malgré l'évidence de ses plagiats, il se défendait de l'imiter. Pour donner le change, il le trouvait « aussi bourbeux que le Père Lucile », laissant en outre supposer qu'il était à Regnier ce qu'Horace fut à Lucilius. La Fontaine lui emprunta deux vers dans *le Meunier, son Fils et l'Ane* ; Molière trouva l'esquisse de *Tartufe* dans sa première Satire, contre l'Hypocrite, et Boileau se souvint des Satires II, III et IX, contre les Femmes, la Noblesse, Paris et la Campagne : néanmoins, Dulorens ne leur fit pas oublier Regnier, et, de nos jours, il n'est plus feuilleté que des curieux.

Dulorens ne mérite pas un tel châtimement pour sa présomption. S'il n'a su, comme Regnier, Angot de l'Esperonnière et Garaby de la Luzerne, animer la Satire par des tableaux ou des dialogues de comédie, en exhalant sa mauvaise humeur il a fait de la poésie personnelle. C'est peut-être le conseil de Regnier qui l'aura le plus frappé. Au cours de 56 satires, réunies en trois recueils, il donne l'impression d'un grincheux, « au demeurant le meilleur fils du monde ». Loin des petites gens, des cagots et des importuns de Château-neuf, il se promène en maugréant. Passe-t-il quel-

qu'un, il baisse la voix et le regarde en coulisse : il est prudent. Ou bien il enfonce son chapeau sur ses yeux de peur d'être reconnu et d'avoir à tourner un compliment, car il « blesserait un homme en lui jetant des roses ». Certain d'être seul, il éclate contre la Cour. Jamais il n'y est allé, mais il pense qu'à s'y tenir debout il attraperait des varices. Bref, ennemi de la contrainte, il est sans façons... Et voilà pour qui ne le croit pas : il pète!... Quant à sa femme, elle est d'humeur si fâcheuse que Dieu la lui a donnée pour l'éprouver. « Il se baisse la nuict pour lui bailler le pot... » Enfin, il passera en revue tous les lieux communs de la Satire. La Philosophie? comme Regnier lecteur de Montaigne, il accueille le pour et le contre. Mais il est un point sur lequel il ne transige pas : l'Hypocrisie, et l'on peut dire qu'il en est le Satirique. Après tant de soliloques, il rencontre un cabaret, où il va faire le bon compagnon, avec des mots pour rire à l'ancienne mode.

Le portrait de 1646 le montre au naturel et pareil à quelque magistrat de village, de ceux que fit discourir Noël du Fail dans ses *Discours d'Eutrapel*. Son visage, pareillement à ses vers, est empreint de ce dédain et de ce courroux que Vauquelin de La Fresnaye recommandait aux Satiriques, comme s'ils « estoient provoquez et presque forcez par l'abondance et multitude des vices à s'élever pour les reprendre, ne se pouvant taire estants piquez de l'eguillon d'un si juste depit ». Toutefois il attend que d'un signe vous vous révéliez son ami : il oubliera Xantippe et les bourgeois de Châteauneuf, et vous parlera de la grande passion qu'il nourrit en secret pour Bassano, Tintoret et Corrège.

Dépourvu d'imagination et de fantaisie, Dulorens crut que tout Regnier gisait dans les vers sentences, les proverbes et les expressions triviales. Mais il n'a pas su les doser, au point que certaines satires paraissent être des centons. Quant à la nonchalance, à l'écriture « confuse » de son maître, il n'a pas la grâce naïve qui les fait accepter : la rusticité n'en tient pas lieu. Comme Regnier, il se recommande de Ronsard et de Baïf, mais il copie la structure de leurs vers au lieu d'en extraire la poésie. Dulorens est de tous les Satiriques l'un de ceux qui inspirent le plus de sympathie : son indignation n'est jamais feinte, sa brusquerie est comique et naturelle. Lucilius, c'est lui, et non pas Regnier :

Si tu m'en crois amy, tout l'honneur où j'aspire
N'est que de faire voir en France la Satyre,
Mais telle que la vit le peuple aux carrefours,
Avant que l'on jouast la Passion à Tours,
Et qui baille, railleuse, en son rude langage,
Aussi tost sur le nez comme sur le visage.

La Satire de Mœurs, avec Furetière, emprunte à nouveau le style, la mise en scène de la Comédie dont elle est issue. Mais ce n'est pas chez l'auteur du *Roman Bourgeois* que l'on retrouvera l'indignation de Sonnet de Courval et de Dulorens. La Comédie requiert, il est vrai, l'impersonnalité de l'auteur, mais les sujets traités par Furetière n'appellent point les fureurs némésiennes. Tantôt, se souvenant d'une satire de Claude D'Esternod que la décence empêche de nommer, il fait parler un *Medecin Pedant*, qui pourrait être le père des Médecins de Molière, tantôt un *Marchand* drapier, et tantôt des *Poètes*

mercenaires; tantôt, enfin, il ridiculise des *Procureurs* dinant de leurs « épices », ou parlant au *Jeu de Boules* en termes du Palais. Sonnet de Courval trouva pourtant d'autres accents pour flétrir les Officiers de judicature, et Du Bellay pour s'élever contre le *Poète Courtisan*. Mais chez Furetière, élève de Regnier, la Satire n'est qu'un prétexte à pittoresque; et même il retomberait volontiers dans le burlesque de ses premières œuvres, le *Voyage de Mercure*, par exemple, sans parler de son *Æneïde Travestie*, qui rappelle à la fois Scarron et la poésie satyrique des poètes de l'ancienne Cour. Quoi qu'il en soit, ses cinq satires régulières sont, avec les *Épîtres Chagrines* de Scarron, ce que l'on a écrit de mieux dans le style de la Satire de Mœurs entre Regnier et Boileau. C'est le mouvement des satires de Regnier, leur parler « moyen » qui veut être celui de la conversation; et ce n'est plus la mosaïque d'expressions proverbiales à quoi s'appliquaient les poètes précédents : c'est déjà du Regnier amendé, tempéré, perfectionné. Fâcheuse perfection ! sur laquelle la postérité de Boileau voudra renchérir encore : elle effacera, telles des gaucheries disparates et déshonnêtes, les vestiges de la naïveté, qui sont les empreintes du génie.

La politesse du style, dont la Satire de Mœurs n'a que faire, ne fut pas seulement un effet de l'Hôtel de Rambouillet et de la Cour de Louis XIV, mais encore une réaction contre le Burlesque. On a beaucoup disserté, sans se mettre d'accord, et sur l'origine du Burlesque et sur son caractère propre. Le Burlesque n'est pas seulement, comme l'a dit Gêrusez, que la transformation de sentiments nobles en figures et passions vulgaires. Dans un sens plus général,

c'est un comique forcé qui n'a d'autre but que la bouffonnerie, mais qui prend prétexte de la Satire. Il en est comme la parodie. Le Burlesque remonte beaucoup plus haut que Sarasin, qui, selon Ménage, aurait le premier emprunté le terme à l'italien *Burla*, plaisanterie, et à son dérivé *burlesco*, plaisant. Les sources du Burlesque en France sont dans la poésie satyrique de Sigogne, qui dérive elle-même des *Rime Burlesche* de Berni. Quant aux poèmes héroï-comiques de Scarron, sans remonter à la *Batrachomyomachie*, l'*Apokolokyntose*, ou encore au *Morgante Maggiore* de Pulci, à l'*Orlando Furioso* de l'Arioste, ils s'apparentent au *Virgile Travesti* publié par Giovan Battista Lalli pendant le séjour de Scarron à Rome. Saint-Amant, formé du mauvais de Regnier, selon Boileau, c'est-à-dire de ce qui subsiste dans Regnier de Sigogne et de poésie satyrique, Saint-Amant est le chaînon intermédiaire qui relie Regnier à Scarron, et le Burlesque à la littérature gauloise des *Recueils*. A l'imitation de Sigogne, mais avec plus de décence, Scarron s'est servi de cette langue comique au riche vocabulaire dans la satire personnelle contre Mazarin, et dans quelques autres poèmes, par exemple l'*Imprécation contre celui qui lui a pris son Juvenal*, et l'*Invective contre une Vieille Dame Campagnarde*. Saint-Amant, lui, tout au *Grotesque*, nom que l'on donnait alors au *Burlesque*, n'a jamais pu faire une satire complète ou régulière. Avec lui, et plus tard avec Scarron, c'est une recrudescence de la poésie satyrique sous une forme moins licencieuse, et, somme toute, une régression de la Satire. On comprend qu'un écrivain comme Boileau, cherchant à ranimer le génie de Regnier, ait repoussé le style bernésque qui mena-

çait de tout envahir, et dont son devancier n'avait fait usage qu'avec une modération relative.

Scarron, pour en revenir à lui, montra par ses *Epîtres Chagrines* qu'il pouvait s'élever à la peinture satirique. Son Fâcheux relie celui d'Horace et celui de Regnier à l'*Oronte* de Molière. Dégoûté lui-même du Burlesque, peut-être eût-il pu donner l'illusion d'un autre Regnier si la mort ne l'avait surpris l'année même de sa troisième *Epître*, celle à M. D'Elbène. Toutefois, où Regnier est inimitable, à l'image de La Fontaine, de Villon et de Ronsard, c'est dans ce trouble profond qui ne se traduit pas toujours par des sentiments analysables, mais le plus souvent par le choix, l'intonation des mots, l'agencement des syllabes, ce qu'enfin l'on nomme Poésie. Rebelle à son magnétisme, l'homme le plus intelligent n'y voit qu'un récit en langue conventionnelle, dont lui apparaissent ou la faiblesse d'invention ou la banalité philosophique. Voltaire, dans ses *Mélanges*, mettant Boileau au-dessus de Regnier, en profita pour traiter celui-ci « d'homme fort médiocre »; mais ce fut pour les mêmes raisons qu'il préféra Swift à Rabelais, Crébillon le père à Corneille; qu'il crut enfin avoir perfectionné Racine!

Dans la même mesure qu'Horace est supérieur à Regnier, Boileau l'est à ce dernier par l'élévation de son esprit; cependant, on ne saurait dire que la science prodigieuse de sa versification et la pureté de sa langue aient effacé le poète nonchalant du temps d'Henri IV, dont le « vieux style encore a des grâces nouvelles », et il est permis de balancer entre les deux satiriques.

Charles IX invita Ronsard à composer des satires

politiques; Henri IV, amateur d'histoires plaisantes et contempteur de l'Hypocrisie, encouragea les premières satires de mœurs : dans le même domaine, le rôle de Louis XIV fut de veiller à l'épuration du goût et des usages, et Boileau fut en quelque sorte son Ronsard. Quoi qu'il en eût dit, Boileau fut le continuateur du chef de la Pléiade, lequel inaugura le Classicisme par l'Humanisme et la division des Genres. Condamnant Ballades, rondeaux, virelais, et autres vieilles « espiceries » des Rhétoriciens, il permit à la Poésie de s'élever jusqu'au Lyrisme. En attaquant les Cotin, Boileau condamnait à son tour un art de gentillesse et d'affectation où le goût français est trop souvent enclin; si, par contre, il honora Voiture, ce fut dans le même rapport que Ronsard honorait Marot : c'est-à-dire que dans l'un et dans l'autre les deux réformateurs découvraient une veine naturelle, le souci de bien écrire, l'ambition d'être grands dans les petites choses. Juvénal a bien chanté Catulle...

Mathurin Regnier est le trait d'union entre la Pléiade et Boileau, « le célèbre Régnier, lit-on dans les *Réflexions sur Longin*, le poète françois qui, du consentement de tout le monde, a le mieux connu, avant Molière, les mœurs et le caractère des hommes ». Comme Regnier, Boileau se sentit dès sa jeunesse piqué d'émulation. La Satire n'était pas si répandue qu'à la fin du règne d'Henri IV, mais le souvenir n'en était pas effacé, qu'entretenaient les éditions successives de Regnier, de Claude d'Esternod, de Dulorens et d'Antoine Furetière, et que renouvelaient les *Provinciales* et les *Précieuses Ridicules*. C'est

Antoine Furetière qui relie directement Regnier à Boileau. Il encouragea son premier essai sur la Misère et la Vénalité des Gens de Lettres, et il lui fournit, dit-on, le sujet de plusieurs satires quand Boileau allait d'un pas « déjà hardi »,

Studieux amateur et de Perse et d'Horace,
Assez près de Regnier s'asseoir sur le Parnasse.

Boileau possédait un sentiment trop vif de la Poésie pour penser que Regnier fût « un homme fort médiocre ». Il prit seulement à cœur de purifier la Satire, telle que l'avait léguée l'auteur du *Mauvais Gîte*, de « ses trop grandes licences et de ses plaisanteries outrées ». Aussi fut-il sensible aux compliments de Lamoignon, qui le félicita à plusieurs reprises, « d'avoir purgé ce genre de poésies de la saleté qui lui avait été jusqu'alors comme affectée ». Avec lui, le style *satyrique*, déjà fort assagi chez Saint-Amand et Scarron, reçut un coup fatal, et se réfugia tout languissant dans le Conte en vers et la Chanson, sous l'appellation de style grivois, plus insupportable à l'honnête homme et cent fois plus immoral qu'il ne l'était auparavant. Il bannit les dictons et les expressions proverbiales comme n'étant plus employés à la Cour, sur laquelle se formait le nouveau langage. Enfin, il débarrassa la Satire de son aspect hirsute et rustique, que maintenait la tradition des Chèvre-pieds fabuleux « reprenant les vices d'un chacun ». Il se modela plus étroitement sur le favori d'Auguste que ne l'avaient fait ses précurseurs. Peut-être serait-il par là le véritable satirique désiré par la Pléiade, si Ronsard et Du Bellay n'eussent attaché un si haut prix à la Satire de Mœurs et au pittoresque. Il le lui

fallut sacrifier aussi, avec la phrase arabesque, le style à périodes, qui fournit tant de ressources à l'éloquence et à l'indignation. Quant à la composition, bien qu'il feigne, comme Horace et Regnier, « en ce libre métier », de laisser courir sa plume au hasard, il serre son sujet du plus près possible et ne se permet de digressions que pour distraire le lecteur aux dépens de ses victimes. A vrai dire, et l'on ne surprendra pas les familiers de Regnier, il n'eut pas de style satirique. Il en dédaigna les outrances et les artifices par amour du Vrai, — le Vrai seul est aimable — et de crainte d'offenser la langue par la trivialité, toutes choses dont il reprenait Saint-Amand et Scarron, et qui le fâchaient parfois dans Molière. On ne fera pas reproche de ces sacrifices à ce grand écrivain qui vécut dans l'intimité de Racine : il fut surtout un Critique littéraire. Il n'avait que faire du langage de la Satire de Mœurs, qu'il n'a guère abordée, mais il usa constamment du style de l'Épître, lequel, par la complaisance de la politesse, doit se rapprocher du caractère de celui à qui l'on écrit. Cependant, il sut être pittoresque à l'occasion, dans ce *Repas Ridicule* où il est plus près de Regnier que d'Horace, et dans la *Satire X*, où, par une heureuse diversion, il emprunte encore la palette de Regnier pour brosser le portrait d'un « Magistrat de hideuse mémoire ». Regnier a-t-il jamais tenu son pinceau d'une main plus ferme ? La Fantaisie, qu'il écartait de ses Satires, s'efforçant à la plus simple ordonnance, il la mit dans le *Lutrin*, cette épopée badine qui devrait passer pour le véritable modèle du style burlesque, aujourd'hui que la mode a vieilli le *Virgile Travesti*, et même la *Secchia Rapita*.

Mais qu'aurait fait Boileau dans la Satire de Mœurs? Molière ne s'en était-il pas chargé? C'est Molière qui reprit le vers et le style de Regnier, surtout dans l'*École des Maris* et l'*École des Femmes* en les accommodant au goût du siècle; et c'est aussi La Fontaine, dans ses Fables, qui sont autant de comédies en raccourci, comme les aimait Regnier; La Fontaine, le grand satirique universel, celui qui ne fut prévu par personne, et qui substitua à la forme traditionnelle de la Satire un style plus voisin de la prose que ne le fut dans la langue latine celui d'Horace.

On a dit que Boileau n'était point né moraliste, qu'il ne le fut jamais réellement, et que ses Satires Morales sont de valeur moyenne. Il est vrai, si toutefois on ne peut être moraliste sans proférer l'anathème au nom d'une confession. Il mit du moins la Morale dans le Beau : il fut ce qu'aujourd'hui l'on appelle dédaigneusement un Artiste, et, sans morigéner personne, il observa dans sa vie privée la morale la plus stricte, en même temps que la moins rébarbative. Pourtant, sa retenue, son équilibre, son art tempéré, le culte qu'il professait pour la Raison — la Raison embellie — l'ont fait traiter de bourgeois par de nombreux critiques. Ce jugement vient de Sainte-Beuve, qui le rencontra dans les pamphlets contemporains du poète, notamment dans la *Réponse envoyée de Paris à M. Le Clerc. Bourgeois*, opposé à gentilhomme, avait déjà sa signification romantique, et désignait, dans la circonstance, un clerc du Palais « *aux idées basses* ». Rien dans l'œuvre ni dans la vie de Boileau ne justifie ce rapprochement injurieux. S'il est convenu que le *bourgeois* est celui que ne soulève aucune passion noble et que la pusillanimité tient prudemment

à l'écart, le Satirique fut l'opposé d'un *bourgeois*. Il eut au suprême degré la passion des Lettres, et si les adversaires qu'il se choisit étaient littérairement méprisables, leurs puissantes relations faisaient redouter leur vengeance. Bien qu'il fût indulgent et ne se mêlât point de la Chose Publique, son œuvre est semée de réflexions politiques ou philosophiques qu'un bourgeois ne se serait jamais risqué à formuler si, par une erreur de l'Enfer ou du Ciel, elles étaient venues troubler son cerveau. Boileau a lâché son mot sur la Guerre, au temps des victoires de Louis XIV ; son *Passage du Rhin*, pièce de circonstance, est pourtant un tissu de malices inopportunes, que ne rachète pas l'*Ode sur la Prise de Namur* ; sa *Satire sur l'Homme*, égale en éthérodoxie, pour ne pas écrire libertinage, celles qui faillirent coûter la vie à Théophile, et ce qu'il a dit des Origines de la Monarchie pouvait compromettre sa tranquillité ou sa pension, toutes choses que lui reprochèrent ses ennemis dans un esprit de délation publique. Et dira-t-on que la haute idée qu'il se formait de la Poésie, que les parties lyriques du *IV^e Chant* de son incomparable chef-d'œuvre sentent leur mesquinerie bourgeoise ? Enfin, le désintéressement et la générosité de Boileau sont trop connus pour citer des obligés à sa décharge.

Le reproche presque unanime que l'on adressa à Boileau jusqu'à la fin du XVIII^e siècle est d'avoir écrit des Satires personnelles. Dans son *Discours sur la Satire*, quoiqu'il convienne lui-même de la discrétion de Regnier, il le fait parler *hardiment* de Gallet, du Sr de Provins et de Pierre Du Puys. Il dit ailleurs que la peur fit plus d'une fois repentir le poète Chartrain : ce sont là des plaisanteries. Regnier n'attaqua

jamais de front personne, et la légende n'a aucune valeur historique qui l'éloigne de sa ville natale pour lui faire éviter des corrections. Regnier, au contraire, déclare « *aimer l'individu* ». D'après lui-même encore on lui reprocha le surnom de « bon ». Sauf dans les Satires politiques, la plupart du temps anonymes, comme celles du *Recueil de l'Estoille*, les *Mazarinades*, la *Milliade*, etc..., les poètes français ont rarement dévoilé les objets de leurs rancunes ou de leur colère. Quant à Lucilius, Horace, Perse, Juvénal et Virgile, les exemples de leurs « attentats » ne sont ni très nombreux, ni toujours contrôlables, ni très convaincants, et Boileau n'aurait pas dû invoquer l'autorité de Martial. Dans sa IX^e *Satire*, la meilleure pour la conduite, le style, et le rebondissement de son esprit, il cherche une fois encore à se justifier de l'emploi des noms propres, celui de Chapelain en particulier :

Ma Muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sçait de l'homme d'honneur distinguer le Poëtte.

Cependant, on conviendra que le *Chapelain décoiffé* est irrévérencieux pour un vieillard ; que faire ramper si gratuitement l'Abbé de Pure dans la fange n'est point une façon de distinguer l'homme d'honneur de l'écrivain ; qu'il était désobligeant pour la mémoire de Pelletier et de Colletet de les peindre sous les dehors de parasites, et qu'enfin c'était offenser la vérité que de montrer Saint-Amant, « las de traîner une vie importune », mendier son pain aux accents de sa lyre. Boileau, d'ailleurs, n'a guère dosé la satire selon le degré d'imperfection littéraire des Gens de Lettres. Jugeant dans l'Absolu, sans souci des époques et des circonstances, il mettait sur le même rang ceux

que n'avait point visités le Génie indiscutable des grands Classiques :

Et malheur à tout nom qui, propre à la censure,
Peut entrer dans un vers sans en rompre la mesure.

Aussi lui fit-on maintes fois observer que sa critique n'était pas toujours juste ou appropriée. Il changeait alors les noms avec aisance, ou tempérait ses jugements longtemps après, comme dans les préfaces de 1683 et de 1694 : Quinault avait acquis par ses ouvrages « une juste réputation »; Saint-Amand, Brébeuf, Scudéry, et « plusieurs autres » qu'il ne nomme pas, s'étaient bonifiés en vieillissant, comme le vin acquiert du bouquet... Sans dire qu'il critiquait à la légère, il ne se gardait pas assez de l'outrance propre aux esprits brillants; et bien qu'il fût naturellement modeste, il se complaisait à faire voler entre ses mains l'arme éclatante et redoutable de la Satire. On peut dire, à l'excuse de Boileau, qu'il s'attaquait aux ennemis de la Poésie; que même les Saint-Amant et les Théophile pouvaient être sacrifiés à Racine et à Molière. Cependant, dit Voltaire, est-ce « par l'amour du bon goût que Despréaux se croyait forcé de louer Segrais, que personne ne lit, et à ne jamais prononcer le nom de La Fontaine, qu'on lira toujours? Est-ce à ses sacrifices qu'on doit la perfection où les Muses françaises s'élevèrent? Pour lors Molière et Corneille n'avaient-ils pas déjà écrit? Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la *Pucelle* est un mauvais ouvrage? Non, sans doute. A quoi donc ont servi ses Satires? A faire rire aux dépens de dix à douze Gens de Lettres; à faire mourir de chagrin deux hommes qui ne l'avaient jamais offensé; à lui susciter enfin des ennemis qui le poursuivirent jusqu'au tombeau et

qui l'auraient perdu plus d'une fois sans la protection de Louis XIV. Aussi, quelle serait sa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de sa jeunesse par le mérite de ses belles Épîtres et de son admirable Art Poétique? Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité humaine. »

On ajoutera que c'est à partir de Boileau que l'on fit consister en France le sel et la beauté de la Satire dans sa personnalité, et que les poètes ont moins songé à corriger le peuple qu'ils ne se sont attachés à le divertir. Les écrits de Gacon, les ripostes de J.-B. Rousseau, les odes empoisonnées du Café Procope, et même celles de Lagrange-Chancel contre Philippe d'Orléans perdraient beaucoup de leur intérêt si la Malignité naturelle à l'homme n'y trouvait trop aisément sa nourriture. Quand elle rencontre Archiloque, elle s'informe du cadavre de Lycambe...

Pour renoncer à presque toutes les ressources de la langue satirique si péniblement amassées, pour transformer ainsi le goût tenace des Français, il fallait être Boileau, c'est-à-dire être capable de faire constamment prévaloir un esprit élevé sur de séduisants artifices. Mais l'aisance de cet écrivain original, — car il le fut plus que Regnier et plus que tout autre — parut d'un exemple facile à sa postérité. A part Louis Petit, Eustache Lenoble et Sénecé, ses élèves sans culture et sans génie « prosèrent de la rime et rimèrent de la prose »; parce qu'il avait condamné la Fantaisie dans ce qu'elle a parfois de disparate et d'extravagant chez les mauvais poètes, leur impuissance révéra la Platitude. Tel qui n'a pas le sentiment exquis de la nuance ne peut aborder l'étude de son

œuvre, et ce sentiment fit défaut à ses prétendus continuateurs, les Sanlecque, les Cantenac, les Belloc, les Monchesnay, les Villiers et les Gacon. Ils mirent son génie en poncifs et le rendirent aussi méconnaissable que le devint celui de Raphaël à travers l'enseignement académique. Sans l'esprit, le style, la Raison, la bonhomie de Boileau et d'Horace, l'éclat, le lyrisme, la moralité de Juvénal, la naïveté et le pittoresque de Regnier, la Satire ne fut plus que médiocrance, calomnie, ou vaniteuse Déclamation. Elle infesta tout le XVIII^e siècle; et, malgré les importantes anthologies satiriques de Cazin et de Colnet, les noms de Voltaire et d'André Chénier sont les seuls qui la continuent avec éclat. La pauvreté et la fin tragique de Gilbert, l'accent de ses *Adieux à la Vie* ont fait taire la Critique sur la rudesse, l'incorrection de son style et la médiocrité de son esprit. La Satire n'était plus guère que le pamphlet; c'est ainsi décriée qu'elle passa dans la plume des Journalistes du XIX^e siècle, qui la firent cracher de l'encre pour ou contre la Charte, et qu'elle tomba dans la bassesse quotidienne, la bêtise emphatique et la vénalité du métier. Encore put-elle faire illusion avec Barthélemy jusqu'au jour où le poète Marseillais fut vaincu de fureur mercenaire et que Lamartine repoussa du pied la *Némésis*. Dans ce siècle de graphomanes, la Satire presque uniquement personnelle et politique fut si répandue qu'il ne serait pas aisé d'en réunir les vestiges épars pour en dresser un monument; au surplus, le dégoût découragerait de la tâche le critique le plus intrépide. Sauf de rares exceptions, comme Auguste Barbier et Amédée Pommier, il ne trouverait de satirique digne du passé que

chez Victor Hugo, qui retrempa son style dans les *Tragiques* ; et même regretterait-il d'y rencontrer maintes fois la redondance méridionale de Barthélemy, son autre modèle, et les pantalonades de Rochefort.

De nos jours, comme l'a écrit Brunetière, le Journalisme a remplacé la Satire, « depuis la plus fine, qui est rare, jusqu'à la plus grossière, qui abonde ». A vrai dire, la Presse tend à remplacer toutes choses, les genres littéraires et les institutions sociales. Elle n'est pas le soutien d'un Régime : elle se substitue à lui. Elle est l'Ode et le Dithyrambe, qui disparaîtront bientôt, faute d'épithètes, mais non faute de héros : les deux millions de bonnetiers parvenus, de liquoristes enrichis dans les vermouths, de baladins vergogneux, de politiques bifrons, de mouchards très-précieux et de plumitifs sans grammaire, où la Démagogie recrute ses barons. Elle est l'Élégie, qui pleure indifféremment sur les chiens perdus, les forçats repentis, les catins poignardées et les enfants martyrs. Elle est l'Histoire, dépouillée de la majesté de Clio, dans toute sa laideur humaine, sa fausseté, sa partialité. Elle est l'Éloquence des Comices Agricoles et des Pompes Funèbres, la Politique de Robert Macaire, la Police de Tricoche, la Justice de Pipelet, la Guerre de Picrochole, la Morale de Jocrisse et la Science de Calino. Elle est la Critique dans la mesure que l'Aveugle du Pont des Arts, cherchant à tâtons les trous de sa clarinette, fut un Musicien. Quant à la Satire, c'est Cartouche travesti en Juvénal : « La Bourse ou l'Honneur!... »

Les Journalistes de 1830 et de 1848 avaient encore

assez de Lettres pour rédiger leurs libelles en vers. Ainsi pouvaient-ils feindre et l'Inspiration des esprits élevés et le désintéressement que l'on sait être la vertu éminente des Poètes. Aujourd'hui, plus encore qu'au temps de Regnier, que la Poésie sert de « Fable aux uns, aux autres de risée », ou, qu'à tout prendre, la plupart l'ignorent, il paraît plus rapide et plus véridique de tympaniser en prose. La Satire est donc à la portée du premier médisant venu; dans l'espace de quarante-huit heures, il a loisir de l'accommoder et de chanter la palinodie. Ou bien, cette prose dépourvue de littérature est aussi anonyme que le sicaire qui la manie : l'eustache ne dénonce pas le malandrin comme le poignard ciselé décèle son maître ou son orfèvre. On comprend que le genre soit encore plus décrié auprès des honnêtes gens qu'il ne le fut au début de sa déchéance, c'est-à-dire vers le déclin du *xvii^e* siècle, lorsque les réfugiés de Hollande inondèrent la France de pamphlets contre la Monarchie et que les laquais eux-mêmes, tel que le Cocher de Verthamont, mirent en gazettes chantées la Politique, la Cour et la Ville, toutes choses qu'ils ne connaissaient que par l'office ou l'antichambre : c'était à qui donnerait le coup de pied de l'Ane au Lion devenu vieux !... Pourtant, il y avait encore une apparence de forme, un reflet d'esprit ; mais que sont, à côté des Recueils de Clairambault et de Maurepas, les misérables productions de nos chansonniers contemporains, dignes pendants de nos journalistes ?

Nulle époque, cependant, n'eut plus besoin de Satiriques que la nôtre, qui prend pour la Satire l'expression de sa propre malice. Malgré le rôle usurpé par la Presse, malgré l'indifférence ou le dégoût du

public devant la niaiserie des uns et l'infamie des autres, il se serait peut-être trouvé des émules de Ronsard, d'Agrippa d'Aubigné, de Sonnet de Courval, d'Angot L'Esperonnière, de Regnier ou de Dulorens, si la confusion des genres littéraires et l'absence de langue appropriée n'étaient les plus sérieux empêchements au renouveau de la Satire. C'est même aujourd'hui que, forte de l'expérience des siècles, connaissant mieux ses ressources et ses écueils, elle pourrait s'épanouir dans sa plénitude. Sa forme prosodique n'est pas à chercher : elle est fixe, du moins pour la Satire de Mœurs telle que l'ont pratiquée les anciens poètes jusqu'à Mathurin Regnier. Il n'est pas de meilleur modèle que lui, surtout pour la langue comique et pour cette bonhomie de laquelle le Satirique qui peint des tableaux de mœurs ne saurait trop s'écarter, car il vaut mieux réserver le fiel et les éclats de l'indignation à la Satire morale, « aux Remontrances » patriotiques renouvelées du xvi^e siècle. Il serait bon que le poète renforçât sa naïveté naturelle par l'archaïsme qu'ont employé tous les satiriques, conteurs et épigrammatistes, non pas l'archaïsme *livresque*, mais celui qui s'entend encore dans les provinces, et qui est propre aux tours narquois et familiers : telles expressions de Marot, Montaigne et Rabelais, qui rient au coin des lèvres des paysans de France. L'écrivain timide à les employer se fait complice des Fils du Boulevard. Après avoir, par ignorance, contraint la langue à la pauvreté, ils se voient forcés de l'enrichir de fausse monnaie : ces néologismes, ces argots, ces mots étrangers, cet impressionnisme éphémère qui rendront nos textes illisibles avant un demi-siècle. Quelques boulevardiers

qui se croient l'élite des Parisiens, contraindraient-ils plus de trente-cinq millions d'hommes au jargon des coulisses, des champs de courses, des lupanars, des salles de rédaction et autres mauvais lieux, ou simplement à la platitude des discours académiques?

Comme la niaiserie affectée que Patrix avait enseignée à Bois-Robert, la naïveté peut ajouter au comique, de même que la liberté du style *satyrique*, dans la mesure où l'employèrent Regnier et Dulorens. Malgré les prétentions de notre époque bourgeoise à la politesse des mœurs et du langage, la licence tempérée de Regnier nous conviendrait mieux que l'élégance et la perfection de Boileau, lesquelles sont inséparables d'une ambiance qui n'est plus la nôtre et d'un corps de littérature que l'on ne reverra point. La postérité de Boileau aurait dû en user ainsi, en ne conservant du maître inégalable que des enseignements généraux. Verrons-nous un poète moderne, à l'exemple d'Alfred de Musset (1), tenter de renouer la tradition gauloise de l'auteur de *Macette* et redonner une nouvelle jeunesse à la poésie française atteinte de caducité? Mais il s'agirait moins d'imiter Horace, de qui l'on a tiré toute la substance, d'imiter Juvénal, qui mène facilement au journalisme versifié, que de revenir à l'épopée satirique, issue du Moyen Age, et dont le plus parfait exemple est la *Divine Comédie*. Elle offre des cadres moins étroits que ceux du *Fâcheux*, de la *Macette* ou du *Repas Ridicule*. Le poète y pourrait faire entrer l'Imagination et le Lyrisme, vers lesquels est tournée la Poésie depuis les Romantiques. On ne s'est pas assez souvenu que la Satire est

(1) Cf. *Sur la Paresse*; Dupont et Durand

une forme du Lyrisme, et qu'il lui est possible de quitter la terre pour s'élever aussi haut que l'Ode. C'est pour l'imagination et le sombre lyrisme qu'il y déploya, sans préjudice de la peinture de mœurs, qu'Agrippa d'Aubigné est le plus grand satirique français. Rabelais, sans équivalent en poésie, mériterait ce titre s'il avait écrit en vers. Quoi qu'en ait dit Sainte-Beuve, Regnier ne l'égale pas. Il n'y a même de commun entre eux que la langue comique, encore que la relation soit la même qu'entre l'éclat du tonnerre et le roulement d'un carrosse. L'Allégorie, à la façon du P. Lemoyne, peut remplacer l'Épopée, dont elle est le raccourci, car s'il se trouve aisément des romanciers pour écrire en deux tomes les plus banales histoires du monde et des lecteurs courageux pour s'y complaire, il ne se rencontrerait plus ni poète assez inspiré pour rimer dix mille vers épiques, ni désœuvrés pour les supporter. Plutôt liraient-ils une « campagne de presse » dépassant la longueur des *Tragiques*, et vouant à la ruine et au déshonneur un de ces imprudents qui n'ont pas médité La Fontaine :

Pour vivre heureux, vivons cachés.

F. F.

Le Lecteur trouvera ci-dessous la Nomenclature des auteurs que l'on a écartés de ce florilège. Comme dans les SATIRES FRANÇAISES DU XVI^e SIÈCLE, on ne s'est pas occupé des pamphlets politiques, tels *l'Advis aux Absents de la Cour*, *l'Ombre du Mignon de Fortune*, la *Milliade*, les *Mazarinades*, etc., etc., qui pourraient former un choix de deux autres volumes, et même davantage. On a passé sur le BURLESQUE, qui réclame une étude particulière, et sur la Fable qui est un genre distinct. Quant au GENRE SATYRIQUE, le Lecteur voudra bien se reporter aux *Folastries et Gaillardises* des XVI^e et XVII^e siècles, Paris, La Sirène; aux *Œuvres Satyriques* du S^r de Sigogne, à *l'Espadon Satyrique*, et au *Cabinet Satyrique*, Paris,

Fort, 1921, 1922 et 1923. On ne s'est pas occupé non plus des

traducteurs d'Horace, de Juvénal et de Perse, dont on trouvera une liste assez complète dans la *Bibliothèque Française* de l'Abbé Goujet, t. V et VI; afin de justifier le titre de *Satires Françaises*, on n'a fait de place, tout au plus, qu'aux traductions libres, comme celles de Losme de Monchesnay et d'Eustache Le Noble, par exemple. On a cru devoir rejeter dans le XVIII^e siècle des auteurs comme La Grange-Chancel, J.-B. Rousseau, et quelques autres que le Lecteur éclairé nommera de lui-même. Enfin, dans le souci de présenter un tableau aussi complet que possible de la Satire au XVII^e siècle, on a dû choisir quelques poèmes octosyllabiques ou strophiques, qui ne sont pas des Satires à proprement parler; et l'on fait ici la même remarque sur l'*Histoire de la Satire en France* de Viollet-le-Duc que dans l'ouvrage précédent.

CÉSAR NOSTRADAMUS. — *Plainte de la Provence* (passage satir. contre les pillards ou picoreurs, vers alexandr.), dans les *Pièces Héroïques et Diverses Poésies*, Toulouse, 1608, Bibl. nat. Rés., ye 2072-2078.

D. F. CHAMPFLOUR. — *Exécution sur le détestable parricide de Henry le Grand*, Paris, 1610, in-8°. Bibl. nat., ye 17463 (trad. du latin de Nicolas Bourbon).

Recueil de Diverses Poésies sur le trespas de Henry le Grand, réunies par G. Du Peyrat, Paris, 1611, Bibl. nat., ye 2653 (p. 79 : *Sur le Trespas de Henry le Grand*, par J. de La Vallée, alexandrins).

GUILLAUME DU SABLE. — *La Muse chasserresse*, 1611. Bibl. nat., p. ye 402. (*Tragique Elégie du jour de Saint-Barthelemy* — à peine satirique —; *Coc-à-l'âne de la truie au foing* — où il est question des Huguenots et de la Saint-Barthélemy —; *Contre la Ligue et le Legat du pape*; — *Satirique Discours sur l'anagramme de maudit et detestable apostat Jacobini Frère Jacques Clément* — ce discours très médiocre n'est guère satirique. Quelques autres pièces semées de traits malicieux.)

JEAN PRÉVOST. — *Le Bocage* (à la suite des *Tragédies et autres Œuvres Poét.*), Paris, 1614, in-12. Bibl. nat., yf 2973. Il s'y trouve une pièce en octosyll., doucement satirique : *L'Ane*.

LE GORLIER. — *Le Juvénal françois*, Paris, 1624, in-8°. Arsenal, B. L. 8981. Prose et vers. Au début, un assez mauvais discours sur la *Satire*; entre autres rimasseries, une *Satire*, p. 48, qui ne vaut pas la peine d'être lue.

S^r DE RENNEVILLE. — *Les Traverses et Œuvres Poétiques*, Paris, 1624. Bibl. nat., 8° ye 3392. (P. 61, une satire sur l'Hypocrisie.)

COTIGNON DE LA CHARNAYS. — *Ouvrage poétique*, Paris, 1626. Bibl. nat. Rés., p. ye 349. Ouvrage publié aussi sous le titre de

Vers Satyriques et énigmatiques du nouveau Théophile. Voir le poème du Combat des Muses à Simposant.

CLAUDE DE MONS, S^r DE HÉDICOURT. — *Les Chants oraculeux, tant en acclamations d'honneurs et louanges Pastorales, sur dignes sujets qu'en libres déclamations et pures veritez de Dieu, des saints Peres et d'autres grands Autheurs, sur les Abus, Vanitez, et corruptions du Monde.* Amiens, 1627. Arsenal, B. L. 8315.

DUPIN-PAGER. — *Les Œuvres Poétiques*, 1630. Bibl. nat., ye 7692. (P. 161 : *l'Hérésie*, poème.)

S^r DE VIEUGET. — *Diversités poétiques*, 1632, in-8°. Arsenal, B. L. 6780. (Pièces en stances. Quelques-unes sont plus burlesques que satiriques. Voir *La Vanité d'un Gascon*.)

GUILLAUME COLLETET. — *Poésies Diverses*, Paris, 1656. Bibl. nat., ye 7783 : p. 22, *Misère du Temps*, 1633. — P. 24 : *le Mespris des Champs* ; p. 30, *le Malheur des Poètes*. (Mauvaises pièces, où se trouvent quelques traits de satire, mais fort émoussés.)

N. GAILLARD. — *La Furieuse Monomachie de Gaillard et de Bracquemart*, dans les *Œuvres* de 1634. Bibl. nat., ye 1673-1674. (Satire en Dialogues, ou en 5 actes. On y prend pour juges M^{lle} de Gournay et Neufgermain.)

JEAN DUVAL. — *La Sorbonne ; au Roy, sur de Nouvelles Thèses contraires à la Vérité, outrageuses aux libertés de l'Eglise Gallicane, funestes à l'Estat, et condamnées par deux arrests du Parlement.* Bibl. nat., ye 4462. (Sat. de 16 pages, en alexandrins, vers 1649.) — *Le Parlement Burlesque de Ponthoise, contenant les noms de tous les Présidens et Conseillers Renegats qui composent ledit Parlement*, 1652. (Sat. en octosyll., de 7 p. sur 2 colonnes.) Bibl. nation., ye 3843. — *Le Calvaire profané, ou le Mont Valerien usurpé*, etc., 1664, in-4°, 2.000 vers octosyll. Bibl. nat., ye 2662. Se trouve aussi à la suite de *l'Onguent pour la Brûlure de Barbier d'Aucour*, dans l'éd. de 1670. — *Souspirs françois sur la Paix Italienne*, 1649. Bibl. nat., L. 37 b. 1260. Octosyll. mélangés d'alexandrins.

MAIRET. — *L'Auteur du Vray Cid Espagnol à son traducteur françois sur une lettre en vers qu'il a fait imprimer, intitulée Excuse à Ariste*, etc., Paris, 1637. Bibl. nat. Rés., yf 4010, dans le Recueil intitulé *les Fautes Remarquées en la Tragedie du Cid*. (Pièce de 6 stances, en vers alexandr., signée Don Baltazar de la Verdad. Contre Corneille.)

DU PELLETIER. — *L'Illustre Hermite, ou l'Homme d'Estat quittant les Vanitez de la Cour*, Paris, 1640, in-8° (cet ouvrage n'a pu être consulté).

GEORGES DE SCUDÉRY. — *L'Ombre du Grand Armand*, dans les

Poësies Diverses, 1649, p. 174. Pièce apologétique sur Richelieu, avec des passages satiriques contre les anciens protégés du Cardinal qui écrivirent contre lui après sa mort. — P. 247 : *Epistre à Doris*. Sur les plaisirs des Champs et de la retraite; quelques passages satiriques contre la Cour et les courtisans. — P. 295 : *La Muse guerrière*; — p. 304 : *Raillerie sur un Tableau* (pièce burlesque en octosyll.).

DUBOSC-MONTANDRÉ. — *La Satyre des Satyres du Temps*, Paris, 1650, in-4°. Bibl. nat., ye 4354. (Sat. en octosyll., d'environ 7 pages, contre les libellistes et censeurs de la Monarchie de Louis XIV. L'auteur a écrit de nombreuses mazarinades et plusieurs pamphlets.)

LE MAISTRE DE SACY. — *Les Enluminures du fameux almanach des PP. Jésuites*, intitulé la Déroute et la Confusion des Jansénistes, ou triomphe de Molina, Jésuite, sur S. Augustin, s-l. n. d. (1654). Bibl. nat. D. 1924. (Cet ouvrage est suivi d'une *Réponse à la lettre d'une personne de condition, touchant la conduite des Saints-Pères dans la composition de leurs ouvrages, par Antoine Arnould*.)

ÉTIENNE CARNEAU. — *La Stimmimachie, ou le grand Combat des Medecins modernes touchant l'usage de l'Antimoine*, Poème Historicomique, Paris, 1656. Bibl. nat., ye 7908. (87 pages, en octosyll.)

MONTPLAISIR. — *Sur une Laide*. Stances octosyll. signées M. dans le *Rec. de Sercy*, t. V, 1660. — *Le Temple de la Sagesse*, dans le Ms. Conrart, t. XI, f° 521, Arsenal, 5420. (Pièce allégorique, philosoph. et un peu satir.)

S^r DE VALDAVID. — *Les Poësies Cavalières*, Rouen, 1664. Arsenal, B. L. 6873. (Quelques petites satires à pointes émoussées.)

MARTIN DE PINCHESNE. — *Poësies Meslées*, Paris, 1672, in-4°. Arsenal, B. L. 6939. P. 124 : *Epistre à Monsieur l'Abbé D. C.* (Contre la Cour; alexandr. — P. 153 : *Le Pédant en Cour, à Feu M. de Malleville, Satyre*. (Sat. en octosyll. contre Montmaur.) — A la suite des *Poësies Héroïques*, Paris, 1670, in-4°. Arsenal, B. L. Réserve, 6937 : *Eloges du Satyrique François, dediez au public* (et publ. à part, s. l. n. d. — 1675, in-4°. — 56 p., suivis d'*Avis Salutaire au Satyrique*, s. l. n. d. — 1676, in-4° de 4 p. Ces ouvrages contre Boileau se trouvent dans le volume de l'Arsenal, avec les suivants : *Panégryrique du Satyrique François*. — *Apologie de D... contre les jaloux de sa gloire*. — *Epistre de Compliment à M. D...* — *Apologie en faveur de P. (Pinchesne) contre D...* (Despreaux). — *Epistre à monsieur Bois-leau D...* Ce sont de grandes satires à l'ancienne mode, en vers alexandr., mais fort médiocres. Elles sont néanmoins singulières; l'injure s'y mêle à la feinte admiration. Elles sont complétées par des sonnets et des épigrammes,

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, l'ABBÉ TESTU et le DUC DE NEVERS.
— *La Défense du poëme héroïque*, Paris, 1674. Bibl. nat., ye 743.
(Prose et vers contre Boileau. Les deux premiers dialogues, entre Dorante et Philène sont en vers. On trouvera les autres satires contre Boileau dans la NOTICE de celui-ci.

CHARLES JAULNAY. — *Poësies Diverses, ou Dialogues en forme de Satyre, du Docteur Métaphraste et du Seigneur Albert, sur le fait du mariage*, s. l. n. d., 46 pp. Arsenal, B. L. 2201. Cet ouvrage contient aussi les *Horreurs sans Horreur*. Enfin Charles Jaulnay est encore l'auteur d'une satire burlesque : *L'Enfer burlesque*, en octosyll., publiée à Cologne en 1677, et dirigée contre les Jésuites.

SABATIER, de l'Académie royale d'Arles. — *Epitres Morales et Académiques*, Lyon, 1687. Bibl. nat., ye 8124.

ANTOINE DANCHET. — *Satyre sur l'éducation des Enfants*, dans le Recueil de Moëtjens, p. 215, t. II, 1694. Bibl. nat., Z. 20189.

FR. CHARPENTIER. — Désaveu fait par les Muses du Placet présenté au Roy sous leur nom par Furetière dans les Preuves par Écrit des faits contenus au procez de défunt M. l'Abbé Furetière. Amsterdam, 1694.

D'HESNAULT. — *Élégie* : « Eschappé des périls d'une ardente jeunesse »; dans le *Furetieriana*, 1696, p. 77, et dans les *Œuvres* publ. par Fréd. Lachèvre, Paris, Champion, 1922, pp. 37-45. Cette *Élégie* galante et philosoph. contient quelques passages satiriques, notamment sur l'Opinion. Son genre n'est pas assez marqué pour qu'elle figure dans ce recueil.

DE P. — *Satires nouvelles*, Paris, 1700, in-4°; perm. d'imprimer, 1699. Une satire sur les souhaits des hommes; une autre sur les caprices de la Fortune. Cet ouvrage n'est pas à la Bibl. nat., et l'on n'a pu en découvrir l'auteur.

ROBINET. — *Contre l'Hyver, Satyre*. Rec. Moëtjens, 1697, t. V, p. 399. Bibl. nat., ye 20196. (Stances en vers libres.)

FRANÇOIS HÉDELIN, ABBÉ D'AUBIGNAC. — *Le Trio de la Médecine*. (Sat. plutôt burlesque, 8 pp. octosyll.) Rec. de Sercy, II, 221,

RAMPALLE. — *Satyre contre la Poste*. Rec. de Sercy, IV. Bibl. nat., ye 11509.

LINIÈRES. — *Épître à M. Hoteman*. Rec. de Sercy, IV, même cote. (C'est moins une satire qu'un badinage libertin.)

ROSEL DE BEAUMONT. — *Œuvres mêlées de M. de R. B.*, Amsterdam, 1722. Bibl. nat., ye 8986. Cet ouvrage contient les pièces satiriques suivantes : *Épître à M. de Lacroze*, p. 46; *Épître à M^{re} le Marquis de Pontchartrain*, p. 114; *Épître à Alcippe*, p. 220; *Épître*

à *Alcippe*, p. 226. Enfin, la *Lettre* (en prose) à M***, p. I, contient des remarques sur Boileau.

REGNIER-DESMARAIS. — *Poësies françoises*, Amsterdam, 1758. La première éd. est de 1708. Bibl. nat., ye 8824. T. II, p. 92 : *Sur les défauts ordinaires de chaque âge* (8 p.); p. 205 : *Les j'ai vu* (3 p.).

BOURSAULT. — *Lettres à Babet*, Paris, 1709, p. 391 : *Satyre* (contre un spectacle, 4 p.). Bibl. nat., Z. 14626.

Le Chevalier de SAINT-GILLES. — *La Dallandeïde* (invect. contre un pédagogue nommé Dalland, en strophes de dix vers octosyll.). Dans le *Carpentariana*, 1724, p. 64. Bibl. nat., Z. 1847. — *Caprice à M. Despréaux sur sa Satyre* (contre les femmes); Rec. Moëtjens, I, 4^e partie, pp. 564-567, La Haye, 1694. Bibl. nat., Z. 20188.

VERGIER. — Pour éviter une erreur au lecteur, on signalera trois satires dans les *Œuvres Diverses* de 1731, t. II, qui ne sont pas de Vergier. L'éditeur en avertit le public, mais dans un *Avis* qui leur est trop antérieur. Tome II, p. 162, p. 166 et p. 169. Bibl. nat., ye 8898.

DU CERCEAU. — *Œuvres*, Paris, 1828. Bibl. nat., ye 9014. *La Nécessité de la Critique*; — *Sur la Décadence du Bon Goût*; — *Santeuil vengé*, trad. de la pièce latine *Santolius vindicatus*.

TALLEMANT DES RÉAUX. — *Épître au P. Rapin*, dans l'éd. Teche-ner, 1854, VIII, p. 35.

BOISSIÈRE. — *La Pauvreté des Muses*, Ms. Conrart, XVIII, 313; XXIV, 443. Bibl. de l'Arsenal, 4123 et 4129. Cette pièce plus burlesque que satirique se retrouve dans le *Nouveau Recueil des plus belles poësies contenant le triomphe d'Aminte*, etc., Paris, 1654, in-12, pp. 87-89. Tricotel qui l'a reproduite dans ses *Variétés Bibliographiques*, Genève, 1863, p. 279, pense qu'elle fut écrite en 1622 ou 1623.

JACQUES FAVEREAU. — *La Satyre Menippée de Caresme-prenant, autrement les visions amoureuses du berger Amynthé surnommé le Pasteur fidèle*. Bibl. nat. Ms. fonds franç. 19142, f^o 120 : *Tel me feuilletant pour apprendre*. Stances de six vers de 7 syll. Favereau a passé pour l'auteur de la *Milliade*.

PELLISSON LE JEUNE. — *Briesve instruction en forme de Dialogue pour ceux qui désirent s'avancer au Palais*. Bibl. nat. Ms. franç. 19142, f^o 80.

FRANÇOIS COLLETET. — *Ode Satirique contre Claudine Colletet, au sujet de la vente de la bibliothèque de Guillaume Colletet*. Dans les *Poësies diverses* de G. et F. Colletet, ms. in-4^o, Bibl. du Louvre, f^o 101. Signalée par M. Fréd. Lachèvre.

CHAPELAIN. — *Discours satirique au cinique Despréaux*. Cette

satire inédite, signalée par l'Abbé Goujet, XVII, 388, n'a pas été retrouvée dans les mss. de Chapelain conservés à la Bibl. nat.

QUINAULT. — *Satyre à M. de Bussi-Rabutin*. CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROY, Bibl. nat., t. I, p. 520 B; cote : Ms. *Pièce* 509,3 in-12. Ce manuscrit a été PERDU. Cette satire était contre Boileau.

DE BRIANCOURT. — *Epître à M. Despréaux, ou la légende jésuitique*. Contenue dans le Ms. précédent, cette épître est PERDUE. M. le Ministre de l'Instruction Publique serait fort édifié si quelqu'un dressait le *Catalogue des Livres et manuscrits égarés ou perdus de la Bibliothèque nationale*; on pourrait y joindre un Catalogue plus important des ouvrages non déposés...

HULLIN. — *A M. Boileau Despreaux, Epttre A la suite de la Rome Ridicule avec des Remarques Historiques et un Recueil de Poesies choisies par M. de B**** (Blainville). Paris, 1713, p. 219,

Enfin, l'on signalera les *Œuvres Diverses du S^r D***, avec un Recueil de Poësies choisies de M. de B**** (Blainville). Amsterdam, 1724. Le S^r D. était une fausse amorce propre à créer la confusion avec Despréaux. L'éditeur a reproduit non seulement le titre d'*Œuvres Diverses du S^r D**** de l'édition Denys Thierry du célèbre Satirique, mais encore le frontispice à l'*Abreuvoir* avec la devise : *Patet omnibus*. Ce recueil est formé de satires de divers auteurs, parmi lesquels Louis Petit et Gacon. Ce que disent Brunet et l'auteur des *Supercherries dévoilées* ne peut s'appliquer qu'au tome II, où le S^r Blainville a inséré quelques pièces de sa façon.

F.

SIGOGNE

Charles-Timoléon de Beauxoncles, seigneur de Sigogne, Sygongnes, Sigognes, ou Cigognes, naquit dans le Comté de Dunois, vers 1560. Il était fils de René de Beauxoncles, Capitaine de deux cents hommes de pied des Vieilles Bandes du Piémont, précepteur militaire de Timoléon de Cossé-Brissac, Chambellan de France et de Pologne, et, enfin, gouverneur de Dieppe. Sa mère, Jeanne des Essarts, était, Dame d'honneur de Catherine de Médicis. On présume que le futur poète satirique passa son enfance à Dieppe, et qu'il embrassa de bonne heure le métier des armes. En 1587, il fut blessé à Vimory, où il se trouvait en qualité de Capitaine-Cornette du Régiment de Mayenne. C'est lui qui portait le fameux étendard blanc, semé de fleurs de lis noires, qu'arborait le parti de la Ligue. A la bataille d'Ivry, il le remit entre les mains de Sully, en se constituant prisonnier. Sigogne épousa Marguerite du Fau, le 17 janvier 1593 et nous supposons que ce fut en 1598, lors de la paix de Vervins, qu'il obtint le gouvernement du Dunois et de Châteaudun. Il ne tarda pas à devenir le confident de Henri IV, et quelque chose comme le secrétaire de la Marquise de Verneuil. La plupart de ses satires contre les femmes, jeunes ou vieilles, sont dirigées contre les ennemies de la Marquise, dont on connaît les intrigues galantes et politiques. Il est à penser qu'elle lui désignait ses victimes. Pour son malheur, le satirique était amoureux de cette maîtresse royale. Dans le dessein de se débarrasser un jour du courtisan qui, malgré son amour, témoignait trop d'attachement au service de Henri IV, elle se fit écrire par lui des billets enflammés « où, dit Claude Groulard, il la sollicitoit de l'aymer avec des tendresses intolérables et pleines de mespris au Roy ». Elle lui donnait pour prétexte que, piquant ainsi la jalousie du Monarque, elle se l'attachait plus étroitement. Quand Sigogne, fidèle à son prince, dénonça la conspiration du Comte d'Auvergne, et que la famille d'Entragues fut arrêtée, la Marquise laissa surprendre les lettres du « secrétaire », qu'elle tenait précieusement en réserve. Sigogne fut disgracié sur-le-champ et

renvoyé à Dieppe, dont il était gouverneur depuis 1603. Le poète avait un autre ennemi, le satirique Motin, qui, pour faire sa cour au Comte d'Auvergne, avec lequel il était lié, couvrit son dénonciateur de brocards. Motin trouva des imitateurs, qu'encourageait la disgrâce du courtisan. Il est vrai que la satire n'avait pas attendu jusque-là pour flétrir les complaisances de celui qu'Henri IV employait à négocier ses amours...

De Dieppe, Sigogne écrivit au Roi une lettre que nous avons publiée, où, dans un langage éloquent et quelquefois sublime, il expose les raisons de sa conduite et dévoile la servilité que la Marquise de Verneuil exigeait de lui. La grâce ne fut accordée au gouverneur que sur les sollicitations de Villars-Houdan. Mais le Vert-Galant attendit pour manifester sa clémence qu'une circonstance plaisante lui permit de réduire la faute de Sigogne à des proportions infimes. Ce fut la maladie du petit chien Fanor, que la Cour croyait enragé, et qui fut envoyé aux bains de Dieppe, réputés pour guérir de la rage. Sigogne fit lui-même baigner le chien et le régala de festins magnifiques, ce qui fit dire au Roi : « Qui m'aime, aime mon chien ! » Sigogne refit à Paris quelques apparitions, mais Henri IV s'étant détaché de la Marquise, et celle-ci « ne songeant plus qu'à la mangeaille », au dire de Tallemant, il prit le parti de rester à Dieppe, où, selon un mémorialiste local, « il ne respectait la vertu d'aucune femme », et pouvait lever des impôts excessifs pour fournir à son insatiable prodigalité. C'est là qu'il expira, le 16 avril 1611. « En ce mois, dit Pierre de l'Etoile, mourut M. de Sigogne, gouverneur de Dieppe, duquel on disoit que le gouvernement d'un haras de garces... eust été plus propre que celui d'une telle ville : aussi y estoit-il parvenu par le maquignonnage et sale trafic de ceste marchandise. Il mourut pauvre, et disoit-on qu'à peine l'on avoit trouvé de quoi le faire enterrer... »

Sigogne fut des amis de Mathurin Regnier. Contrairement à ce que l'on pense, il le précéda dans la Satire : on ne peut donc le considérer avec Motin comme son élève. C'est lui qui rima le *Combat de Regnier et de Berthelot*, que l'on trouve, avec quelques autres satires de lui, dans la plupart des éditions du grand satirique. Nous avons attribué à Sigogne la *Petite Bourgeoise*, satire contre les Bourgeoises de Dieppe, parue sous l'anonymat. Sigogne n'a rien réuni sous son nom, et son œuvre est éparse dans les *Recueils*. La Satire contre M^{lle} Du Tillet, cette vieille courtière d'amour dont parle Tallemant des Réaux, se trouve dans les *Recueils divers bigarrés* de l'Etoile.

BIBLIOGRAPHIE. — Poésies dans les Recueils Collectifs suivants : *Le Parnasse*, 1607; *Les Muses Gaillardes*, 1609; *Les Satyres Bastardes*, 1615; *Les Bigarrures*, 1614; *Les Satires de M. Regnier*, 1616; *Recueil des plus excellents vers satyriques*, 1617; *Le Cabinet Satyrique*, 1618

et 1619; *Le Parnasse Satyrique*, 1622; *La Quintessence Satyrique*, 1622; *Les Délices Satyriques*, 1620; dans les *Mémoires-Journaux* de PIERRE DE L'ESTOILLE et dans les mss. fr. 884 et 24322 de la B. N.; — *Les Satyres du SIEUR DE SIGOGNE, publiées par FERNAND FLEURET*, Paris, 1911 (édition partielle); *Les Satyres de SIGOGNE* (édition complète) *par FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU*, Paris, J. FORT, 1920.

A CONSULTER. — PIERRE MATHIEU, *Hist. génér. des Troubles arrivés en France*, etc., 1622. — ENRICO DAVILA, *Histor. de la guerra*, etc., 1630. — DE THOU, *Hist. Liv. XCVIII*, t. XI, Londres, 1734. — DOM LIRON, *Biblioth. Chartraine* (dans la *Bibl. génér. des Auteurs de la France*, Paris, 1719. — SULLY, *Mémoires*, 1723. — SAUVAL, *Amours des rois de France*, Paris, 1724. — DESMARQUETS, *Hist. chronol. pour servir à la ville de Dieppe*, Paris, 1785. — PETITOT, *Collection complète de mémoires relatifs à l'Hist. de France*, Paris, 1819-1826, t. XLV à XLIX : *Mémoires de CLAUDE GROULARD*; t. L-LI, *Mém. de FONTENAY-MAREUIL*. — L. VITET, *Histoire de Dieppe*, Paris, 1844. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, Paris, 1853-1860. — DAVID ASSELINE, *Antiquit. et Chronol. de la ville de Dieppe*, Dieppe, 1874. — E. COURBET, *Œuvres Complètes de Mathurin Regnier*, Paris, 1875. — L'ESTOILE, *Mémoires-Journaux*, Paris, Lemerre, 1888, t. VII, 240, 329; — VIII, 100, 101, 104, 106, 169; — XI, 102, 107. — J. VIANEY, *Mathurin Regnier*, Paris, 1896. — SAMUEL HARDY, *Hist. de l'Église protestante de Dieppe*, Paris, 1901. — AD. VAN BEVER, *les Poët. Satyr. du xvi^e siècle*, Paris, 1901. — GEORGES LEBAS, *Les Palinods et les Poètes Dieppois*, 1906. — PIERRE LOUYS, *Sigogne* (dans la revue *Antée*, Bruges, 1906-1907). — FERNAND FLEURET, éd. citée. — MAURICE ALLEM, *Anthol. poët. franç. xvii^e siècle*, t. I. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. Collect.; Rec. de poés. libres et satyr.*, 1914. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, éd. citée.; *Satires de Mœurs du xvii^e siècle*, La Sirène.

VERS SATYRIQUES
CONTRE
MADEMOISELLE DU TILLET

Ne verrai-je jamais l'olivastre Perrette,
Etroitement liée au cul d'une charrette,
Monstrant à nud le grain de son vieux marroquin,
Assembler de Paris le peuple par la rue,
Estouffer les suivants d'une odeur de morue
Plus aspre que le vent d'un satyre boucquin !

Les verges à la main, un page de la Greve
Descoupera la peau de ceste fille vefve,
A chaque Carrefour, s'escriant hautement :
« Masque du bout des ponts ! furie vagabonde
Qui fais en la Cité cent fois le jour la ronde,
Voicy de tes forfaits le juste chastiment ! »

Qui voudroit le supplice esgaler aux merites,
Pour des crimes si grands les peines sont petites.
L'on doit, comme aux sorciers, lui raser les cheveux,
Puis, un jour de marché, sur la roue l'estendre,
La rompre d'une barre, et, rompue, la pendre,
Après, couper la corde, et la jeter aux feux.

Il faut, pour accomplir ta noire destinee,
Que l'on te traite ainsi, Nymphe de la Guinee,
Servant honteusement de jouet au publiq,
Afin que la rigueur des differents supplices
Aille expiant l'horreur du nombre de tes vices
Et l'impudicité de ton sale trafiq !

L'exécrable Medee, autant que toy sorciere,
Voulut du vieil Æzon, en son age derniere,
Dans un bain enchanté rajeunir les vieux ans;
Toy, bruslante du feu de l'amour qui te blesse,
Tu cours legerement et contrains la jeunesse,
Par force ravissant là fleur de son printemps.

Quiconque t'a hantee, infame maquerelle !
L'espace de trois mois, et demeure pucelle,
Est aussi bien que Malthé à preuve de canon :
Car, comme le soleil orne le sein des roses,
Un pucelage ainsi, quand tu peux ou tu oses,
Se dissipe et se perd au seul bruit de ton nom.

Un raccoustreux d'habits, en soixante menages,
N'en a tant raccoustré que toy de pucelages,
Rendant mille maris abusés et cocus;
Innocents qui pensoient, de leurs femmes pucelles,
Dedans un chaste lit prendre les fleurs nouvelles !
Mais ils n'ont rencontré sinon des gratte-culs.

Qui fut l'infortuné, detestable sorciere,
Qui ouvrit le bouton de ta fleur printaniere,
Plus heureux de cueillir l'ortie ou le chardon ?
Etoit-il gadouard, vendeur de gresses sales,
Ou arracheur de dents, pionnier, porte-malles,
Bourreau, rapetasseur ? Non, c'estoit un demon !

Mais entre tant d'amours tu as le ventre vuide,
Comme un heureux soldat que la Fortune guide,
Qui combat à toute heure et n'a point eu de coups ;
Cest œuvre est naturel, car estant si seichee,
Si tu eusses conceu tu fusses accouchee
D'un ardillon de boucle ou d'un panier de clous !

Un pendu suranné, qui auroit endurée
De deux bruslants estés l'ardeur demesurée,
Et de deux grands hyvers souffert la cruauté,
Réparé des lambeaux d'une pauvre Flamande
Qui cherche l'avanture et le pain nous demande,
Seroit le vray portrait de ta laide beauté !

Tu guides doucement tes yeux bordés de cire
Comme un bouc qui se plaint de l'amoureux martyre.
Tu as le teint de suye et la bouche d'un four ;
Comme un mulet galleux que l'estrille chatouille,
Le rire sort ainsi de ta bouche, qui mouille
De pluie et de crachats ce qui est à l'entour !

L'œil du Ciel ne voit rien, quelque part qu'il regarde,
Si laid que ton visage, encor que tu te farde ;
Mais le rouge d'Espagne et le blanc sublimé
Paroissent sur ta peau comme sur une botte
De la cire fondue, ou l'esclat de la crotte,
Ne pouvant embellir un teint si enfumé.

Visage de grotesque, un jambon de Mayence,
Broché de romarin, est de ta ressemblance
Quand sur ta teste folle on plante le boucquet,
Meslant l'esmail des fleurs à la ratepenade,
Car le mal estranger d'une chaude pellade,
En suant t'arracha le poil de ton casquet.

Si tu vas au Palais, étique enchanteresse,
Les marchands effrayés, te sachant larronnesse,
Crient : « Serre bagage ! Au voleur ! Je la voy ! »
Et si tu vas aux champs le paysan se cache,
De crainte que tu vole ou son bœuf ou sa vache,
Car les chouettes sont moins prenantes que toy !

Si tu vas dans le Louvre, où les Dames s'assemblent,
Devant ton œil sorcier les pucelages tremblent,
Tant les filles ont peur des ruses de ton art !
Là, tu fais des desseings et cent tours en une heure,
Et, lorsque tu en sors, une senteur demeure,
Comme quand le tonnerre est tombé quelque part !

Si tu es courroucée, et que ton coche passe
Où l'on vend des bouquets, des fleurs le teint s'efface ;
Si au lieu où la chair publiquement se cuit,
Le regard enflammé que ton faux œil decoche
Rostit plus de cochons que mille tours de broche
Et le charbon qu'on souffle et le jour et la nuit !

Les Cantons de Zurich, de Berne et de Soleure,
Sont bien moins alliés que toi, grand pot à beurre
Qui confine partout ; privée en un moment,
Dès le fin premier jour tu fais une alliance :
« M'amour ! Ma fermeté ! mon tout ! mon espérance ! »
Mais ce que dit ta bouche est au cœur autrement.

N'est-ce pas un grand cas, devorante harpie,
Que les inventions de ton démon impie
Gastent les volontés des plus chastes esprits ?
Ton simple attouchement, ta parole, et ton geste,
Corrompent les humeurs comme aux lieux pleins de peste,
Et n'y a rien si fin que tu n'ayes surpris !

Fee de l'Occident, mule à simple bossette,
Tes cheveux sont pareils aux crins d'une espoucette,
Mais après quatre motz de ton magique sort,
Chacun d'eux, s'animant, en rouge aspic se mue,
Et du venin secret qui coule de leur glue
Donne à tous animaux ou maladie ou mort.

A toute heure on te voit, aiant ta rase teste
Couverte de la peau de quelque estrange beste,
A cheval en balais voler dessus Paris,
Passer dans les clochers, battre de porte en porte,
Et, au Moine-Bourru tenant fidele escorte,
Frapper sur les bassins de tes charivaris.

Souvent, pour exercer l'art de tes sorcelages,
Tu vas, changee en louve, aux carfours des villages,
Cruelle, devorant les petits et les grands,
Du tout inexorable aux cris et à la plainte;
Puis, la panse remplie et la maschoire teinte,
Tu despouille ton charme et ta forme reprends.

Ou bien, des trespasés ouvrant les sepultures,
Tu te formes un corps de leurs vaines figures,
Faisant tout resonner d'epouvantables cris,
Et mettant en frayeur la vefve qui lamente,
Ou le pere attristé, qui, la nuit, se tourmente,
Pour la perte d'un fils que la Mort lui a pris.

Ton sort rebarbotté fait que la lune pale
Se detache du ciel et en terre devale,
Perdant le souvenir de toutes ses amours;
La part où il te plait tu rassembles ton foudre,
Seichant feuilles et fleurs, tu mets les bleds en poudre,
Et des fleuves courants tu arristes le cours.

Les Mores de parfum pendus à tes oreilles
Et ton muffle allongé sont trois bestes pareilles,
Mais ton enchantement les anime, les soirs :
Inspirant la parolle à leurs levres muettes,
Tu consultes après des choses plus secrettes,
Aux douteux entretiens de tes oracles noirs.

Tes bracelets de nuit, et tes chaisnes encores,
Ont, le jour du sabbat, du bouc que tu adores
Les impies autels maintes fois parfumé,
Et ton etique corps, dessous ta robe vague,
Ne portera jamais attachés perle, ou bague,
Ni grains où tu ne tienne un demon renfermé.

Monstre de la Cité qui contiens presque un monde,
Urgande inimitable en magie profonde,
Qui de lubricité passe Flore et Laïs,
Dauphine de Maroc, Celestine nouvelle,
Afin que nous sauvions au moins une pucelle,
Va demeurer en l'Inde et quitte ce pais !

Tu as assez donné de leçons de Grimoire,
Docte en toute magie, et la blanche, et la noire,
Sibylle renaissant du vieux siecle passé !
Furie de l'Enfer, qui te plais dans les ombres,
Retire-toy dessous, et tes demeures sombres
Soient au creux d'un tombeau d'un More trespasé !

Sinon on te fera, visage de marote,
Accommoder pour bain un tombereau de crotte,
Plongee là dedans jusqu'au col seulement,
Et deux de tes demons, la manche renversee,
Te laveront du jus d'une chaize percee,
Et puis du bourrelet te coiffront prestement ;

Puis diront par trois fois, en voix Demoniacle :
« Oyez, peuples ! oyez un estrange miracle !
La Roine de Sabba, si superbe en attraits,
La gloire d'Orient, si belle et si pompeuse,
Ressuscitee enfin en forme si honteuse,
Vient icy seulement regner sur nos retraicts ! »

Effroyable megere, hermaphrodite brune,
Qui a l'œil d'une truie et le teint d'une prune,
Les mains d'une guenon, les joues d'un pendu,
Les tetons et le sein comme une bourse vuide,
L'esclat d'un asne mort, l'embonpoint d'une bride,
Va-t'en dans les Enfers, Paris t'est defendu !

*(Recueils divers bigarrés de Pierre de L'Est-
toille. — Écrit en 1606.)*

BERTHELOT

Le 11 juillet 1623, à la requête du Procureur général Mathieu Molé, la Cour ordonnait l'arrestation de Berthelot, Théophile, Colletet et l'renicle; le 19 août suivant, un arrêt les déclarant contumax contraignait les coupables de lèse-majesté divine à être conduits dans un tombereau devant la principale porte de Notre-Dame pour y déclarer publiquement, à genoux, en chemise et la corde au col, avoir composé et mis en vente le livre intitulé *Parnasse Satyrique*. De là, conduits en place de Grève, ledit Théophile devait être brûlé vif et Berthelot pendu, « si pris et appréhendez pouvaient estre en leurs personnes ». Ils firent défaut, et Berthelot fut brûlé en effigie en un tableau fixé à une potence. Théophile, arrêté au Catelet le 17 septembre et transféré dans la tour de Montgomery, attendit jusqu'au 4 octobre l'ouverture d'une nouvelle instruction. Comme il ne fut plus question de Berthelot dans le second procès, M. Frédéric Lachèvre suppose qu'il mourut entre le 19 août et le 4 octobre, si toutefois il n'était pas mort trois ans avant la requête de Mathieu Molé. A ce propos, le critique fait valoir un passage de l'Avertissement au Lecteur des *Délices Satyriques* (1620), où Berthelot semble être rangé, en compagnie de Sigogne, Regnier et Motin, parmi ceux qui ont ôté aux vivants l'espérance de mieux faire en « ceste sorte d'escrire ».

On admet aisément l'une ou l'autre hypothèse. Mais il faut retirer à notre poète la paternité des *Souspirs amoureux du sieur Berthelot*, parus en 1646, dans la seconde partie du *Nouveau Recueil des Bons vers de ce temps*, vers aussi froids, d'ailleurs, dit M. Frédéric Lachèvre, que ceux de l'homonyme étaient égrillards. Il reste encore une objection : que Berthelot bénéficia peut-être en 1625 de l'arrêt qui transforma la peine de Théophile en celle du bannissement. Dans ce cas, le satirique se fût transformé en élégiaque delà les monts, et eût étendu son repentir jusqu'à Malherbe, en adoptant sa poétique. Malheureusement, le talent de Berthelot ne paraît pas avoir été susceptible de tant de science et de souplesse. Il est plus juste et

plus simple de croire à l'existence d'un autre Berthelot, celui-là prénommé Pierre, auteur, dès 1607, d'un *Cantique sur les Saints-Innocents* et d'un sonnet encomiastique inséré dans *Il ritratto del Serenissimo don Carlo Emmanuello duca di Savoia*, œuvre du Cavalier Marin, Venise, 1608.

Berthelot est demeuré célèbre moins par ses vers et les bons mots courtisans qu'on lui attribuait, que pour les coups qu'ils lui valurent et son combat avec Mathurin Regnier. Ce combat nous est relaté par Sigogne dans les *Muses Gaillardes* ; il figure souvent à la suite des Œuvres de Regnier. « Cette grande querelle, dit Ernest Courbet, eut lieu en 1607. Elle n'est point une lutte entre ennemis, la longanimité de Berthelot en fait foi. Elle paraît plutôt une scène de reproches, changée par la vivacité irréfléchie de l'un des acteurs en une scène de violence... Deux ans après cet incident... les *Muses Gaillardes* contiennent pour la première fois le récit du Combat, et, par égard pour le poète battu (Regnier), les noms des lutteurs ont été changés : ils s'appellent Barnier et Matelot. »

D'autres fois, ce sont *Bernier* et *Matalot*, ou encore *César* et *Jean Joris*.

« Inspire moy, Muse fantasque,
Décrivant un combat falot
Sur la peau d'un tambour de Basque,
A la gloire de Matalot,
Et permet que, d'un pied de grive,
Avec les orteils je t'crive.

En la saison que les cerises
Combattent la liqueur des vins,
Barnier et luy vindrent aux prises,
Vers le quartier des Quinze-Vingts,
Pour vuidier une noise antique,
Vaillamment, en place publique. »

Le camarade de Regnier était, comme celui-ci, ennemi juré de Malherbe. Le gentilhomme de Caen brûlait alors pour Charlotte Juvénal des Ursins, vicomtesse d'Auchy. Tallemant des Réaux a laissé sur elle une *Historiette*, où il est dit qu'elle avait un teint de malade et de vilains yeux larmoyants. Cependant, le poète amoureux déclare en un sonnet « qu'il n'est rien de si beau comme Calixte est belle », et que « la clarté de son teint n'est pas chose mortelle ». Il lui dédia huit autres pièces, publiées dans l'édition de 1630. Berthelot fit du sonnet une bouffonnerie injurieuse, où Calixte figure sous le nom de *Francine*, et il parodia la chanson écrite en l'honneur de M^{me} de Bellegarde : « Qu'autres que vous soient désirées. » Malherbe,

disent Ménage et Tallemant, pour réponse à ces vers, fit donner des coups de bâton à Berthelot par un gentilhomme de Caen nommé La Boulardière. Berthelot riposta par douze couplets adressés à la vicomtesse d'Auchy, où elle est surnommée *Robine*, et par trois pièces de vers, où elle est appelée *Barbizi* et Malherbe *Polydor*.

De cet homme qui se dit de Normandie, et dont « *l'équipage fut moindre que celui d'un page* », on ne sait presque rien, et même rien, sauf quand les coups de bâton, les horions ou la sentence du Parlement le jettent hors de la coulisse. Il y rentre d'ailleurs aussitôt avec le mot pour rire. C'est le pitre qui vient égayer la gravité de Malherbe, qui lui tire la langue derrière le dos lorsqu'il enlace Calixte en lui récitant de nobles vers. Fut-il gentilhomme? ou simplement pauvre hère toléré à la table d'un mécène? ou bien encore attaché à la fortune d'un grand par d'obscures fonctions? Il semble avoir fréquenté la Cour, puisqu'il dit la quitter; mais, s'il y eût tenu quelque rang, Malherbe se serait-il hasardé à le faire rosser?

Poète du groupe de Regnier, sa renommée fut assez notoire pour que Saint-Amand lui fit l'honneur de le citer, en compagnie de Sigogne et autres plaisants; il paraît surtout avoir été de ceux sur lesquels les médisants se déchargent de leurs bons mots et les satiriques de leurs écrits. Il est vrai qu'on ne prête qu'aux riches... De nos jours, Ernest Courbet a vu du Berthelot partout : selon lui, il fut le collecteur de la *Muse Folastr*, des *Muses Incognues*, du *Labyrinthe d'Amour*, des *Muses Gaillardes*, des *Satyres Bastardes*, du *Cabinet Satyrique*, des *Délices Satyriques*, du *Parnasse Satyrique*, etc. M. Frédéric Lachèvre, avec sa rigueur coutumière, a démontré que c'était autant d'erreurs sans fondements.

BIBLIOGRAPHIE. — Les *Satyres* de Berthelot sont éparses dans les Recueils suivants : *Muses Incognues*, 1604; — *Délices Satyriques*, 1620; — *Muses Gaillardes*, 1609; — *Suppl^t Satyres Regnier*, 1614; — *Suppl^t aux Bigarrures*, 1614; — *Satyres Regnier*, 1616; — *Rec. Vers Satyriques*, 1617; — *Cabinet Satyrique*, 1618; — *Délices Satyr.* 1620; — *Quintessence Satyrique*, 1622; — *Parnasse Satyrique*, 1622. — Le Ms. 534 du Musée Condé à Chantilly, et le t. 488 des 500 *Colbert* contiennent des pièces de Berthelot. M. Lachèvre, dans ses *Recueils Libres et Satyriques*, p. 559, attribue par erreur à notre poète un fragment d'une satire de Sigogne sur la *Barbe d'un Courtisan*. — *Œuvres Satyriques de Berthelot*, publ. par Fernand Fleuret, Paris, Sansot, 1913.

A CONSULTER. — *Menagiana*. — TALLEMANT DES RÉAUX. — ERNEST COURBET, *Œuvres de Regnier*, 1869 et 1875. — AD. VAN BEVER, *Poètes Satiriques des XVI^e et XVII^e siècles*, 1903. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Rec. Libres et Satyr.* — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène; *Folastries*

*et Gaillardises des XVI^e et XVII^e siècles, id.; Œuvres Satyriques complètes du S^r de Sigogne, 1920. — MAURICE ALLEM, Anthol. Poét. franç., t. I, Librairie Garnier (les pièces de cette anthol., extraites des *Souspirs amoureux*, ne sont pas de notre Berthelot).*

L'ADIEU DE BERTHELOT

Marquis, puis que le sort desire
Que pour un temps je me retire
De la cour, où, près de deux ans,
J'ay courtié les courtisans,
Avec un soing inimitable,
Quand il s'est fallu mettre à table :
Je veux, avant mon partement,
Dire le mescontentement
Et la tristesse dont ma vie
A souvent été poursuivie.
Sçachez donc qu'un tas de faquins,
M'estimant faiseur de pasquins,
Ont tous dit, d'une voix inique,
Que ma muse estoit satirique;
Encor qu'un tel cas ne soit point :
Cela m'a fait, en mon pourpoint,
Plus de cent fois devenir blesme,
Comme un qui jeusne le caresme,
Que pourtant je n'ay point jeusné
Depuis qu'au monde je suis né.
Si je dis quelque mot pour rire,
Soudain on le fait trouver pire

Mille fois que je ne l'ay dit;
Car mon nom a plus de credit
Sur les faiseurs de medisances,
Que le roy n'a sur les finances.
Quand je dors, on me fait parler;
Si quelque discours peut voler
Contre dames ou damoiselles,
Mon nom luy faict avoir des aisles,
Sans m'en donner aucun advis.
Le diable emporte les devis
Des causeurs qui m'ont dans leur bouche,
Leur langue, et tout ce qui leur touche!
Berthelot, selon leur caquet,
A faict parler le perroquet
Dont il n'a jamais veu la cage.
En effect Berthelot faict rage,
Il acquiert ce qui n'est pas sien,
Et faict tout, et s'il ne faict rien!
L'autre jour j'allois par la ruë,
Ayant la poitrine feruë
Des fleches qu'Amour faict sentir,
A quoy je pensois, sans mentir,
Lors qu'un grand bougre malhabille,
Qui ne croit point en l'Evangile,
Me dit qu'au Louvre, tous les jours,
Je faisois de mauvais discours,
Et fort à son desavantage.
Je luy responds, comme homme sage :
« Monsieur, vous me prenez sans vert.
De quoy le Louvre est-il couvert?
De plomb, de thuille, ou bien d'ardoise?
Pour Dieu ! delaissons ceste noise,
Et me dites s'il y faict bon. »
Alors, faisant du furibon,
Il me mit le poing sur la jouë;
Aussi tost, luy faisant la mouë,

Je fis si bien qu'il feust battu,
Ainsi qu'un homme de vertu.
Mais, pour venir à mon histoire,
Jamais de ma pauvre escriptoire
Ne sont sortis des vers piquans
Contre cavaliers ou croquans :
Si l'on m'en donne, j'y renonce,
Feusse devant monsieur le nonce !
Pour suivre mon adversité,
Une fille de la Cité,
Belle comme une belle opalle,
Dont l'amour est toute royalle,
Me veut mal, et ne sçay pourquoy.
Mon cœur en est tout en esmoy.
Chacun pour son subject me blasme,
Et l'innocence de mon ame
Fera veoir, un jour, en effect,
Qu'oncques ma plume n'a rien faict
Contre elle qui ne soit honneste.
Toutesfois, elle est tousjours preste,
Comme on faisoit au temps jadis,
De rechercher quelque Amadis,
Ou quelque Palmerin d'Olive,
Qui de vivre au monde me prive.
Vous devez croire qu'elle a tort,
Car elle perdrait à ma mort
Un serviteur de bon courage,
Qui d'elle ne prend aucun gage.
Un grand nombre de rodomons,
Desireux d'esbranler les mons
Pour une beauté si divine,
Tesmoignent soudain à leur mine
Que ce sera tost faict de moy,
Quand ils la voyent en esmoy,
Dont Dieu me gard', et sainte Luce !
L'un, voyant sauter une puce

Sous la gorge, il la va saisir,
Et luy dit avecques plaisir :
« Je n'auray jamais de relasche
Que ce Berthelot qui vous fasche,
Et dont vous dittes tant de mal,
Ne soit, comme cest animal,
Entre mes mains, afin qu'à l'heure,
Pour plaire à vos beaux yeux, il meure. »
L'autre, songeant et meditant,
Dit qu'il ne peut estre contant
Qu'il ne m'ait, dans une civiere,
Conduit jusques dans la rivièrre,
Et là, par son inimitié,
Me rendre digne de pitié.
Mes amis, sçachant ces vacarmes,
N'en jettent pas beaucoup de larmes;
Mais ils me disent seulement
Que c'est faute de jugement
Ou de bonté, que tout le monde
Contre moy de fureur abonde.
Et cependant il n'en est rien,
Car je suis fort homme de bien,
Et le malheur qui me tallonne
Me vient d'avoir l'asme trop bonne.
Celuy que j'ay tant deffié,
En qui je me suis trop fié
Pour un homme de Normandie,
Ce grand Apollon d'Arcadie,
Peut tesmoigner de ma bonté.
Cavallier au cœur indompté,
Pour le despit d'une donzelle,
N'aïez pas l'ame si cruelle
De vouloir mal à celuy là
Qui de vous jamais ne parla.
Si vous faictes quelque remarque
Dans les Illustres de Plutarque,

Vous trouverez qu'ils ont aymé
De veoir leur esprit estimé
Par les Muses, et leur vaillance
Franchit le fleuve d'Oubliance,
Et s'avance par l'univers
Pour aimer les faiseurs de vers.
Ces coquettes qui vous supplient,
En deux jours vos bienfaits oublient,
Et donnent bien souvent à tous
Un bien que vous croyez à vous,
Qui n'est bien qu'en tant qu'il est rare;
Si pour cela quelqu'un s'egare,
Faisant une legereté,
Il n'en est pas plus réputé.
N'ayez point au cœur tant de flamme,
L'on ne manque jamais de femme,
Et tel veut pour toutes brusler
Qu'il en faut peu pour le saouller,
Car jamais ceste marchandise
Ne vault que ce que l'on la prise.
Mais de quoy me veux-je empescher?
L'on dira que je veux prescher
Les seigneurs, de qui les moustaches
Sont plus grandes que les pennaches!
Il ne leur faut point conseiller
De ne se point trop embrouïller
En amour, car la fantaisie
Dont on void leur ame saisie,
N'est point amour, mais vanité.
Si quelque prince s'est frotté
Au lard de quelque damoiselle,
Qui soit laide, gentille, ou belle,
Un marquis, un comte, un baron,
Sera bien tost à l'environ,
Non point pour l'amour qu'il luy porte,
Car l'amour avecq eux est morte,

Mais, sans esperer aucun fruit,
Seulement pour avoir le bruit
De s'estre acquis la jouyssance
D'une des plus rares de France,
Dont un prince est desesperé.
Pour rendre ce bruit averé,
La nuict ils font mille passades,
Leurs pages sont en embuscades
Devant la porte d'un hostel,
Mal afublez de leur mantel,
Et, par leurs courses importunes,
Invocquent les bonnes fortunes
De leur maistre, à qui le sommeil
Avecq' le temps a fermé l'œil
Dans un carosse de la Greve,
Où de reposer il se creve,
En attendant le point du jour.
Voyla comment ils font l'amour.
Je ne sçay, sur ma conscience,
S'ils auroient tant de patience,
D'estre une nuict sans se moucher,
De veiller trop, de mal coucher,
Pour le service de leur prince,
Ou pour deffendre leur province?
Au moins dirai-je, à tous hazards,
Que ce ne sont point des Cezars,
Et que leurs petites feintises
Ne sont en effet que sottises.
Laissons les, Marquis, c'est assez;
Quand ils seroient tous trespassez,
Je n'en ferois pas pire chere.
Il se faudroit prendre à leur mere
De les avoir si mal nourris,
Et s'ils se rendent favoris
A la cour, où chacun s'egare,
C'est que la Fortune est bizare.

Je quitte ce lieu, mal content,
Hargneux, facheux, non que pourtant
Ceste demeure me desplaise,
Mais je n'y puis vivre à mon ayse,
Parce que tout le monde croit
Que les pasquins viennent tout droit
De ma bouche, sans nulle peine,
Comme l'eau sort d'une fontaine,
Et si mon stille desroüillé
N'en feust jamais despareillé.
Quel supplice le ciel me donne !
J'ayme la court, je l'abandonne !
Je lis souvent, et me plais fort
A ces vers du sieur de Bonport :
« Heureux qui peut passer sa vie
Entre les siens, exempt d'envie,
Parmi les rochers et les bois,
Esloigné des grands et des roys ! »
Son ame, justement contente,
Ayant dix mil escus de rente,
Sans avoir travail ne souci,
Le faisoit caqueter ainsi.
Mais moy je dis, tout au contraire :
Bien heureux qui se peut distraire
D'habiter les champs et les bois,
Et qui peut approcher des Roys !
C'est là que les vertus florissent ;
C'est là que les gueux s'enrichissent ;
C'est là, dis-je, que les plaisirs
Souvent surpassent les desirs,
Et tiens que tout homme est sauvage
Qui ne peut gouster ce breuvage !
Le bien dont je me puis vanter,
Qui me fait encore arrester,
Est l'heur de vostre bienveillance,
Car, meshuy, toute l'esperance

Que pretend mon peu de vertu,
Je la donne pour un festu;
Seulement je desire vivre,
Un jour, de tous ennuis delivre,
Vous voyant des prosperitez
Ainsi que vous les meritez.

(Les Muses Gaillardes, 1609.)

LE SIEUR DE L'ESPINE

Dans une lettre à Anthoine de Loménie, le cardinal Du Perron parle de « l'un de ses secrétaires, Delespine, ayant désiré la qualité de secrétaire de la Chambre. » Le cardinal Du Perron se trouvait à Rome le 15 décembre 1604 pour assister aux deux conclaves de 1605. Enfin, les *Stances sur une inondation du Tibre en l'an mil six cens cinq*, insérées à la suite du *Discours*, dans le *Recueil des plus beaux vers* de 1609, confirment la présence à Rome du secrétaire à cette première date. La critique en a justement conclu que le Delespine du cardinal Du Perron et le S^r de L'Espine, auteur du *Discours*, étaient le même personnage, lequel se lia sans aucun doute avec Mathurin Regnier, alors secrétaire à Rome du cardinal de Joyeuse. Du fait que le *Discours* parut en 1609 dans le recueil susdit, et que la *Macette* vit le jour en 1612, on est un peu porté à croire que la composition de la première pièce est antérieure à celle de la seconde et que, conséquemment, Mathurin Regnier aurait imité le S^r de L'Espine. Tel n'est pas notre sentiment. Le début de la *Rettorica delle Putane*, de Ferrante Pallavicini, parue à « Cambrai » en 1642, présente un passage rappelant et le sujet du *Dialogue de la Nanna et de la Pipa* de Pierre Arétin, et celui de la *Macette*. Cependant, Pallavicini est beaucoup plus près du *Discours* et de la *Macette* que de l'Arétin : or, comme il faut repousser toute influence de Regnier sur Pallavicini, l'on doit en conclure que ce dernier a imité un ouvrage italien fort antérieur, imprimé ou manuscrit, que connaissaient le S^r de L'Espine et Mathurin Regnier. Piqués d'émulation, les deux poètes le traduisirent, ou l'adaptèrent, chacun selon ses moyens, le premier dans la manière confuse des satiriques du xvi^e siècle, le second dans une langue sobre et ferme, passée sous le laminoir de Desportes. Le S^r de L'Espine, en outre, crut bon d'orner son travail d'allusions fabuleuses, propres à relever un réalisme qu'il jugeait de mauvais aloi, tandis que Mathurin Regnier, d'une culture plus étendue, faisait appel à sa

prodigieuse mémoire pour transformer le thème italien emprunté à la *VIII^e Elégie des Amours d'OVIDE*. Si l'on s'en tient à l'opinion accréditée par M. E. Courbet, c'est-à-dire la priorité du S^r de L'Espine, il faut convenir que celui-ci aurait eu mauvaise grâce à la revendiquer, car l'écrasante supériorité de son rival ne pouvait que le réduire au silence. Mais, de toutes façons, on ne peut admettre que le S^r de L'Espine ait imité Regnier : malgré sa médiocrité, il eût tiré parti d'une exécution et d'un plan meilleurs que les siens ; il eût, tout au moins, tenté de conserver le ton de Regnier, comme le firent ou le crurent faire le S^r de La Croix et le disciple Claude d'Esternod.

Quant au S^r de L'Espine, on ne sait rien autre sur sa vie que ce que nous en avons rapporté. M. Frédéric Lachèvre prétend qu'il ne doit pas être confondu avec Timothée René, S^r de l'Espine, gentilhomme beauvaisin, auteur de la *Parure des Dames* (en prose), Liège, 1606, et dont Paulin Paris, dans une note de son *Tallemant* (p. 298, t. II), parle comme d'un poète assez remarquable qui vivait sous Henri IV. M. Lachèvre omet de nous donner les raisons sur lesquelles il se fonde, et nous ne voyons pas pourquoi notre poète ne serait pas Timothée René de l'Espine, ni pourquoi celui-ci n'aurait pas écrit l'*Ode sur le Refus d'un Baiser* (*Rec. de vers Satyr.*, 1617, *Cab. Satyr.*, 1618) ou *Les souspirs du Révolté* (*Délices de la poés. franç.*, 1615)?... Il existait encore un autre de L'Espine, prénommé Charles, auteur d'une *Descente d'Orphée aux Enfers* (5 actes en vers), Louvain, 1614, in-8°, et Paris, 1623, in-8°, sous ce titre : *Mariage d'Orphée, sa descente aux Enfers, et sa mort par les Bacchantes*. Ces deux éditions comportent, à la suite de la tragédie, des chansons, des stances et des épigrammes, réunies sous le nom de *Conceptions Diverses*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Nouveau Recueil des plus Beaux vers de ce temps*, Paris, 1609; — *La Macette du SIEUR DE L'ESPINE, poème satirique, avec une Introduction par E. COURBET*, Paris, Lemerre, 1875.

A CONSULTER. — DE BEAUCHAMPS, *Recherches sur les Théâtres de France*, Paris, 1735. — CHAUDON et DELANDINE, *Dict. Histor.*, éd. de 1822. — PAULIN PARIS, *Tallemant des Réaux*, éd. 1854, t. II, p. 298. — ED. TRICOTEL, *Variétés Bibliographiques*, Paris, 1863, p. 227. — E. COURBET, *Œuvres de Math. Regnier*, 1875; — *La Macette du Sieur de L'Espine*, Paris, Lemerre, 1875. — JOSEPH VIANEY, *Mathurin Regnier*, Paris, Hachette, 1896. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. de poés. XVII^e siècle; Rec. Livres et Satyr.*, 1914. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

DISCOURS

Carneau, s'il t'en souvient, je me plaignois à toy
D'un envieux Dæmon conjuré contre moy,
Qui, tout jaune de fiel, et tout maigre d'envie,
Avoit sceu traverser le bon-heur de ma vie,
Alors que ma guerriere, avec un œil si doux,
Après m'avoir blessé vouloit guerir ses coups :
Lors, dis-je, que sa main, plus blanche que l'yvoire,
Relaschant à mes vœux le droit de sa victoire,
Me couronnoit le front de myrthes glorieux,
Et desja de veincu rendoit victorieux.

Or, bien que le cruel reserve en son courage
La mortelle poison d'une vivante rage,
Que son cœur, enlacé de venimeux serpents,
Ait le ris en horreur s'il n'est à mes despens,
Qu'il ait tousjours pour moy des œillades cruelles,
Que jamais le sommeil ne domte ses prunelles,
Non quand premierement, par la bonté des Cieux,
Il espond sur la terre un repos gracieux,
Ny lors que sur la fin d'une nuict mal-passée
Il charme des humains la paupiere lassée,
Et que l'Aube, en naissant, treuve nostre œil serré
Du somme qu'icy bas l'on appelle doré,
Si est-ce qu'à la fin l'amoureux artifice
Cauteleux a trompé sa veille et sa malice,
Et ce jaloux Cerbere abbayant à mes vœux
A cessé de japper s'il n'a fermé les yeux.

Mais ce n'est en ces vers que ma plume affetée
Veut raconter le los d'une palme emportée,

Ny dire ma louange, ainsi qu'aux siècles vieux
On chantoit sur la lyre un hymne aux demy-Dieux,
Quand aux jeux d'Olympie, élancez comme un foudre,
Ils faisoient dans le champ voir la première poudre.

Un despit, une rage enfante ce discours,
De voir celle qui fut mon aide et mon secours
Contre moy revolter, et, d'une âme traïstresse,
Tascher à me ravir le cœur de ma Déesse.

Amy, laissons encor ces termes trop couverts
Aux mystères sacrez des prophetiques vers,
Dont l'antique prestresse, en sa fureur divine,
Jadis fit retentir la Delphique Cortyne.
Qui veut d'une blessure avoir allègement
Doit lever le bandeau qui cache son tourment.

Sçache donc tout ainsi qu'au train de nostre vie
Nous avons, ce dit-on, l'un et l'autre génie,
Le bon, qui nous conserve, et, d'un soin amoureux,
Nous inspirant du bien, tasche à nous rendre heureux;
L'autre, tout au contraire, envieux et moleste,
Si le Ciel ne s'oppose à sa rage funeste,
Ayme à troubler nostre aise, et de perfides tours
Enseglante, cruel, la trame de nos jours.
Sous un même destin mon Amour print son estre;
Deux Esprits féminins divers le virent naître,
L'un, comme je t'ay dit, plein d'un humeur jaloux,
Et l'autre, à mes desirs si favorable et doux
Qu'il eust peu se vanter d'avoir soustrait ma vie
A l'homicide fer de la Parque ennemie,
Ainsi que des Enfers, Hercule, ce dit-on,
Delivra son Thésée en dépit de Pluton.

Ce fut une vieillotte, en qui l'âge honorable
M'avoit fait espérer un secours immuable,

Elle estoit ma Sibille, et, par subtils moyens,
Heureux, m'avoit conduit aux champs Elysiens,
Où les amants, couchez près des claires fontaines,
Consacrent à l'oubly les ennuits et les peines.
Mais soit que, comme femme ayant l'esprit leger,
Sa nature portast qu'elle devoit changer,
Soit que j'eusse oublié, d'une ame trop peu fine,
D'offrir un rameau d'or à ceste Proserpine,
En fin, de sa malice elle a le fiel craché,
D'autant plus dangereux qu'il estoit plus caché;
Mais avant que chanter comme elle m'est contraire,
Je veux premierement en ces vers la pourtraire.

Sa perruque ressemble à l'escume des flots,
Quand le pere Ocean se herisse le dos;
Son visage au gueret que le coûtre deschire;
Ses deux yeux au flambeau qui se noye en la cire;
Son nez un alambic, qui, tousjours dégouttant
Sur sa levre barbue un froid Hyver espond,
Sa bouche a la couleur de rose, mais de celle
Que l'on a toute espraint au feu d'une chapelle,
Bouche tousjours beante à l'odeur du vin vieux,
Comme une huistre affamee attend l'humeur des Cieux,
Et dont à l'approcher sort une puantine
Comme si d'une nef on vuidoit la sentine;
Quant elle ouvre ce gouffre, on remarque au dedans
Sur chacune machoire une couple de dents,
Par la rouille des ans au pied toutes creusees,
Et qui s'en vont tomber tant elles sont usees,
Semblable peut-on voir un grand bout de rocher,
Hors œuvre tout penchant, et prest à tresbucher,
Cavé du flot marin dont l'écumeuse rage
Tasche à le renverser sur le dos du rivage.

Diray-je ce menton, maigre, long, et bossu,
De gros poreaux velus contre-faict et moussu,

Qui ressemble au costau qu'une main bucheronne
A privé de l'honneur de sa verte couronne,
Ou bien à qui Vulcan, agilement dispos,
N'a laissé de son bois que deux ou trois chiquots?

Diray-je ceste gorge en replis estressie,
Comme un vieil parchemin, ou comme une vessie
Qui long-temps des enfants fut l'esbat et le jeu,
Et que toute ridee on pend au coin du feu?
Non, c'est assez parlé d'une chose imparfaite.
Le reste sont des os qui forment un squelete,
Et dont je ne veus point, ma colere appaisant,
Te rendre ce discours funebre et mal plaisant,
Ny faire comme ceux qui, jadis, à la table
Presentoient de la mort l'idole espouventable,
Mortuaire dessert, pour se resouvenir
Qu'il leur faudroit un jour à ce terme venir.
Tu te souviens assez que la vie est un songe,
Un soupir, une fleur qu'une chenille ronge,
L'ombre d'une fumee et l'image d'un bien;
Que la mort n'est, en fin, qu'un defaut de ce rien,
Sans que le vif crayon de ce mourant idole
T'en serve de memoire, et de livre, et d'escole.

Escoute maintenant le malheureux dessein
Qu'elle a fait contre moy; combien dedans le sein
La meschante cachoit de mortel aconite,
Et quel aspre aiguillon à ce despit m'incite,
Qui à l'entour du cœur me fait bouillir le sang,
Qui grossit de colere et de rage mon flanc,
Me fait briller les yeux, et me teint le visage,
Comme on voit dans le Ciel, pour un certain presage
Ou de pluye, ou de vent, la Lune se farder
Et d'un œil tout en feu le monde regarder.

Durant six jours entiers la fortune cruelle
M'avoit rendu privé des beaux jours de ma Belle,

Et, par tous les revers qu'elle sceut inventer,
Sembloit n'avoir desir que de me tourmenter ;
Ore un facheux voisin me guettoit au passage,
Ou d'un oncle vieillard le refrongné visage
M'empeschoit de la voir, ne pouvant m'aviser
D'un pretexte si fin qu'il le peust abuser ;
Mais du septiesme jour, suivant le bon augure,
Sous la guide d'Amour enfin je m'aventure,
Et, consigniant au Sort toute ma passion,
Feis des vœux au bon heur et à l'occasion,
Preparant tout ensemble une main resolute
De la prendre à l'endroit où elle est chevelue,
Quand voicy que, touchée à mon cruel tourment,
La porte de mon bien s'ouvrit heureusement.

Alors, comme un fuitif que la rage felonnie
D'un Barbare Seigneur poursuit, presse, talonne,
Qui pense que les fers luy refroissent les os,
Ou que les nerfs de bœuf luy mesurent le dos
Pour l'envoyer, chetif, aux fourches jà dressees,
Repaistre des corbeaux les troupes amassees :
S'il treuve un Temple ouvert il se lance au milieu,
Embrasse les genoux du tutelaire Dieu,
Et, tout tremblant encor, adore sa retraite.
Ainsi, voyant ouvert le temple où je souhaite
Gauchir du desespoir les tristes accidens,
Sans guiere discourir je me jette dedans.
Mon cœur en fut émeu, ma face en fut émeue,
Je senty sur mon front un sang qui me remue,
Et plus je veus cacher ces amoureux efforts,
Tant plus ce feu mutin veut paroistre au dehors.

Ainsi, dessous l'horreur d'une nuict la plus brune,
Après avoir donné tant de peine à la Lune,
La Sorciere Thessale a crainte que le sort
D'un imprudent témoin luy presente l'abord,

Qui, la venant surprendre au secret du mistere,
Face qu'elle ait en vain tracé maint caractere,
Vainement prononcé d'Hecate les trois noms,
Et fait rompre aux Enfers les chesnes des Demons,
Ou tiré sans profit, hors de la sepulture,
Un mort dont la parole effraye la nature.

Mais je repris courage, et, d'un pas suspendu,
Joignant l'huis de sa chambre, enfin m'estois rendu,
Quand le son enroué d'une voix foible et casse
A travers de la porte à mon oreille passe,
Voix bien-tost reconnue, et detestable voix
De ma vieille Sibille, hélas ! qui tant de fois
Des contes de jadis rebattit mes oreilles,
Qui de ses ans paillards me contoit les merveilles ;
Et, comme elle avoit peu, sur ses jours anciens,
Rompre d'un saint Hymen les plus chastes liens.
Ma main, peus tu souffrir d'crire sa malice ?

« Sçais-tu, mon petit cœur, disoit lors ceste lyce,
Que ton œil s'est aquis un nouveau serviteur ?
Mais, outre le present qu'il te fait de son cœur,
Qu'il est jeune et gaillard, qu'il a fort bonne mine,
Le favorable aspect d'une estoile benine
Esclaira sa naissance, et la bonté des Cieux
Luy donna des escus ; les hommes sont des Dieux
Qui de ces Astres d'or ont la bourse éclairée :
Tu ne peux sans cela, ma fille, estre honorée.
Penses-tu le regret et l'ennuy que je sens
De voir que ta beauté, qui peut charmer les sens,
Amolir le glaçon des ames plus rebelles,
Manque de l'ornement que meritent les belles ?

» J'ay despit quand je voy tant de charbons coiffez
Faire montre d'habits richement estoffez,

Petites laiderons en amour bien heureuses,
Et qui vendent si cher les flammes amoureuses,
Aux prodiges d'argent prodiguent des plaisirs,
Qui, sans deniers contants, ne croient aux souspirs,
Non plus que l'usurier, qui, prestant une somme,
Pour gage de son deu ne prend la foy d'un homme,
Fust-il comme un Caton, ou plus homme de bien :
Qu'il fournisse un bon plege, ou qu'il n'emprunte rien.

» J'avois tousjours pensé, te voyant croistre d'aage,
Te parfaire en beauté; que de ton pucelage
Tu cueillerois des fruits plus doux et savoureux,
Et que le choisis bien fait d'un plus riche amoureux
Te rendroit la fortune à ton merite égale.
Ma belle, je sçay bien que ta main liberale
Ne me verroit jamais miserable auprès toy :
Tu recognois assez mon service et ma foy;
Mais, jusques aujourd'huy, je me voy mescontente,
Non de toy, mais du Sort trompeur de mon attente.

» Soit donc que, desormais, avec moins de courroux
Les puissances du Ciel vueillent luire sur nous,
Soit que le sage soin de l'humaine prudence
Rende vaine en effect leur maligne cadence,
Il faut, si tu m'en crois, te resoudre à ce point
Que ce riche butin ne nous échappe point.

» Naguieres, ce beau fils me treuva dans l'Eglise,
Et là, d'une façon discrete et bien apprise,
Prenant l'heure et le temps de me venir conter
Comme ton œil si beau l'avoit peu surmonter,
Me juroit que de toy seule despend sa vie,
Que nulle autre que toy la peut rendre asservie,
Et ce que plus encor j'estime en ce serment,
Te prie que du sien tu uses librement.
Il me serroit la main, plain d'amoureux martyre,
Me demandoit secours, me pressoit de luy dire

Sans rien dissimuler ce dont tu as besoin,
Et que du reste après il en auroit le soin.

» Ne rejette trop loin les vœux ny les offrandes :
Si tu crois mon conseil, il faut que tu le rendes
Esclave par douceur comme par ta beauté ;
Fay luy bien les doux yeux, car à la nouveauté
Il ne faut rebuter une amoureuse peine ;
Puis un homme qui sent d'escus sa bourse pleine
A le courage grand, et souvent, d'un refus
Irrité, se despote et ne retourne plus.

» Tu peux, si tu me crois, jeune devenir sage ;
Tu peux, jeune, sçavoir ce que, par long usage,
Desjà vieille je sçay, non sans ores sentir
Les tristes aiguillons d'un trop tard repentir,
Pour avoir fait la sotte, et, d'amour insensee,
Trop aymé sans me voir estre recompensee.
Tien cela pour certain comme un arrest de Cour,
Que si tu veux jamais profiter en amour,
Il faut premierement apprendre ces maximes,
Croire en les violant commettre autant de crimes.

» Te garder que l'Amour ne dompte ta raison ;
Estre tousjours geoliere, et jamais en prison ;
Accoustumer tes yeux à souffrir une œillade
Sans que ton cœur ému en puisse estre malade ;
Feindre une passion, jamais ne la sentir,
Et jamais ne parler d'amour que pour mentir ;
Contre-faire la chaste, et la modeste encore,
Rougir si l'on te dit : « Belle, je vous adore ! »
Jamais ne dire un mot trop plein de liberté,
Et ne rendre en parlant un discours affetté :
Car au temps d'aujourd'huy la fille est abusee
Qui tasche d'acquérir le bruit d'estre rusee ;
Le plus accort la fuit, et va disant en soy :
« Hors de là ! ceste femme est trop fine pour moy ;

J'ayme mieux, dira-t'il, qu'un autre en ait l'estreine. »
Et luy semble desjà que sa bourse on entraîne.
Il faut que le pescheur cache bien l'hameçon,
S'il veut dans ses filets attraire le poisson.

» Je ne te deffends pas d'estre propre et mignarde,
Mais je demande aussi que tu prennes bien garde
A cacher l'artifice, et qu'en l'habillement
Quelque chose se voye assez negligemment;
Que ton beau poil doré nonchalamment se joue,
Tantost dessus l'oreille, et tantost sur la joue;
Ces deux jeunes tetons soient voilez d'un mouchoir
Qui, d'un point bien ouvré, quelque fois puisse choir
A l'haleine du vent, ou, par sa fente ouverte,
Laisser de ces deux monts la neige découverte.
Tu verras les amants, charmez de ces attraits,
D'un amoureux poison se repaistre à longs traits,
Tous changez de couleur, et, d'une œillade ferme,
Sans siller, sans mouvoir, représenter un Terme
Confus de passion; et tu dois bien sçavoir
Qu'il faut faire tousjours semblant de n'en rien voir,
Tant que quelque eveillé vienne user de main mise :
Lors, comme découvrant l'imprudence commise
Avec un doux sousris de vergongne meslé,
Couvre ce qu'à dessein tu avois decelé ;
Et, poursuivant encor une ruse cachee,
Tandis que tu auras la gorge ratachee,
L'on aura veu ta main, qui, sans ride et sans plis,
Surmonte en sa beauté les roses et les lis.
Souvent, par l'art subtil d'une adresse gentille,
J'ay veu plus de victoire en la main d'une fille
Qu'aux mouvements lascifs de ces yeux effrontez
Qui ont perdu les cœurs aussi-tost que domtez.

» Mais, tandis que je voy ton oreille ententive,
Je veus poursuivre l'art qui les hommes captive,

Et croy qu'en pratiquant ce que je t'auray dit,
 Tu auras bien-tost mis tes beautez en credit,
 Savourant, pour loyer de m'avoir écoulee,
 Un fruit, une douceur que tu n'as point goustee.
 Je dy donc, tout ainsi qu'il ne faut rien aymer
 Par une passion qui te puisse enflammer,
 Aussi ne dois-tu pas, d'une humeur par trop vaine,
 Contre amant quel qu'il soit te reserver de haine;
 S'il ne faut rien aymer, il ne faut rien hayr,
 Ny d'un choix delicat ta fortune trahir,
 Et retien qu'on ne doit, aux termes où nous sommes,
 Faire par la beauté difference des hommes,
 Ny par la passion qu'ils sçavent déguiser,
 Ny par le bel esprit, ny par bien deviser,
 Ny pour sçavoir sonner sur le luth une aubade,
 Ou faire dextrement en l'air une gambade,
 Ny par les titres vains de la noblesse encor :
 L'espreuve la meilleure est la touche de l'or.
 Quiconque soit celui qui d'un cœur magnifique
 Fera luire chez toy ce metal deïfique,
 Croy qu'il est noble, beau, bien adroit, bien disant,
 Et te garde, en effet, de l'aller mesprisant,
 Bien eust-il le sourcy froncé comme un Hermite,
 Le teint have, et le nez fait en pied de marmite,
 Les yeux de chathuant, et le col à l'entour
 Aussi noir que la peau du milieu d'un tambour :
 Tel homme, bien souvent, aura l'ame mieux faite
 Que ces jeunes fraisez, ces mignons de couchette,
 Qui croient estre beaux, et que, pleins de loisir,
 Pour servir d'estallons on les doive choisir,
 Sans payer, sans frayer au cours de la depense;
 Et qui plus est, encor, tel de ces muguets pense,
 Tant la presumption luy coiffe le cerveau,
 Que l'on luy doit fournir de quoy faire le beau.

» Si contre son humeur vous faites la restive, . . .

Il fera le Seigneur, il vous tiendra captive,
Et, saoul de jouissance et plein de vanité,
Vous fera le discours de toute une Cité.
O, qu'il vaudroit bien mieux estre simple bergere,
Et au lieu d'un beau lict fouler une fougere,
Entre les roides bras de quelque gros berger,
Qu'au vouloir d'un tel sot, chetive, se ranger !

» Et donc, resouviens-toy de vivre en telle sorte
Que pas un dessus toy d'avantage n'emporte
Qu'il ne l'ait bien payé, et que nul, en payant,
Ne se voye après toy vainement abbayant.

» Ores ce n'est pas tout : il faut plus qu'il ne semble
De ruse à conquérir tant de cœurs tout ensemble,
A les bien manier, et conduire si bien
Que chacun d'eux pense estre unique en ce lien.
Jure à cil qui est beau que tu n'estois point nee
Pour voir aux traits d'amour ta franchise estonnee,
S'il ne falloit se rendre à la nécessité;
Que quiconque le voit adore sa beauté,
Bien-heureuse pourtant, et cent fois bien-heureuse,
Qu'il te devoit cherir, te voyant amoureuse.
De l'autre, qu'on ne peut louer pour estre beau,
Vantes-en la vertu, dy que le mol fuseau
Seroit bien mieux seant à ces barbes douillettes
Qui, devant un miroir, se parent en fillettes;
Que tu juges en luy, par ses rudes cheveux,
Un cœur masle en vigueur, constant, et amoureux,
Et que d'un beau frisé la perruque doree
T'esmeut comme feroit une femme paree.

» Quand tu les jugeras également épris,
Que l'un croira tout seul avoir gagné le pris
Dessus son compagnon, lors, traverse son ame
D'un doute qu'un rival à son tour ne t'enflamme;

Il en aymera mieux, et, ce taon le pressant,
Jamais à t'adorer ne sera languissant,
Pourveu que le soupçon puisse avoir telle excuse
Qu'après avoir douté luy-mesme s'en accuse.

» Mais si tu luy promets une nuict avec toy,
D'un geste estudié reconjure sa foy,
Represente à ses yeux les serments que sa bouche
A faicts pour meriter les faveurs de ta couche;
Implore le secret que sa langue a promis,
Alors que ton honneur à sa foy fut commis,
Et d'une feinte peur fay qu'il entre et ressorte
Par le dessus d'un mur plustost que par la porte.
Je viendray quelque fois au fort de vos esbats,
Par un alarme faux l'arracher de tes bras,
Tant que l'aisle au talon que la crainte fait naistre,
S'avallant d'une corde, il saute la fenestre,
Tandis un autre amant, que j'auray fait venir,
Qui comme seul encor te pensera tenir,
Pour languir en ton sein viendra prendre la place.
A l'heure souvien-toy qu'il faut feindre une glace
De modeste pudeur, puis, petit à petit,
Sembler à ses attraits te mettre en appetit.
Fiche tes yeux sur luy, comme à demy mallade,
Il jugera pour soy ceste mourante œillade;
Après, dans son giron ton beau chef renversé,
Fay qu'il oye un souspir des entrailles poussé,
Dont il faudra rougir, comme t'ayant surprise
Et trahy le desir dont ton ame est esprise.
Quand, allumé d'ardeur, il estreindra ses bras
A l'entour de ton col, jette les yeux en bas,
Avec un ris meslé d'une honte pucelle,
Puis, soudain retournant un oeil qui estincelle,
Tout plein de passion que tu ne peux celer,
Monstre luy que l'amour t'empesche de parler.

» S'il passe plus avant, fay qu'à demy pressee,

Il semble que sous luy tu demeures forcee,
Et lors, comme rendue après tous tes efforts,
Abandonne à sa loy les beautez de ton corps,
Serre-le doucement, et, d'une humide bouche
Entr'ouverte à demy, fay que ta langue touche
A sa langue amoureuse; après, retire-la,
Faignant te repentir d'avoir osé cela :
Tant qu'en fin de combat, luy qui t'avoit surprise,
Avec un grand souspir, lassé, quitte sa prise.
Toy, d'une main haussee au devant de tes yeux,
Tu feindras quand et quand un sommeil gracieux,
Le teint rouge et vermeil, comme un petit esmcue,
Tant que ton Chevalier de nouveau se remue.

» Par des charmes si forts tu trouveras domtez
Les plus avars cœurs au gré de tes beautez;
Par des charmes si doux l'humeur la plus rebourse
Te rendra malgré soy maitresse de sa bourse;
Bref, par ces doux attraits tu charmerois encor
Tous les griffons veillants dessus les mines d'or.

» Mais entre les Amants il ne faut jamais prendre
Que ceux qui, te servant, ont moyen de despendre,
Et non, comme tu fais, t'amuser aux discours
D'un Poëte qui de vent payera tes beaux jours,
Et cueillera la fleur la plus fresche et plus belle
Soubs promesse qu'un jour tu seras immortelle
Dans ses vers, qui mourront peut estre avant l'auteur;
Et puis, sçait-on pas bien que leur style est menteur,
Et que, le plus souvent, d'une beauté commune
Ils en font une Aurore, un Soleil, une Lune?

» J'affolle quand je voy que, la main au bonnet,
Il dit qu'il reviendra t'apporter un sonnet,
Ployant en Courtisan le genouil et l'eschine,
Et ne me puis garder que je ne luy rechigne,

Ne le voyant jamais empoigner à tastons,
Du fond de sa pochette, un monceau de testons
Pour me fourrer au poing, au lieu de l'y voir mettre
L'inutile despost d'une petite lettre.

» Je ne m'estonne plus de ce qu'il nous disoit
Qu'une Nimphe jadis Apollon mesprisoit,
Le fuyoit, comme on voit la genice peureuse
Eviter du lyon la griffe venimeuse.
Luy, pressé vivement du desir qui le point :
« Arreste, disoit-il, Nimphe, ne t'enfuy point ;
» Belle, je suis le Dieu qui chante sur la lire,
» Permetts que devant toy ma peine je souspire ! »
Mais la Nimphe, à ces mots, fuyant comme le vent,
Luy mist la poudre aux yeux plus viste que devant ;
Enfin, toute lassee, elle eut plus cher de prendre
La forme d'un laurier, qu'à son vouloir se rendre.
Qu'eust-elle fait, pauvrete ? elle cognoissoit bien
Que pour son pucelage elle n'en auroit rien
Que des veines chansons, où la fille d'Acrise,
Malgré la tour d'airain qui la retenoit prise,
Receut entre ses bras Jupiter, qui, rusé,
S'estoit en gouttes d'or finement desguisé.

» Il me souvient encor qu'en mes jeunes annees,
Lors qu'à lire à part moy je passois des journees,
J'ay tousjours remarqué que les pauvres amours
De ce Chantre divin allerent à rebours,
Car devant qu'Ilion se vist reduict en cendre,
Ne dit-on pas qu'un jour la Troyenne Cassandre
Le rendit amoureux, et, bien qu'il fust un Dieu,
Ceste flame d'amour le gesnoit en tout lieu ?
La belle luy promit d'appaiser son martire,
S'il vouloit luy donner la vertu de predire
Les choses avenir, et que le plus couvert
Des secrets du destin luy fust libre et ouvert.

Il l'accorde. Aussi tost, elle dict des miracles,
De sa bouche prophete elle rend des oracles,
Mais quand elle eut le don qu'elle avoit souhaité,
Mesprisant de ce Dieu la vaine deïté,
Et aux feux de son cœur plus froide que la bise,
Mocqueuse, le frauda de sa grace promise.

» Il y en eut jadis une autre, à ce qu'on dit,
Qui, simplette, à ses vœux facile se rendit;
Coronis fut son nom, Nimphe belle et jolie
Plus que fille qui fust lors en la Thessalie.
Mais voyant qu'en effet son cœur estoit pipé,
Elle n'eust point de bien qu'elle ne l'eust trompé.
O, que souventefois, plus accorte rendue,
Au sein d'un autre Amant elle s'est estendue,
Sur les bords de Penée, où, de ses lauriers verts
Ils virent leurs plaisirs et leurs larcins couverts !
Le reste est inventé, qu'une flèche eslançee
Du carquois d'Apollon ait la Nymphe perçee
Avecque son amant, et ce discours trompeur
N'est forgé seulement que pour nous faire peur.

» Mais si ton bel esprit, plus grand que d'une fille,
Te fait aymer des vers la cadence gentille;
Si tu aymes à voir l'Amour, son arc, ses traits,
Ses tourments, ses faveurs, dans les livres pourtraits;
Si d'un cœur qui se perd en l'amoureuse rage
Les cris, les vœux conceuz au milieu de l'orage,
L'audace, le respect, le despit, le dédain,
En nouvelles chaleurs convertis tout soudain;
Si, dis-je, les sanglots, les larmes, et les plaintes,
Te plaisent dans les vers amoureusement peintes :
Tant de doctes cerveaux, tant de doctes esprits,
Qui soubz les retz d'Amour jadis se virent pris,
Te fourniront assez de quoy rendre assouvie
La plus ardente soif d'une si belle envie.

Ly moy les riches vers de Ronsard Vandosmois,
Et ceux que l'on m'a dit contre-faire la voix
Des vieux cygnes Romains, et des chantres de Grece.
Là, tu verras pourtrait l'or de ta blonde trece,
Les flammes de tes yeux, et ton beau sein de lait,
Et de ta bouche aussi le pourpre nouvelet,
Bref, toutes les beautez dont Nature t'honore.

» Si tu veux lire un vers dont l'auteur soit encore
Vivant comme son livre, et quoy ! ne peux-tu pas
Admirer vif encor Desportes icy bas,
Desportes, qui si bien, de sa fluide veine,
Touche tous les ressorts d'une amoureuse peine
Que ceux qui ont aymé croient, dans ses écrits,
Voir peint le mesme feu dont ils furent épris;
Desportes, qui, depuis, grossissant de courage,
A chanté de Roland la fureur et la rage,
La mort de Rodomont, le contempteur des Dieux,
Et, du depuis encor, Angelique aux beaux yeux ?

» Ma fille, laisse donc cét Amour inutile
Pour semer desormais dans un champ plus fertile,
Pour gagner un Amant, deux ou trois, voire plus,
Qui jamais à donner ne se monstrent perclus,
Qui ne viennent jamais chez toy que les mains pleines,
Soit que le jour de l'an ramaine les estreines,
Ou que, le mois suivant, la foire Saint-Germain
Te face encore attendre un present de leur main;
Qui, tousjours envers toy d'une humeur volontaire,
Ne te laissent manquer de chose necessaire,
Te meinent au Palais, là, te facent choisir
Tout ce dont tu voudras contenter ton desir,
Bagues, perles, rubis, joyaux d'orfèverie,
Coiffes, gands et collets, dentelles, broderie,
Confitures, senteurs, parfums, poudres de prix,
Et tout ce que l'on void de plus beau dans Paris.

» Alors, j'espereray que par toy, leur Déesse,
Leur bonté s'estendra sur ma foible vieillesse,
Et qu'un jour avenir, quand tu te souviendras
De ces reigles de vivre, à l'heure tu diras,
Où mon corps enterré rendra l'herbe bossue,
Mouillant au benoistier une branche touffue
De buis ou de Cyprés : Icy gisent les os
De celle à qui je prie un eternel repos. »

Où suis-je, mon Carneau ? quelle glace assez forte
Me tient qu'à coup de pied je n'enfonce la porte ?
Que je n'aille, allumé d'un si juste brasier,
Estouffer de mes mains ce perfide gousier,
Le serrer, le presser, tant que sa langue traite
Monstre au Ciel le venin dont elle estoit infette,
Pour après l'arracher, victime à mon courroux,
Ou en faire curee aux mâtins ou aux loups ?
Quelle Pallas me tient que je n'aille grand erre
L'empoigner aux cheveux pour en battre la terre,
La trainer par la rue, un billet sur le front,
Par qui tous les maris craindront le mesme affront,
Et les Peres vieillards, et les Meres chenuës,
Qui sous leur aïse chaste ont leurs filles tenues
Comme une belle fleur, comme un bouton vermeil
Que le feuillage espais garantit du Soleil ;
Tant que je puisse voir le peuple, en sa furie,
De ses boyaux crevez repeupler la voirie ?
Tu vois que le suget qu'en ces vers j'ay dépeint
D'un furieux despit me rend si fort atteint,
Que je suis tout encor d'esprit et de pensee
Où si cruellement j'eue l'ame traversee.
Le respect de madame à l'heure me retint,
Et, pour lors, empescha la rage qui me print,
Ne croyant pas du tout que l'infidelle touche
De ce venin maudit eust pollué sa bouche ;
Mais, retournant tout court sur le train de mes pas,

Tout le long du chemin, j'allay disant tout bas :

« Vieille, pour le loyer de ta belle harangue,
Que la soif pour jamais te tourmente la langue,
Qu'une éternelle toux ulcère tes poumons,
Que les charbons d'amour t'enflamment les roignons !
Tu ne trouveras pas qui t'oste la pipie !
Que de ton nez puant s'écoule une roupie,
Malgré la canicule et le plus chaud rayon
Qui nous vienne icy bas du Cancre ou du Lyon !
Que la goutte à jamais, de cruelles pointures,
Et de nœuds si felons t'assiege les jointures !
Que cent fois pour un jour, misérable icy bas,
Tu sentes mille morts et si ne meures pas !
Mais si la mort, un jour, du monde te retire,
Qu'au chevet de ton lit tes enfans puissent rire,
Sans te mettre au cercueil, ny donner à ton corps
Le mortuaire soin que l'on doit rendre aux morts !
Ou qu'au lieu de mourir d'une mort naturelle,
Je te voye prescher sur le haut d'une échelle,
Et, d'un saut fait en l'air, les rides de ton col
Faire des plis contraints sous le nœud d'un licol,
Puis, soudain, qu'un buscher, sous tes pieds mis en flame,
D'une seconde mort te face rendre l'ame ! »

*(Nouveau Recueil des plus beaux vers de
ce temps, 1609.)*

JEAN LE BLANC

Le nom de Jean Le Blanc ne nous serait point parvenu si Mathurin Regnier ne lui eût servi de véhicule. Nous avons découvert que la Satire attribuée à Regnier par les Elzévir : *J'estois sur le Pont-Neuf, quand la Nuit s'avoisine*, figurait dans la *Neotemachie Poétique* DU BLANC, 1610, mais « entière », ce qui ne permit pas aux critiques trop hâtifs de la reconnaître. Disons donc que les Elzévir, dans l'intention frauduleuse de grossir les *Œuvres de REGNIER*, tronquèrent le début de cette pièce d'une douzaine de vers et l'attribuèrent à leur auteur, duquel le *Fascheux* avait servi de modèle à Jean Le Blanc pour sa satire. Voilà donc un nouveau disciple de Regnier, qui n'a commis, à vrai dire que trois satires, et qu'il faut ajouter à Desternod et au S^r de La Croix. Il dut rencontrer Regnier chez Desportes, dont il écrivit un panégyrique sous forme d'Ode, que l'on trouve dans son recueil d'*Odes Pindariques* de 1604. Ces *Odes* furent réimprimées par l'auteur en 1610 avec divers changements et quelques additions, dont les Satires, sous le titre de *Neotemachie*. Le Blanc donne ces pièces comme *les reliques des Poésies de ses plus jeunes ans*, et ajoute qu'il en aurait donné un plus grand nombre si l'on n'eût volé ses manuscrits en son absence, manuscrits qui tombèrent peut-être plus tard entre les mains des Elzévir... Les particularités de sa vie ne nous sont révélées que par lui. Il dit être d'une famille riche, mais que la guerre et les procès lui enlevèrent une partie de son bien; qu'il fit ses études au Collège de Lisieux, et qu'il reçut des gratifications de MM. de Villeroy, de Brézé, et quelques autres bienfaiteurs. L'absence dont il fait mention est sans doute le voyage en Italie qu'il entreprit à la mort de son père, étant lui-même dans un âge mûr. Il prit parti dans les troupes vénitiennes et fut malade à Padoue pendant trois mois. A peine convalescent, il dut suivre les troupes à Rovigo et fit vœu d'aller à Lorette et à Rome, de quoi il s'acquitta. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. Ses satires sont ses meilleures pièces, surtout celle du *Pont-Neuf*,

que nous avons donnée dans notre ouvrage sur la *Satire de mœurs au XVII^e siècle*, aux éditions de *La Sirène*.

Jean Le Blanc est l'auteur d'une *Henriade*, dont il ne donna que le premier livre en 1604, in-4°. Voici ce qu'en dit le P. Lelong (*Bibliogr. hist. de la France*, 1719, suppl. p. 921, addit. au n° 8384) : « Je ne sais rien sur ce début d'une épopée restée inconnue à Goujet. » (T. XIV, 94 à 97.) L'auteur y fait sans doute allusion dans son ode pindarique à Henri IV, lorsqu'il se vante d'avoir déjà chanté les merveilles de la naissance de ce prince. Guillaume Colletet, dans la notice qu'il avait consacrée à Navières, parlant de la *Henriade* de ce poète, ajoutait que « les vers en doivent justement céder le pas au 1^{er} livre que nous avons de la *Henriade* de Jean Le Blanc, parisien ». « Le Blanc, ajoute R. Toinet, fut un poète, non pas excellent, mais abondant et fort répandu parmi ses confrères amis des Muses. Il a écrit des poésies encomiastiques pour les recueils de Jean Passerat, d'Angot l'Esperonnière, de Rivière; il dédie une ode pindarique à Desportes, un paradoxe poétique à des Yveteaux; des vers sur la maison de l'auteur, à Colletet, qui lui répond par un sonnet joyeux et ironique. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Odes Pindariques de JEAN LE BLANC, Parisien*, Paris, 1604; — *L'Olivier*, Paris, 1609; — *La Neotemachie poétique DU BLANC : Odes*, Paris, 1610 (*Les Rapsodies lyriques* vont de la p. 113 à la p. 152); — *Rapsodies Lyriques* (même date); — *Discours de l'excellence des poètes sur la naissance de Madame, avec une hymne de l'Espérance* (s. l. n. d.); — *Poème de JEAN LE BLANC à Jacques de Montr'œil, professeur en philosophie*, à la suite des poésies latines du même : *Joannis Albi Icones, Ad clariss. virum Philippum Galandium Gymnasiarcham Becodianum*; 1611; — *Essais de poésie dédiés à Henry le Grand ou plutôt à sa statue de bronze de Paris*, Paris, 1628; — *Le Paranymphe des Muses*, 1628.

A CONSULTER. — GOUJET, XIV, 94. — AUGUIS, *Les Poètes franç. depuis le XII^e siècle jusqu'à Malherbe*, V, 477-488. — VIOULET-LE-DUC, *Bibl. poét.* I, 356. — TRICOTEL, *Var. Bibliogr.* 1863, 180, note. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibliogr. des Rec. Collect.* I, 215, IV, 141; *Rec. Livres et Satyr.* — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, Paris, La Sirène.

CONTRE L'USURE

SATYRE

Fends l'abysme, Lycurgue, et, par tes saintcs edits,
Viens réformer les mœurs comme tu fis jadis :
Que les biens soient égaux, qu'il ne soit point licite
De posséder aucun, sinon par le merite,
Afin que tous bouffons, afin que tous excez,
Maquereaux, charlatans, disputes, et procez
Nous laissent en repos, et que l'usure inique
Bien loin de nous retourne au peuple Judaïque.

N'est-ce pas une honte, un desastre, un' horreur,
Un vice qui fait mesme aux barbares terreur,
Qu'un homme raisonnable, un sur qui le baptesme
Renasquit en Jesus, et receut le saintc cresse,
Survende une faveur à son frere Chrestien,
Qu'il devroit et vestir et repaistre du sien ?

Son usure seroit encore tolerable
S'il observoit des Roys l'Edit inviolable,
S'il retiroit la rente au seiziesme denier,
Sans prendre le douziesme, et sans la manier
D'une telle façon, de peur d'estre à l'amende,
Que la somme petite est au lieu de la grande.

Je te diray, VALENS, comme va tout le cas :
Si quelque homme de bien a besoin de ducats
Pour marier sa fille, ou pour vuider un compte,
S'il va chez telles gens ils n'auront point de honte,
Tant ils sont depravez, ingrats, et desloyaux,
De vouloir contredire aux reiglemens Royaux.

Si l'un d'eux fait la rente au denier seize escrire,
Il n'avertira pas le notaire qu'il tire
Des mains de son débiteur une obligation,
(Diabolique traict ! maudite invention !)
En bons termes écrite, avec la signature,
Qu'il doit une autre somme, et ce n'est qu'en peinture,
Si qu'outre l'usufruit qu'il retire du sien
Il a tousjours celui qui ne luy couste rien.

Qu'un autre ait mille francs, il en prend cent dès l'heure
Qu'il passe le contract, si bien qu'il ne demeure
Que le reste au débiteur, qui, sur la fin des ans,
Luy doit ou le total ou bien d'autres cent francs;
Encor faut il qu'il donne, à qui luy met en teste
Ce brave créancier, un pot de vin honneste,
Et qu'à ses propres cousts soit le tiltre nouveau
Qu'il passe à d'autre gens, quand il monte au cerveau
De son premier rentier de luy vendre sa dette,
Ou quand la mort soudaine au passage le guette.

Lors que le terme arrive il le presse d'argent,
Il en veut tout à l'heure, ou monsieur le sergent,
L'original au poing, la plume sur l'oreille,
Exécute les biens; le faquin s'appareille
De les porter en place, et, d'ailleurs, un recors
Saisit de par le Roy le débiteur au corps;
On le mène en prison; sa femme, presque morte,
Entre un peuple d'enfans alors se desconforte :
« Penses-tu (ce dit-elle en voyant le sergent),
Malheureux usurier, que je forge l'argent ?
Où veux-tu que j'en prenne ? en trouve-on à source ?
Veux-tu, larron privé, que je coupe des bourses ?
Que je vole de nuit, pour gagner le cordeau ?
Que je ne vaille rien ? que je voise au bordeau ?
Va, tison de l'enfer, va-t'en, maudite engeance,
Va mourir au gibet ! que Dieu prenne vengeance

Du tort que tu me fais, et que je voye tous
Ceux qui me veulent mal estre mangez de poux ! »

« Patience (disois-je à ceste desolee),
Taisez-vous, pauvre femme, et soyez consolee.
Las ! vous n'estes pas seule à qui les gros milours
Ont tendu cette embusche et joué de ces tours.
Ce mal regne par tout, sa peste est generale;
Ce n'est pas d'aujourd'huy que le brochet avale
Le goujon malheureux : de tout temps les petits
Ont esté, mais à tort, aux grands assubjettis.

» Bien que le vieux estat de la province Attique
Fust dissemblable au nostre, et fust Democratique,
Ses pauvres n'estoient pas aux nostres differents,
Ils devoient comme nous de l'argent aux plus grands;
Si l'on n'estoit solvable à rachepter la somme,
On estoit fait esclave et serf du Gentilhomme.
L'un estoit mis en vente au pays estranger
Et vendoit ses enfans pour se desengager.
Or, regardez un peu si vostre peine est telle. »

« Ah ! mon fils, mon amy, ce me respondit-elle,
Je trouve encor plus grief le tourment que je sens;
Ceux là pouvoient quitter la terre pour le cens,
Et moy je ne sçaurois, en ce temps où nous sommes.
Comme l'on faisoit lors on ne vend plus les hommes.
On n'en fait point de cas; allez dans le Palais,
Vous trouverez tousjours un peuple de vallets
Qui languissent de faim à faute de repaistre
Et d'estre pour neant au service d'un maistre.
Ah ! s'il m'estoit permis, comme aux Atheniens
De bonne volonté, j'irois vendre les miens
Pour faire de l'argent à ce rentier infame. »

De semblables discours ceste chetive femme

M'entretenoit l'oreille en son affliction.
Sans mentir, j'en avois tant de compassion
Que si j'eusse eu de quoy j'en eusse esté le plege;
Mais veu ma pauvreté, je retourne au College.

VALENS, qui de mes vers est le docte Apollon,
Pleust à Dieu qu'en ce temps, comme au temps de Solon,
Nous vissions refflorir ceste loy Sisachtee
Qui payoit un chacun de la somme empruntée !
Que les noires prisons de ceux qu'un mauvais temps,
Une revolte, un siege, un trouble de vingt ans,
A mis au blanc sans cause, et par qui sont causees
Leurs incommoditez, ne sont-elles brisees ?
Possible verrions nous l'usurier addoucy;
Possible son orgueil et son cœur endurcy
Pancheroit bas le front, il seroit plus traittable.
Ce que, mais à grand tort, il pense estre equitable,
Ores qu'il est en vogue et qu'il fait le tyran,
Luy sembleroit injuste, estant mis au saffranc ;
Ces bastimens, qu'il dresse avecques tant de cure
Et qu'il fait eslever du gain de son usure,
Ne restreciroient point en diverses façons
La maison des oyseaux et celle des poissons ;
L'ouvrier qui les conduit au peril de sa vie
Ne s'estropi'roit point quand il les édifie ;
Ny le voisin qui touche à ses murs mitoyens,
Qui le passe en bonté mais non pas en moyens,
Ne seroit pas contraint, par un cerveau critique,
De fournir ce qui couste à faire leur fabrique,
Ny tenu de subir l'orage desastreux
D'une faveur d'argent pour les bornes d'entr' eux.

Vray'ment, il n'a pas fait ainsi que Publicole,
Qui, de peur des brocards d'une ireuse parole,
De peur d'estre odieux au mur Romulien,
Abbatit son palais du tertre Velien ;

Et bien qu'il fust issu d'une longue origine,
Bien qu'il fust l'ornement de la tige Sabine,
Pour oster le sujet de mesdire de luy,
Fut contraint de recourir à la maison d'autrui.
Rien aussi ne doit estre, à l'homme raisonnable,
Plus cher, ny plus seant, ny plus recommandable,
Que la creance d'estre exempt d'ambition,
Et de remedier à chasque objection
Dont l'on veut avilir sa vertu rare et belle,
De peur que les mutins ne s'eslevent contre elle.

Un usurier infame a beau dire, on sçait bien
De quel bois il se chauffe, on sçait qu'il ne vaut rien;
Il a beau contrefaire un homme de merite,
Et beau dissimuler son visage hippocrite,
Faire le charitable et le devotieux, ...
Et, dès le point du jour, visiter les saints lieux,
Les prisons, l'Hospital, et bien faire à l'Eglise,
On le cognoist pour tel combien qu'il se desguise.
L'asne a beau se couvrir de la peau du Lyon,
L'on remarque tousjours son imperfection.
Bien que l'entiere mer fust de sur luy jettée,
Sa macule pourtant ne seroit pas ostée.

La terre souffre donc qu'il imprime ses pas
En son globeux Empire, et ne s'abysme pas?
Neptun, qui poudroya l'innocent Hippolite,
Ne le condamna point selon son demerite?
Et le pere du jour, tesmoin de son erreur,
Ne se voile donc point le visage d'horreur?

Mais pourquoy, s'il persiste en son crime damnable,
Ne lances-tu sur luy ton ire espouventable?
Qu'est devenu l'esclat de ton foudre pointu?
Ton carreau, Jupiter, n'a-il plus de vertu?
N'es tu plus ce vengeur, dont la dextre s'exalte
D'avoir eu la victoire et d'Othe et d'Ephialte,

Engeance d'Iphimede et de tant de Geants
Qui montagnoient Trinacre et les champs Phlegreans?
Mais quoy? ton feu Trisulque, au respect de sa faute,
A trop peu de rigueur, et ta justice haute
Reserve à son Idole un autre chastiment.
Autant que Minos juge, Eaque et Radamant
Machinent de gibets, de croix, et de supplices,
Autant que les plus grands et plus enormes vices
En endurent là bas, dans le gouffre meurtrier,
Autant seul en reçoive en l'Orque l'usurier!

Toy, bourgeois infernal, victime Acherontee,
Par qui premierement fut l'usure inventee,
Tartaréan esprit mille fois malheureux,
S'il reste, après la mort, aux manes langoureux
Quelque voix pour respondre à moy qui t'injurie,
Dis moy quel Ephialte, et quelle orde furie
T'inspira ce peché? fust-ce l'inique sœur
Qui malheure son nom d'un tiltre punisseur?
La gourmande Alecton? l'envieuse Megere?
Le fils Erebiën? l'implacable Cerbere?
Demorgogon l'antique? Averno? Phlegeton?
La triple forme Hecate? ou l'aveugle Pluton?

Tu ne dis mot, barbare, excrement des Harpies!
Tu ne dis mot, pervers: tes cautelles impies
T'enchaînent tellement, te bourellent si bien,
Que tu ne peux sortir, que tu ne me dis rien!

Va! que tous les Demons des gouffres Tenarides,
Qu'Adraste vengeresse, et les trois Eumenides,
Tourmentent coup sur coup tes manes condamnez,
Miserable usurier qui fais peur aux damnez!

Meschant, si tout le peuple estoit de ma nature,
S'il avoit en horreur ton infidele usure

Au parangon de moy, le feu, la terre et l'eau
Te seroient defendus; un infame bourreau
Despouilleroit tes os de l'honneur mortuaire;
On porteroit ta cendre et ta carcasse arriere
Des limites Gaulois; on te feroit selon
Qu'Athenes fit jadis aux enfans de Cylon !

Debonnaire VALENS, si quelqu'un trouve estrange
Que parmy le sujet de bruire ta louange
J'en aye pris un autre, à l'heure qu'il sçaura
Que tu hais l'usurier, possible se taira;
Mais s'il passe plus outre et de nouveau m'accuse,
Ton peu d'ambition me servira d'excuse.
D'ailleurs, un debte juste, en bon fons assuré,
Ne se perd nullement bien qu'il soit differé;
Que si j'ay surpassé le terme, d'avanture,
Je m'offre en ce deu cy de t'en payer usure.

(La Neotemachie Poetique, 1610.)

MATHURIN REGNIER

Le grand satirique naquit à Chartres le 21 décembre 1573, de Jacques Regnier, Échevin, et de Simone Desportes, sœur du poète. Il fut baptisé dans l'église paroissiale de Saint-Saturnin. La légende lui donna longtemps pour berceau une maison de jeu mal famée, que l'on nommait le *tripot Regnier*. Mais une délibération du Conseil de ville, à la date du 25 avril 1579, ruine cette invention, en montrant comment Jacques Regnier fut amené à édifier un jeu de paume dans son jardin, « jouxte les remparts, entre les portes Saint-Michel et des Epars..., à la charge de payer chacun an, au jour de Saint-Remy, la somme de une livre tournois, entre les mains du receveur des deniers communs de la ville ». (Cf. *Registres des Echevins de la Ville de Chartres*, 1576-1607, 2^e vol., f^o 30.) Louis XIII, de passage à Chartres, en septembre 1611, fut conduit au *tripot Regnier*, où il fit une partie de paume avec une reine de la raquette, dite « la Maunie », qui gagna le jeune prince en jouant par-dessous la jambe — que sans doute elle avait belle.

Les honneurs et la fortune que l'état ecclésiastique avait acquis à Desportes engagèrent les parents de Regnier à lui faire suivre la même carrière. Aussi fut-il tonsuré avant l'âge de 9 ans, le 31 mars 1582, par Nicolas de Thou, évêque de Chartres. A partir de cette date, les renseignements font défaut sur l'enfance du poète. Car il ne faut guère accorder de créance à ce qu'il dit dans les *Satires IV et XIII* : qu'il fut initié à la poésie par son père, et que celui-ci intervint plus tard pour l'en détourner. Non seulement ces confidences sont contradictoires, mais elles sont, en outre, une paraphrase d'Horace, quant à la première, et, pour la seconde, une imitation d'une épître de Ronsard à Pierre L'Escot. Quoi qu'il en soit, Regnier encore adolescent fut attaché, en qualité de secrétaire, à la personne d'un prélat, que l'on croit être le cardinal de Joyeuse, lequel avait été nommé protecteur des affaires du roi en cour de Rome, le 16 février 1587. Regnier l'accompagna donc, et dut le suivre à Venise, où Joyeuse se réfugia, lorsqu'en mai 1589, Sixte-Quint

irrité du meurtre du cardinal de Guise, força les représentants français de quitter les États Pontificaux. M. Vianey conjecture que Regnier connut à Venise Nicolas Rapin, compagnon de voyage du Président de Thou. On pense que Regnier ne fit de séjour en France qu'en 1596, Joyeuse s'étant embarqué pour présenter à Henri IV l'hommage de sa fidélité. Le cardinal ne repartit qu'en octobre 1598. Dans l'intervalle, Regnier avait écrit sa *Satire II*, dédiée au Comte de Caramain, qu'il connut sans doute à Toulouse, archevêché du Cardinal de Joyeuse. M. Vianey avance qu'il y connut aussi François de Beccaria de Pavie de Rover, baron de Fourquevaux.

Le cardinal de Joyeuse, pour se rendre en Italie, traversa le Piémont, alors ravagé par la peste. On ignore à quelle date le poète quitta le service du cardinal; mais, comme le dit justement M. Vianey, « rien ne démontre même qu'il ait jamais cessé d'être à lui ». Regnier fit sans doute plusieurs autres voyages, soit 1603-1604, 1604-1605. Cependant, c'est à partir de ce dernier qu'il semble s'être définitivement fixé en France. L'année suivante, il perdit son oncle Desportes, qui ne lui laissa rien. Il ne dut qu'à l'influence du marquis de Cœuvres, frère de Gabrielle d'Estrées, une pension de 2.000 livres sur l'abbaye des Vaux-de-Cernay, dont son oncle avait été titulaire, mais qui échut, avec les abbayes de Bonport et de Tiron, à Henri de Bourbon, fils naturel de Henri IV et de Henriette d'Entragues, Marquise de Verneuil. Tallemant des Réaux prétend que le bénéfice de Regnier se montait à 6.000 livres. Depuis 1609, le poète se trouvait encore en possession d'un canonicat de l'église cathédrale de Chartres. Au sujet de ce canonicat se forma une autre légende, que détruisit naguère la découverte de la profession de foi de Regnier, à la date du 3 juillet 1609. D'après Nicéron, l'Abbé Goujet et Brossette, le poète aurait pris possession, par dévolut, de ce canonicat, le 30 juillet 1604, pour avoir prouvé qu'un nommé Vialart, Résignataire du Bénéfice, aurait caché, pendant plus de quinze jours — le temps de faire admettre sa résignation à Rome — la mort du dernier titulaire, dans le lit duquel on avait mis une bûche, qui fut portée en terre, à la place du corps enterré secrètement. Cette bûche aurait reçu les honneurs publics de la sépulture. Or, comme nous l'avons dit, les dates ne concordent pas; d'autre part, Vialard, déjà prieur de Bû, près de Dreux, devint chanoine de Chartres le 2 octobre 1613, canonicat que les manœuvres sacrilèges qu'on lui prête lui eussent fait refuser.

La mort même de Regnier, survenue à Rouen, le 22 octobre 1613, dans l'hôtellerie de l'Ecu d'Orléans, a été racontée par Tallemant des Réaux d'une façon fantaisiste. Atteint d'une maladie vénérienne, il était allé se faire traiter dans la capitale normande, par un médecin nommé Le Sonneur. « Quand il fut guéry, il voulut

donner à manger à ses médecins. Il y avoit du vin d'Espagne nouveau; ils lui en laissèrent boire par complaisance; il en eut une pleurésie qui l'emporta en trois jours. » Cette histoire de vin d'Espagne, sans aucun rapport avec la pleurésie, est inventée à plaisir, et peut-être aussi la maladie que l'on prête complaisamment à Regnier. C'est ainsi que l'on crut devoir justifier par ses mœurs la liberté de son style et son affectation d'épicurisme. Regnier passe encore pour un pilier de la *Pomme de Pin*, où, en compagnie de Sigogne, Motin et Berthelot, il aurait passé son temps à célébrer Bacchus en caressant des servantes. Tout cela ne s'accorde guère avec ce que l'on sait des séjours forcés de Regnier à Rome et de l'inimitié de Motin et de Sigogne. Ces deux derniers poètes ne se rencontrèrent guère, en effet, que dans le *Cabinet Satyrique*, quelques années après leur mort... La fin prématurée de Regnier, les années qu'il passa dans l'isolement pour acquérir une culture fort étendue et composer ses œuvres, ne laissent pas de place à de si fréquents écarts; et s'il écrivit de lui-même qu'il fut un débauché vieilli avant l'âge, il faut faire la part de l'amplification poétique et de la vivacité de ses remords de chrétien. Enfin, la plupart des pièces sur lesquelles peut tabler la légende sont des traductions. Il est visible que cette légende se forma sur celle de Rabelais, par assimilation. Les autres anecdotes sur Regnier, auxquelles il n'y a pas lieu de ne point ajouter foi, se trouvent dans Tallemant des Réaux. Le P. Garasse, dans ses *Recherches des Recherches* (p. 648), prétend, sans indiquer ses sources, que Regnier composa sa propre épitaphe :

*J'ay vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle :
Et si m'étonne fort pourquoy
La mort osa songer à moy
Qui ne songeay jamais en elle.*

Les Seize satires de Regnier sont trop connues pour que nous en donnions l'analyse. La *Macette*, que nous reproduisons, est un exemple typique de la culture du poète, et le meilleur ouvrage de son génie. Voir les articles *Du Bellay* (t. I. xvi^e siècle), *De l'Espine*, *D'Esternod*, *La Croix*, *Berthelot*, et *Sigogne*.

BIBLIOGRAPHIE. — Nous ne citons que les éd. principales. *Les Premières œuvres de M. REGNIER*, 1608 (I à XII); — *Les Satyres du SIEUR REGNIER*, 1609 (I à XIII); — *Les Satires* (I à XVII, pièces diverses), 1613; — *Les Satires* (I à XIX), 1652; — *Les Satires et autres œuvres de REGNIER, avec des remarques* (éd. BROSETTE), 1729; — éd. LENGLET-DUFRESNOY, 1733; — éd. VIOLLET-LE-DUC,

1822; — éd. POITEVIN, 1860; — éd. LOUIS LACOUR, 1867; — éd. COURBET, 1869 et 1875; — BRUNOT, *La Macette de Math. Regnier*, 1900; — ROY, *Vers inédits de Math. Regn.* (*Rev. d'Hist. littér.*, I 1894); — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU : *Œuvres Complètes de Mathurin Regnier* (pour paraître prochainement).

A CONSULTER. — NICERON, XI et XX. — GOUJET, *Bibl. Franç.* — SAINTE-BEUVE, *Tableau de la poésie franç. au xvi^e siècle*. — TRICOTEL, *Variét. Bibliograph.*, 1863. — CHERRIER, *Bibliographie de Mathurin Regnier*, 1884; *Notes bibliographiques sur Mathurin Regnier* (*Bull. Bibl.*, 1908). — REINHOLD DEZEIMERIS, *Leçons nouvelles et remarques sur le texte de divers auteurs*, 1876; *Corrections et Remarques sur le texte de divers auteurs*, 1880. — A. BENOIST, *Corrections proposées au texte de Regnier* (*Annales Fac. Lettres de Bordeaux*, 1870). — L. MERLET, *Notices sur les Poètes Beaucerons antérieurs au xix^e siècle*, 1894. — J. VIANEY, *Mathurin Regnier*, 1896. — E. ROY, *Mathurin Regnier et Guidobaldo della Rovere* (*Rev. d'Hist. Littér.*, 1897). — A. BENOIST, *Des Anacoluthes et de la phrase poétique de Regnier* (*Ann. Facul. des Lettres de Bordeaux*, 1879). — E. NATHER, *Etude sur l'étendue de l'influence classique dans la poésie de Mathurin Regnier*, 1889. — AD. VAN BEVER, *Les poètes satyriques du xvi^e siècle*. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des rec. collect.*; *Les Rec. de poésies libres et satyr.* — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poët. franç. xvii^e siècle*, t. I, librairie Garnier. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Le Livret de Follastries de Pierre de Ronsard*. — *Œuvres complètes de Sigogne*, J. Fort, 1920; — *Satires de mœurs du xvii^e siècle*, La Sirène.

SATYRE XIII

La fameuse Macette, à la Cour si connue,
Qui s'est aux lieux d'honneur en credit maintenue,
Et qui, depuis dix ans jusqu'en ses derniers jours,
A soustenu le prix en l'escrime d'amour :
Lasse, en fin, de servir au peuple de quintaine,
N'estant passe-volant, soldat, ny capitaine,
Depuis les plus chetifs jusques aux plus fendans,
Qu'elle n'ait desconfit et mis dessus les dents;
Lasse, di-je, et non soule, en fin s'est retiree,
Et n'a plus d'autre objet que la voute etheree.
Elle qui n'eust, avant que plorer son delit,
Autre ciel pour objet que le ciel de son lict,
A changé de courage, et, confitte en destresse,
Imite avec ses pleurs la sainte pecheresse;
Donnant des saintes loix à son affection,
Elle a mis son amour à la devotion.
Sans art elle s'habille, et simple en contenance,
Son teint mortifié presche la continence.
Clergesse, elle fait jà la leçon aux prescheurs :
Elle lit saint Bernard, la Guide des Pecheurs,
Les Meditations de la Mere Therese,
Sçait ce qu'est qu'hypostase avecque synderese;
Jour et nuict, elle va de convent en convent,
Visite les saints lieux, se confesse souvent,
A des cas reservez grandes intelligences,
Sçait du nom de Jesus toutes les indulgences,
Que valent chapelets, grains benits enfilez,
Et l'ordre du cordon des Peres Récollez.
Loin du monde elle fait sa demeure et son giste;
Son œil tout penitent ne pleure qu'eau beniste.

En fin, c'est un exemple, en ce siecle tortu,
D'amour, de charité, d'honneur, et de vertu.
Pour beate par tout le peuple la renomme,
Et la gazette mesme a des-ja dit à Rome,
La voyant aymer Dieu et la chair maistriser,
Qu'on n'attend que la mort pour la canoniser.
Moy mesme, qui ne croy de leger aux merveilles,
Qui reproche souvent mes yeux et mes oreilles,
La voyant si changee en un temps si subit,
Je creu qu'elle l'estoit d'ame comme d'habit,
Que Dieu la retiroit d'une faute si grande;
Et disois, à par moy : mal vit qui ne s'amende.
Ja des-ja, tout desvot, contrit, et penitent,
J'estois, à son exemple, esmeu d'en faire autant,
Quand, par arrest du ciel qui hait l'hypocrisie,
Au logis d'une fille où j'ay ma fantasie,
Ceste vieille chouette, à pas lents et posez,
La parole modeste et les yeux composez,
Entra par reverence, et, resserrant la bouche,
Timide en son aspect, sembloit sainte Nitouche,
D'un *Ave Maria* luy donnant le bon-jour,
Et, de propos communs, bien esloignez d'amour,
Entretenoit la belle en qui j'ay la pensee
D'un doux imaginer si doucement blessee
Qu'aymans et bien ayez, en nos doux passe-temps,
Nous rendons en amour jaloux les plus contens.
Enfin, comme en caquet ce vieux sexe fourmille,
De propos en propos et de fil en esguille
Se laissant emporter au flus de ses discours,
Je pense qu'il falloit que le mal eust son cours.
Feignant de m'en aller, d'aguet je me recule,
Pour voir à quelle fin tendoit son preambule,
Moy, qui voyant son port si plein de saintcteté,
Pour mourir, d'aucun mal ne me feusse doubté.
Enfin, me tapissant au recoin d'une porte,
J'entendy son propos, qui fut de cette sorte :

« Ma fille, Dieu vous garde et vous vueille benir !
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir !
Qu'eussiez vous tout le bien dont le ciel vous est chicche,
L'ayant, je n'en seroy plus pauvre ny plus riche,
Car n'estant plus du monde au bien je ne pretens,
Ou bien si j'en desire en l'autre je l'attens;
D'autre chose, icy bas, le bon Dieu je ne prie.
A propos, scavez vous ? on dit qu'on vous marie;
Je sçay bien vostre cas : un homme grand, adroit,
Riche, et Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit !
Il vous ayme si fort ! aussi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il ? Vous estes si gentille,
Si mignonne, et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide aupres de vous.
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage
Plus vermeil qu'une rose et plus doux qu'un rivage;
Vous devriez, estant belle, avoir de beaux habits,
Esclater de satin, de perles, de rubis.
Le grand regret que j'ay ! non pas, à Dieu ne plaise,
Que j'en aye à vous voir belle et bien à vostre aise :
Mais pour moy je voudroy que vous eussiez au moins
Ce qui peut en amour satisfaire à vos soins;
Que cecy fust de soye et non pas d'estamine.
Ma foy ! les beaux habits servent bien à la mine.
On a beau s'agencer et faire les doux yeux,
Quand on est bien paree on en est tousjours mieux;
Mais, sans avoir du bien, que sert la renommee ?
C'est une vanité confusement semee
Dans l'esprit des humains, un mal d'opinion,
Un faux germe avorté dans nostre affection.
Ces vieux contes d'honneur dont on repaist les dames
Ne sont que des appas pour les debiles ames,
Qui, sans choïs de raison, ont le cerveau perclus.
L'honneur est un vieux saint que l'on ne chomme plus;
Il ne sert plus de rien, sinon d'un peu d'excuse,
Et de sot entretien pour ceux là qu'on amuse,

Ou d'honneste refus quand on ne veut aymer;
Il est bon en discours pour se faire estimer,
Mais au fond, c'est abus; sans excepter personne,
La sage le sçait vendre où la sotte le donne.

» Ma fille, c'est par là qu'il vous en faut avoir.
Nos biens, comme nos maux, sont en nostre pouvoir.
Fille qui sçait son monde a saison opportune;
Chacun est artisan de sa bonne fortune;
Le mal-heur par conduite au bon-heur cedera;
Aydez-vous seulement et Dieu vous aydera.
Combien, pour avoir mis leur honneur en sequestre,
Ont-elles en velours eschangé le limestre,
Et, dans les plus hauts rangs, eslevé leurs maris?
Ma fille, c'est ainsi que l'on vit à Paris,
Et la vefve aussi bien comme la mariee,
Celle est chaste, sans plus, qui n'en est point prie.
Toutes, au fait d'amour se chaussent en un point,
Et Jeanne, que tu vois, dont on ne parle point,
Qui fait si doucement la simple et la discrete,
Elle n'est pas plus sage, ains elle est plus secrete;
Elle a plus de respect, non moins de passion,
Et cache ses amours sous sa discretion.
Moy mesme, croiriez-vous, pour estre plus agee,
Que ma part, comme on dit, en fust desja mangee?
Non, ma foy! je me sents et dedans et dehors,
Et mon bas peut encor user deux ou trois corps.
Mais chaque age a son temps; selon le drap la robe;
Ce qu'un temps on a trop, en l'autre on le desrobe;
Estant jeune, j'ay seu bien user des plaisirs:
Ores j'ay d'autres soins en semblables desirs.
Je veux passer mon temps et couvrir le mystere.
On trouve bien la cour dedans un monastere,
Et, après maint essay, en fin j'ay reconnu
Qu'un homme comme un autre est un moine tout nu.
Puis, outre le saint vœu qui sert de couverture,

Ils sont trop obligez au secret de nature,
Et sçavent, plus discrets, apporter en ayment
Avecques moins d'esclat plus de contentement.
C'est pourquoy, desguisant les bouillons de mon ame;
D'un long habit de cendre envelopant ma flame,
Je cache mon dessein aux plaisirs adonné.
Le peché que l'on cache est demi pardonné;
La faute seullement en gist en la deffence;
Le scandale et l'opprobre est cause de l'offence;
Pourveu qu'on ne le sçache, il n'importe comment;
Qui peut dire que non ne peche nullement;
Puis la bonté du ciel nos offences surpasse,
Pourveu qu'on se confesse on a tousjours sa grace.
Il donne quelque chose à nostre passion,
Et, qui jeune n'a pas grande devotion,
Il faut que pour le monde à la feindre il s'exerce.
C'est entre les devots un estrange commerce,
Un trafic par lequel, au joly temps qui court,
Toute affaire fascheuse est facile à la cour.
Je sçay bien que vostre age, encore jeune et tendre,
Ne peut ainsi que moy ces mysteres comprendre,
Mais vous devriez, ma fille, en l'age où je vous voy,
Estre riche, contente, avoir fort bien dequoy,
Et, pompeuse en habits, fine, accorte, et rusee,
Reluire de joyaux ainsi qu'une espousee.
Il faut faire vertu de la necessité;
Qui sçait vivre, icy bas n'a jamais pauvreté;
Puis qu'elle vous deffend des dorures l'usage,
Il faut que les brillants soient en vostre visage,
Que vostre bonne grace on acquiere pour vous.
Se voir du bien, ma fille, il n'est rien de si doux;
S'enrichir de bonne heure est une grand'sagesse;
Tout chemin d'acquérir se ferme à la vieillesse,
A qui ne reste rien, avec la pauvreté;
Que regret espineux d'avoir jadis esté;
Ou lors qu'on a du bien, il n'est si decrepité

Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.
Non, non, faites l'amour, et vendez aux amans
Vos accueils, vos baisers, et vos embrassemens.
C'est gloire, et non pas honte, en ceste douce peine,
Des acquêts de son lit accroistre son domaine.
Vendez ces doux regards, ces attraiets, ces appas :
Vous mesme vendez vous, mais ne vous livrez pas.
Conservez vous l'esprit, gardez vostre franchise;
Prenez tout, s'il se peut, ne soyez jamais prise.
Celle qui, par amour, s'engage en ces mal-heurs,
Pour un petit plaisir a cent mille douleurs.
Puis un homme au desduit ne vous peut satisfaire,
Et quand, plus vigoureux, il le pourroit bien faire,
Il faut tondre sur tout et changer à l'instant.
L'envie en est bien moindre et le gain plus contant.
Sur tout, soyez de vous la maistresse et la dame;
Faites, s'il est possible, un miroir de vostre ame,
Qui reçoit tous objects et tout contant les pert;
Fuyez ce qui vous nuit, ayez ce qui vous sert.
Faites profit de tout, et mesme de vos pertes;
A prendre sagement ayez les mains ouvertes;
Ne faites, s'il se peut, jamais present ny don,
Si ce n'est d'un chabot pour avoir un gardon.
Par fois on peut donner pour les galands attraire.
A ces petits presents je ne suis pas contraire,
Pourceu que ce ne soit que pour les amorcer.
Les fines, en donnant, se doivent efforcer
A faire que l'esprit et que la gentillesse
Face estimer les dons, et non pas la richesse.
Pour vous, estimez plus qui plus vous donnera;
Vous gouvernant ainsi Dieu vous assistera.
Au reste, n'espargnez ny Gaultier ny Garguille.
Qui se trouvera pris, je vous pry qu'on l'estrille.
Il n'est que d'en avoir : le bien est tousjours bien,
Et ne vous doit chaloir ny de qui, ny combien.
Prenez à toutes mains, ma fille, et vous souvienn

Que le gain a bon goust, de quelque endroit qu'il vienne.
Estimez vos amans selon le revenu :
Qui donnera le plus qu'il soit le mieux venu.
Laissez la mine à part, prenez garde à la somme :
Riche vilain vaut mieux que pauvre gentil-homme.
Je ne juge, pour moy, les gens sur ce qu'ils sont,
Mais selon le profit et le bien qu'ils me font.
Quand l'argent est meslé, l'on ne peut reconnoistre
Celuy du serviteur d'avec celuy du maistre.
L'argent d'un cordon-bleu n'est pas d'autre façon
Que celui d'un fripier ou d'un aide à maçon.
Que le plus et le moins y mette difference,
Et tienne seulement la partie en souffrance,
Que vous restablirez du jour au lendemain,
Et tousjours retenez le bon bout à la main,
De crainte que le temps ne détruise l'affaire.
Il faut suivre de près le bien que l'on differe,
Et ne le differer qu'en tant que l'on le peut,
Ou se puisse aisement restablir quand on veut.
Tous ces beaux suffisans dont la cour est semee
Ne sont que triacleurs et vendeurs de fumeé;
Ils sont beaux, bien peignez, belle barbe au menton,
Mais quand il faut payer, au diantre le teston !
Et, faisant des mourans et de l'ame saisie,
Ils croient qu'on leur doit pour rien la courtoisie.
Mais c'est pour leur beau nez ; le puits n'est pas commun :
Si j'en avois un cent ils n'en auroient pas un.

» Et ce poëte croté, avec sa mine austere,
Vous diriez à le voir que c'est un secretaire.
Il va, melancholique, et les yeux abaissez,
Comme un sire qui plaint ses parens trespassez.
Mais Dieu sçait, c'est un homme aussi bien que les autres.
Jamais on ne luy voit aux mains des patenostres.
Il hante en mauvais lieux : gardez-vous de cela ;
Non, si j'estoy de vous, je le planteroy là !

Et bien ? il parle livre, il a le mot pour rire,
Mais au reste, après tout, c'est un homme à satire.
Vous croiriez à le voir qu'il vous deust adorer :
Gardez ! il ne faut rien pour vous des-honorer.
Ces hommes mesdisans ont le feu sous la levre ;
Ils sont matelineurs, prompts à prendre la chevre,
Et tournent leurs humeurs en bizarres façons ;
Puis ils ne donnent rien, si ce n'est des chansons.
Mais non, ma fille, non, qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un amy qui vous plaise,
Mais qui puisse au besoin joindre l'utilité :
En amours, autrement, c'est imbecilité.
Qui le fait à credit n'a pas grande ressource :
On y fait des amis, mais peu d'argent en bourse.
Prenez moy ces abbez, ces fils de financiers,
Dont depuis cinquante ans les peres usuriers,
Volans à toutes mains, ont mis en leur famille
Plus d'argent que le Roy n'en a dans la Bastille.
C'est là que vostre main peut faire de beaux coups.
Je sçay de ces gens là qui languissent pour vous ;
Car estant ainsi jeune, en vos beautez parfaites,
Vous ne pouvez sçavoir tous les coups que vous faites ;
Et les traits de vos yeux, haut et bas esclancez,
Belle, ne voyent pas tous ceux que vous blessez.
Tel s'en vient plaindre à moy qui n'ose vous le dire,
Et tel vous rit de jour qui toute nuict souspire
Et se plaint de son mal, d'autant plus vehement
Que vos yeux, sans dessein, le font innocemment.
En amour, l'innocence est un sçavant mistere,
Pourveu que ce ne soit une innocence austere,
Mais qui sçache, par art donnant vie et trespas,
Feindre avecques douceur qu'elle ne le sçait pas :
Il faut aider ainsi la beauté naturelle.
L'innocence, autrement, est vertu criminelle ;
Avec elle il nous faut et blesser et garir,
Et parmy les plaisirs faire vivre et mourir.

Formez vous des desseins dignes de vos merites.
Toutes basses amours sont pour vous trop petites;
Ayez dessein aux dieux : pour de moindres beautez
Ils ont laissé jadis les cieux des-habitez. »

Durant tous ces discours, Dieu sçait l'impatience !
Mais comme elle a tousjours l'œil à la deffiance,
Tournant deçà delà, vers la porte où j'estois,
Elle vist en sursaut comme je l'escoutois.
Elle trousse bagage, et, faisant la gentille :
« Je vous verray demain ; à Dieu ; bonsoir, ma fille. »

Ha, vieille ! dy-je lors, qu'en mon cœur je maudis,
Est-ce là le chemin pour gagner paradis ?
Dieu te doint, pour guerdon de tes œuvres si saintes,
Que soient avant ta mort tes prunelles esteintes ;
Ta maison decouverte et sans feu tout l'hyver ;
Avecque tes voisins jour et nuict estriver ;
Et trainer sans confort, triste et desesperee,
Une pauvre vieillesse, et tousjours alteree !

(*Les Satyres*, 1612. — Texte de 1613.)

FRANÇOIS MAYNARD

François de Maynard naquit à Toulouse en 1582. Il fut nommé président au Présidial d'Aurillac en 1618, après avoir été dans sa jeunesse secrétaire de la Reine Marguerite de Valois. En 1634, il accompagna le duc de Noailles à Rome en qualité d'Ambassadeur et il s'attira l'attention du Cardinal Bentivoglio, l'un des plus beaux esprits et des meilleurs écrivains de son temps. Il fut également choyé du pape Urbain VIII, qui trouvait plaisir à sa conversation, et qui lui fit don d'un exemplaire de ses poésies latines. Il n'était pas moins estimé en France, où l'Académie l'avait reçu parmi les siens, mais, dit Pellisson, « sa fortune n'en devint pas meilleure : les plaintes continuelles et peut-être excessives qu'il en fit dans ses écrits ne le témoignent que trop... Le Cardinal de Richelieu ne lui fit jamais de bien, et ce fut en partie parce qu'il aimoit qu'on ne lui demandât rien, et qu'on lui laissât la gloire de donner de son propre mouvement. Tant y a qu'il rebuta cette belle Epigramme de lui, qui commence :

Armand, l'age affoiblit mes yeux,

» Et même, à ce que l'on dit, fort brusquement contre sa coutûme. Car, ayant ouy la fin, qui dit :

*Mais s'il demande en quel emploi
Tu m'as tenu dedans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi :
Que veux-tu que je lui réponde?*

» Il répondit en colère : « Rien ! » Cela fut cause des vers que Maynard fit contre lui après sa mort. » Maynard se retira dans sa province et ne revint à Paris qu'à la mort de Richelieu. Séguier le nomma Conseiller d'État, mais la haute opinion qu'il avait de lui-même ne lui fit pas considérer cet honneur comme suffisant. L'année d'après, il se retira chez lui, « las d'espérer et de se plaindre ». Il

mourut à Saint-Céré à 75 ans, le 28 décembre 1646, presque oublié, et méconnu des jeunes écrivains.

Maynard s'était lié avec Malherbe du temps de la Reine Marguerite, et Malherbe disait de lui, selon Racan, qu'il l'avouait pour son écolier, avec Touvant, Colomby et Racan lui-même. « Il en jugeoit diversement, et disoit en termes généraux que Touvant faisoit fort bien les vers, sans dire en quoi il excelloit; que Colomby avoit fort bon esprit, mais qu'il n'avoit pas le génie à la Poésie; que Maynard étoit celui qui faisoit le mieux les vers, mais qu'il n'avoit point de force, et qu'il s'étoit adonné à un genre d'écrire auquel il n'étoit pas propre, voulant dire l'Épigramme, et qu'il n'y réussiroit pas, parce qu'il n'avoit point assez de pointe... » Il ajoutait enfin que de Racan et de Maynard on ferait un grand poète. Malgré le jugement de Malherbe, qui n'est peut-être qu'une boutade, Maynard a mieux réussi dans l'Épigramme que dans ses longues pièces élégiaques, où il ne peut soutenir un ton élevé; et même l'on peut dire qu'il est par la netteté et l'élégance nerveuse de sa langue notre meilleur épigrammatiste, l'inimitable Marot étant hors de pair. Deux choses, remarque son contemporain Pellisson, ont produit le bel effet de sa diction. « Premièrement, comme il le reconnoit lui-même en la dix-septième de ses Lettres, il affecte de détacher tous ses vers les uns des autres : d'où vient qu'on en trouve fort souvent cinq ou six de suite, dont chacun a son sens parfait... En second lieu, il observe par tout dans ses expressions une construction simple, naturelle, où il n'y ait ni transposition, ni contrainte, de sorte qu'encore qu'il travaillât avec un soin incroyable, il semble que tous ses mots lui sont tombez fortuitement sous la plume, et que quand il eût voulu, il auroit eû peine à les ranger autrement... » L'Épigramme de Maynard se distingue ordinairement par une forme particulière, dans laquelle il était passé maître et qu'il fut presque le seul à employer. C'est un dizain en trois poses, y compris la finale qui tombe au même temps que la seconde, soit de trois vers en trois vers. La première est de quatre vers, et, à cause de sa disposition typographique, l'on pourrait nommer ce dizain un sonnet tronqué. L'on appelait *sonnet licencieux* le quatorzain sans les quatre rimes obligatoires du sonnet; Maynard continua de l'employer après que Malherbe et Racan s'en furent lassés. Maynard se fâchait quand, à ce propos, on alléguait l'exemple de Malherbe. Il disait qu'il n'en avait pas besoin, qu'avec sa propre autorité il se trouvait assez fort, et qu'enfin personne ne pouvait l'empêcher de faire des Épigrammes de quatorze vers... Il aurait pu répondre comme Malherbe à Racan, au temps de sa ferveur pour cette forme bâtarde : « Si ce n'est pas un sonnet, c'est une sonnette!... » Ses pièces satiriques en stances, dépassent-elles une page, ont toujours un tour épigrammatique

qui tient à l'imitation de Martial, d'Ausone et de Catulle : c'est pourquoi Maynard n'est pas, au sens formel, un véritable satirique, et nous l'aurions écarté s'il ne représentait l'école opposée à l'école satirique dite de Mathurin Regnier. Mais nous ne reviendrons pas sur cette distinction que nous avons faite dans notre préface. Maynard avait cependant été lié d'amitié avec Regnier, du temps que Malherbe faisait profession de l'admirer à l'égal des Anciens, et devant qu'il se fut aliéné l'amitié de Regnier par sa plaisanterie sur les *Psaumes* et le potage de Desportes. Soit que Maynard eût épousé le parti de Malherbe jusqu'à rompre avec Regnier, soit qu'ils fussent brouillés pour une autre cause, Regnier vint appeler Maynard en duel, alors qu'il était encore au lit. « Maynard, rapporte Tallemant, en fut si surpris et si espedû qu'il ne pouvoit trouver par où mettre son haut-de-chausses. Il a avoué depuis qu'il fut trois heures à s'habiller. Durant ce temps, Maynard avertit le comte de Clermont-Lodève de les venir séparer quand ils seroient sur le pré. Les voilà au rendez-vous. Le Comte s'estoit caché; Maynard allongeoit tant qu'il pouvoit; tantost il soustenoit qu'une espée estoit plus courte que l'autre; il fut une heure à faire tirer ses bottes, les chausses estoient trop estroits. Le Comte rioit comme un fou. Enfin, le Comte paroist; Maynard pourtant ne put dissimuler, il dit à Regnier qu'il luy demandoit pardon; mais au Comte il luy fit des reproches, et luy dit que pour peu qu'ils eussent été gens de cœur, ils eussent eu le loisir de se couper cent fois la gorge. »

Maynard était certainement d'accord avec les théologiens pour conserver à la prudence son rang de vertu cardinale et ne pas lui substituer le courage. Si le duel de Regnier ne le prouve qu'à demi, le procès de Théophile de Viau le démontre abondamment, car, sitôt que l'on sut que le poète libertin encourait le supplice du feu, l'épigrammatiste du *Cabinet Satyrique* et autres recueils gaillards passa dans le camp de la réprobation et mérita, par un dizain flétrissant l'impiété, l'épithète de bon catholique, que lui décerna Garasse, ce qui lui valut l'absolution en même temps que l'immunité. Non seulement Maynard ne répondit pas à la pathétique *Prière* du prisonnier *aux Poètes de ce Temps*, mais il laissa peser sur Théophile l'attribution de stances impies dont il était l'auteur et que l'accusé, répondant aux commissaires, finit par restituer à « un président d'Auvergne ». Il y avait aussi chez Maynard, comme chez Malherbe et Racan, à côté de la crainte, coexistence d'un autre sentiment, qui peut-être commandait à lui seul leur attitude : le secret contentement de voir s'éteindre sous le scandale une école adverse, naguère redoutable, qui n'avait plus qu'un illustre représentant.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop admirer François Maynard,

dans ce qu'il a d'admirable : son élégance, sa concision et ce consciencieux labeur de retouche, sans lequel il n'est pas, en notre langue, de grand ni d'impérissable artiste.

BIBLIOGRAPHIE. — *Coq à l'asne sur le mariage d'un courtisan grotesque*, 1620, in-8° de 14 p. — *Ode à Monseigneur le Cardinal sur l'heureux succès du Voyage du Roi en Languedoc*, Paris, 1633, in-4° de 8 p.; — *Pièces nouvelles de MAYNARD*, Tolose, 1638, in-8° de 56 p.; les mêmes, Paris, 1639, in-12; — *A son Eminence sur les Machines de la Comédie italienne; A Mazarin sur sa bibliothèque*, Paris, 1645, in-4°; — *Les Œuvres de MAYNARD*, Paris, 1646, in-4° (deux tirages légèrement différents); — *Les Lettres du PRÉSIDENT MAYNARD*, Paris, 1653, in-4°; — *Les Œuvres poétiques de MAYNARD, publiées par G. GARRISSON*, 1885-1888, Lemerre, 3 vol. in-12 (le t. I contient par erreur les œuvres de R. MÉNARD, avocat à Nîmes); — *Les Œuvres Poétiques de MAYNARD*, Genève, Gay, 1864, in-8°; — *Poésies diverses*, Genève, Gay, 1867, in-12; — FRÉDÉR. LACHÈVRE: *Pièces inédites de MAYNARD (Bibl. des Rec. collect., t. III, 758)*; — *Priapées de MAYNARD*, Freetown, 1864, in-12; — CH. DROUET, *Les Manuscrits de MAYNARD conservés à la Bibliothèque de Toulouse*, 1908, in-8°; — G. CLAVELIER, *Œuvres inédites de FRANC. MAYNARD*, Toulouse, 1909; — *Priapées de MAYNARD... publiées par un bibliophile gascon*, Paris, Sansot, 1909, in-16; — PIERRE FONS, FRANÇOIS DE MAYNARD, *Œuvres choisies*, Paris, Sansot, 1909, in-16. Pour les pièces éparses dans les Recueils et les mss., consulter les ouvrages de M. FRÉDÉR. LACHÈVRE.

A CONSULTER. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, t. I, IV, VI, VII. — RACAN, *Vie de Malherbe*. — PELLISSON et D'OLIVET, *Hist. de l'Acad. franç.*; — Notices des éd. des xix^e et xx^e siècles. — DE LABOUISSÉ-ROQUEFORT, *Lettres biographiques sur M. DE MAYNARD*, Toulouse, 1846. — FAGUET, *Revue des cours et conférences*, nov.-déc., 1894. — PET. DE JULLEVILLE, *Hist. de la lang. et de la litt. franç.*, t. IV, p. 20. — F. BRUN, *Autour du xvii^e siècle*, Grenoble, 1901, in-16. — DURAND-LAPIE et FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Deux homonymes du xvii^e siècle*. — MARTINON, *Note sur le Philandre, attrib. à MAINARD (Rev. d'hist. littér. de la France, 1908)*. — G. CLAVELIER, *Fr. Maynard, sa vie, ses œuvres, son temps (Revue des Pyrénées, 1907-1908)*. — CH. DROUHET, *Les Lettres de MAINARD*, 1909; *le poète FRANÇOIS MAINARD*, 1909. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *M. Ch. Drouhet et le problème des deux MAYNARD*, 1910. — MARTINON, *Note complément. sur MAYNARD et d'Urfé (Rev. d'hist. littér. de la France, oct.-déc. 1892)*. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. Collect. de Poés. xvii^e siècle; Rec. Libr. et Satyr.* — MAURICE ALLEM, *Anthol. poét. franç., xvii^e siècle*, t. I, librairie Garnier. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du xvii^e siècle, La Sirène*.

MANIFESTE

Petits Gentils-hommes à Lièvre,
A qui mes Vers, comme la Fièvre,
Alterent le sang et le pous,
Sçachez que j'ay l'Ame trop vaine
Pour vouloir me donner la peine
De méditer rien contre vous.

Lisez et relisez mes Rimes,
Sans apprehender que vos crimes
Y soient peints en nulle façon;
Certes, vostre esprit est malade,
S'il est vray qu'il se persuade
D'estre digne d'un tel soupçon.

Vous n'avez raison ny cervelle,
Et qui vous connoist vous appelle
Brutaux, hargneux, et mal-faisans :
Mais je vous laisse dans vos vices,
Et mes ingenieux caprices
Ne s'attachent qu'aux Courtisans.

C'est pour eux qu'il me plaist d'escrire.
Ils ont preferé ma Satire
A celle des siecles passez;
Et, sans feinte et sans amertume,
Leur esprit honnore ma plume
Après qu'elle les a blessez.

Quoy que l'envie en puisse dire,
Les Vers que ma Muse m'inspire
N'ont rien qui ne soit clair et net;
Ils se font des Amys au Louvre,

Et mon grand Roy veut qu'on leur ouvre
La porte de son Cabinet.

De grace, petite Noblesse,
Commandez à vostre foiblesse
Qu'elle n'en face plus de cas;
Ce mespris leur est souhaitable,
Mes Ouvrages, pour vostre table,
Sont des ragouts trop delicas.

Que la flâme du Ciel me tue,
S'il advient que je perpetue
L'honneur de vostre souvenir !
Une rareté si petite
N'est pas un paquet qui merite
Qu'on l'adresse au siecle à venir.

Vostre Nom, je vous le proteste,
Ailleurs que dans ce Manifeste
N'aura jamais lieu dans mes Vers.
Estes-vous piquez d'une Moûche ?
Les blasphemes de vostre bouche
Font horreur à tout l'Univers.

Vous voilà soudain en Campagne,
Sur quelque Rosse d'Allemagne
Lasse de servir au Charroy ;
Sans craindre Eschaffaut ny Galere,
Les fougues de vostre colere
Font la figue aux Edits du Roy.

Emparez de l'extravagance
De vostre brutale arrogance,
Vous juréz d'aplanir les Monts,
Et, vous faisant tenir à quatre,
Vos bras menacent de combattre
Et les Monstres, et les Demons.

Les Soldats et les Capitaines,
Vous les égorgez à centaines,
Comme s'ils estoient des poulets;
Que vos menaces estourdies
Sont de plaisantes Comedies
A faire rire vos Valets !

Vostre despit esclaire et tonne,
Et jure que s'il s'abandonne
Il détruira le Genre Humain;
Miracle de l'âge où nous sommes,
Vous tuez aujourd'huy des Hommes
Qui vous souffleteront demain.

Si les infidelles pratiques
De nos Ennemis Domestiques
Réveilloient nos derniers discors,
Que vos insolences bravaches,
Contre les Brebis et les Vaches
Feroient de genereux effors !

Pour moy, dont la foiblesse est grande,
Et qui desormais ne demande
Sinon à vivre doucement,
Je conjure mon bon Genie
De me sauver de la manie
Des Tireurs d'Esclaircissement.

Ces Brutaux ont toujours querelle
Avec la Raison naturelle :
Ils sont moins Hommes que Mulets;
Puis, mon oreille pacifique
Goûte beaucoup mieux la Musique
Des Flûtes que des Pistolets.

(*Les Delices de la Poësie Française*, 1615.)

PIERRE MOTIN

Pierre Motin naquit à Bourges, vers 1566, d'une puissante famille bourgeoise anoblie dans ses fonctions municipales par lettres patentes de Louis XI. Parmi les cent trente-six notables de Bourges qui signèrent une convention les engageant à défendre l'Église catholique, se rencontre un sieur Motin, que M. Paul d'Estrées croit être le père du poète. Pierre Motin fit ses études à l'Université de Bourges, où il eut Cujas pour professeur de Droit. Il s'éprit d'une demoiselle La Croix, qu'il chanta dans ses premières poésies sur le mode des amants malheureux :

*Comment, ô belle Croix, sitost que je vous laisse,
Vous laissez tout soudain de moy le souvenir !*

C'est dans ses vers d'amoureux transi qu'il mériterait justement l'épithète de froid que lui décerne Boileau, au grand étonnement de Baillet, de Brossette et de tous ceux enfin qui avaient lu les Recueils Satiriques, où notre poète collabora, à côté de Regnier, de Berthelot et de Sigogne, après avoir quitté sa ville natale pour Paris.

*J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.*

Boileau, ignorant les vers amoureux que M. Paul d'Estrées fit connaître au public en 1888, voulait peut-être désigner soit le Motin des *Dauphins*, poème traduit du latin du P. Théron, sur l'ordre de Henri IV, soit celui des *Sept Pseaumes de David*, soit encore le poète lyrique de quelques poésies assez faibles, insérées dans les Recueils sérieux et qui firent dire à ses contemporains qu'il avait « trop de flegme et pas assez de feu ». Néanmoins, on crut longtemps que le nom de Motin travestissait l'abbé Cotin, et Brossette en fit part à Boileau, au temps où il préparait

la célèbre édition. Mais Boileau lui assura, sans plus s'expliquer, qu'il s'agissait bien de Motin. La Satire que nous publions semble donner raison au Régent du Parnasse; cependant, si nous ne nous étions interdit de mettre sous les yeux du lecteur des pièces trop licencieuses, l'on conviendrait aisément que la mémoire de Boileau devenait infidèle sur son déclin, ou que son ressentiment contre Cotin s'était apaisé. Il ne faut, en effet, juger Motin ni sur cette satire ni sur ce que nous avons dit des *Dauphins* et des *Pseaumes de David*, lesquels n'établirent pas sa renommée. Cette renommée fut grande, comme en témoignent l'*Ode liminaire* que Regnier lui demanda pour ses *Œuvres*, la belle *Satire IV* que celui-ci lui dédia, la réunion de quelques-unes de ses pièces aux éditions de son ami, et, enfin, le rang que lui donne parmi les auteurs le *Recueil des plus beaux vers de ce temps*. C'est surtout dans le domaine de la satire libre, comme le remarque M. Paul d'Estrées, « qu'il trouve toute sa force d'expansion »; et nul après Regnier, Sigogne et d'Esternod, n'a montré dans ce genre plus de comique et de vivacité. Protégé du Comte d'Auvergne, il fut quelque temps l'un des fournis-seurs attirés des ballets de cour, et l'ennemi déclaré de Sigogne, auquel le Comte reprochait de s'être entremis entre Henri IV et M^{lle} de Verneuil, puis de lui nuire dans l'esprit de ce monarque.

Au dire de son compatriote Chenu, Motin mourut à Bourges en 1610, trois ans avant Mathurin Regnier, ou en 1613, selon M. Frédéric Lachèvre. Ainsi disparaissaient presque en même temps les meilleurs et les plus célèbres soutiens d'une école satirique brillante, encore rattachée à la souche gauloise de Rabelais et de Ronsard, et qui gênait l'épanouissement de l'école malherbienne.

BIBLIOGRAPHIE. — *Traité de la préparation à la mort heureuse et de l'immortalité de l'âme, tiré du latin du R. P. F. I. BLOSIUS*, 1604, in-12; — *Les Dauphins, trad. du latin du P. THÉRON, dans : Delphin coronatus*, etc., Tournon, 1612, pet. in-8°, et Paris, 1628, pet. in-8°; — M. Conrart, Bibl. de l'Arsenal, t. XIX, in-4° : *Paraphrase des sept pseaumes de la Pénitence de DAVID*; — *Mém.-journaux de PIERRE DE L'ESTOILE, Rec. divers bigarrés du grave et du facétieux*; Rec. Conrart, Bibl. de l'Arsenal; — *Nouveau Recueil des plus beaux vers de ce temps*, Paris, 1609; — *Les Muses françaises ralliées*, Lyon, 1609; — *Le Parnasse (de DESPINELLE)*, Lyon, s. d.; — *Rec. vers satyr.*, 1617; — *Delices Satyr.*, 1620; — *Cab. Satyr.*, 1618; — *Second livre des Délices de la Poes. franç.*, 1620; — *Parnass., Satyr.* 1622; — *Quint. Satyr.*, 1622; — *Muses gaillardes*, 1609; — *Satyres Regnier*, 1614; etc.; — Ballets et Carrousels : *Le Romant des chevaliers de Thrace*, Paris, 1605, in-8°; — *Le Camp de la place Royale, par PORCHÈRES*, Paris, 1612, in-4°; — *Le Roman des chevaliers de la Gloire*, Paris, 1612, in-4°; — *Les chevaliers de la félicité*,

Paris (par ROSSET), 1612 et 1616; — *Œuvres inédites de PIERRE MOTIN*, Paris, 1883 (*préf. de PAUL D'ESTRÉES*).

A CONSULTER. — PAUL BOYER, *Biblioth. Universelle*. — BAILLET, *Jugemens des Sçavans*. — GUILLAUME COLLETET, *Discours de l'éloquence et de l'imagination des anciens*. — GOUJET, XV. — TITON DU TILLET, *Parnasse franç.* — CHENU, *Antiquités de la Ville de Bourges*. — ED. TRICOTEL, *Variétés bibliographiques*, 1863. — PAUL D'ESTRÉES, *Notice, op. cit.* — P. BRUN, *Pupazzi et statuettes*, 1908. — G. LANSON, *Manuel Bibl. de la littérature franç. moderne*, II *xvii^e siècle*. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. Collectifs de Poésies*; — *Rec. Collect. Poés. Libres et Satyr.* — AD. VAN BEVER, *Les poètes Satyr. des xvi^e et xvii^e siècles*, Paris, Sansot, 1909. — FERNAND FLEURET et LOUIS, PERCEAU, *Satires de Mœurs du xvii^e siècle*, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anthol. poét. franç. xvii^e siècle*, t. I., librairie Garnier.

ELEGIE CONTRE LES FEMMES

Que c'est fait sagement aux hommes d'empescher
 Les femmes de juger, commander et prescher,
 Captivant sous les loix cest animal sauvage
 Qui chez les Musulmans est toujours en servage !
 Rendez, si vous pouvez, de bonne heure arrêté
 De la femme et de l'eau le courroux indompté,
 De peur que l'un et l'autre, usant de sa puissance,
 Sur vous trop paresseux n'estende sa demence.
 Malheureux est celui qui s'en laisse abuser,
 Mais bien plus malheureux qui la veut espouser :
 J'aime mieux estre aux fers d'un Tartare severe.
 La femme n'est sinon qu'une belle misere,
 Perdant de nos parens le tresor amassé;
 Elle est come une poulle à un monceau de blé,

Qui se paist en riant, se tourmente, et se haste,
Affin que de ses pieds tout le reste elle gaste.
Autant que l'avare est de ses biens indigent,
A de peine et de soing d'amasser de l'argent,
Autant elle travaille à faire le contraire :
Le tresor de David n'y pourroit satisfaire,
Ny la riche rançon du Roy mal secouru
Que le fier Espagnol ruina dans le Peru.
Bien qu'elle soit prodigue, elle est avare ensemble :
Un contraire à la femme au contraire s'assemble.
Elle mesme se vend, et la necessité
Sert alors de pretexte à sa lubricité.
Mais quelle tour d'airain, quelle porte ferree
Ont pouvoir de tenir une femme serree ?
Quel Argus, quel Geolier peut tenir en prison
Celle de qui l'Amour surmonte la raison ?
Est-il flamme impudique, horrible à la pensee,
Qui par elle ne soit sans respect exercee ?
Tesmoing Semiramis, qu'un cheval embrasa,
Et celle qu'au taureau Dedale proposa.
Leur impudicité, de cruauté guidee,
Funeste aux innocens, fait naistre une Medee,
Fait en-contre un vieux Pere un silence animer,
Fait contre leurs maris les Bellides armer.
Le fer et la prison exercent leur vengeance,
Et de leur long courroux le sang est l'allegeance.
Aux funestes desseins de leur inimitié
Il ne faut point jamais esperer de pitié.
Si quelqu'une en son cœur quelque haine vous porte,
Ne vous y fiez point, encor qu'elle fust morte ;
La vengeance est foiblesse, et les plus beaux espritz
Surmontent une injure avecques le mépris :
Les femmes, qui n'ont point les ames genereuses,
De se pouvoir venger sont tousjours desireuses.
A l'impudicité de leur corps languissant
Se joint de leur esprit le discours impuissant :

Aussi Licurgue, aussi, à ce sexe peu sage,
Connoissant leur défaut, du vin osta l'usage,
De peur qu'en leur cerveau, se venant à mesler,
Il les mist en furie et les fist trop parler.
A quoy, Destin sanglant, tient-il que tu n'esgales
Le bon heur des mortels à celui des Cigales,
N'ayant donné la voix qu'aux masles seulement ?
Des femmes sans raison, le foible entendement,
Par la bouche exprimant ses images frivolles,
Ne pourroit nous tromper par des vaines parolles,
Ne sçauroit pas mentir, reprocher et crier,
Flater, feindre, trahir, jurer, injurier.
De là vient la feintise, et la haine, et la guerre,
Et toutes les fureurs qui saccagent la terre,
Car tout le mal qui donne aux mortels du soucy
Prend son nom d'une femme et de nature aussi,
Comme peste, langueurs, fiebres, hidropisie,
Avarice, tristesse, envie, jalousie,
Crainte, furie, horreur, vengeance, ambition :
Le nom de femme est propre à toute passion.
La mort mesme, des maux le dernier et le pire,
Est femme, et comme telle à toute chose aspire.
On dit vray qu'entre l'homme et la grandeur de Dieu,
Les esprits bien heureux obtiennent le milieu,
Et que des corps humains et l'animal inepte,
La femme est au milieu de l'homme et de la beste.
Elle est plus dangereuse au fiel de son courroux
Que n'est le noir venin de l'Aspic le plus roux,
Ny que l'œil du serpent, le plus grand que Cirene
Nourrisse aux chauds deserts de sa mouvante arene.
Elle n'est jamais bonne, ou bien c'est seulement
Alors qu'elle apparoist mauvaise ouvertement.
Il faut qu'elle vous ayme ou qu'elle vous haisse,
La tiede indifference irrite sa malice;
Elle songe tousjours, et ne pense qu'au mal,
Et seulle elle entretient un meschant animal.

O femme, dont l'aspect, aux mortels delectable
Autant comme la haine, est tousjours redoutable,
Vous aymez en vipere, et ceux que vous baisez
S'avancent au sepulchre où vous les conduisez !
Ou bien la pauvreté, la douleur, et la honte,
Accompagnent tousjours ceux dont vous faites conte,
Insensez et trop vains d'embrasser les premiers
Vos corps, qui ne sont rien que de vivants fumiers !
Vos tresses en serpens aux tombeaux sont changees,
Et de vostre œil sorcier les fleurs sont outragees.
L'oyseau qui du soleil sent les pures ardeurs,
Qui s'immolle, mourant, sur un lit plein d'odeurs,
Et son plumage d'or de cent couleurs emaille,
Apparoist plus souvent qu'une femme qui vaille.

*(Recueil des plus excellans vers satyriques
de ce temps, 1617.)*

ANNIBAL DE LORTIGUES

Annibal de Lortigues, L'Ortique, ou d'Ortigues, dont le nom signifie *ortie* en provençal, et qui prit pour devise : *Si tangas, feriet*, naquit à Apt, d'une famille noble et ancienne. On croit qu'il fut le second des trois fils de Pâris d'Ortigues, gentilhomme sans fortune. Pendant vingt ans, au dire de Scudéry, Annibal « ne porta de plume qu'au chapeau », ou plutôt à son casque, car il guerroya, tantôt sur terre, à la suite de Henri IV, et tantôt sur mer en des circonstances inconnues. Peut-être prit-il du service à bord des flottes espagnoles ou vénitiennes. Toujours est-il qu'il voyagea et visita presque toutes les cours d'Europe. Il a laissé sur ces cours et ces diverses nations une suite considérable de sonnets satiriques qui, sans toujours égaler ceux des *Regrets*, peuvent être préférés à ceux d'Olivier de Magny. Voici celui qu'il écrivit sur la cour de France :

*Vaïeter tout le jour, de crainte en espérance ;
Sans cesse caresser ceux qu'on voudroit voir morts ;
Après, se moquer d'eux, et, d'un rire retors,
Demi-cillant les yeux, faire la révérence ;*

*Se baiser à la joue, en tendre contenance,
En promesses toujours prodiguer des trésors ;
Dissimuler, flatter, encenser des mylords,
Que l'on voit gouverner l'Etat en apparence ;*

*Voiler ses cheveux blancs pour tromper Cupidon,
Se musquer, se friser comme un brillant Adon,
Porter une houssine et s'en frapper la botte ;*

*Contrefaire les Grands, bégayer quelquefois ;
Dédaigner la décence et la traiter de sotte,
Sont les traits coutumiers de la cour de nos rois !*

Louis XIII, en récompense de ses services, le fit bénéficier de la confiscation des biens d'un certain Charles Legris. Mais il mourut quelques années après, au delà de 1636, sans avoir beaucoup profité de son domaine. Annibal de Lortigues, dont on possède au moins quatre satires véritables, est un esprit plein d'enjouement, de grâce et de finesse. Son style a de la pureté, du nombre et de l'harmonie; Henri IV l'estimait, et Malherbe, si difficile, en faisait cas, comme en témoigne ce quatrain imprimé devant ses œuvres :

*Vous, dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce Livre se moque de vous :
Mars et les Muses le défendent.*

Ce poète, que l'on peut ranger parmi les satiriques et aussi parmi les burlesques, a jugé bon de répondre à la Satire de Juvénal par une *Apologie des femmes*, que l'on trouve dans ses *Poésies diverses* et qui pourrait avoir inspiré Legouvé. Son fils, Pierre d'Ortigue, sieur de Vaumorière, né en 1610, à Apt, se fit connaître par des romans, au temps de la vogue de M^{lle} de Scudéry, et ce fut lui qui rédigea les cinq derniers volumes du *Pharamond* de LA CALPRENÈDE. Il figure sur la liste des membres de l'Académie de l'Abbé d'Aubignac, dans le *Dictionnaire* de SOMAIZE, sous le nom de *Varsamon*, et dans celui de RICHELET, son ennemi, avec beaucoup moins d'honneur et pour des raisons toutes différentes.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Trompette spirituelle*, Lyon, 1605, in-12; — *Poèmes Divers*, où il est traité de Guerre, d'Amour, Gayetés, Points de Controverse, Hymnes, Sonnets et autres poésies. Au Roy. Paris, 1617, in-12; — *Le Desert du SIEUR DE LORTIGUE, sur le mespris de la Cour*, Paris, 1637, in-8°.

A CONSULTER. — GOUJET, XIV, 275. — SAUTEREAU DE MARSY, *Annales poétiques*. — COUPÉ, *Soirées Littéraires*, 1795. — PAPON, *Histoire de Provence*, t. IV. — PAUL OLIVIER, *Cent Poètes lyriques*, 1898. — FRÉD. LACHÈVRE, *Rec. Collect. de poésies*, t. I, 228, IV, 147. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

INVECTIVE CONTRE UN PEDANT

Ma Muse, qui se plaist de reprimer le vice
Et d'assaillir un cœur, hôte de la malice,
S'attache, furieuse, à l'humeur d'un Pedant
Pour escrazer son chef d'un tonnerre grondant,
Ou du foudre des Sœurs, qui, furieux, menace
Ce vilain qui voudroit grimper dessus Parnasse,
Qui, d'un front desdaigneux, qui, d'un œil de travers,
Et d'un rire de chien se mocque de mes vers,
M'appellant ignorant, comme si l'Uranie
Vouloit d'un sot Pedant suivre la compagnie;
Comme si telle engeance avoit en son pouvoir
La clef de l'ignorance et celle du sçavoir;
Comme si dans l'escolle on tenoit en reserve
Le divin Apollon, ou la docte Minerve,
Et le disert Mercure ! A voir cet ignorant,
Vous jugeriez qu'il est leur fils ou leur parent,
Tant il a la grimace et la demarche brave,
Tant il a la façon et la posture grave.
Mais ce n'est qu'un Pedant fesse-cul, revestu
De l'ombre seulement de la noble vertu,
Un sot Cameléon qui paist sa renommée
De vapeur, d'air, de vent, ou bien d'une fumée,
Temeraire, grossier, superbe, audacieux,
Autant que ce Charton qui menoit par les cieux
Les chevaux du Soleil, ou comme ce Marsye
Qui d'assaillir les Dieux eut sa vie accourcie,
Car Apollon, l'ayant contre un pin escorché,
Fit qu'un fleuve nasquit de son sang espanché.
Ainsi tousjours la gloire est avec la sottise;
Ces deux jumelles sœurs suivent la Pedantise,

D'autant que les Pedants, par un secret destin,
Ont le courage mol et le discours mutin,
La façon desdaigneuse, et la mine morgante,
Et, comme un basilic, la prunelle arrogante.
Ses discours sont bouffis de longs mots recerchez,
Du Grec et du Latin freschement escorchez,
Qui font peur aux enfans et aux femmes craintives,
Croyant ces mots obscurs de pures invectives.
Il s'escoute parler, tend l'oreille à ses mots :
Le singe qui cassoit les verres et les pots
Prestoît, comme un Pedant, ses brutalles oreilles
Pour ouïr le fracas des pots et des bouteilles.
Le Pedant, pour certain, à ce que dit Charon,
N'a rien de propre en luy, car ce n'est qu'un larron
Qui desrobe aux Autheurs, de mesme qu'une abeille
Qui vole sur la fleur bleue, blanche, ou vermeille,
Pour façonner après et la cire et le miel;
Au contraire, un Pedant convertit tout en fiel,
Comme un vilain crapaut, qui, croupi dans la fange,
Tourne en sale venin la substance qu'il mange.
Tous les livres qu'il faict, soit de prose ou de vers,
Sont indignes de vivre en ce rond Univers;
Et crois que la Lesine est œuvre pedantesque,
D'autant qu'un vrai Pedant est tousjours lezinesque :
Il tourne ses habits, rabille ses soulliers,
Assisté du larcin des jeunes escolliers.
Si tost que son manteau va descouvrant la corde,
Et qu'il semble, pauvre, crier misericorde,
Qu'il est mince et debille et n'a rien que les dents,
Luy donnant un soufflet, il le tourne en dedans;
Après, ne pouvant plus le traîner de la sorte,
En faict un haut de chausse et nuit et jour le porte,
Jusque qu'estant remis en haillons et lambeaux,
Le vend pour effrayer les charongneux Corbeaux.
Quelque fois, ce Pedant charge une vieille bote,
Qu'il loue d'un frippier, puis par la ville il trotte,

Prend congé de chacun en faisant les doux yeux;
Mais si tost que Phœbus, ce grand Astre des Cieux,
Va caresser Thetis dans sa moiteuse grotte,
Le Pedant à cachette abandonne la bote,
Puis, de mainte esguillette ornant ses deux genoux,
Comme un cheval leger se glisse parmi nous,
Et n'a jamais monté qu'un asne d'Arcadie,
Car il chante les airs en mesme melodie.
Il a l'accent grossier; ce fol outrecuidé,
Superbe, audacieux, n'est qu'un oison bridé.
Il se presume tant qu'il croit que le plus sage
Doit à l'entour de luy faire un apprentissage.
Il mesprise Socrate, Aristote, et Platon,
Et le couteau fatal de la fiere Clothon;
La gloire, la superbe, avec la vanterie,
Ne se separent point de la Pedanterie.
Mais tous ne sont pas tels, j'en ay veu bien souvent
Qui ne se paissent point de sottise et de vent.
Le nombre est si petit que ma Muse desdaigne
De retirer ceux là de l'ombre de l'enseigne,
D'autant qu'un naturel vertueux et discret
Se change en conversant avecque l'indiscret.
Celuy là devient loup qui demeure en leur troupe.
Le loup porte tousjours les fiertés à la croupe :
Le Pedant, tout de mesme, est fier et orgueilleux,
Et regarde chacun d'un geste sourcilleux;
Il crache gravement, car, faisant un œil louche,
Roule deux ou trois fois le crachat par la bouche,
Puis, secouant le chef d'un mouvement divers,
L'eslance comme un trait un petit à travers.
De tout temps les Pedants furent insupportables;
Sur le cul des enfans leurs bras sont redoutables,
Mais s'ils osaient sur nous estendre un peu la main,
Ils seroient chastiez d'un trespas inhumain.
Alcide occit le sien d'une harpe tendue,
Et, comme dict l'Histoire, eut la teste fendue;

Ce fut Line, l'honneur des siècles anciens
Et premier Protecteur de nos Musiciens.
Celuy de Falarie, ayant l'ame enragée,
Mena tous les enfants de la ville assiégée
Au pouvoir de Camille, un Prince des Romains,
Qui le fit fouetter de cent coups inhumains
Aux jeunes escolliers, qui, d'extreme furie,
Le menerent battant aux murs de Falarie.
Ce grand Duc, justicier par droit et par raison,
Voulut faire punir si lasche trahison,
Affin que les Pedants, de leur nature infames,
Par l'exemple d'autrui évitassent ces blasmes.
Neron donna la mort à cil qui l'enseigna,
Et paya le barbier qui si bien le saigna;
Dagobert, despité que son Pedant superbe
Taschoit de l'abaisser et fouler comme l'herbe,
Luy fist razer la barbe et les cheveux aussi,
Sans luy laisser le poil du severe sourci,
Puis le fist estriller de cent coups d'estrivieres,
Car on chastie ainsi les personnes altieres.
La plupart des Pedants sont sortis de bas lieu
Et croient estre yssus de la race d'un Dieu;
Ces esprits insolens mesprisent les Monarques,
Et le glaive acéré des Filandieres Parques,
Comme si le sçavoir, duquel ils sont armez,
Les pouvoit affranchir des tombeaux enfumez.
Leur science est semblable au torrent des montagnes,
Qui ravage en courant les fertilles campagnes,
Enflé par un orage, ou par l'eau des glaçons
Que le Soleil fait fondre en diverses façons;
Mais cela dure peu : sa course ramassée
Se trouve dans un jour et tarie et passée.
Le sçavoir d'un Pedant, par les sots favori,
Est ainsi qu'un torrent dans un moment tari,
Car il n'a point de fonds, puis que telle doctrine
Tire des lieux communs la source et l'origine.

Pendant, il en faict gloire, et ses mots apparens,
Le font paroistre docte entre les ignorants;
Mais ma Muse en ces vers le fera reconnoistre
Pour un vilain Pedant, indigne de paroistre.

(Les Poemes Divers, 1617.)

VAUQUELIN DES YVETEAUX

Nicolas Vauquelin des Yveteaux naquit en 1567 au château de La Fresnaye-au-Sauvage, près de Falaise. Il était l'aîné des huit enfants du poète Jean Vauquelin de La Fresnaye et de Anne de Bourgueville. Il passa sa jeunesse tantôt à La Fresnaye et tantôt à Caen, où il fit ses études. Sa famille le poussait à l'état ecclésiastique, mais il préféra succéder à son père dans la charge de lieutenant général de Caen, qu'il exerça durant six années. Ayant été cité au Parlement de Rouen pour rendre raison d'une irrégularité de sentence envers Gabriel de Beauvoisien, sieur de Cambray, qu'il avait fait emprisonner, Des Yveteaux résigna sa charge en 1600, laissant son frère puîné, Guillaume Vauquelin, siéger à sa place. A la recommandation de Des Portes, du Cardinal Du Perron et du Maréchal d'Estrées, Henri IV le nomma précepteur du duc de Vendôme, puis du Dauphin. Il profita de son influence et de sa vogue pour signaler son compatriote Malherbe à l'attention du roi. La vie voluptueuse qu'il menait, son peu de religion, lui firent enlever sa place après la mort de Henri IV, sur une plainte du Clergé, que l'on trouve à la suite des *Mémoires d'Etat* de VILLEROY (t. V, p. 199. Amsterdam, 1725). On lui donna en le congédiant une pension de 2.000 écus, avec les abbayes du Val et de la Trappe. Mais les persécutions recommencèrent contre l'épicurien, qui fut bientôt forcé de remettre ses deux bénéfices sous accusation d'immoralité. La mort de son père lui ayant laissé du bien, il acquit, rue des Marais, dans le faubourg Saint-Germain, une belle maison au delà de laquelle il n'y avait rien de bâti, et qui, pour cette raison, le fit plaisamment appeler le « dernier des hommes ». Ce fut à partir de cette époque qu'il donna libre cours à sa fantaisie. Il fit tapisser ses chambres de basane dorée et gaufrée; il en orna les murailles de festons, de chiffres et de lacs d'amour en paille, et, comme il était épris d'une Dame Du-Pin, il mit à ses plafonds des pommes de pin dorées, en guise de culs-de-lampe. On parvenait à son jardin par une voûte souterraine. Vêtu tantôt en satyre, tantôt en berger

du *Pastor Fido*, ou tantôt en dieu, il obligeait sa nymphe, dit Tallemant, à s'habiller comme lui. « Il représentait quelquefois Apollon qui court après Daphné, et quelquefois Pan et Syrinx. » Un jardinier effaçait derrière eux la trace de leurs pas... L'amourette qui fit le plus de bruit fut celle de la fin de ses jours. Ayant aperçu de la porte de son jardin, rue du Colombier, une jeune femme grosse d'enfant, « assez bien faite, mais fort triste », il la pria d'entrer. C'était Jeanne Félix, une joueuse de harpe, qui chantait en s'accompagnant, dans les hôtelleries d'Étampes. Elle lui raconta qu'elle était mariée à un nommé Du Puy, gentilhomme aventurier qui l'avait épousée par amour. Des Yveteaux les assista tous deux et leur offrit l'hospitalité. Bientôt elle prit la direction de sa maison, coiffait le bonhomme à la grecque, à l'espagnole, à la romaine ou à la française, s'habillait docilement en reine, déesse, nymphe ou bergère, faisait les honneurs du logis et charmait l'assemblée par ses accords. Saint-Amant et Des Barreaux venaient là réciter leurs poésies; Ninon de Lenclos apportait son luth.

Les dernières années de Des Yveteaux furent attristées par un procès que lui intenta Hercule Vauquelin, l'un de ses neveux. Jaloux de l'empire que prenait la Du Puy, il chicana son oncle sur cette femme. « Il en fit tant, dit Tallemant, que le bonhomme, pour le faire crever, maria la fille de la Dupuis avec un autre neveu, fils d'un autre frère, nommé Sacy... Le maître des requêtes, au désespoir, jette feu et flamme, dit que cette fille étoit fille de M. des Yveteaux. Dupuis vivoit pourtant... Il suborne un nommé Lérinière, frère de la Dupuis. Cet homme disoit qu'on traitoit sa sœur comme une garce; il appelle Sacy en duel. Sacy se bat et le désarme. Lérinière, non content de cela, entre une fois dans la maison avec un pistolet, tire sur Sacy et le manque. Un laquais de Sacy le tue. La veuve du mort fait informer. Le bailli du faubourg, un fripon nommé Lhermitière, gagné par le maître des requêtes, condamne fort brusquement Sacy à être roué et la Dupuis à être pendue. Depuis, ils en ont été absous. On fit des factums, ou lettres, de part et d'autre, qui sont bien faits. Le bonhomme fit le sien lui-même; il s'y moque plaisamment de ce neveu, et il y montre bien de la vigueur; il avoit pourtant près de quatre-vingts ans... »

« Sa plus grande, ou plutôt sa seule incommodité, ajoute Tallemant, étoit une rétention d'urine. Ce fut ce qui le tua; car, voyant, en 1649, le Roi sorti de Paris et le blocus se former..., il en sortit aussi... Comme il n'avoit point son chirurgien ordinaire, sa rétention l'incommodant, il fallut se faire sonder par le premier chirurgien de village, qui le blessa, et la gangrène s'y mit... Il se résolut fort constamment à la mort, et fit tout ce qu'on a accoutumé de faire... Une heure avant que de mourir, il se promena par la chambre, et pria la Dupuis de lui fermer les yeux et la bouche, et de lui mettre

un mouchoir sur le visage, dès qu'il commenceroit à agoniser pour qu'on ne vît pas les grimaces qu'il feroit... »

Il mourut le 16 mars 1649, et fut enseveli dans l'église de Varedde. Douze ans après, Adam Du Puy fit graver sur sa tombe une épitaphe due à l'abbé de Rancé.

Vauquelin des Yveteaux n'a laissé, à vrai dire, qu'une satire, que l'on trouve dans le *Cabinet Satyrique* de 1618. On rencontre maints traits satiriques dans l'*Institution du Prince*, qu'il dédia au Duc de Vendôme, et dans le début de l'*Élégie* qu'il mit au-devant des *Premières Œuvres* de Ph. DESPORTES, 1600. Mathurin Regnier a connu manuscrite la *Satire* de Des Yveteaux, car il en a imité un vers. On trouve dans les *Satyres Françaises* du vieux Vauquelin de La Fresnaye, son père, une épître morale qu'il lui adressait dans son enfance, et où il lui enseigne la crainte de Dieu. Des Yveteaux ne s'en souvint que sur ses derniers jours, quand il traduisit son repentir de libertin par le sonnet fameux : *Enfin, je ne suis plus des habitants du monde!* Quoi qu'il en soit, il reste surtout l'auteur d'un sonnet plus fameux encore, qui résume toute sa morale épicurienne, et qui lui fut tant reproché :

Avoir peu de parents, moins de train que de rente...

BIBLIOGRAPHIE. — *Trois harangues* de N. VAUQUELIN, lieutenant général au bailliage de Caen, Caen, 1595, in-18; — *Ode sur la paix*, pet. in-8°, s. l. n. d.; — La même sous ce titre : *Chant de louange au Roy, pour la Paix*, Lyon, 1598, pet. in-8°; — *Sur la naissance de Mgr. le Dauphin*, in-4°, s. l. n. d.; — *Institution du Prince*, Paris, 1604, in-4°; — *Recueil de vers* (anonyme), Paris, 1606, pet. in-4°; — *Factum pour messire NICOLAS VAUQUELIN S^r DES YVETEAUX*, in-4°, s. l. n. d.; — *Response de M. DES YVETEAUX à la lettre de M. de LA FRESNAYE, son frère*, in-4°, s. l. n. d.; — *Les Œuvres poétiques de VAUQUELIN DES YVETEAUX réunies pour la première fois, Annotées et publ. par PROSPER BLANCHERMAIN*, Paris, 1854, in-4° (incomplète, et renferme plusieurs pièces qui ne sont pas du poète); — G. MONGRÉDIEN, *Œuvres complètes de N. Vauquelin*, 1921; — Bibl. de l'Arsenal, *Rec. CONRART*, t. XVIII, in-4°, p. 599; — Bibl. Nat. ms. 892; — Musée Condé (Chantilly), ms. 534; — Bibl. de Montbéliard, ms. 44. Ces mss. contiennent des poésies.

A CONSULTER. — HUET, *Origines de Caen*, Rouen, 1702, p. 529 sq.; — *Mémoires anecdotes* de SEGRAIS, Amsterdam, 1723, p. 115; — VIGNEUL MARVILLE, *Mélanges de Littérature*, 1725, t. I, p. 177 sq. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*, t. II, éd., Garnier. — BARON JÉRÔME PICHON : *Notice sur Vauquelin des Yveteaux*, (*Bulletin du Bibliophile*, 1846). — J.-B. RATHERY, *Vauquelin des Yveteaux*, Paris, 1854. — J. TRAVERS, *Addition à la vie et aux*

œuvres de Vauquelin des Yveteaux (*Mém. de l'Académie de Caen*, 1856). — TH. LHUILLIER, *Le Poète Des Yveteaux*, Melun, 1872. — G. DE CONTADES, *Trois Lettres de N. Vauquelin des Yveteaux* (*Bull. de la Société histor. et archéolog. de l'Orne*, 1899, p. 478); — *Des Yveteaux et la maison de Vauquelin*, Paris, 1894. — G. LANSON, *Manuel bibliogr. de la littér. franç. moderne*, II, XVII^e siècle. — FR. LACHÈVRE, *L'Edit. originale de Vauquelin des Yveteaux* (*Bullet. du Biblioph.*, 1900); *Bibl. des Rec. collectifs*, I, pp. 163 et 392, II, p. 253, IV, p. 98; *Rec. Libres et Satyr.*, p. 173 sq. — MAURICE ALLEM, *Anthologie poét. franç.*, XVII^e siècle, t. II, librairie Garnier. — GEORGES MONGRÉDIEN, *Étude sur la Vie et l'Œuvre de Nicolas Vauquelin*, 1921.

MESLANGES A M. L'ABBÉ DE THIRON

SATYRE

Des-Portes, sans le jour le plus doux de ma vie,
 Que je passe en espoir d'accomplir mon envie
 Et de revoir encor ce que j'honore tant,
 De tout autre desir sans peine m'exemptant,
 Je m'ennuyrois enfin, et mon ame affligée
 D'estre si loin du monde icy-bas obligée,
 Du ciel et du terroir prendroit la qualité,
 Et ne pensant à rien qu'à mon utilité,
 Tu verrois le premier, contre ton esperance,
 Qu'il ne faut au mauvais mettre son assurance.

Je suis pourtant encore à toy jusques icy,
 Et, fuyant le travail, je suis tousjours ainsy,
 L'hyver auprès du feu, l'esté dessous l'ombrage,
 Voyant finir les jours sans gain et sans dommage,
 Et, sur un mauvais livre, en riant et beuvant,
 J'attends au samedy le dimanche en suyvant.

J'ai secoué le joug des maistresses cruelles :
Je ne puis plus durer caché dans les ruelles,
Ny dans les cabinets où l'on est à transir,
Sans oser remuer, ny cracher, ny toussir.
J'estoy bon compagnon, mais je cesse de l'estre,
Et quitte la partie aux sauteurs de fenestre,
Non pas que tous mes vœux soient encore au tombeau
Et que je n'ayme à voir quelque chose de beau :
Je n'ay pas renoncé si tost à la peinture.
Quand la fleche le vaut, j'en recoy la pointure,
Et de ceste heure encor, des cheveux, un collet,
Une robe, un patin me font faire un poulet.
Mais l'amour d'un bel œil n'a plus cet avantage
Qu'il fist, comme il eust faict, vendre mon heritage,
Que j'en quitte mon lict pour ailleurs m'engager,
Et qu'avecque travail je cherche le danger.
J'adore les beautez, j'en ayme le commerce;
A cela de bon cœur seulement je m'exerce :
Tout ce que j'y requiers c'est la facilité,
Et ma plus grande amour c'est la commodité.
Je ne puis plus entrer, si ce n'est par la porte,
Et ce que je cerchois, il faut qu'on me l'apporte,
Sans qu'avecque des pas craintifs et mesurez,
J'aïlle à des rendez-vous qui sont mal assurez.
Je veux que tout soit prest lorsque je le demande,
Et si je n'ayme pas aller quand on me mande.
Plus je vais en avant, plus je suis degousté,
Et quant et mon plaisir, je cherche ma santé.
Si l'esprit trop leger d'une femme infidelle,
Presché par son mary, me retient en cervelle,
Si le bruit d'une porte ou d'un chien aboyant,
Si le retour soudain d'un homme defiant,
Si quelque bon valet aux autres en devise,
J'apprehende tousjours de m'encourre en chemise;
Et moy qui ne sçay point faire le moulinet,
Je quitteroy le jeu nuds pieds et sans bonnet,

Et laisseroy madame à deguiser l'histoire,
Au hazard de plaider quelque jour pour son douaire ?
Il est temps à la fin d'avoir du jugement,
Et vaut mieux avoir moins et l'avoir seurement.
C'est un usage vieil, pris au sein de nature,
D'aller où nous pouvons chercher notre aventure.
Il nous tienct de bien loing, et n'est pas d'aujourd'huy
Qu'on foule sans respect le matelas d'autrui.
Les bons siecles dorez, heureux et salutaires,
Long-temps devant nos jours ont veu des adulteres.
Mais la coustume a faict que l'on n'y pense pas,
Et celuy que tu veois marcher à si grands pas
Se mariera demain; d'autres, sçachant la feste
S'en vont chez Precontat pour se laver la teste,
Et ne lairront jamais passer un jour entier
Sans songer à luy faire un petit heritier,
Qui peut-estre sera, comme c'est l'ordinaire,
Le plus joly de tous et le mignon du pere,
Et, sorty de bon lieu, se verra sans raison
Un jour l'avancement de toute sa maison.
Encores vaut-il mieux hazarder sa franchise,
Vivre selon ses loix, qu'ayant la barbe grise
Estre à la fin contraint d'espouser sa putain,
Pour laisser à son bien un heritier certain.
Toute terre a ses loix, chacun a sa devise :
On ne peut trop payer la bonne marchandise;
Mais quand on ne peut plus defaire le marché,
Il s'en faut prevaloir ou le tenir caché.
Tant de grands embarquez dans ce mesme navire,
Font que quand on est mal on ne s'en faict que rire.
Si les martyrs sont saincts pour avoir enduré,
Un homme qui pour rien n'a jamais murmuré,
Merite bien d'avoir sa feste solennelle,
Il luy faut tous les jours une grosse chandelle.
Toy, qui croys faire mieux que les autres ne font,
Et qui porte Saturne imprimé sur le front,

Qui, pendant les jours gras, faits ta femme champestre,
Luy faits lire la Bible et l'en pense repaistre,
De dancer à son tour tu ne l'empescheras :
D'une petite rogne un chancre tu feras.
Rien ne te servira de vivre solitaire,
Tous les jours en ton feu punissant l'adultere ;
Ne croy pas l'estonner pour faire le Caton,
Car tout chien affamé mesprise le baston.

Ce qu'est l'onde aux poissons, le soleil aux farfantes,
Les bleds aux laboureurs, le Lendit aux pedantes,
Le beau temps aux nochers, le vin aux Allemans :
A toutes les beautez ainsi sont les amans.

Celle qui va si droict et si doux par la ville,
Qu'on diroit, la voyant, que c'est une sybille,
Ne faict toute la nuict que descendre et monter,
Et cet homme au grand nez ne la sçauroit dompter.
L'autre, fors que chez soy, nulle part ne s'ennuye :
Les choux plantez en aoust ont grand besoin de pluie.
Cette balance neuve ayme qui que ce soit,
Et panche du costé d'où plus elle reçoit,
Et, suivant ce devoir de la loy naturelle,
A, devant tout amour, soin de la parentelle,
Et, comme au siecle d'or, tant de fois regretté,
Sont trois en une chair en paix et charité.
Ce fantosme vivant, cette antique medaille,
Craint aujourd'huy si fort que le pain ne lui faille,
Qu'elle offre à tout le monde et ne refuse rien,
Donne sa fille mesme et croit qu'elle fait bien.
Toute femme d'esprit finement s'accommode,
Mais chacun veut gratter son ulcere à sa mode.

Toy, qui ne peux encor t'accommoder aux dons,
Tu quittes le fenouil pour prendre les chardons,
Et ne va point chercher, quand ta flamme est esprise,
Ny Venus, ny Junon, si tu trouves Denise.

Belle tu te la feins par les yeux du penser,
Et telle que tu veux tu la crois embrasser.

L'autre, qui n'a plus rien de tout son patrimoine,
Contraire à ton humeur, s'est allé faire moine,
Et, desireux de voir quelque monde nouveau,
Va présenter à Dieu les restes du bordeau.

Mais, afin d'achever de vous conter ma vie,
Je suis nay libre en tout, elle est toute asservie;
Et tandis que j'écris, voilà trente mestiers
De tailleurs, de tanneurs, de pauvres savetiers,
Qui me font quitter l'œuvre où mon humeur m'appelle
Et ne sont en procès que pour une allumelle;
Mais ils ne laissent pas d'assiéger ma maison,
Et faut que malgré moy je leur fasse raison,
Autrement, ils crieroient que ma charge est publique,
Et puis, incontinent, je perdrois ma pratique.
Au lieu d'estre aux festins et faire des ballets,
Il se faut preparer pour aller au Palais,
Et moy qui me contrains et hais comme la peste
Les proces et les sacs, le Code et le Digeste,
Je murmure souvent pour juger un default;
Mais, comme un violon que l'on assied bien haut,
Il faut que je demeure et qu'à tous je regarde.
L'un demande une volte et l'autre une gaillarde,
L'un vient à la cadence et l'autre à contretemps,
Et faut qu'ils dancent tous pour estre bien contents.
Ce mestier plein de bruit ne m'a jamais seu plaire,
Car j'aime beaucoup moins l'eau trouble que l'eau claire.
Qui se vend au public et perd sa liberté,
Deust estre quand et quand mis hors de pauvreté.

Au moins, on se fait riche, et bientost on s'avance,
Sans grec et sans latin, à suivre la finance;
On se jette aux bureaux sans beaucoup travailler,
Comme fait un renard dedans un poulailler.

Celui qu'on avoit veu, bien peu devant la guerre,
Mourir presque de faim et labourer la terre,
Achette, fait bastir, mesconnoit ses amis,
Et n'estoit cependant qu'un malheureux commis,
Qui suivoit sans souliers le train et le bagage,
Et qui, sans la fourriere, eust perdu le courage.
Aux banquets aujourd'huy de tous il est connu,
Et souvent il a peur d'estre trop parvenu;
Il ne sçauroit trouver de table assez friande,
Et ne peut plus manger deux fois d'une viande;
Mercure ne le peut de parfum contenter,
Et tout ce qu'on luy monstre, il le veut acheter.
Avecque tout cela, son orgueil importune,
Car il dit trop souvent qu'il a fait sa fortune;
Il veut que pour la gaine on craigne le cousteau,
Et toute sa vertu consiste en son manteau.

On dit que leur science est quasi revelée,
Et qu'ils ne peuvent plus faire la grivelée.
Je voudrois bien sçavoir quels livres ils lisoient,
Quand tous, en un moment, riches ils se faisoient,
Et, d'un fard ignorant couvrant tant de rapines,
Estonnoient le commun de barbes et de mines.

Bien-heureux sont ceux-là qui, des leurs premiers ans,
Sçavent que la grandeur et les habits luisants,
La suite, les maisons, les titres ny les tables,
Ne nous peuvent donner les plaisirs veritables !
Pour moi, je ne suis pas dessus l'ambition,
Je crains trop le travail; toute ma passion,
Ce seroit de pouvoir obliger ma province,
Et, sans faire la cour, estre aymé de mon Prince.
Bien plus que les sçavans j'ayme les beaux-esprits;
Je deteste les jours où je n'ay rien appris;
A toutes les grandeurs je prefere mon aise,
Et ne sçaurois aller en lieu qui ne me plaise.

Tous ne me sont pas bons; je vy trop librement,
Et, sans fard, je suis bon aux effects seulement.
De tout le reste après je ne me fais que rire.

L'un acquiert, l'autre vend, l'un rit, l'autre souspire;
Qui n'a gueres de bois en ce temps se morfond,
Et qui ne sçait nager bientost se trouve au fond.
J'ay l'esprit en repos, sans haine et sans envie;
Je fay ce que je puis pour conserver la vie;
Mais s'il en faut partir, m'accordant au Destin,
J'en partiray content comme on fait d'un festin.

(Le Cabinet Satyrique, 1618.)

GUILLAUME BAUTRU

Guillaume Bautru, comte de Serrant, fils de Guillaume Bautru, Sr de Chérelles, Conseiller au Grand-Conseil et Rapporteur à la Chancellerie de France, naquit en 1588. Ces titres paternels, les siens propres et son attachement au Cardinal de Richelieu ne le mirent pas à l'abri des coups de bâton. « Eh quoi, disait-il un jour, après une bastonnade publique qui l'aurait dû rendre honteux et casanier; croit-on que je sois devenu sauvage pour avoir passé par les bois? » — Avez-vous la goutte, lui dit une autre fois la Reine, le voyant appuyé sur une canne? — Non, madame, répondit à sa place le Prince de Guéméné : il porte le bâton comme saint Laurent son gril; c'est la marque de son martyre!

Ses bons mots et ses médisances lui valaient de telles aménités. A propos de Balzac, il disait qu'il ne pouvait se bien porter parce qu'il ne faisait que parler de lui-même, et qu'à chaque fois il mettait le chapeau à la main, comme quoi il gagnait des rhumes. Tallemant des Réaux, dans sa *LXXXIII^e Historiette*, a raconté ses infortunes conjugales, et la vengeance qu'il tira d'un valet en lui laissant dégoutter de la cire d'Espagne sur la partie peccante. Il voulut ensuite le faire condamner à la pendaison, mais l'accusé en fut quitte pour les galères, ayant exposé que M. de Bautru s'était fait justice lui-même. M. de Bautru chassa sa femme, qui vécut de racines à Montreuil-Bellay, en Anjou. Elle s'était toujours appelée M^{me} de Nogent, malgré son mariage, alléguant qu'elle craignait la prononciation italienne de Marie de Médicis... Bautru ne voulut reconnaître son fils que « lorsqu'il sceut qu'il juroit Dieu mieux que luy ».

Richelieu lui confia quelques missions politiques. Il fut nommé introducteur des Ambassadeurs le 28 juillet 1631, puis Conseiller d'État et membre de l'Académie française. Comblé d'honneurs et riche de quelque bien, il fit bâtir un château magnifique sur la châellenie de Serrant, qu'il érigea en comté sur la foi d'une lettre royale. Il mourut en 1665, après s'être attaché à Mazarin.

Avec l'*Onosandre*, que nous publions, satire contre le Duc de

Montbazou, on possède de Bautru une autre satire contre Jean du Perron qui passait pour hermaphrodite : l'*Ambigu*, plus un *Advis aux absens de la Cour*, attribué aussi à Paul Hay du Châtelet, et qui s'adresse aux conspirateurs de Bruxelles. Bautru. d'après le *Catalogue Leber* (IV^e Suppl^t, p. 120), aurait encore écrit un *Advis aux présens*, violente satire contre Richelieu. Quant au ms. supplém^t franç. 418 (Bibl. nat.) qui contenait les autres poésies de Bautru, il est depuis longtemps égaré. On ne compte pas, et pour cause, un livre intitulé *Les hauts faits du duc d'Épernon*, qui ne contenait que du papier blanc, et qui valut une correction au spirituel farceur.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Onosandre ou la croyance du grossier*, Cab. Satyr. 1619; le même, imprimé à part, sous ce titre : *L'Onozandre ou le Grossier, satire, réédité par E. FOURNIER dans les Variétés Histor. et Littér.*, t. V; p. 291, Paris, 1856; — *L'Ambigu*, -s. 1. ni date, in-8°, Bibl. nat. ye 14.095.

A CONSULTER. — *Le voyage de Fontaine Bleau, fait par Monsieur Bautru et Desmarets*, 1623, in-8°. — RENÉ KERVILER, *Guillaume Bautru*, 1876; *Le Maine à l'Académie Française* (*Rev. Hist., et Arch. du Maine*, 1877-1879). — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Recueils Libres et Satiriques*, 1914. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

L'ONOSANDRE,

OU

LE GROSSIER, SATYRE.

Je veux quitter Parnasse et l'onde Pegazine,
 Pour aller faire un tour jusques à Terracine,
 Desireux de chanter les Buffles au col tors,
 Ou siffler dans un jonc le Prince des Butors.
 Buses, Buses et Ducs, tenez moy lieu de Muse;
 Ce n'est pas la raison qu'icy je vous amuse,
 Compagnes d'Helicon, à braire les chansons
 Qu'un tas de flatereaux font bruire en divers sons

D'ONOZANDRE, occupé à ne croire qu'un homme.
Qui sçait parler Latin puisse estre Gentil-homme,
Meprisant Apollon et ses cœlestes dons,
Qui empeschent les gens de vivre de chardons.
Sus ! invoquez Oiseaux, de vos courses isnelles,
Hastez-vous promptement de m'apporter vos aisles,
Que j'en prenne un tuyau pour peindre, en cet escrit,
Celuy qui vous ressemble et de nom et d'esprit.
Silence par trois fois en la troupe Arcadique !
Que l'on cesse aujourd'huy la bruyante musique
Dans les champs Auvergnacs, et qu'on m'aille chercher
Sept Asnes, mais des grands, que je veux écorcher,
Pour, sur leur parchemin, écrire la creance
D'Onozandre le grand, Prince de l'Ignorance :
Creance sans tumulte, et qui ne doit jamais
Remuer dans l'estat que vers Mirebalais,
Mais dont les sens cachez font un si grand miracle
Qu'ils canoniseront un sot dans le Basacle.
Mon Heros d'Arcadie, exemple qu'en nos ans
Ceux que l'on devroit voir dans les moulins brayans,
Le bast dessus le dos, courbez sous la farine,
Sont gens de Cabinet, mesme que l'on destine
Aux premieres honneurs. Hé ! quelle anrageson
De voir dans un Conseil un Asne sans raison,
Qui croid que le grand Cayre est un homme, et les Plines
Des Païs éloignez, comme les Filippines;
Qui tient que Mahomet, et les Turcs, et les Gots,
Confraires de Calvin, estoient grands Huguenots;
Que Christofle, portant le grand Sauveur du monde,
En plaine Mer n'estoit jusques au cul dans l'onde;
Que l'Evangile fut écrit dedans le Ciel,
Voire d'un des tuyaux de l'aille saint Michel;
Que le Pape reçoit tous les jours des messages
Des saints de Paradis; voire que les sept sages
Estoient fort bons Chrestiens; que jadis, Machabé,
S'il ne fut point mort jeune eût esté bon Abbé;

Qui croit que Paradis est en forme d'Eglise,
Et que le Bucentaure estoit Duc de Venise;
Qui ne tient de bons mots que ceux d'Angoulevant,
Et n'a rien en mépris qu'un homme bien sçavant !
Je l'ay veu maintefois, ô l'ignorant Caprice !
Citer monsieur S. Jean au livre de l'Eclypse,
Et tout d'un mesme train faire croire à son sens
Que Fisique et Fthisique avoient un mesme sens.
Mais après celuy cy, menez, menez le boire !
Voire sans le licol, ce grand Asne en l'histoire,
Puis qu'il dit que Priam soutint Agamemnon,
Les dix ans de son siege, à grands coups de canon;
Puis qu'il croit que Paris, par qui mourut Achille,
Fut tenu sur les fonds, d'un Bourgeois de la ville
Qui porte ce nom la, et que le Chevallier
Ne doit pas avoir eu cet honneur le premier.
Est-il pas bien plaisant, mais n'est-il pas bien buse,
De tuer Palamede avec un arquebuse ?
S'il parle de Brutus en sa grande action,
Il se plaint que Cesar meurt sans confession,
Et dit, la larme à l'œil : « Tant de Prestres, à Rome,
Ont donc laissé mourir sans confesse un tel homme ? »
De quel Treffle, ou quel foin, quelle herbe, ou quel chardon
Onozandre, peut on te faire un digne don,
Si tu crois que, jadis, l'Empereur d'Alemaigne,
Dès le jour qu'il naquit s'appella Charlemaigne,
Et que le grand Pompée, au tems des vieux Romains,
Surpassoit de deux pieds le plus hault des humains ?
Dont luy des Sonnets, Odes ou Cenotafes,
Toutes sortes de vers il les nomme Epitafes.
L'Esclavon, l'Arabic, le Turc, le Bizantin,
Tout langage estranger il le tient pour latin.
Que s'il entend tonner ou faire de l'orage,
Il croit que l'Antechrist vient, et que son bagage
Fait tout ce tintamarre; on le verroit alors,
Priant fort à propos, dire vespres des morts,

Chanter un *Te Deum* sur un chant pitoyable;
Non pas qu'il ayme DIEU, mais il craint fort le Diable.
Mais peut estre qu'il sçait de l'histoire du temps?
Il vid parmy la Cour, c'est là où je l'attens.
Son picotin en main, dites si c'est un homme?
Mais dites : n'esse pas un animal de somme,
Puis qu'il jure tout haut que les sept Electeurs
Sont indignes de plus créer les Empereurs,
Puis qu'ils ont la verolle, et que l'on leur apreste
A ce prin-temps prochain une exacte Diette,
Mesmes que l'Empereur en est en fort grand soin,
Et que c'est aujourd'huy son plus pressant besoin?
Neant-moins, on le void, ce gros Asne, ou ce Buffle,
En pourpoint de satin decoupé sur le buffle,
Marcher en face d'homme, et crier que le front,
Que la bouche, le nez, et les oreilles font
La Creature estre homme. Abus ! il se mesconte,
S'il met là son honneur, le monde y met sa honte.
La face n'y fait rien : la Mer a des poissons
Qui ont nostre visage; en cent mille façons
Nature industrieuse a mis, dedans les plantes,
Dans les eaux, dedans l'air, dans les voutes brillantes,
Le caractere humain, qui pour cela n'ont rien
Du feu de Prométhé, ce larcin ancien
Sans lequel on est beste. Apprens, grossier prophane,
Qu'on peut en courte oreille estre un bien fort grand asne;
Mesme on peut estre bœuf en visage de Roy;
Je n'en veux à temoing qu'en nostre antique loy
Nabucodonosor, ce grand Prince d'Asie,
Moins connu pour son daiz que pour sa frainesie.
Après avoir long-temps dominé sous ses loys
Les peuples d'Assirie, en suite de cent Roys,
Ses illustres ayeux, d'un sceptre plus antique
Que le Tige d'Abram au peuple Judaïque,
Sans égard à sa race, ou à l'illustre sang
Que luy donnoient les biens, la coronne, et le rang,

Par Jugement divin, parût, en face humaine,
Paissant avec les bœufs le Treffle, la vervaine,
Se soulant de sinfoin, bien qu'un Royal manteau
Couvrist le corps du Prince en couvrant le Thoreau.
Vray portraict d'Onosandre ! excellante figure,
Representant le corps, l'esprit, et la nature
Du grossier, fort illustre en biens et en maison,
Mais bien pauvre d'esprit, voire un gueux en raison,
En sens un mendiant qui a des pous à l'ame,
Plus que n'ont en leurs corps les forçats de la rame !
Or, Buses, c'est assez ! Prince de Betisi,
Reclamez vos oyseaux, qu'ils s'envolent d'icy
Jusqu'au val de Padouse, où ils feront entendre
Ce que je leur apprens des vertus d'Onosandre,
En proclamant un Dieu, comme on vit autrefois
Psafon déifié par les oyseaux des bois.

(*L'Onosandre*, s. d. — 1618.)

CLAUDE D'ESTERNOD

Claude D'Esternod, ou D'Esterno, écuyer, Seigneur d'Alaise, Refranche, Malans et Lisine, dut naître vers 1592. Il était fils du lieutenant-gouverneur de Salins. En récompense de ses services militaires, on lui confia le gouvernement d'Ornans, en Bourgogne. Comme Sigogne, il dissipa la majeure partie de ses biens; il mourut de la peste de Salins vers 1640. Il fut lié, croit-on, avec Sigogne, Motin, Berthelot et Mathurin Regnier, et l'on peut dire que ce dernier n'eut guère que ce seul disciple anthume, les trois premiers, surtout Sigogne et Motin, s'étant formés bien avant sur les modèles italiens des *Rime piacevoli*. Il est fort exagéré d'avancer, comme Rémy de Gourmont, que l'auteur de l'*Espadon* soit un autre Regnier, « moins monotone, parfois aussi solide, et d'une langue plus pittoresque ». On retrouve, il est vrai, en D'Esternod, un reflet du poète de *Macette*, mais déformé à la *bernesque*. Quant à son pittoresque, il est beaucoup trop chargé pour valoir celui de Regnier, et son style manque toujours de l'élévation qui fait de son maître un grand écrivain. C'est un composé de Regnier et de Sigogne; mais, tel qu'il est, il marche à la tête des meilleurs satiriques du commencement du XVII^e siècle, dans le débraillé des *Delices Satyriques*, qui convient, somme toute, à la satire de mœurs. La pièce que l'on va lire est une imitation directe de *Macette*.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les desirs amoureux de Dom Philippe, prince d'Espagne*, Paris, 1614, in-8°; — *Le franc bourguignon, pour l'entretien des Alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°. — *Le Catholique franc-comtois*, Lyon, 1619, in-8°; — *L'Espadon Satyrique, par le S^r DE FRANCHERE*, Lyon, 1619, in-12; Rouen, 1619, pet. in-12; Rouen, s. d., pet. in-12; Lyon, 1621, in-12; Lyon, 1622-1623, in-12; Rouen, 1624, in-12; Lyon, 1626, in-12; Rouen, David Ferrand, s. d.; Cologne, 1680 ou 1681, pet. in-12, et sous ce titre : *Le Parnasse satyrique des vers de Theophile sur les affaires de ce temps*, s. l. n. d., pet. in-12. Même ouvrage : *Satyres amoureuses*

et galantes, Amsterdam, 1721, pet. in-12; *L'Espadon Satyrique*, Gay, Bruxelles, 1863, pet. in-12. Réimpr. partielles : *Le tableau des ambitieux de la Cour. Nouvellement tracé du pinceau de la vérité, par MAISTRE GUILLAUME, à son retour de l'autre monde*, 1622, pet. in-8°; *Le parfaict macquereau suivant la Cour*, 1622, in-8°. — *Œuvres Complètes de D'ESTERNOD, publiées par FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, Au Bon Vieux Temps*, 1922.

A CONSULTER. — BRUNET, *Manuel du Libraire*. — AD. VAN BEVER, *Les Poètes Satyriques des XVI^e et XVII^e siècles*, 1903. — REMY DE GOURMONT, *Promenades littéraires*, II^e série, 1906. — PIERRE LOUYS, *Antée*, 1907. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Recueils Libres et Satyriques*, 1914. — FLEURET et PERCEAU, édit. cit.; — *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

L'HIPOCRISIE D'UNE FEMME

QUI FEIGNOIT D'ESTRE DEVOTE, ET FUT TROUVÉE PUTAIN

SATYRE XV

L'unique des subjects qui, par son element,
 Alimente mon cœur en son contentement,
 C'est de voir, bras croisez, comme une sainte Clere,
 En terre le genouil, en bouche la priere,
 Les yeux levez au ciel, la sainte Eustochion,
 Laquelle, tout de Dieu et de devotion,
 En tout lieu qu'on la voit nous monstre bon exemple,
 Et plus dans sa maison qu'à l'œil de tout le temple;
 Car ceste douce extase et ce ravissement
 Ne veut masque ny fard pour embellissement;
 Jamais l'exterieur sa franchise ne touche,
 Demandant nostre cœur plustost que nostre bouche.

L'hypocrite, à l'envers, bouffy de vanité,
Donne du vermillon à ceste vérité,
Et le pipeur qu'il est pense nous faire croire
Que le fiel c'est nectar, que l'ebeine est yvoire,
Le blanc estre le noir, et les enfers les cieux,
Tant ce fin enchanteur nous fascine les yeux.
Mais le ciel quelque-fois, par sa toute-puissance,
Contrepoincte ce charme et donne cognoissance
Du monstrueux Thersite, à la fin devestu,
Par un arrest divin, du masque de vertu.

Or, estant Franc-Contois, Romain, et catholique,
J'ahis, plus que Luther et Calvin l'heretique,
Ces nitouches cagots, ces sots torticollis,
Qui, de *mea culpa* menteusement remplis,
Veulent que pour très-saint chacun les preconise.
Cependant, tout leur jeu n'est rien qu'une feintise;
Et telle est au sermon tant que le jour nous luit,
Que j'ay veue au bordeau tout le long de la nuit.

Or, une j'en cognois de semblable farine,
Qui est une Laïs et fait de la Pauline;
Qui porte un habit fait d'hymnes et d'oraisons,
De Grenades, de Jobs, et de cent Jean Gersons;
Ayant le nez cagot avec la morgue etique,
Comme un *ge sol re ut* à crochet de musique;
Son poil entremeslé comme le grisouris,
Est l'habitation des bien-heureux esprits;
Son œil fanfreluché comme un soldat d'Ostende;
De sainte Marguerite ell' a leu la legende;
D'eau benite elle n'a jamais assez parlé,
Comme de grain benit, pardon, et jubilé;
Ainsi qu'un vieil missel, son bec plein d'Evangile
Sçait que par *placebo* commencent les Vigiles;
Elle gringotte bien la Guide des Pecheurs;
Elle sçait les sermons de cent et cent prescheurs;

S. Jean, Luc, Marc, Matthieu, sont dedans sa memoire;
Hierome et Augustin, Ambroise et S. Gregoire,
Sont ses quatre cartiers; et a glosé jadis
Le Talmud, en faveur des saints de Paradis.
Elle théologise, et dedans la Sorbonne,
Trouvoient les bacheliers sa sentence fort bonne;
Elle veut accorder l'Eglise et Charenton,
Et monsieur Du Moulin avec pere Cotton,
Jurant « puissance Dieu ! » et le « ventre S. George ! »
Que Jean Calvin mentoit mille fois par la gorge,
Et que Luther estoit un fin ruzé coquin;
Et du sieur Mahomet, parlant catexoquin,
Assuroit qu'elle avoit des fueilles piperesses
De monsieur l'Alcoran torché cent fois ses fesses.
Elle dira combien les innocents Guenaux
Ont dans leurs vieux haillons de poux ez hospitaux;
Car, faisant la pieuse, elle les espeluche,
Autant sur le burail que dessus la peluche,
Disant que l'on n'a pas la foy sans charité.
Tous les jours, de ses yeux le temple est visité,
Et, les gueux mendiants qui sont devant la porte
Accusent ceste dame estre de leur main-morte,
D'autant qu'elle leur doit à chacun un denier,
Soit d'aumosne ou de droit, fussent-ils un milier;
Et, le contant à Dieu pour un, dans son idée,
Elle regarde alors si elle est regardée,
Et luy semble vraiment que si, faisant du bien,
Un chacun ne le sçait, cela ne sert de rien;
Empoulant de presents et bribes les cuisines
Des Carmes, Recolets, Ursules, et Beguines,
Chacun y a son pain, garnissant de son vin
Presque de tous couvens le grand Bourabaquin.

Que si quelque putain, pour le serre-croupiere,
Se fasse seringuer et gratter le derriere,
Lors, le moule du gant sur les tendres roignons

De la belle, elle passe, et, sans frotter d'oignons
Le cul, tant que le bras sa force anéantisse,
La chair on luy decoupe à barbe d'escrevisse;
Et n'y a chien ne chat, par un fier marmiton,
Pour avoir derobé, mieux frotté du baston.
Mais d'autant qu'elle sçait que ceste peau de fesse
Recroit sept fois le jour à la tendre jeunesse,
Et que leur appliquant ces ventouses, la peau
S'en fait plus delicate, aussi le teint plus beau,
Meslant le vermillon avecque la ceruse,
Sçavez-vous point que fait ceste horrible Meduse ?
Elle les fait razer comme du velours ras,
Ou, comme sur le port, vous voyez les forças,
Faisans si bien la barbe à leurs sourcils d'ebeine,
Que leur face, jadis belle et venerienne,
Ne feroit harasser le grand diable d'enfer.
Les pauvrettes ont beau par attraits s'attifer,
Ce n'est qu'une guenon, ce n'est plus qu'un vieil singe,
Un haras à marmot embeguiné d'un linge.

Cela n'est point mauvais, mais l'argent est meilleur,
Et si le gorgias ne dementoit le cœur,
Je priserois partout si bonne conscience
Si elle n'avoit pas du maudit con science;
Prier tousjours son Dieu, avoir, par pieté,
Aux yeux d'un crucifix tousjours l'œil arrêté.
Il est bon de porter la haire et le cilice,
Pourceu que sous tel fard l'on ne cache son vice;
Sa carcasse matter, discipliner sa chair,
Pourceu qu'on touche fort, et qu'on ne fouete l'air;
Se montrer liberal sans se monstrier prodigue.
Il ne faut à son Dieu jamais faire la figue;
Une feinte equité n'est pas une equité;
Tout ce qui luit n'est d'or, mais double iniquité;
Et quoy que l'hipocrite entende le grimoire,
L'on cognoit à la fin qu'il en veut faire croire.

Ainsi je recognus, il y a quelques jours,
De ma sainte nitouche et les traits et les tours,
Et qu'elle, qui faisoit de sa chaste Diane,
Idolatre Venus d'un culte assez prophane.
La Nuict avoit jà dit : « Bon soir, Messieurs, bon soir »,
Et crioit tout partout : « Noir à noircir du noir ! »
Et les bestes, Messieurs, estoient toutes à l'ombre.
Quant à moy, qui servois au logis que d'encombre,
Je sortis de chez nous, morne, triste, pensif,
Autant qu'au carnaval quelque vieillard rancif;
Cela qui me faschoit estoit que sur ma bourse
Un diseur de fortune avoit fait une course,
Et que je ne pouvois trouver un six escus
Pour celles qui m'avoient jadis presté leur flus.
J'allois pedetentin comme un vieillard caduque,
J'allois de rue en rue en grattant ma peruque,
Feuilletant dans mon chef *de invention*,
Tirant et arrachant les poils de mon gros né,
Songeant, s'il y avoit, pendant ceste nuict brune,
Moyen de moyenner la moyenne fortune.
Le diable me tentoit d'arracher des manteaux,
Et de tirer la laine à quelques cocardeaux,
Et j'eus touché peut-estre en ces harpes modernes,
Si l'on ne m'eust cognu au brillant des lanternes,
Et si je n'eus pas craint qu'un chevalier du gay
M'eust faict faire aux prisons mon premier coup d'essay.
Je maugréois mon estre et detestois, en somme,
Le pere qui m'avoit faict naistre gentil homme,
Disant que si le ciel m'eust créé roturier
Je sçaurois, miserable, au moins quelque mestier,
Jouer du cul d'eguille ou battre la semelle;
Mais que ma qualité miserable estoit telle
Que je ne peux gagner, ainsi qu'un tronc de bois,
Si ce n'est de mon bien quatre double tournois.

La fortune (disois-je) est-elle pas marastre

D'enrichir plus souvent quelque magot folastre,
Lourdaut, vilain, poltron, casanier, peu paillard,
Que quelque bon fripon, dont l'esprit fretillard
Feroit de ses escus plus belle delivrance
Que le plus grand banquier qui soit dedans Florence,
Qui alambiqueroit les Pintagorions
Des Crœsus, des Midas, et des Pigmalions ?
Et cependant, hélas ! un vilain soutaiguille,
Un cacquerafe sot, qui mange la lentille
Avecque la fourchette, et qui de deux pruneaux
Fera cinq cents repas et dix mille morceaux ;
Qui, hideux, tient tousjours une joue aussi maigre
Qu'un vieil chat errené qui a beu du vinaigre ;
Qui, pour n'humer jamais potage ny bouillon,
Est tousjours eflanqué en cul de postillon ;
Qui ne veut au foyer jamais voir la marmite,
Crainte d'user du beurre et du bois à la cuite ;
Qui haït le barbier ; qui, d'un tison de feu
Se fait gaillardement la barbe et les cheveux ;
Qui aura tous les ans dix mille escus de rente,
Et des successions voire plus de cinquante ;
Et cependant, plustost du gozier d'un pourceau
On tireroit le sucre, et du miel d'un crapau,
Avant que de tirer le patac ny la maille
Des grands marsupiums d'une telle canaille.

Moy, *e contrario*, qui suis fort liberal,
Qui suis un bon garçon qui n'y pense aucun mal,
Qui sçay picquer le banc, petarder les assiettes,
Et faire les plats nets si Dieu fit les planettes ;
Qui ne sens mon soucy metagrabolisé
D'avarice jamais ; qui ay tousjours prisé
Plus cil qui d'emprunter jamais ne se contente
Que cil qui tous les jours met son argent en rente ;
Moy qui sçay en fredons organiser les cus,
Dames, auray-je point une couple d'escus ?

Ainsi je mangerois ma tragique fortune !
Pour consolation, je n'en avois aucune.
D'aller importuner en ce temps mes parents ?
Ils ne m'eussent pleigé pour un couple d'harencs ;
D'emprunter de l'argent sur quelque petit gage ?
En ce temps-là j'estois en petit equipage,
Ne sçachant à quel saint dire *ora pro nobis*.
Desja en pension estoient tous mes habits,
Sayons, cappes, bonnets, pistolets, et flamberge,
Satins et camelots, et baracan et serge,
Et ne me restoit plus qu'un rouge balandran,
Trois chevilles de luth, ma brosse et mon cadran,
Une carte d'Artois, l'estuy d'une escoupette,
Un retrousse-moustache, avec une esguillette.
Mais Dieu, qui ne veut pas qu'un baudet au besoin
Meure faute de sel, de chardons et de foing,
Permit que j'entendis, dans quelques autres rues,
Une troupe de nains qui combatoient les grues,
Et qui faisoient miracle avecques le baston.
Moy, je fis aussi tost un *tolle grabaton*
Du fourreau de mon ame en la rue prochaine,
Crainte que ces coquins ne tirassent ma laine,
Où je ne fus si tost que j'entendis petter
Les fenestres d'en haut, ou plustost craquetter.
Je me tire à quartier, craignant l'odeur de l'ambre,
Et d'estre parfumé de quelque pot de chambre,
Mais je compris soudain que ce n'estoit cela,
La chambriere disant : « Hola ! monsieur, hola !
Je m'en vay tout soudain ouvrir preste la porte. »
Or, moy qui l'escoutois parler en ceste sorte,
Je pense incontinent qu'il y avoit du cas.
Toutefois, je disois : « Icy, l'on ne fout pas,
La dame de céans est trop religieuse ;
Pour la servante aussi, c'est une vieille beuse. »
Et pendant que je veux le lievre decouvrir,
Elle ne tarde pas aussitost de m'ouvrir.

Alors que je vis donc que ceste maquerelle
Me dit : « Entrez, Monsieur », sans feu ny sans chandelle,
Lors je m'imaginay : « Il ne faut dire mot,
On te prend pour un autre », et je n'estois point sot.
Je tiens pour ce soir là d'un apostat la place.
« Montez, montez, Monsieur, disoit ceste carcasse,
Madame vous attend dedans le pavillon.
Vous n'avez entendu (crois-je) le carillon
De la cloche sonner; vous tardez trop d'une heure.
Voire, vous avez tort, c'est trop battre le beurre;
Mais paix ! venez sans bruit, et me donnez la main. »
Et moy je me pensois : « Il sera jour demain. »

J'arrivay donc alors, sans flambeau ny chandelle,
Vers le lit de Madame, et me couche aupres d'elle.
Sans siller, sans parler, sans mutir, sans toussir,
Preste, je contentay son amoureux desir.
Ha ! Dieu sçache à ce coup si, sentant ce vidase,
Sœur cagotte à l'instant fut ravie en extase !
En fretain fretillant, si de contentement
Ne luy eschappoit pas presque le fondement,
Et si enragement, dessus le lit qui tremble,
Elle ne pleuroit d'aise et rioit tout ensemble !
Lors elle me disoit : « Mon petit Cupidon,
Baisotte-moy, mon cœur; baise-moy, mon bedon,
Mon soucy, cabinet de mes chastes pensées,
Bordel de mes amours, soulas de mes années,
Mon petit couillon gauche ! » et autres mots lascifs
Qui eussent mis en rut les mulets plus retifs.
Et moy, mot, petit bruit, muet et taciturne,
Ainsi que le sommeil du silence nocturne,
Car je me repentois d'avoir logé mon train
Sur ceste vieille lice et dans ce trou vilain,
Et me faschoit beaucoup qu'une sempiternelle
Pleine de requiem, une vieille allumelle
Aux yeux d'escarlatin, puans et contrefaits,

Comme les sales trous de deux ordes retraicts,
Picourast les baisers des levres baiseresses
D'un qui n'a besogné jamais que les déesses;
Si bien que, cognoissant que mot je ne disois,
Que dessus ses tetons ma main je n'agençois,
Et que je n'estois pas en mon humeur ribaude,
Cogneut qu'il y avoit à la fin quelque fraude,
Voulant de quelques cris et de larmes s'armer,
Par Jaqueline fit la chandelle allumer;
Alors, estant cogneu au rais de la chandelle,
Je luy dis promptement : « Bon soir, Mademoiselle. »
Elle me repartit : « Quel grand diable, mon Dieu,
(Notez : Diable, mon Dieu) vous amene en ce lieu ? »
Je luy respond soudain : « Ma fortune maudite,
Qui vouloit que je sceus qu'estiés une hypocrite. »
Là dessus, ne pouvant chanter alleluia,
Elle, d'estonnement, demeueroit a quia,
Et ne sçachant, de peur, quel demon la tourmente,
Tançoit et brocardeoit la chetive servante,
Me reprochant : « Monsieur, vous n'êtes pas secret;
L'on ne faict aux maisons pas seulement un pet
Que vous n'en abreuviez toute la republique;
Vous estes medisant, poëte satyrique,
Qui dit tout, qui sçait tout, et qui fait des discours
A tirelarigot d'un chascun dans la cour. »
Après plusieurs devis pleins d'amour et de charmes,
Regrets entrecoupez de souspirs et de larmes,
Pour oster ce vaultour qui becquetoit son cœur,
Je luy dis promptement : « Madame, n'ayez peur
Qu'en ma discretion vostre secret repose;
Je n'oserois jamais declarer telle chose,
Car mon honneur y est plus que vous engagé.
M'estimeroit-on pas quelque diable enragé,
Moy qui suis au bouillant de ma verte jeunesse,
Si je m'estois vanté de vous grater la fesse,
Vous qui n'avez amour, ny beautez, ny attrais,

Que pour quelques faquins ou porteurs de coutraits;
Vous de qui les tetins de peau de vieil registre
Brimbalent sur le ventre en bissac de belistre;
Qui toutes vos parois couvrez de vos crachats;
Vous dont le corps produit la vermine et les rats?
J'aymerois mieux mourir que de dire, Madame,
Que je fusse entaché d'un si mal-heureux blâme!

» Puis quand je le dirois, on ne me croiroit pas.
Quoy! qui croiroit que vous, de qui les graves pas
Preschent la modestie et la sainte abstinence,
Eussiez voulu commettre une si grievfe offence?
Vous de qui les saints jours on veut solenniser,
Que comme la Massette on veut canoniser,
Et de qui, balançant les vertus infinies,
L'on adjouste bientost le nom aux Litanies?
N'ayez peur que de vous on croye un pareil cas :
Quand bien on le verroit on ne le croiroit pas,
Car la veue de l'homme est de charme abusee,
Et faususement ainsi fut Susanne accusee.

» Moy-mesme, je ne croy l'affaire que j'ay creu,
Et croy qu'illusion est tout ce que j'ay veu,
Qu'une pollution, qu'un incube, qu'un songe,
Ne rampe dans l'esprit ceste ombre de mensonge,
M'assurant pour plaisirs et pour passe-temps vrais
Des chimeres de nuict qui ne furent jamais.

» Nature m'a donné bien assez d'artifice
Pour monstrar, toutefois, que vertu c'est un vice,
Et monstrar au naïf qu'un Esope boussu
Est quelque Cupidon de Citheree issu.
Il ne faut cependant qu'un fredon de pistole
Ou le son d'un escu pour m'oster la parole;
Pour appaiser un dogue en ses rudes abois,
Jettez luy l'os en gueule, il cessera sa voix;

Mais ne luy donnez rien, il abboye sans cesse,
Ainsi, ne voulez vous que mon discours vcus blesse,
Jettez-moy l'os en bouche, et je seray sans son;
Madame, un dix escus en feront la raison,
Car la necessité me presse de le dire
Et de vous declarer librement mon martyre. »

Elle me repartit : « Dix escus, les voilà;
Qu'on ne parle jamais, donc, Monsieur, de cela;
Que ce soit à jamais une chose tracee
Et du livre de vie elle soit effacee;
Né parlez ny de moy ny de ce dix escu :
De mauvaise nouvelle on doit torcher son cu,
Et d'une chose ainsi que mal faite j'advoue,
Je ne desire point que le monde s'en loue;
L'assassin bien discret par tout leve le né;
Le peché qu'est secret est demy pardonné.
Je n'en cognois que trop qui se donnent carriere,
Et qui font à chacun plaisir de la croupiere,
Mais ils sçavent couvrir leurs imperfections,
Tout scandale esvitant avec discretions;
Puis, estant voire moins chastes que nous ne sommes,
Sçavent discrettement user de braves hommes.
C'est espece qu'amour de guerre et de combat
Nous traitons en l'amour tout ainsi qu'en l'Estat;
Souvent pour avancer il faut qu'on se recule :
Le cœur se cognoit trop qui rien ne dissimule.
Soyez au moins secret si vous estes pecheur !
Celle qui dit que non remedie à l'honneur;
L'honneur, ce n'est que vent, ce n'est qu'une fumee
Qui ne gist qu'aux effects d'un peu de renommee.
Pour y remedier il faut estre secret.
Vous avez beau vessir, si ne faites un pet,
Vous pouvez dementir par le nez, par la gorge,
Tous ceux-là qui diront qu'il sort de vostre forge.
Ainsi, mais qu'on ne voye et qu'on ne dise rien,

Nous serons, mercy Dieu, tousjours femmes de bien ;
Et quand bien nous aurions du laict dans les mamelles,
Nous prouverons encor que nous sommes pucelles.
Adieu doncques, Monsieur, et qu'on n'en parle plus. »

Moy, je pris froidement ces petits dix escus,
Et, luy disant adieu, je fis vœu de silence
Et de ne declarer une si grande offence ;
Et, ruminant apres toute mon action,
Je trouvay en mon faict double conclusion :
La premiere, que Dieu, lorsque moins on y pense,
Aux pauvres affligez donne de l'alegeance,
Ainsi qu'il fit à moy en me faisant le bien
De dix petits escus quand je n'esperois rien ;
Et l'autre, que ce Dieu faict, de l'hypocrisie
Recognoistre à la fin la cauteleuse vie,
Et la bouche sans cœur, ainsi que l'on peut voir,
En la dame aujourd'huy qui nous sert de miroir,
Que tout le monde croit une chaste Pauline,
Et je croy qu'elle soit pire que Messaline.

(L'Espadon Satyrique, 1619.)

BESANÇON

On a cru, avec Ed. Tricotel, que l'auteur de la *Satyre du Temps à Théophile*, signée BESANÇON tout court, était Nicolas Bezançon, dont on trouve un sonnet dans le *Tombeau d'Othon de Turnèbe* (1582) et une ode pindarique dans les *Œuvres* de Gilles Durand de la Bergerie (1594). Gilles Durand a lui-même dédié à ce Nicolas Bezançon l'Ode XXI^e de son Premier Livre. Cependant, une note de Monmerqué dans l'édition Garnier des *Historiettes* de Tallemant (*Gaston d'Orléans*, LXXX) attribue cette satire au Besançon qui fut secrétaire du Connétable de Lesdiguières, tandis qu'une autre note de l'édition Techener signale que ce Besançon est Duplessis-Besançon. Il importe peu : depuis la publication des *Mémoires de Du Plessis-Besançon* par le Comte Horric de Beaucaire (1892), nous savons que le secrétaire de Lesdiguières, qui s'attacha ensuite à Gaston d'Orléans, est Charles de Besançon, frère du mémorialiste. Toutefois, la note de l'édition Garnier n'est pas une preuve suffisante pour retirer la *Satyre du Temps* à Nicolas Bezançon. M. Frédéric Lachèvre, attribuant cette pièce à Charles de Besançon, tire ses preuves de la Chronologie. La *Satyre du Temps à Théophile*, publiée pour la première fois dans la troisième édition de l'*Espadon Satyrique*, Lyon, 1622, et reproduite dans la *Satyre Ménippée* de Sonnet de Courval de 1623, ne peut être de Nicolas Bezançon, qui aurait eu près de 60 ans en 1622. Enfin, son auteur y reprend un passage de l'*Élégie à une Dame* de Théophile, parue sous le titre de *Satyre Troisième* dans le *Second Livre des Délices* de 1620; et la liste de certains poètes inédits, commentés dans la *Satyre du Temps*, démontre que le satirique est un jeune homme qui reflète les opinions de son milieu. « A défaut de Nicolas, dit M. Frédéric Lachèvre, voici un autre Besançon... Il est homme de cour et il est libertin; il est digne en un mot de se réclamer de Théophile. Ce Besançon, c'est Charles de Besançon de Bazoches. » On se ralliera à M. Frédéric Lachèvre, qui, s'il contredit l'opinion accréditée par Ed. Tricotel dans ses *Variétés Bibliographiques*, a du moins Monmerqué pour précur-

seur. Le critique voit encore en Charles de Besançon l'auteur de poèmes insérés dans le *Cabinet Satyrique*, et signés C. D. B. Il en fait, en outre, le collecteur du recueil. Nous attendrons, pour nous faire une opinion sur ce sujet important, la publication du *Supplément aux Recueils de Poésies Libres et Satyriques*.

Charles de Besançon de Bazoches, baron de Besançon, naquit dans les dernières années du xvi^e siècle, entre 1595 et 1599. Son père, seigneur de Bouchemont et de Soulligné, nommé en 1588 gentilhomme de la Chambre de Catherine de France, sœur de Henri IV, épousa Madeleine Horic. Charles était l'aîné de son unique frère, Bernard Du Plessis-Besançon, lequel fut baptisé le 5 mars 1600. « Rien de plus dissemblable, dit le Comte Horric de Beaucaire, que le caractère des deux frères. Hardi jusqu'à la témérité, insoumis et emporté, Charles a toujours un ferment de révolte au fond du cœur. « Il dit franchement ses vérités à tout le monde », écrivait le Maréchal de Schomberg, et ose braver les plus puissants ministres, tels que Richelieu et Le Tellier. D'ailleurs, actif et intelligent, il peut rendre d'excellents services à quiconque sait le gagner à sa cause. »

Bernard Du Plessis-Besançon embrassa la carrière des armes, et Charles s'attacha de bonne heure au Connétable de Lesdiguières dont il paraît avoir rapporté les derniers instants à Tallemant des Réaux. Tout en conservant auprès du Connétable l'emploi de secrétaire, il remplissait aussi les fonctions de commissaire des guerres. Dès l'année 1625, il exploita son titre de commissaire général avec plus d'habileté que de délicatesse. Le Connétable étant mort en 1626, Charles de Besançon devint un des familiers de Gaston d'Orléans, frère du roi, mais sans toutefois se démettre de ses charges lucratives. En 1629, il était commissaire général de l'armée du duc de Guise dans le Comtat-Venaissin. Le duc devait envahir les Etats de Savoie du côté de Nice, mais il ne put remplir son dessein. Il en rejeta la faute sur Besançon, chargé des subsistances. Ce fut à cette occasion que le Maréchal d'Estrées, qui ramenait contre les protestants du Languedoc ses troupes de Provence, porta plainte au roi, après une correspondance assez vive avec le commissaire général. Besançon fut arrêté le 7 avril 1629, et, le 9 juillet, Bassompierre et Schomberg le condamnèrent à la peine capitale pour avoir « empli ses bouges ». La sentence ne fut pas exécutée, mais Besançon fut enfermé au Fort-Lévéque. On ne sait au juste s'il s'en évada ou s'il fut mis en liberté. Après une courte captivité, il se jeta dans le parti des mécontents, dont Gaston était le chef. Il ne tarda pas à être reconduit en prison. Libéré grâce à de puissantes amitiés, Besançon se vengea du Maréchal d'Estrées qui avait pour mission de surveiller la reine mère à Compiègne. Aidé de quelques agents secrets, il donna à Marie les moyens de s'enfuir en Flandre. Bernard du Plessis-Besançon, à défaut du coupable, fut mis à la Bastille. Cependant,

Marie de Médicis pleurait la liberté de Montmorency, battu et capturé à Castelnaudary. Elle crut qu'en enlevant la nièce du Cardinal, M^{me} de Combalet, plus tard duchesse d'Aiguillon, elle pourrait obtenir l'élargissement de Montmorency et des conditions pour elle-même. Besançon se chargea de l'enlèvement, mais il manqua l'affaire sur la route de Saint-Cloud, où il rencontra le carrosse de la nièce du ministre, laquelle allait de compagnie avec M^{lle} de Rambouillet. On prétend que Besançon l'aurait fait exprès. Mais voit-on bien la raison d'une telle duplicité? Une embuscade fut tendue à l'aventurier sur la frontière de Péronne. Par prudence, il envoya à sa place un soldat, et le soldat fut pris. Enfin, songeant à l'inconsistance de son parti, Besançon écrivit une requête au roi pour lui proposer ses services. Des lettres de grâce lui furent accordées le 28 février 1635, et il reprit du service dans l'armée, en même temps que son frère, libéré la même année.

En 1641, Besançon fut envoyé à Toulon pour faire une enquête sur d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux et général des galères. Sourdis, battu devant Tarragone, avait mis beaucoup de retard à secourir les Catalans révoltés contre l'Espagne. Dans sa correspondance, il reproche à Besançon d'avoir fait preuve d'une grande partialité. L'année suivante, Richelieu récompensa Besançon en le nommant intendant de Touraine. Maréchal de camp pendant la Fronde, il fut arrêté par le parti du Parlement et des Princes; mais le Président de Novion, son cousin, le fit élargir, et les frondeurs lui donnèrent une commission pour commander de la cavalerie. Besançon déclina cet honneur et passa dans l'armée royale. En 1653, les deux frères furent nommés lieutenants-généraux; puis, Bernard devint ambassadeur à Venise et Charles conseiller et commissaire général des guerres pour tout le royaume, charge qui lui donnait entrée au Conseil des ministres. Il mourut le 7 juillet 1669, après avoir quitté le service. Il laissa deux enfants, Charles et Marie. Charles suivit la carrière des armes, et Marie devint marquise de Vergne, par suite de son mariage avec François d'Abzac de la Douze. C'est à elle et à sa fille que se rapporte l'anecdote du carrosse de Cerisante dans Tallemant. Cependant, on lit ailleurs qu'il s'agit de M^{lle} de Pons. Charles de Besançon avait épousé, en 1619, Marie d'Héricourt, fille de Charles d'Héricourt, Maréchal de camp, et de Catherine d'Anglure.

Après la *Satyre IX* de Regnier à Nicolas Rapin, et la *Satyre III*^e de Théophile, qui n'est qu'une imitation de celle de Regnier, on peut dire avec M. Frédéric Lachèvre que la *Satyre du Temps* est une des premières manifestations de critique littéraire au XVII^e siècle. « Elle nous apporte un jugement sommaire sur les principaux écrivains de la régence de Marie de Médicis et du commencement du règne de Louis XIII. A ce titre, elle mérite qu'on s'y arrête un instant. »

M. Lachèvre a fait ailleurs remarquer qu'elle fut dédiée à Théophile à la veille de son procès. Par la *Satyre du Temps*, Besançon est non seulement un élève de Théophile, mais encore un continuateur de Regnier, l'un de ses disciples posthumes.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Espadon Satyrique (in fine)*, Lyon, 1622; — SONNET DE COURVAL, *Satyre Ménippée contre les Femmes*, Lyon, 1623 (la *Satyre du Temps* y est anonyme); — TRICOTEL, *Variétés Bibliographiques*, Paris, 1863, 254-269.

A CONSULTER. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes (Lesdiguères)*; — Gaston d'Orléans, éd. Garnier, I, p. 160, III, p. 82). — BASSOMPIERRE, *Journal de ma vie*, éd. du marquis de Chantérac, Paris, Renouard, 1877, IV, 25, 53, 141, 251. — GOUJET, XIV, 310-313. — LE CLERC et d'ARTIGNY, *Nouveaux Mémoires d'Histoire et de Littérature*, VII, 111-121. — TRICOTEL, *op. cit.* — COMTE HORRIC DE BEUCAIRE, *Mémoires de Du Plessis-Besançon* (Soc. de l'Hist. de France), 1892, Notice. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibliogr. des Rec. de Poés. Libres et Satyr.*; *Un Admirateur de Théophile, Critique Littéraire* (Mélanges Lanson) et, à part, Coulommiers, s. d. (1922). — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Les Œuvres Satyriques de Sigogne*, 1920; *L'Espadon Satyrique de Claude D'Esternod*, Paris, J. Fort, 1922. (On y a répété l'erreur de Tricotel.)

SATYRE DU TEMPS, A THÉOPHILE

La reputation que ta veine feconde
Sur l'aile de tes vers a porté par le monde,
Le bruit de ton humeur qui plaist au plus censeur,
Ta conversation qui n'est rien que douceur,
Ta façon de parler, ta franchise, et l'emphase
Que ton style divin fait paroistre en sa phrase,
Ton esprit, qui de tout parle indifferement,
Esprit accompagné du plus beau jugement
Et du sens le plus net dont jamais la nature,

Prodigue à t'enrichir, orna sa creature,
Esprit hermaphrodite, esprit qui se fait voir
Dans ses doctes escrits vray demon de sçavoir :
Cette discretion qui fait que l'on t'estime
De la faveur des grands possesseur legitime,
Et mille autres vertus dont un decret fatal
Força pour toy le ciel de t'estre liberal,
Enfin, m'ont obligé de t'adresser ces lignes,
Encor que de tes yeux je les cognoisse indignes,
Et qu'il soit malseant à moy, petit rimeur,
De te représenter en ces vers mon humeur.
Mais, forcé du despit que j'ay de voir la trace
Qu'un tas de rimasseurs a frayé sur Parnasse,
Champignons avortés des humeurs d'une nuit,
Que Mome et l'ignorance accouplés ont produit :
Honteux, dis-je, de voir son onde diaphane
Assouvir les chaleurs de leur gosier profane,
De remarquer leurs pas en sa poudre imprimés,
Qui de çà, qui de là, confusement semés,
J'ay pris l'occasion et le temps de t'escire
Contre ces rimailleurs pour nous donner à rire,
Et, bien que je te sois un auteur incognu,
Te faire voir ma veine et mon esprit à nu,
Te monstre qu'en mon cœur je n'ay point de réserve,
Et que je suis, sans plus, mon caprice et ma verve,
Parle à ma fantaisie, et tasche seulement
Que le sens de mes vers soit pris facilement;
Que mes conceptions de chacun soient receues
Comme je les cognois facilement conceues,
Et, sans rien emprunter de grec ny de latin,
D'hebrieu ny d'espagnol, et moins de florentin,
Sans desrober d'autrui figure ny methode,
Suivant mon sens commun je travaille à ma mode.
Je ne blame personne et laisse, en t'imitant,
Chacun libre à parler du sujet qu'il entend;
Non que je sois si fort surpris de l'apparence,

Que je ne sache bien discerner l'ignorance,
Mais comme je voudrois n'estre jamais repris,
Aussi ne crois je rien digne de mon mespris.
Je treuve tout bien fait, et seulement j'accuse
Celuy là qui ne treuve aucun digne d'excuse,
Qui mesdit sans esgard, et croit, en mesdisant,
Mesdire estre une loy qui l'aille autorisant :
Ainsi sa vanité d'un bon vers ne fait conte,
Ainsi les bons esprits rougissent de sa honte,
Et, souvent obligés par la discretion,
Sont contraints de forcer leur indignation,
Dire tout autrement que leur esprit ne pense,
Esclaves du devoir et de la recompense.

Mais moy, qui ne censure et ne m'attache à rien,
Ennemy des flatteurs, qui ne soit mal ou bien,
Libre je te diray, conservant ma coutume,
Quel venin maintenant enfle mon apostume;
Et, soulageant un peu les maux qu'elle m'a faits,
De mon allegement produiray les effets.

Je te rapporteray ce qu'on dit de la Muse,
De la veue et du sens où chaque esprit s'amuse,
La gloire ou le mespris qu'un jugement divers
Donne, les yeux fermés, aux plus aimables vers,
Et comme ces rimeurs, bastards de la fortune,
Se rendent odieux par leur voix importune.
Et puis, t'ayant fait voir comme ils parlent de tout,
Je les feray tomber autrement que debout.
J'abhorre leur esprit, et ne puis, Theophile,
Du style de la mode accommoder mon style;
Leur façon me deplaist, leur jargon m'estourdit,
Car de parler françois ils n'ont pas le credit,
Ils n'ont jamais succé la moelle d'un livre,
Pour en orner, faconds, le papier ou le cuivre;
Bref, ne savent, sinon de lambeaux ramassés,

Faire en quatre ou cinq ans cent vers rapetassés.
 S'il advient que quelqu'un leur fasse voir une ode,
 Ils diront : *Ces vers là ne sont pas à la mode ;*
Cette phrase est trop lasche, et, plus communement :
Je ne treuve cela propre à mon jugement ;
Ce vers a mauvais son, cette cacophonie
De sa juste cadence estouffe l'harmonie ;
 Et j'en void de ceux là, qui, souvent, estonnés,
 Comme des jeunes ours sont conduits par le nez,
 S'en retournent, honteux en leur ame confuse,
 Maudissant mille fois le mestier de la Muse,
 Et, sans espelucher qui les aura repris,
 Applaudissant encore un injuste mespris,
 Leur diront grand mercy des leçons qu'ils apprennent,
 Quoyqu'ils en sachent plus que ceux qui les reprennent ;
 Si qu'enfin vous verrez, en leur suasion,
 Qu'il faudra que nos vers sentent l'occasion.
 Imitant les rabats dont le temps s'accommode,
 On crie dans Paris des chansons à la mode,
 Et conclus qu'attendant encore deux hivers,
 Les esprits sembleront les rabats et les vers.

Ils disent que Malherbe emperle trop son style,
 Supplement coustumier d'une muse infertile,
 Et qu'ayant travaillé deux mois pour un sonnet
 Il en demeure quatre à le remettre au net ;
 Que ses vers ne sont pleins que de paroles vaines,
 Et de la vanité qui bout dedans ses veines ;
 Qu'il est plat pour le sens et la conception,
 Et, pour le faire court, pauvre d'invention.
 Ils blasment, degoustés, l'*Iris* de De Lingendes,
 Disent qu'il estoit bon pour faire des legendes,
 Et que, trop familier, vulgaire, et complaisant,
 Pour se rendre plus dur il parle en paysant ;
 Disent que Saint-Amant ressemble le tonnerre,
 Tantost voisin du ciel et voisin de la terre ;

Que les vers de Hardy n'ont point d'égalité,
Que le nombre luy plaist plus que la qualité,
Qu'il est capricieux en diable; et que Lestoile
Prend un peu trop de vent qui enfle trop sa voile,
Qu'il se hasarde trop, et que, mauvais nocher,
Il ne cognoist en mer ny coste ny rocher.
Ils disent, quant à moy, que je n'ay point d'estude,
Que tantost je suis doux et tantost je suis rude;
Que Ronsard est pedant, et que tous les autheurs
Qui furent de son temps n'estoient qu'imitateurs,
Qu'ils ont tous desrobé d'Homere et de Virgile,
Et n'ont pas seulement espargné l'Evangile;
Mesme ils disent de toy que ton esprit malsain
S'extravague souvent au cours de son dessein;
Que Garnier sent le grain reclus; et que Porchere,
Mercenaire au profit, met sa muse à l'enchere;
Que Sigognes, Regnier, et l'abbé de Tyron
Firent à leur trespas comme le bon larron :
Ils se sont repentis, ne pouvant plus mal faire,
Impuissans aux effets de l'amoureux mystere,
Semblables à celui qui, sur un eschaffaut,
Ayant un cœur contrit, leve les yeux en haut,
Et promet que s'il peut eschapper au supplice
De la sainte vertu il reprendra la lice,
Fera mieux que jamais, visitera l'autel
Du bienheureux saint Jacque, honneur de Compostel.
Bref, ils glosent sur tous, disent qu'un secretaire
Doit faire sa missive et du surplus se taire,
Ne parler point en vers, et, sa plume au talon,
Causeur, suivre plustost Mercure qu'Apollon;
Disent que Malleville, avecques sa *Clytie*,
Divin, metamorphose une rose en ortie;
Jappent apres Racan, envient son renom,
Trouvent son vers barbare autant comme son nom;
Que Gombauld, embrassant la façon d'Italie,
Par son *Endymion* a delaissé Thalie;

Que Nasse est un censeur, et qu'il n'est satisfait,
Tant il est plein de vent, que de ce qu'il a fait,
Vit comme un philosophe, et savant se repute,
Capable de resoudre une docte dispute.
Rien n'évite leurs coups : ils disent que Bartas
La terre avec le ciel amoncelle en un tas,
Qu'il veut parler de tout, et que sa poesie
Est aujourd'huy, sans plus, toute rance et moisie.
Bref, que diray je plus ? Il faut dire : *il allet,*
Je cré, francès, anglès, il diset, il parlet ;
Qu'un vers soit bien tourné, qu'il soit double en sa rime,
Autrement, auprès d'eux vous n'aurez point d'estime.
Ils inventent des mots, des regles, des leçons,
Et ne font que baver comme des limaçons !
Si quelqu'un tant soit peu s'egare de cet ordre,
Il est un ignorant, ils treuvent où le mordre,
Et, fust il tout esprit, tout feu, tout eloquent,
S'il ne fait ainsi qu'eux il est pris quant et quant :
On s'en joue, on s'en rit, et, comme une pelote,
Il est leur passetemps, il leur sert de marotte.
Ils veulent qu'un berger s'explique ainsi qu'un Roy,
En termes bien conçus, maximes de leur loy ;
Qu'on ne change jamais la fureur de leur style ;
Qu'on parle d'un grand feu comme d'une scintille,
Et, sans considerer le sens ny le projet,
Qu'on suyve un mesme ton de sujet en sujet.
En mon particulier je ris de ce qu'ils disent,
Reprouvant cette loy que les sots autorisent :
Chaque sorte de vers demande un style à part,
Selon la gravité qu'un sujet luy despart.
Sot le musicien dont la note est pareille,
Puisqu'un son varié contente mieux l'oreille :
Tantost la fleute est propre, et tantost le hautbois ;
Le cerf du premier coup ne rend pas les abois :
Il court, il se repose. Ainsi la poesie,
Diverse, esgaye mieux l'humaine phantasie.

Se contraindre par trop, c'est trahir le mestier,
Et, pour plaire à des fols sortir du bon sentier,
Emmaillotter ses vers, leur donner des entraves,
Enchaisner nos esprits avec eux, comme esclaves,
Estropier le sens d'une conception,
Et croistre à nos despens leur reputation.
Jamais un bon esprit ne suyvra leur manie,
Et ne tendra le col dessous leur tyrannie.
Voilà ce qu'il m'en semble, et voilà les propos
Dont ces corbeaux parlans troublent nostre repos.
Je sçay qu'ils blasmeront ma louable entreprise,
Mais je me riray d'eux si quelque autre la prise;
Et puis, ayant parlé de Malherbe et de toy,
Dois je trouver mauvais s'ils mesdisent de moy?
Non, non, je les attends : c'est où je les demande,
Certain que de leur faute ils payeront l'amende,
Et qu'avant que le jeu se puisse despartir
Par armes ils n'auront que le seul repentir.
J'ay parlé de la sorte afin que tu descouvre
Que tous les bons esprits ne sont pas dans le Louvre.
Que s'il se trouve icy quelque mot repeté,
Pardonne, je te prie, à la nécessité,
Embrasse ma defense, espouse ma querelle :
Faillir legerement c'est chose naturelle.
Reçois discrettement le fruit de mon pouvoir,
Et ne m'accuse point avant que de me voir;
Reçois le, Theophile, attendant que ma plume
D'un plus noble travail enrichisse un volume.

(*L'Espadon satyrique*, 1619.)

THÉOPHILE DE VIAU

Théophile de Viau naquit en avril 1590 à Clairac en Agenois, selon M. Frédéric Lachèvre, à Boussères-Sainte-Radegonde, ou Boussères de Mazères, d'après d'autres biographes. Il était issu de Jacques de Viau, du barreau de Bordeaux, que les guerres civiles obligèrent de se retirer dans sa terre de Boussères, près de Port-Sainte-Marie. C'est là que Théophile commença ses études, sous la direction de son père, qui s'était adonné aux belles-lettres dès sa jeunesse. Ensuite, Théophile fut envoyé au collège de Nérac, puis à Montauban, à Bordeaux et à Saumur, où il acheva sa Rhétorique. A dix-neuf ans, il s'engagea, *en qualité de poète*, dans une troupe de comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Tristan L'Hermite a raconté comment, étant page de Henri de Bourbon, il avait retiré l'auteur tragique des mains des comédiens, qui voulaient le châtier de son refus de jouer à la boule avec eux. Théophile le remercia par des « hyperboles et traits d'esprit nouvellement sortis des écoles et tout enflés de vanité. Cependant, la hardiesse dont il les débitait étoit agréable et marquoit quelque chose d'excellent en son naturel ». (Cf. *Le Page Disgracié*. — RIGAL : *Alexandre Hardy et le Théâtre français*, 1889.) Las de cette vie qui ne convenait ni à son éducation ni à son talent, il quitta les comédiens et trouva un protecteur en Louis Nogaret de La Valette, fils aîné du duc d'Épernon, qui l'introduisit à la cour de Marie de Médicis. Il connut Guez de Balzac en 1613, dans la maison de La Valette, et entreprit avec lui un voyage en Hollande. Les deux amis se brouillèrent au point que Théophile écrivit « que son aventure la plus ignominieuse avait été la fréquentation de Balzac ». Il l'avait pourtant défendu, l'épée à la main, dans une querelle de galanterie. Le poète guerroya en Quercy dans les rangs des réformés, sous les ordres du duc de Rohan, et avec le grade de caporal. A la signature de la paix, il reprit son ancienne vie auprès de son protecteur, chez qui fréquentait l'élite de la cour. Il s'y lia avec Henri de Montmorency, le « bon gros » Saint-Amant, Saint-Pavin, Des Barreaux, le marquis de Lian-

court, L'Huillier, Guillaume Colletet, Bois-Robert, etc.; il devint ainsi, dit M. Lachèvre, « le roi de la jeunesse dorée, qui aimait le plaisir autant que la gloire et ne connaissait aucune limite à ses fantaisies ». Sa réputation de libertin, la licence de ses mœurs et de ses poésies, quelques traits échappés à sa plume contre Concini, dans une satire qui ne parut qu'en 1621, lui firent attribuer par les envieux et les libellistes eux-mêmes plusieurs pamphlets politiques et religieux, comme le *Tableau Satyrique des Pères de la Société*. Au mois de mai 1619, un ordre du Roi lui enjoignait de quitter le Royaume, pour « avoir faict des vers indignes d'un chrestien, tant en croyance qu'en saleté », lit-on dans le *Mercur*. On croit qu'il s'agit d'un sonnet anonyme, paru dans le *Cabinet des Muses* de 1619, et qui débute ainsi : *L'autre jour, inspiré d'une divine flame*. Théophile prit le chemin de Boussières, voyagea en Espagne, et, finalement, revint s'enrôler sous la bannière royale, pour se faire capturer à l'affaire des Ponts-de-Cé.

La publication des *Delices Satyriques* et du *Second Livre des Delices de la Poesie françoise*, tous deux de 1620, l'engagèrent à reprendre le chemin de l'exil. Ces recueils contenaient des pièces libertines qui circulaient sous le manteau depuis dix ans, et quelques autres plus récentes ou nouvelles, dont une *Satyre sur l'Homme*, qui devait être trouvée impie. Il s'embarqua pour l'Angleterre, mais sa réputation d'athéiste l'ayant précédé à la cour du roi Jacques, ce prince refusa de le recevoir. Le 30 décembre 1620, l'ambassade du maréchal de Cadenet lui donna l'occasion de revoir son ami Lozières, qui faisait partie de l'escorte, et qui était intimement lié avec le duc de Luynes. Lozières lui confia que l'objet de l'ambassade était d'obtenir du roi Jacques la promesse de ne pas assister les Huguenots de France; et il put le convaincre qu'il n'avait d'autre ressource pour vivre en paix et rentrer en France que de se convertir au catholicisme. Lozières et les courtisans surent fléchir Louis XIII en appuyant la promesse de l'exilé; l'on pense que Théophile s'embarqua le 9 février 1621 avec le maréchal de Cadenet. Il s'enrôla une seconde fois dans l'armée royale et eut part à la prise de Clairac, sous le commandement de Schomberg. « Sa conduite, dit à ce propos M. Lachèvre, s'explique par les suspensions qu'il sentait croître autour de lui; il fallait les apaiser en se montrant, lui encore huguenot, l'adversaire acharné des huguenots. »

Cependant, le recueil de ses Œuvres, qu'il avait confié à Des Barreaux avant son départ pour l'Angleterre, sortait des presses du libraire Billaine, avec une lettre-préface où le poète flétrissait ses calomniateurs. *Le Parnasse Satyrique* parut près de deux ans après. Entre temps, Théophile s'était converti, mais aussi le jésuite Garasse, ennemi déclaré des libertins, avait réuni les premiers éléments d'une enquête sur sa moralité. On sait aujourd'hui

que le *Parnasse Satyrique*, qui contient en tête un sonnet licencieux de Théophile et quelques pièces anonymes qui lui étaient attribuées, fut une machination destinée à miner la réputation du poète et le faire traduire en justice. Le collecteur ignoré de cette anthologie licencieuse y avait fait entrer, afin de masquer son intention, des pièces de Ronsard, Passerat, Sigogne, Regnier, Colletet, Maynard, Berthelot et Frénicle, pour ne citer que les auteurs les plus célèbres. Théophile fit assigner Estoc et Sommaville, les deux éditeurs de *Parnasse*, et la condamnation de saisie fut signifiée au Syndic des Libraires. Dans la *Seconde partie* de ses *Œuvres*, publiée en 1623, il nia les pièces qu'on lui attribuait : « On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style ny de mon humeur. J'ay voulu que la justice en sceut l'auteur pour le punir. Mais les libraires n'en cognoissent à ce qu'ils disent, ny le nom, ny le visage, et se trouvent eux-mesmes en la peine d'estre chatiez pour cest imposteur... » Théophile se retourna aussitôt contre le Père Garasse, dont la *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps* était en cours d'impression. Il mit opposition à la publication de cet ouvrage et en obtint la saisie. Mais la Compagnie de Jésus, forte de ses appuis dans la magistrature, fit accorder la mainlevée de l'opposition. Alors, le poète se sentit perdu. Surveillé par des espions qui épiaient tous ses actes et notaient ses conversations, il changeait chaque soir de domicile. La *Seconde partie* de ses *Œuvres* parut en juin 1623 en même temps qu'une troisième édition de la première partie. La préface est une sorte d'apologie de sa vie : il sentait que Garasse ajouterait aux témoignages qu'il avait recueillis sur son athéisme, au libertinage des pièces du *Parnasse*, l'accusation d'épicurisme à quoi pouvait donner lieu nombre de poésies de la *Seconde Partie des Œuvres*. Les craintes du poète se réalisèrent sans tarder. Le 11 juillet 1623, sur la requête du Procureur général, le Parlement ordonnait son arrestation, celle de Frénicle, de Colletet et de Berthelot, comme auteurs principaux du *Parnasse Satyrique*, et l'ouverture d'une information contre les libraires Estoc et Sommaville. Théophile se cacha à Chantilly, mais deux arrêts successifs le condamnèrent comme contumace, en compagnie de Berthelot, Colletet et Frénicle, à faire amende honorable devant Notre-Dame puis à être brûlé vif. L'arrêt reçut immédiatement son exécution ; du moins Théophile fut brûlé en effigie avec tout ce que l'on avait pu ramasser de ses ouvrages, y compris la tragédie de *Pyrame et Thisbé*. Il en fut à peu près de même pour les co-accusés (19 août 1623). La veille, par une coïncidence significative, la *Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps, ou prétendus tels, contenant plusieurs maximes pernicieuses à la Religion, à l'Estat et aux bonnes mœurs*, s'achevait d'imprimer chez Sébastien Chappelet, qui la mit

en vente vers le 25 du même mois. C'est un réquisitoire en règle contre l'athéisme et le libertinage de mœurs, écrit avec verve et passion, dans lequel Garasse ne perd jamais Théophile de vue, depuis le *Traité de l'Immortalité de l'Ame*, jusqu'au *Parnasse Satyrique*, sans oublier les autres œuvres.

Théophile, sur le point d'être découvert dans l'asile que lui offrait à Chantilly le duc de Montmorency, se réfugia dans une ferme du Catelet, avec l'intention de franchir la frontière du Cambrésis et de gagner l'Angleterre. Vers le 15 septembre, parut sous le manteau une seconde édition du *Parnasse*, comme pour renflammer le zèle du Procureur général et celui des limiers attachés à la poursuite du poète.

Celui-ci fut arrêté le 17 septembre. Transféré de la forteresse du Catelet dans les cachots de Saint-Quentin, il devait y rester plus d'une semaine, pour être finalement incarcéré dans la tour de Montgommery. Le 4 octobre commença la nouvelle information contre Théophile, à la requête du Procureur général. L'instruction s'ouvrit le 17 novembre. Le P. Garasse, piqué du pamphlet de François Ogier, Prieur de Chameil (*Jugement et censure du Livre de la Doctrine Curieuse*, Paris, 1623) — lequel s'était scandalisé, dit M. Lachèvre, « de voir un religieux réfuter les athéistes et les libertins avec une grossièreté de langage digne de Tabarin » — le P. Garasse, donc, ne négligea pas un si beau prétexte d'exécuter ses ennemis. Il fit paraître, en janvier 1624, l'*Apologie du P. Garassus, de la Compagnie de Jésus, pour son livre contre les Athéistes et libertins de notre siècle, et réponse aux censures et calomnies de l'auteur anonyme*. Sur les vingt-cinq chapitres de l'*Apologie*, il en consacra trois à Théophile, dans lesquels il analyse ce qu'avait négligé sa *Doctrine Curieuse*. Ces chapitres devaient servir à Mathieu Molé pour son laborieux interrogatoire. Ogier et Garasse se réconcilièrent; Théophile perdait un défenseur et gagnait, d'autre part, un nouvel ennemi dans le mystérieux Jean de Lannel, auteur du *Romant satyrique* (1624), où le poète est représenté comme le coryphée de l'Athéisme.

Le prisonnier de la tour de Montgommery répandait de temps à autre, avec la complicité d'un geôlier et de son frère Paul, des plaintes, des requêtes et des justifications, que recueillaient avidement les imprimeurs. Dans sa *Prière aux Poètes de ce Temps* (1624) il en appela à Malherbe, Hardy, Porchères, Bois-Robert, Saint-Amant, Gombault et Maynard, mais ceux-ci restèrent prudemment à l'écart. Maynard devait même laisser attribuer à son confrère des pièces anonymes du *Parnasse*, desquelles il était l'auteur. Le disciple de Malherbe, et Malherbe lui-même, en assistant impassibles à la condamnation du dernier disciple de Regnier et de la vieille école satirique, se préparaient un triomphe définitif, sans

entrave et sans adversaire. Théophile ne trouva pour se défendre que le futur collecteur de ses *Œuvres* complètes, le brave Georges de Scudéry, dont les vers généreux circulèrent manuscrits jusqu'en 1627 ou 28. Entre le 6^e interrogatoire et l'arrêt du Parlement, Guez de Balzac publia, à la fin de mai 1625, un recueil de ses lettres, chez Toussaint du Bray. Deux de ces lettres, qui concernent Théophile, ne font pas honneur au caractère de l'épistolier. Enfin, l'arrêt fut rendu le 1^{er} septembre 1625 : il annulait la première sentence, mais condamnait Théophile au bannissement perpétuel. Le poète, après avoir successivement habité le château de Selles, propriété du comte de Béthune, le château de Champsauve et celui de Chantilly, mourut d'un accès de fièvre tierce, dans le petit hôtel du duc de Montmorency, le 25 septembre 1626.

Ce résumé du procès de Théophile est forcément très succinct. On en trouvera tout le détail dans les deux volumes de M. Frédéric Lachèvre, ainsi qu'une nomenclature des pièces incriminées et la reproduction des pièces niées et avouées par le poète. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui concerne notre sujet. La *Satyre Première*, sur l'Homme, et à la louange des bêtes qui suivent la nature, avait déjà paru dans les *Délices Satyriques* (1620) et le *Second Livre des Délices* (1620), avant d'être insérée dans les *Œuvres*. Théophile la nia, en lui opposant l'Ode : *Heureux tandis qu'il est vivant*, où il a professé, dit-il, « la créance de Notre-Seigneur Jesus-Christ et sa seule foy ». La *Seconde Satyre*, parue sous son nom dans le *Second Livre des Délices*, est celle contre Conchine. Le poète la nia également, ainsi que la *Satyre Troisième*, primitivement intitulée *Élégie à une Dame*, dans le *Second Livre des Délices*. C'est la *Satyre* que nous publions. On y remarquera un emprunt à Regnier : *La règle me desplaist, j'ecris confusément*. Le vieux poète avait dit : *j'ecris confusément et me plaist de le faire*. » D'ailleurs, tout le passage de Théophile est une paraphrase de son maître. La pièce obscène intitulée : *A un marquis (Satyre)* fut niée par le poète; et les satires qui portent pour titres : *Pour une jeune Dame*, et *Fureur d'Amour*, sont de Maynard. Enfin, le tome I du Recueil de Sercy (1653) renferme une *Satyre de feu Théophile sur les diverses humeurs et fortune des hommes* : elle appartient à Paul Hay du Chastelet (voir cet article); la *Satire sur l'ignorance de quelques Courtisans que l'on void à la Cour*, attribuée à Théophile dans la singulière édition d'Esprit Aubert (*Œuvres de Théophile*, Avignon, 1633), ne porte aucunement la marque de son style : elle nous paraît être de Jean Le Blanc. Cette satire est anonyme dans les *Délices Satyriques*, 1620.

Les pièces en vers et en prose, pour ou contre Théophile, sont trop nombreuses pour être citées ici. M. Lachèvre en a donné une liste détaillée, au tome II de son ouvrage, pp. 280-285. Nous ne

citerons que l'*Ateinte contre les impertinences de Théophile, Ennemy des bons Esprits*, 1624. C'est une réplique en prose au premier chapitre du *Fragment d'une Histoire Comique*, lequel contient une attaque contre Ronsard et les Anciens. On lira plus loin la *Remonstrance de Philotée à quelques siens amis Courtisans*, du même Claude Garnier.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Œuvres du SIEUR THEOPHILE*, 1621, 2 édit.; — 1622, 2 édit.; — 1623, 3 édit.; — *Recueil de toutes les pièces faites par THEOPHILE, depuis sa prise jusques à présent...* 1625, 1626; — *Les Œuvres du SIEUR THEOPHILE, revuës, corrigées et augmentées*, 1626, 2 édit.; — *Les Œuvres de THÉOPHILE divisées en trois parties. La première contenant l'immortalité de l'âme, avec plusieurs autres pièces. La seconde, les Tragédies. Et la troisième, les Pièces qu'il a faites pendant sa prison jusqu'à présent...*, 1627, 2 édit.; — *Les Œuvres du SIEUR THEOPHILE, etc.*, 1628, 2 édit.; — 1629, 2 édit.; — 1630, 2 édit.; — 1631, 1632, 1633, 36, 41, 42, 43, 45, 48, 50, 51, 56, 58, 60, 61, 64, 68, 76, 77, etc. *Les Œuvres de THEOPHILE divisées en trois parties...* 1696; — *Nouvelles Œuvres de feu M^r THEOPHILE, composées d'excellentes Lettres Françoises et Latines...* 1641, 1648, 1656; — *Œuvres complètes de THEOPHILE*, éd. ALLEAUME, 1855; — REMY DE GOURMONT, *Choix des poésies de THÉOPHILE dans la Collection des plus belles pages*, Mercure de France, 1908; — *Nouveau Recueil de diverses poesies du sieur THEOPHILE, la plus part faites durant son exil*, 1622, 1624, 1625; — *Recueil de toutes les pièces de THEOPHILE, commençans à l'arrest de la Cour, et généralement tout ce qui s'est fait pour et contre luy depuis sa prison jusques à présent*, 1624; — *THÉOPHILE au Roy, sur son Exil avec la Prière du dit THÉOPHILE aux Poètes de ce temps, et la Maison de Silvie, et plusieurs autres Pièces*, 1626; — *Nouveau Recueil de diverses poésies du SIEUR THEOPHILE, la plus part faites durant son Exil*, 1627, 2 édit.; — *Eloges du duc de Luynes avec l'advis au Roy. Ensemble les Répliques*, 1620; — *THÉOPHILE au Roy sur ses victoires*, 1620; — *Le bannissement de THÉOPHILE, présenté au Roy*, 1620; — *Vers présentés au Roy. Sur l'exil de THEOPHILE*, 1620, 2 édit.; — *Plainte de THEOPHILE à un sien amy. Pendant son absence*, 1623; — *Les Aventures de THEOPHILE au Roy. Par luy faites pendant son Exil, en un vieux désert où estoit sa retraicte, sur le subject de sa fuite, de ses passages, de sa prise, et le désespoir de sa prison*, 1624; — *La Penitence de THEOPHILE*, 1624; — *Requête de THEOPHILE au Roy*, 1624; — *THEOPHILUS in carcere*, 1624; — *Apologie de THEOPHILE*, 1624, 2 édit.; — *Requête de THEOPHILE, A Nosseigneurs de Parlement*, 1624; — *Lettre ou complainte de THEOPHILE à MM. du Parlement de Paris*, 1624; — *Très humble requête du THEOPHILE, à Monseigneur le Premier Président*, 1624; — *Lettre de THEOPHILE*,

à Monsieur de Verdun, Premier Président, et au Parlement de Paris, 1624; — Remerciement de THEOPHILE à Corvedon, 1624; — Prière de THEOPHILE aux Poètes de ce temps. Ensemble la Compassion de Philothée aux misères de Théophile, 1624; — Lettre de THEOPHILE à son frère, 1624; — Epistre de THÉOPHILE à son bon amy, 1624; — La Maison de Silvie, par THEOPHILE, 1624; — Factum de THEOPHILE. Ensemble sa requeste présentée à Nosseigneurs du Parlement, 1625; — Vers de THEOPHILE, présentez au Roy, 1625; — Requeste de THEOPHILE au Roy. Sur l'eslargissement des Prisonniers, 1625; — Apologie au Roy, 1625, 1626; — Les dernières œuvres de THÉOPHILE à son amy Alcidon sur le sujet de sa Solitude, 1627; — Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé, 1626, 1627, 1628 (remise en circulation sous ce titre : *La tragédie de Monsieur de Vendosme et de Monsieur le grand Prieur son frère, dans le bois de Vincennes* à leur grand regret. Faict par THEOPHILE devant que de mourir 1626); — La Tragédie de Pasiphaé..., 1627, 1628, 1631 (réimpr. Gay, 1862). On trouve des poésies de Théophile dans le *Cabine, des Muses*, 1619; *Le second Livre des Délices*, 1620; les *Délices Satyriques*, 1620; *La Cresme des bons vers*, 1622; *Le Parnasse des Poètes Satyriques*, 1622; — *La Quint-essence Satyrique*, 1622; — *Le Parnasse Satyrique du sieur THÉOPHILE*, 1625; — *Le jardin des Muses*, 1643; — *L'Hortus epitaphiorum selectorum*, 1648; — *Les Muses Illustres*, 1658; — *Les Poésies choisies de Messieurs Corneille, Boissier, etc.*, 1660; — *Le Recueil des plus belles pièces des poètes françois*, 1692.

A CONSULTER. — GARASSE, *Doctrine curieuse des beaux esprit de ce temps*, 1623; — *Mémoires*, 1861 (publ. par NISARD); — *Jugement et censure du Livre de la Doctrine curieuse...*, 1623; — *Apologie du Père François Garassus... pour son livre contre les Athéistes et Libertins de nostre siècle, etc...*, 1624; — *Correction fraternelle sur le jugement et censure du livre de la Doctrine curieuse, du R.P.F. Garasse, à un certain anonyme, etc...*, 1624; — *Response de GARASSE aux mesdisans*, 1624; — *Lettre du PERE FRANÇOIS GARASSUS... à Monsieur Ogier, touchant leur reconciliation, et response du sieur Ogier sur le mesme sujet*, 1624; — *Response du sieur Hydaspes au sieur de Balzac, sous le nom de Socraton, touchant l'anti-Theophile et ses escrits*, 1624; — *Recueil des Epitaphes faictes sur Théophile*, 1626; — *Le Trespas de Théophile*, 1625 [1626]; — *Nouveau Jugement de ce qui a esté dict et escrit pour et contre le livre de la Doctrine Curieuse... Dialogue*, 1625. — MÉNAGE, *Anti-Baillet*, n° 97. — NICERON, *Mémoires*, n° 98, t. XXXVI. — GOUJET, XIV, 363. — CHORIER, *Vie du Président Boissot*, 1680. — HAAG, *La France Protestante*, n° 149, t. IX. — SERRET, *Etudes sur Theophile de Viau*, 1864. — E. DE SAINT AUBAN, *Le procès d'un homme de lettres*

en 1623..., 1885. — ANDRIEU, *Théophile de Viau, étude bio-bibliographique*, 1887. — CH. GARRISSON, *Paul de Viau, Capitaine huguenot, frère du poète Théophile*, 1892; — *Théophile et Paul de Viau*, 1899. — RITTER, *Balzac et Théophile, leur voyage en Hollande* (Rev. d'hist. littér., 1902). — FAGUET, *Rev. des Cours et Confé.*, 1905. — KATHE SCHIRMACHER, *Théophile de Viau, Sein Leben und seine Werke*, 1897. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Le procès du poète Théophile de Viau, publication intégrale des pièces inédites des Archives Nationales*, 2 vol., in-8°, 1909; — *Disciples et successeurs de Théophile de Viau*, 1911; — *Une seconde revision des œuvres du poète Théophile de Viau, publiée en 1633 par Esprit Aubert... suivie de pièces de Théophile qui ne sont ni dans l'édition d'Esprit Aubert (1633) ni dans celle d'Alleaume (1855)*, 1911; — *Un mémoire inédit de François Garassus adressé à Mathieu Molé pendant le procès de Théophile* (Extr. de la Rev. d'hist. littér. de la France, 1911); — *La querelle des Anciens et des Modernes : une première attaque inconnue de Claude Garnier...* (extr. du Bull. du Biblioph., 1912); — *Bibl. des Rec. Collect. de poés.*; — *Rec. Livres et Satyr.*; — *Deux Plaquettes Inconnues sur Théophile de Viau* (Revue des Livres anciens, t. I, 1914, p. 244). — EDM. MAIGNIEN, *Notes bibliographiques sur q. q. éd. des œuvres de Théoph. de Viau*, 1911. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poét. franç. XVII^e siècle*, t. I. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *le Livret de Folastries de Pierre de Ronsard*, 1920. — SIGOGNE, *Œuvres Complètes*, 1920. — *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

SATYRE TROISIÈME

Si vostre doux accueil n'eust consolé ma peine,
 Mon ame languissoit, je n'avois plus de veine,
 Ma fureur estoit morte, et mes esprits, couverts
 D'une tristesse sombre, avoient quitté les vers.
 Ce mestier est penible, et nostre saint estude
 Ne cognoist que mespris, ne sent qu'ingratitude;
 Qui de nostre exercice ayme le doux soucy,
 Il hayt sa renommee et sa fortune aussi.

Le sçavoir est honteux, depuis que l'ignorance
A versé son venin dans le sein de la France.
Aujourd'huy l'injustice a vaincu la raison,
Les bonnes qualitez ne sont plus de saison,
La vertu n'eust jamais un siecle plus barbare,
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare ⁽¹⁾.
Si Platon revenoit au siecle d'aujourd'huy,
Le moindre maquereau se moqueroit de luy.
Fortune est seulement aux vertueux severe :
La bonne conscience est sœur de la misere.
Si le Ciel m'avoit fait un de ces gros prelatz,
De tous les fils du Ciel on me croiroit l'Atlas;
Si j'estois cardinal, et fussè-je une beste,
Mon chapeau couvriroit les defauts de ma teste.
Le moyen plus aisé de bien fort profiter
Et d'acquérir beaucoup, c'est ne rien meriter;
Plus il nous faut de bien, plus le destin est chiche,
Et se monstre prodigue alors que l'on est riche.
Celuy qui dans les cœurs met le mal ou le bien
Laisse faire au destin sans se mesler de rien :
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'ame au monde
Ne trouve à son plaisir la nature feconde,
Et que son influence, encore à pleines mains,
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains;
Parmy tant de fuseaux la Parque en sçait retordre
Où la contagion du vice n'a sceu mordre,
Et le ciel en faict naistre encore infinité
Qui retiennent beaucoup de la divinité,
Des bons entendemens qui sans cesse travaillent
Contre l'erreur du peuple, et jamais ne defaillent,
Et qui, d'un sentiment hardy, grave et profond,

(1) Les douze vers qui suivent ont été ajoutés, d'une écriture du XVIII^e siècle, en marge de l'exemplaire des *Delices* de Daniel du Monstier, le célèbre peintre et portraitiste. Ce volume est aujourd'huy à la Bibliothèque Mazarine.

Vivent tout autrement que les autres ne font.
Mais leur divin genie est forcé de se feindre
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre;
La coustume et le nombre autorise les sots :
Il faut aymer la cour, rire des mauvais mots,
Acoster un brutal, luy plaire, en faire estime;
Lors que cela m'advient, je pense faire un crime,
J'en suis tout transporté, le cœur me bat au sein,
Je ne crois plus avoir l'entendement bien sain,
Et, pour m'estre souillé de cest abord funeste,
Je croy long-temps après que mon ame a la peste.
Cependant, il faut vivre en ce commun malheur,
Laisser à part esprit, et franchise, et valeur,
Rompre son naturel, emprisonner son ame,
Et perdre tout plaisir pour acquerir du blasme.
L'ignorant, qui me juge un fantasque resveur,
Me demandant des vers croit me faire faveur,
Blasme ce qu'il n'entend, et son ame estourdie
Pense que mon sçavoir me vient de maladie.
Mais vous, à qui le Ciel, de son plus doux flambeau,
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infames,
Ny l'obscur fureur de ces brutalles ames,
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts;
Vous avez un genie à voir dans les courages,
Et qui cognoist assez mon ame et mes ouvrages.
Or, bien que la façon de mes nouveaux escrits
Differe du travail des plus fameux esprits,
Et qu'ils ne suivent point la trace accoustumee
Par où nos escrivains cherchent la renommee,
J'ose pourtant pretendre à quelque peu de bruit,
Et croy que mon espoir ne sera point sans fruit.
Vous me l'avez promis, et, sur ceste promesse,
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse;
Je ne veux reclamer ny Muse, ny Phœbus;

Grace à Dieu, bien guery de ce grossier abus,
Pour façonner un vers que tout le monde estime,
Vostre contentement est ma dernière lime;
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,
Et n'avez, en jugeant, pour but que la raison;
Aussi mon sentiment à vostre adveu se range,
Et ne reçoit d'autrui ny blâme ny louange.
Imite qui voudra les merveilles d'autrui.
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour luy;
Mille petits volleurs l'escorchent tout en vie.
Quand à moy, ces larcins ne me font point d'envie;
J'approuve que chascun escrive à sa façon :
J'ayme sa renommée et non pas sa leçon.
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style,
Et de tant d'ornemens qu'on trouve en luy si beaux,
Joignent l'or et la soye à de vilains lambeaux,
Pour paroistre aujourd'huy d'aussi mauvaise grace
Que parut autrefois la corneille d'Horace.
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils
Pourra s'apparier la rime de Memphis;
Ce Liban, ce turban et ces rivières mornes
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes;
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.
J'en cognois qui ne font des vers qu'à la moderne,
Qui cherchent à midy Phœbus à la lanterne,
Grattent tant le françois qu'ils le déchirent tout,
Blasant tout ce qui n'est facile qu'à leur goust;
Sont un mois à cognoistre, en tastant la parole,
Lors que l'accent est rude ou que la rime est mole;
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,
Et que leur renommée est franche du tombeau,
Sans autre fondement sinon que tout leur aage
S'est laissé consommer en un petit ouvrage;
Que leurs vers dureront au monde, précieux,

Pource qu'en les faisant ils sont devenus vieux.
De mesmes l'areignee, en filant son ordure,
Use toute sa vie et ne faict rien qui dure.
Mais cet autre poëte est bien plein de ferveur :
Il est blesme, transi, solitaire, reveur,
La barbe mal peignee, un œil branslant et cave,
Un front tout renfrongné, tout le visage have,
Ahane dans son lict, et marmotte tout seul,
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul,
Grimasse par la rue, et, stupide, retarde
Ses yeux sur un object sans voir ce qu'il regarde.
Mais desja ce discours m'a porté trop avant :
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent.
D'une insensible ardeur peu à peu je m'esleve,
Commençant un discours que jamais je n'acheve.
Je ne veux point unir le fil de mon subject ;
Diversement je laisse et reprens mon object.
Mon ame, imaginant, n'a point la patience
De bien polir les vers et ranger la science.
La reigle me desplaist, j'escris confusement :
Jamais un bon esprit ne fait rien qu'aisement.
Autresfois, quand mes vers ont animé la sceine,
L'ordre où j'estois contrainct m'a fait bien de la peine.
Ce travail importun m'a long-temps martyré,
Mais en fin, grace aux Dieux, je m'en suis retiré.
Peu, sans faire naufrage et sans perdre leur ourse,
Se sont aventurez à ceste longue course :
Il y faut par miracle estre fol sagement,
Confondre la memoire avec le jugement,
Imaginer beaucoup, et, d'une source plaine,
Puiser tousjours des vers dans une mesme veine.
Le dessein se dissipe, on change de propos
Quand le stile a gousté tant soit peu de repos.
Donnant à tels efforts ma premiere furie,
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie ;
Mais il me faut resoudre à ne la plus presser ;

Elle m'a bien servy : je la veux caresser,
Luy donner du relasche, entretenir la flame
Qui de sa jeune ardeur m'eschauffe encore l'ame.
Je veux faire des vers qui ne soient pas contrainsts,
Promener mon esprit par des petits desseins,
Chercher des lieux secrets où rien ne me desplaise,
Mediter à loisir, resver tout à mon aise,
Employer toute une heure à me mirer dans l'eau,
Ouyr, comme en songeant, la course d'un ruisseau,
Ecrire dans le bois, m'interrompre, me taire,
Composer un quatrain sans songer à le faire.
Après m'estre esgayé par ceste douce erreur,
Je veux qu'un grand dessein reschauffe ma fureur,
Qu'un œuvre de dix ans me tienne à la contraincte
De quelque beau poëme où vous serez dépeinte.
Là, si mes volonteZ ne manquent de pouvoir,
J'auray bien de la peine en ce plaisant devoir.
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,
Il faudroit inventer quelque nouveau langage,
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux
Que n'ont jamais pensé les hommes et les Dieux.
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,
Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle.
Qu'Heleine resuscite, elle aussi rougira
Par tout où vostre nom dans mon ouvrage ira.
Tandis que je remets mon esprit à l'eschole,
Obligé dès long-temps à vous tenir parole,
Voicy de mes escrits ce que mon souvenir,
Desireux de vous plaire, en a peu retenir.

*(Le Second Livre des Delices de la poesie
françoise, 1620.)*

SALOMON CERTON

Salomon Certon naquit à Gien, vers 1550. Lié avec Baif et Rapin, alors qu'il étudiait la Médecine et le Droit à l'Université de Paris, il se laissa entraîner à quitter ses études pour se livrer à la poésie. Il obtint, on ne sait comment, une charge de Conseiller-notaire et Secrétaire de la Chambre du Roi, et trouva dans cet emploi le temps de traduire en vers *l'Iliade*, *l'Odyssée*, ainsi que la *Batrachomyomachie* et les *Hymnes* attribuées à Homère. Il publia sa version de *l'Odyssée* en 1603, et la présenta au Roi Henri IV, le 1^{er} janvier 1604. Mais, n'en recevant pas la récompense qu'il croyait mériter, il se plaignit avec amertume, à la fin de l'édition complète de 1615, que le roi n'imitât pas son aïeul, lequel « guer-donna » Hugues Salel d'une bonne abbaye pour sa traduction d'Homère. Les humanistes ne témoignèrent pas à Certon la même indifférence : ils l'estimèrent pour sa fidélité textuelle, bien que son style soit désagréable et sa prosodie négligée, que l'un et l'autre, enfin, ne s'accordent pas avec l'élégance de l'original. Certon était âgé quand il laissa publier ses *Vers Leipogrammes et autres Œuvres de Poésie*, d'où nous extrayons l'invective *Contre un Soudart*. S'étant trouvé chez l'un des Estienne avec quelques amis, on parla des *Vers Leipogrammes*, pièces épigrammatiques, où il manque à chacune une lettre de l'alphabet. Estienne loua ces petits ouvrages qu'il savait que Certon avait composés dans sa jeunesse, et dont il possédait une copie. Le poète avoua s'être diverti jadis à ces bagatelles, mais témoigna qu'il serait fâché qu'on les fît connaître au public. On ne voulait, sans doute, qu'obtenir l'aveu de sa paternité, et bien que l'on feignît de se rendre à ses raisons, les *Vers Leipogrammes* parurent sans le consentement de leur auteur, imprimés à Sedan par Jean Jannon, en 1620. On y trouve des Sonnets, des Odes en vers mesurés, des Sestines, des Psaumes, des épigrammes françaises et latines, des *Vers Chrétiens*, et une traduction de *l'Eloge du Chou*, composé par de Thou en latin. Cotignon de La Charnays, qu'un libraire baptisa Théophile le Jeune

pour écouler son édition, a fait, dans le *Combat des Muses*, un éloge outré de Salomon Certon, où il feint qu'Homère le représente aux Sœurs de Phœbus comme un autre lui-même. C'est passer les bornes de la complaisance et du ridicule.

La satire que nous publions se rattache par la langue et la prosodie aux dernières années du siècle précédent, où elle fut peut-être écrite contre quelque lansquenet de la Ligue, car l'on pense que l'auteur était protestant. Elle pourrait tout aussi bien figurer parmi les Satyres du xvi^e, mais l'on sait combien la démarcation entre le déclin et le début d'un siècle à l'autre est arbitraire et difficile... Enfin, nous n'accordons qu'une demi-créance à ces auteurs qui prétendent avoir été contraints de publier leurs *juvenilia*, où leur âge mûr trouve toujours moyen d'introduire des corrections et quelques pièces nouvelles destinées à réparer ou à soutenir les imperfections de l'édifice.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Odyssée d'Homère, de la version de SALOMON CERTON, Conseiller, Notaire et Secrétaire du Roi, Maison et Couronne de France, et Secrétaire de la Chambre de Sa Majesté*, Paris, 1603, in-8°; — *Les Œuvres d'Homère, prince des Poètes : assavoir l'Iliade, l'Odyssée (revue et corrigée), la Batrachomyomachie, les hymnes, et les épigrammes. Le tout de la version de SALOMON CERTON*. Paris, 1615, 2 vol. in-12; — *Vers Leipogrammes et autres Œuvres en Poésie de S. C. S. D. R.* (Salomon Certon, Secrétaire du Roi, Sedan, 1620, in-12); — Attribution : *Geneva, carmen hervicum in Genevæ laudem, quod ejus descriptionem et mores complectitur*. Genève, 1618, in-4°. Voir en tête de l'avertissement de G. DE SALUSTE DU BARTAS, Paris, L'Huilliers, 1584, in-4°, *Épître en vers alexandrins*, sign. C. H.

A CONSULTER. — GOUJET, t. IV et t. XV. — LA CROIX DU MAINE, t. II, p. 399, exemplaire de l'abbé de Saint-Léger, Bibl. nat. Rés. Q. 206. — SENNEBIER, *Hist. Litter. de Genève*; — *Biograph. univ.* MICHAUD.

CONTRE UN SOUDART

Soudart enflé d'arrogance et de gloire,
Qui pense avoir, m'appellant Escritoire,
Bien rencontré, qui, d'un ris éclatant,
Vas ce beau mot si souvent repetant;
Qui crois encor me faire grande injure :
Viens m'escouter, grand monstre de nature,
Grand fioland, car je te veux monstrier
Que mieux que toy je sçay bien rencontrer.
Tu apprendras (au moins si tu sçais lire),
En mes discours, ô des soudars le pire !
Que mon mestier doit emporter le pris
Dessus le tien, que jamais tu n'appris ;
Tu connoistras s'il eschet preference
Du cruel meurtre à la douce innocence,
Et si les doux doivent tenir leur rang
Sur les cruels qui respandent le sang.
Et, cela faict, mon pinceau et ma lyre
S'esgayeront à te peindre et descrire,
Puis, faisant fin de te représenter,
Le diable après te peut bien emporter.

C'est de tout temps que l'injuste arrogance
En a voulu à la simple innocence ;
C'est de tout temps que les cruels meschans
Ont respandu le sang des innocens.

Le juste Abel vit l'outrageuse espee
Du fier Caïn dedans son sang trempee,
Caïn, soudart, sanguinaire, envieux,
Traistre, meurtrier, cruel, ambitieux ;
De ce sanglant, chef de toute ruine,
Tous les soudars ont pris leur origine.

Seth, succédant à la juste bonté
Du doux Abel, le patron a esté
De tous ceux-la dont l'humeur debonnaire
A peu à Dieu agréer et complaire.
Abel et Seth, qui sans cesse chantoient
Hymnes à Dieu, par escrit les mettoient,
Aimans autant la paisible écriture
Comme Caïn la guerre et forfaiture.

Lamech, soudart, au sang se delecta,
En sa fureur son glaive ensanglanta;
Enoch, prophete, escrivain des louanges
Du Dieu vivant, monta avec les Anges.

Les fiers Geants, qui la terre usurpoient,
Estoient soudarts, pilloient, battoient, frapportoient,
Despitoient Dieu, et leurs forfaits horribles
Tiroient du ciel les vengeances terribles.
Noë, simplet, debonnaire, preschoit
L'ire de Dieu, d'adoucir les taschoit,
Prenoit la plume, et, Secrétaire et Juge,
Leur déclaroit l'eau du prochain deluge.
L'ire de Dieu ces soudarts engloutit,
Et sa douceur Noë en garentit.

Il eut trois fils, les deux comme leur pere
Eurent l'esprit doux, humble, et debonnaire,
Mais le troisieme, arrogant, contempteur,
Fut un soudart, de son pere moqueur;
Il eut nom Cham, et de luy descendirent
Soudars cruels qui mille maux commirent.

Le bon Abram eut deux enfans divers,
Isaac paisible et Ismaël pervers;
L'un du grand Dieu prophete et secretaire,
L'autre soudart, cruel et sanguinaire.

Le doux Isaac deux enfans eut en don
De Dieu aussi, et Jacob, et Edom;
Jacob estoit humble, doux et paisible,
Edom cruel, vindicatif, terrible;
Jacob servoit son pere en la maison,
Edom chassoit, aimoit la venaison;
Jacob avoit en amour l'escriture,
Edom jonoit sa primogeniture;
Jacob dressoit tousjours à Dieu ses vœux,
Edom juroit, portoit de grands cheveux,
En vray soudart; aimoit à estre brave,
Vouloit qu'à luy son frere fust esclave.

Le bon Jacob des douze fils qu'il eut
Presque de tous mal et douleur receut;
Les dix plus grands faisoient tout à leur guise,
Suivoient quasi l'estat de soudardise,
Battoient, trappoient, à leur pere ennuieux,
Fascheux à tous, sur leur frere envieux,
Tant envieux qu'en fin ils le vendirent,
Et à la mort peu s'en fallut le mirent:
Vrais devanciers des soudars d'aujourd'huy
Qui ne font rien que mal, qu'outrage, ennuy;
Qui pour le bien le mal, malheureux, rendent,
Et pour argent leurs plus grands amis vendent.

Si je vouloy poursuivre au long le fil
Du docte esprit, tant sacré que gentil,
Je monstreroy que les douces natures
Ont tous aimé les doctes escritures
Et le sçavoir exquis et précieux;
Mais que les fiers, cruels, et vitieux,
Ont abhorré les sciences honnestes,
Et ont vescu comme cruelles bestes,
Ont tous cerché les meurtres, les hazards,
Les trahisons, ont tous esté soudars,

Ont tous esté buttes de tout diffame,
Comme tu es, ô grand colosse infame,
O grand bravache, orgueilleux, insolent,
Coupe-jarret, vanteur, et fioland !

Or çà, je veux maintenant te descrire,
Je te veux peindre, et sur ma plume dire
Tes qualitez, quel homme tu nasquis,
Quel tu parvins, et tel que tu vesquis;
Je ne diray pourtant en nulle sorte
Ton nom meschant, pour l'honneur que je porte
A un, duquel je suis autant ami
Comme je suis ton mortel ennemi,
Dont la vertu m'est autant pretieuse
Comme je hay ton humeur vicieuse.
Pour son respect je ne te nommeray,
Et à ton nom ce coup pardonneray,
Puis qu'il t'avoue, et contre ton merite,
Veut faire cas de chose si petite,
M'estonnant fort que luy, tant vertueux,
Cherisse un monstre aussi presumptueux.

Bastarde estoit celle qui fut ta mere;
On ne sçait pas, au vray, qui fut ton pere;
Vray est que cil qui pere te traictoit
Rien que paisant en ce temps la n'estoit.
Gardeur de porcs tu fus en ta jeunesse,
Jusques au temps qu'ayant un peu d'adresse
Avec la force, on te donna les bœufs,
Desquels tu fus le gardien mal soigneux,
Et puis après tu fus à la charrue.

Or, en ce temps, la guerre estant venue,
Quelques soldats ayant logé chez vous,
Pour t'emmener t'accablèrent de coups.
Tu leur portois, mais de fort bonne grace,

Le chauderon, la cuillier, la besasse,
Fus leur goujat; de ton soul la moitié
Pas ne mangeois, et si allois à pié,
Jusques à tant que, pour porter sa male,
Ton maistre eut pris une vieille cavale,
Où il te mit à grand'peine dessus.
Alors en toy quelque espoir tu conceus
De parvenir, et de voir tes miseres
A quelque fin. Tu fis des estrivieres
De bonne corde, et montas sur le bast.
Il n'y eut plus poule qui t'eschappast,
Le gras mouton n'estoit plus en iranchise,
Et la brebis estoit de bonne prise.
Ce fut alors que tu mis en ton cœur
Que tu pourrois un jour estre voleur,
Car tu t'allas hazarder à la vache.
Il n'y eut plus secret, musse, ne cache
Qui se sauvast, et serreur diligent,
Tirois encor de tes hostes argent.
Tu serrois tout, mettois tout en la male,
Mais tu estois tousjours couvert de gale
Et de farcin, comme encore tu l'as,
Et si jamais, je croy, n'en gueriras.

Tu devins grand, faisant cest exercice,
Grandas de corps, mais plus grand de malice,
Et fus long temps miserable goujart,
Quand tu voulus te faire en fin soudart.
Lors, tu te fis d'une cotte un mandille,
Que tu avois desrobee à la fille
De ton hostesse, et ce mandille estoit
De couleur bleue, et fort bien te vestoit;
D'une autre cotte en couleur rouge et grosse,
Tu te fis faire après un haut de chausse,
Et d'une nappe, acquise en mesme poinct,
Nappe d'Eglise, on te fit un pourpoint;

A ton chapeau cousus une medaille
De plomb jauni, chapeau de belle paille.
Tu achetas après, d'un gros valet,
Pour arquebuze un gros fouet de mulet;
Ta meche estoit d'une corde deffaicte,
Dont on lioit le bois sur la charrette;
Ton fourniment d'une corne de bœuf;
Ton poulverin de beau fer blanc tout neuf;
Et ton espee, ô soudart mal-nabile !
Tu l'achetas du bourreau de la ville;
Mais à ton maistre, en partant, finement,
Tu sceus fort bien desrober la jument.
Tu fus alors un brave et galand homme,
Tu pensas mesme estre un gros gentilhomme,
Comme tu dis à ceste heure que t'es,
Et le veux faire croire à des valets.
Mais la vertu à tes faicts ne s'esgale.
Si estois-tu tousjours couvert de gale
Et de farcin, comme encore tu l'as,
Et si jamais, je croy, n'en gueriras.

Or, te voilà soudart, à la malheure
Des pauvres gens, où tu feras demeure.
Hé ! que de maux, bon Dieu, tu leur feras !
Tu les battras, tu les rançonneras;
Que tu feras d'extorsions infames !
Tu forceras leurs filles et leurs femmes,
Les vieilles gens tu mettras en prison,
Les contraindras de te payer rançon,
Leur donneras et la genne et la corde,
Cruel voleur, et sans misericorde,
Monstre sanglant, des hommes deshonneur,
Dans les logis tousjours hardi preneur,
Voleur aux champs, au combat sans courage,
Propre, sans plus, à garder le bagage.
Au demeurant, ambitieux, vanteur,

Presomptueux, hautain, fier, et menteur,
Brave au caquet, aux mains tremblant et pale;
Si avois-tu encor' alors la gale
Et le farcin, comme encore tu l'as,
Et si jamais, je croy, n'en gueriras.

Or, comme on voit que les guerres civiles
Ont ce malheur que les personnes viles
Par elles vont se haussant plus souvent,
Que les abjects se poussent en avant,
Nostre soudart tant et tant se promeîne
Qu'il prit en fin le nom de Capitaine,
Et ramassa si bien, de toutes parts,
Bouviers, vachers, et valets, et goujars,
Gens comme luy, qu'il sceut rendre fournie
De dix et sept sa belle compagnie.
Son lieutenant il fit d'un escorcheur
De chevaux morts; de dents un arracheur
Eut son drapeau; deux gueux, qui estoient gardes
D'un hostel-Dieu, eurent ses hallebardes;
Ses caporaux ne valloient guere mieux,
Et ses soudars presqu' estoient tous teigneux;
Ses appointez, avec ses lanspessades,
Estoient couvers de rognés et pelades,
Et son tambour estoit faict d'un boisseau
Foncé au bout de la peau d'un pourceau.

Le premier lieu, pour son apprentissage
Qu'à force il prit, fut un pauvre village
Non renfermé, ouvert de toutes parts;
Contre cela il mena ses soudars
Fort vaillamment, dressa une embuscade
Par un costé, à l'autre une escalade;
Ces pauvres gens, qu'il surprit endormis,
Il declara ses ouverts ennemis,
De bonne prise et de parti contraire.
Quels maux, hélas ! ne s'avisa de faire

Ce vaillant chef ! de quels rançonnemens,
De quels malheurs, de quels violemens,
Le malheureux, outré de violence,
Ne prit alors de commettre licence,
Sans chastiment et sans punition,
Car lors regnoit toute confusion ?

De ce butin, de ce sac, ce ravage,
Ce meschant prit son premier avantage,
Et commença nostre monstre maudit,
En ce temps-la, de se mettre en credit ;
Il frequenta les bonnes compagnies,
Des grands, ô siecle ! eut faveurs infinies,
S'en fit à croire, et donnoit force vent,
Allant par tout ses exploits eslevant,
Se promenant sur tout en une sale ;
Mais il avoit pourtant tousjours la gale
Et le farcin, ainsi qu'encor il l'a,
Et si jamais, je croy, n'en guerira.

Or, puis apres, las de l'infanterie,
Se voulut mettre à la cavalerie,
Se fit cuirasse, ayant auparavant
Colet de bufle esté, tant seulement.
Lors, il suivit le chef de la province
Qui commandoit en l'absence du Prince,
Où cognoissant qu'il ne faisoit pas bon
A qui faisoit pres de luy le poltron,
Fut si accort, son faict si bien mesnage,
Qu'on creut pour vray qu'il avoit du courage.
Il se poussa en reputation,
Et sur l'honneur il prit ambition,
Mais en son cœur logeoit la couardise,
La vanité, la peur, et la feintise,
Qu'il menageoit pourtant fort dextrement.
Voyant après qu'on louoit grandement

Ceux qui avoient en eux quelque science.
Qu'on se mocquoit aussi de l'ignorance,
Il eut desir de se faire monstrar,
Et son humeur sauvage racoustrer;
Il apprit donc le moins du monde à lire,
Mais il ne sceut qu'à toute peine escrire.
Cela, pourtant, luy haussa tant le cœur
Qu'il creut avoir, lors, acquis tout l'honneur
D'un honneste homme, et osa tant paroistre
Que de vouloir manger avec son maistre.
Ce fut alors que la presumption
N'eut plus de bride à son ambition;
Ce fut alors qu'il sauta sur les bornes
De modestie, et qu'il haussa les cornes,
Qu'il parla gros, et qu'il creut tout à faict
Estre formé gentilhomme parfaict.
Alors à tous sa noblesse il estale,
Mais il avoit pourtant tousjours la gale
Et le farcin, ainsi qu'encore il l'a,
Et si jamais, je croy, n'en guerira.

Or la voila, l'ancienne noblesse
De ce soudart; voila la gentillesse
De ce maraut, qui haut monté, qui grand
De ses larcins, ainsi va denigrant
Les gens de bien ! Monstre plein d'impudence,
Face de chien, cœur bouffi d'arrogance,
Qui hors l'orgueil, qui hors la cruauté,
Hors la rapine et la brutalité,
Hors la jactance et la fierté damnable,
N'as rien en toy qui sois recommandable;
O grand colosse, ô bravache insolent,
Coupe-jarret, flognac, et fioland,
Apren, apren à rabaisser ta gloire,
A ne te plus mocquer de l'escritoire
Qui sçait si bien des monstres se venger,

Qui sçait si dru dessus eux descharger
Les forts esclats de son immortel foudre,
Tant que reduits elle les ait en poudre !

Va dire un peu, basteleur, vilenas,
Que ta rapiere et que ton coutelas
Ayent jamais une telle puissance ?
Ma plume prend tousjours telle vengeance
De tes pareils. Ne te pendras-tu point,
En te voyant caressé en ce point ?
Non, car le diable, ô soudart, ô infame,
T'emportera vif en corps et en ame ;
C'est là qu'il faut que tu ailles loger,
C'est là, c'est là qu'il faut, sans en bouger,
Que ton grand corps et ton ame devale !
Y auras-tu tousjours encor la gale
Et le farcin, comme encore tu l'as ?
Ouy, vif ne mort, jamais n'en gueriras.

(Vers *Leipogrammes*, 1620.)

SONNET DE COURVAL

Thomas Sonnet de Courval naquit à Vire en 1577, de Jean Sonnet, sieur de la Pinsonnière, avocat à Vire, et de Magdalaine Lechevalier d'Aigneaux, parente des deux frères d'Aigneaux, traducteurs de Virgile en vers français. Comme il le dit, ou le laisse deviner dans un quatrain placé en dessous du portrait de la troisième édition de sa *Satyre Ménippée*, il fit ses études de médecine à Caen, et passa la seconde partie de sa jeunesse à Paris. On croit qu'il dut quitter Vire après l'impression de la *Satire contre le joug nuptial et les fascheuses traverses du mariage, la répugnante adversité de tempéramens, le Hazard des Cornes, le degoust de celui qui épouse une femme laide, la servitude de celui qui épouse une femme riche, et le mépris où tombe celui qui épouse une fille pauvre*, — modèles qu'il devait avoir sous les yeux et qui se reconnurent peut-être. Mais il est certain qu'il revint exercer la médecine dans son pays, où il retrouva des poètes de ses amis : Angot de l'Eperonnière et Jean Le Houx. Cet ennemi du mariage épousa cependant, vers 1609, c'est-à-dire un an après sa satire, une demoiselle d'Anffrie de Clermont, d'une famille viroise, d'où devait sortir plus tard l'abbé de Chaulieu. On ne sait rien de plus, sinon qu'il eut des enfants, François, mort à l'âge de six ans, et César, dont on lit des vers latins dans l'édition de 1622 des *Œuvres Satyriques*. Il avait un frère, Jean Sonnet, avocat, et une sœur, Esther Sonnet, tous deux auteurs, l'un d'un quatrain, l'autre d'un sixain imprimés en tête de la *Ménippée*. Courval mourut en 1628. Sonnet de Courval, à qui il faut retirer la partie la mieux écrite et la plus agréable de son œuvre, les *Exercices de ce Temps*, est encore sous l'influence des poètes du xvi^e siècle ; toute proportion gardée, il rappelle, par la construction de la phrase et les procédés oratoires, le puissant et cabotique auteur des *Tragiques*. C'est que l'un et l'autre avaient subi l'influence de Ronsard et qu'ils essayaient de rendre en français la véhémence de Juvénal et la rudesse de Perse. On retrouve cette similitude dans quelques pièces politiques d'Auvray, injustement méprisées au bénéfice de

gaillardises assez lourdes. C'est Eugène de Beaurepaire qui a le mieux défini le Juvénal bas-normand. « En relevant, dit-il, l'impertinence de son langage, ses écarts de goût, son outréculance et son cynisme, on doit lui tenir compte de sa richesse de description, de son esprit observateur et de cette inspiration sarcastique qui donne à sa satire sa principale valeur... Très éloigné de Vauquelin de La Fresnaye pour la perfection littéraire, il reproduit beaucoup mieux la physionomie de son temps, et avec Auvray et Angot de l'Éperonnière, il forme un groupe de satiriques réalistes qui a son importance dans l'Histoire de la Normandie. Pamphlétaire irrespectueux et grossier, il a toutefois compris le besoin d'une transformation générale; il a compati à la misère des basses classes et a combattu la rapacité des traitants, le ridicule des gentilshommes d'aventure et le luxe insolent des abbés commendataires... Il a rêvé un royaume sans division, une organisation équitable des impôts, la suppression de la vénalité des charges, la justice respectée comme un sacerdoce et la religion recouvrant l'auréole de sainteté et le prestige des anciens jours. »

BIBLIOGRAPHIE. — *Satyre Menippée, ou Discours sur les poignantes traverses et incommoditez du mariage, où les humeurs et complexions des femmes sont vivement représentées*, par THOMAS SONNET, SIEUR DE COURVAL; docteur en médecine, natif de Vire, en Normandie, Paris, Jean Millot, 1608, in-8°, portrait par Léonard Gaultier; — *La Satyre Ménippée, ... seconde éd. augmentée de la Timethelie, ou Censure des femmes, et d'une Défense apologétique contre les Censeurs de sa Satyre*, Paris, Jean Millot, 1609, in-8° (dans quelques ex. on trouve à la suite une pièce intitulée : *Response à la Contre-Satyre, par l'auteur des Satyres du mariage et Thimethelie* (sic); — 3^e éd., Paris, 1610; — 4^e, Paris, Rolet Boutonné, 1621 (sans les pièces liminaires, les préfaces, les dédicaces et le portrait); — 5^e Lyon, Vincent de Coeursilly, 1623, in-8°, portrait; — *Satire contre les Charlatans* (en prose), Paris, Millot, 1610, in-8°; — *Les Tromperies des Charlatans découvertes* (abrégé de la précédente satire); — *Les Œuvres satyriques du SIEUR DE COURVAL SONNET, gentilhomme virois... contre les abus et désordres de la France*, Paris, Rolet Boutonné, 1622 et 1623, in-8°; — Les mêmes, Rouen, Guill. de la Haye, 1627, in-8° (les *Exercices de ce temps* suivent ces *Satyres*. Voir ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE) *Satyre Ménippée*, etc. Bruxelles, 1864; — *Les Poésies de COURVAL SONNET, publiées par PROSPER BLANCHERMAIN*, Paris, 1876, 3 vol. in-16.

A CONSULTER. — GOUJET, XIV, 298 sq. — M^{ls} DU ROURE, *Analectabiblion*, II, 138. — VIOLET-LE-DUC, *Bibliothèque poétique*, 408; *Histoire de la Satire en France*, éd. Regnier, Paris, 1822.

— E. DE BEAUREPAIRE, *Etude sur les Satires de Sonnet de Courval*, Caen, 1865, in-8°. — ARMAND GASTÉ, *Un Médecin normand en 1610*; — *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe* (1^{er} et 2^e trim. 1871). — PROSPER BLANCHEMAIN, *Poésies de Courval Sonnet*, Paris, 1876, 3 vol. in-16. — PAUL LACROIX, *Notice Bibliographique*, à la suite de la *Satyre Menippée*, Bruxelles, Mertens, 1864. — JACQUES MADELINE, *Quelques poètes français des XVI^e et XVII^e siècles à Fontainebleau*, 1900. — AD. VAN BEVER, *Les Poètes du Terroir du XV^e au XX^e siècle*, t. III. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XII^e siècle*, La Sirène. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Mélanges, (l'Auteur des Exercices de ce Temps)*, 1920. — MAURICE ALLEM, *Anthol. poét. franç. XVII^e siècle*, t. I, librairie Garnier.

CONTRE LES GARDES DISMES

VULGAIREMENT APPELLEZ

CUSTODINOS ET CONFIDENTERES

SATYRE TROISIÈME (1)

Chère Muse, imitons de Vulcain les Cyclopes,
 Les Brontes, Pyragmons et enfumez Steropes,
 Et forçons en fureur un foudre estincelant,
 Non d'acier retrempé, mais d'un ancre sanglant.
 Ce papier servira d'une enclume tres-dure,
 Les plumes de marteaux, pour former la figure
 De ce foudre grondant, pour le faire esclatter
 Sur les custodinos, qu'on void alimenter

(1) Nous avons substitué le titre de l'édition de 1627 au titre de 1622 :
L'Anti-Décatophilacie.

Et nourir au berceau le sacrilege infame
Qu'exercent les seigneurs au peril de leur ame,
Et plusieurs gens de cour, marchands et officiers,
Flateurs, coupe-jarets, maquereaux, couratiers,
Qui jouyssent à tort du bien de sainte Eglise,
Par la subvention, caballe, et entremise
De ces custodinos et maudits apostats,
Qui guident la gallere et servent de forçats
Aux layques patrons, qui, comme vrays pyrattes
Et escumeurs de mers, accrochent de leurs pattes
Le bateau de l'Eglise, afin de le piller,
Et la graisse et le sang du Crucifix voler.
Bref, aux biens de l'autel ils font cruelle guerre,
Et saccagent, hardis, le vaisseau de saint Pierre,
Que chacun à son tour s'efforce d'escumer,
Sur les ondes flottant d'une envieuse mer,
Battu de vents divers, tantost des heretiques
Pour le spirituel, et tantost des layques
Pour usurper ses biens; mais de ces divers vens
Nul ne l'afflige tant que les faux confidens,
Qui devroient conserver cette sainte nacelle,
Ainsi que vrays patrons et pilotes d'icelle.
Au contraire, l'on void ces traistres nautonniers
Livrer ce saint vaisseau aux layques guerriers,
Nobles et roturiers, dames et damoiselles,
Tant ces custodinos se monstrent infidelles,
Poltrons denaturez, trahissans laschement
Eux-mesmes le vaisseau de leur embarquement,
Pour le livrer és mains des layques corsaires,
Esclaves se rendans de leurs volontez fieres.
Bref, ils sont artisans de leurs propres mal-heurs,
Aymans mieux pour trahir devenir serviteurs
Et se rendre forçats des layques avares,
S'esclaver sous les loix des comites barbares,
Pour guider le vaisseau et le saint gallion
De l'Eglise de Dieu, sous la devotion

Et le joug tyrannique de ces grands sacrileges,
Supporter l'escourgée et la rigueur des verges
De ces comites fiers, qu'eux-mesmes commander
Dans la nef de l'Eglise, et patrons la guider.
Mais eux seuls ont donné aux layques entrée,
Et trahy sans respect la gallere sacrée,
A ces coupe-jarrets et fendeurs de nazeaux,
Ces vanteurs, rodomons, et flateurs maquereaux,
Ces bouffons esventez, et ces bailleurs de bayes,
Lesquels ont maintenant nos plus riches abbayes,
Cures et esvechez, à leur discretion,
Profanans ces saints lieux pleins de devotion,
Où tout est perverty : eveschez sans chanoines,
Abbaye sans abbé et bien souvent sans moines,
Ou bien en petit nombre, encore mal nourris :
Car tout le revenu retourne à ces chers
De Bellonne et Cypris, qui auront d'aventure
Quelque beste arcadique ou cheval de voiture
Pour leur servir d'abbé et de custodinos.
Pourveu qu'il soit sçavant à bien vuider les pots,
Qu'il soit sale et vilain, et plus ord qu'une huppe,
Qu'il veste pour soutane une meschante juppe,
Pour robbe un court manteau tout destaint et pelé,
Drappé jusqu'à la corde, aux bords tout effilé,
Pour se faire en abbé tres-grave recognoistre ;
Qu'une cuisine soit son plus austere cloistre,
Pour resveille-matin des plats le son plaisant,
Son missel un Rablays, et sa Bible un romant ;
Qu'il passe à son lever, en vrai goinfre satrape,
Du chalit au treteau, du linceul à la nappe ;
Qu'il soit bon sibillot et ruzé dariollet ;
Qu'il sçache finement presenter le poulet ;
Qu'il remarque, subtil, sans horloge et sans cloches,
Au carillon des plats, des poesles et des broches,
Quelle heure il est du jour : il sera trop sçavant
Pour un custodinos, un maroufle gourmand,

Un bossu jacquemard et estallon d'abbaye,
Un faquin de tournoy, un cassé morte-paye,
Un Pierre du Coignet, insensé marmouset,
Insensible pasquin, idolle de creuset.
Baste ! pourveu qu'il ait assez d'experience
Pour faire aux grands porter trois brins de patience,
En beau chant de coucou, il sera grand prelat,
Un reverend abbé, un vaillant torche-plat,
Un digne marmiton, estallon de cuisine,
Qui laissera tomber quelquefois en ruine
Les maisons de l'abbaye, ou l'église dechoir,
Car le gryphon d'abbé peu souvent la vient voir.
Tel estallon de cour a bien d'autres ententes ;
C'est assez d'en cueillir par chacun an les rentes,
Afin d'entretenir son train et ses chevaux,
Tapisser son carosse, et meubler ses chasteaux,
Se souciant bien peu de reparer l'église,
Qu'en maudit sacrilege il pille et devalise.

Helas ! c'est bien tromper la sainte intention
Des pieux fondateurs, qui, pleins d'affection
Au service de Dieu, et bruslans d'un saint zele
De la religion et service d'icelle,
Avoient donné leurs biens pour fonder ces saints lieux,
Destinez pour nourrir de bons religieux,
Non pour entretenir de cour ces grands colosses,
Leurs chiens, chevaux, oyseaux, pages, laquais, carosses.

Ces saints et sacrez lieux n'avoient esté fondez
Pour maintenir le train des courtisans fardez,
Et faire piaffer leurs putains et bardaches,
Flateurs et maquereaux, propres à tels bravaches,
Qui n'ont point d'autre dieu que leur lubricité,
Nourrie, ô quel mal-heur ! du laict de sainteté.

S'aux abbayes on void arriver tel desordre,

Il ne faut pas penser trouver un meilleur ordre
Aux riches eveschez, cures, et prieurez.
O, que les sacremens sont bien administrez
Par ces foudres de Mars, ces evesques sans mitre,
Sans crosses ces abbez, et ces curez sans tiltre,
Ces Caucazes d'orgueil, ces furieux Rolans,
Ces querelleux mutins, ces chevaliers errans !
Tous ces grands avaleurs de charettes ferrées,
Ces corsaires cruels, ces geans Briarées,
Ces renieurs de Dieu, qui menassent les cieux
Et qui croient qu'on les doit adorer comme dieux !
Curez à courte robbe, evesques à casaque,
Qui pour crosse ont l'espée et pour mitre le casque,
Et pour rocquet plissé le corcelet doré,
Pour chappe sur le dos un manteau chamarré
D'un superbe clinquant sur tres-fine escarlatte,
Doublé de toille d'or qui par la rue esclatte !
Ainsi sera vestu ce grand prelat guerrier,
Cet evesque de cour, qui se fait charier
Au Louvre et au Palais plus souvent qu'à l'église,
Ou bien chez les seigneurs et dames qu'il courtise.

Qu'il fait beau voir ces gens jouyr des eveschez,
Et, l'espée au costé, remettre les pechez,
Prescher, monter en chaire avecques la cuirasse,
Comme sur un espron, boulevard, ou terrasse,
Où ils ont de coustume animer leurs soldats
Et les encourager aux bresches et combats,
D'un discours martial, tout brusque et soldatesque,
Plus propre à un guerrier qu'à un sçavant evesque,
Dont les graves discours, remplis de majesté,
Ne doivent respirer que toute sainteté,
Puisse au cours sacré de la sainte Escriture,
Sainteté qui repugne à la fiere nature
D'un bravache guerrier, plus propre à gouverner
Des soldats qu'à l'église un peuple endoctriner !

Rien ne se peut donc voir si estrange et horrible
Qu'un capitaine armé interpreter la Bible.

On en peut dire autant des layques curez,
Lesquels sont de leurs sens tellement esgarez
Qu'ils auroient, que je croy, assez d'effronterie
De monter dans la chaire avec leur broderie,
Et, la rondache au poing, de pied en cap armez,
Enseigner leur troupeau en pasteurs reformez,
Et, comme dit quelqu'un, prescher à main armée
Un Christ empistolé, tout noircy de fumée
Et assourdy du bruit des tambours et clairons,
Et du son estonnant des foudroyans canons.

Et puis qu'ils sont curez et jouyssent des dismes,
Ils doivent, en pasteurs fidelles et intimes,
Repaistre leur troupeau des divins sacremens,
Chanter messe, et vestir les sacrez ornemens,
L'amt, l'aube et phanon, le chasuble et l'estolle,
Dont se sert à l'autel le prestre benevolle.
Mais qu'il feroit beau voir, dessus un corcelet,
Un blanchissant amt, ou l'estolle au collet
D'un colonel d'armée ou vaillant capitaine !
Mais ils ne prennent pas maintenant tant de peine
D'exercer en pasteurs ces devoirs chrestiens :
Pourceu qu'ils ayent là gerbe à nourrir des chiens,
Chevaux, et serviteurs, ils ne se soucient gueres
Du service de Dieu : ils ont d'autres affaires
Que de prendre le soin d'y mettre des pasteurs,
Gens de bien, vertueux, et bons predicateurs.
Ils se contenteront de leurs confidentaires,
Qui à peine sçauront lire dans leurs breviaires ;
Ils en sçavent assez pour conserver le grain
A messieurs les patrons, s'ils chantent au lettrain.

Abus inveterez ! pernicieux exemples !

Ainsi, en plusieurs lieux, les saincts et sacrez temples

Sont privez de pasteurs capables de prescher,
De prestres, d'ornemens, qu'il faut ailleurs chercher,
Lors qu'il faut celebrer le tres-divin service,
Et offrir au grand Dieu l'eternel sacrifice;
Car tout le revenu, combien qu'il soit tres-grand,
Tourne tout au profit du seigneur jouyssant,
Duquel il entretient son superbe equipage.
Les sots Custodinos n'ont rien que le verdage
Outre leur pension; il ne reste donc rien
Pour reparer l'eglise et pour son entretien,
Si bien qu'on void souvent les eglises desertes
Tomber presque en ruine, aux clochers decouvertes.
Pour tapis, qui devoient estre aux parois pendans,
On ne trouve à l'entour, tant dehors que dedans,
Qu'un grand nombre d'appuys, estançons, et tenailles,
Pour maintenir sur pieds leurs penchantes murailles,
Qu'on reconnoist à l'œil se perdre et deperir,
Faute de les avoir un peu fait recouvrir.
Mais ceux-là qui devoient en bon estat les rendre
En tirent le profit sans vouloir rien despendre
Pour les entretenir en reparation,
Ce qui cause leur cheute et leur perdition.

Helas ! combien void-on de temples authentiques,
D'abbayes, prieurez, jadis si magnifiques,
Tomber en decadence, et presque ruinez,
Pour estre, à leur mal-heur, regis et gouvernez
Par layques seigneurs, tous bouffis d'arrogance,
Lesquels, ayant tiré toute la quintessence,
Et la graisse, et le suc, d'abbayes, prieurez,
Se monstrent si pervers et si denaturez,
Ingrats et malheureux, viperes de nature,
Que de laisser tomber la superbe structure
De ces beaux bastimens, fondez par leurs ayeux !
Noblesse de la cour, où avez-vous les yeux,

D'ozér de ces saints lieux prendre la jouyssance,
Pour les laisser après tomber en decadence?

Hé ! bon Dieu ! que void-on en ces temples sacrez
Qui souloient autresfois estre si diaprez,
Ornez et enrichis de precieux ouvrages,
Tant dehors que dedans ? Superbes fenestragés,
Architraves, pilliers, corniches et rouleaux,
Niches, compartimens, lanternes et creneaux,
Pillastres canelez à la corinthienne,
Avec leurs chapiteaux faits à la dorienne,
Enrichis à l'entour de masques et festons,
Portiques entaillez de diverses façons,
D'ouvrages excellens surpassans les modernes,
D'hommes industrieux, pyramides, lanternes,
Frisés, soubas-bassemens, mouleures, pedestaux,
Qui rendoient en dehors ces saints temples si beaux ;
Leurs voultés, en dedans, superbement dorées,
Et d'une artiste main proprement azurées ;
Et puis on descouvroit soubz ce lambris pompeux
Grand nombre de tableaux exquis et precieux,
Et toutes les parois richement tapissées,
Contre-tables d'autels, de fin or rehaussées ;
Courtines de drap d'or, de velours, ou satin,
A fleurons argentez sur fonds escarlatin,
Tapisserie en soye, en relief, et bordures
De fil d'or ou d'argent, par chiffres et feuilleures ;
Tavayolles, rezeuls à bordage houppe,
Corporaliers bordez d'un mignard point couppé ;
Chasubles precieux, exquis et riches voilles,
Ornez de diamants disposez par estoilles ;
Superbes oreillers, estofez richement
D'un drap d'or façonné et frizé proprement,
Embellis de grenats et de perles luisantes,
De franges, boutons d'or, et houppes pendillantes ;
Les croix d'or, de crystal, jaspé, et nacre perleux

Couvertes de saphirs et rubis précieux;
Platines d'or tres-pur, pintons, vases, calices,
D'acathes enrichis, d'emeraudes, d'onices,
Calcedoines, berils, topazes verdissans,
Opales bigarrez, rouges, vers, blanchissans,
Turquoises au teint bleu, violettes amatistes,
Hyacinthes pourprez, jaunastres chrysolites;
Beaux chandeliers d'argent, mignardement dorez,
Avec les encensoirs tres-bien elabourez,
Sans oublier encor les chappes et tuniques
Que l'or, la soye, et l'art rendoient très-magnifiques :
Bref, l'argent, le crystal, l'or, les pierres de prix,
Esclattoient autresfois en ces sacrez pourpris.
Que void-on, dis-je, au lieu de ces magnificences ?
Rien que destructions, ruines, decadences,
Que domes et clochers à demy abbatus,
Faute d'avoir esté recouvers et vestus,
Que pilliers renversez, corniches escrazées,
Portiques ruinez, architraves brizées,
Que creneaux démolis, niches, masques, festons,
Lanternes, pedestaux, mouleures, escussons.

Bref, il ne reste rien de ces architectures
Que quelques vieux fragmens des antiques peintures
Qu'on remarque aux parois, et, pour dorez lambris,
Rien que bois vermoullu, portant en son debris
Les vestiges de l'or, et pour tapisseries
Les parois à l'entour verdastres et moisies,
A cause de la pluye et des humiditez
Dont, faute d'entretien, ces saintcs lieux sont gastez.

Et pour l'or des autels, velours, et broderie,
On n'y void à present que vieille lingerie,
Ornemens dechirez, vieils calices d'estain,
Encensoirs enfumez, vieils chandeliers d'airain,
Vieils tapis enfumez tous rongez de vermine.

Voila donc, cher lecteur, la creuse et sourde mine
Laquelle a démoly les temples plus fameux
D'abbaye et prieurez jadis si somptueux.

D'où viennent ces malheurs, d'où ont-ils pris naissance,
Sinon de la maudite et orde confidence?

S'il ne se trouvoit point d'asseurez confidens,
Les seigneurs et les grands ne jouïroient des biens
De l'Eglise de Dieu; bref, sans cét artifice,
Nul seigneur ne pourroit posséder benefice,
Abbaye, ou évesché. O perfides voleurs !

O maudits confidens ! vous causez ces mal-heurs.
Pervers Custodinos, diabolique engeance,
On devroit vous bannir du royaume de France,
Comme aspics venimeux et basilics mortels,
Qui corrompez de Dieu les sacrosaincts autels !

Perfides Esais, ennemis de nature,
Vous vendez vostre droict de primogeniture
Qui vous estoit acquis, estans vrais possesseurs
Des biens spirituels qu'usurpent les seigneurs,
Leur prestant vostre nom pour un plat de potage,
Un petit prix d'argent, ou quelque autre bagage.

De maistres, vous voila serviteurs devenus,
Esclaves malheureux qui demeurent tous nuds,
Chimeriques abbez, vrays curez en peinture,
Qui comme huguenots n'avez rien qu'en figure,
Et les nobles seigneurs ont la realité.
Ils en ont le profit et vous la qualité;
Ils prennent le thresor puis vous laissent la cruche;
Ils tirent cire et miel et vous laissent la ruche;
Ils vous quittent l'escaille et prennent le noyaux;
Le nid seul vous demeure, et ils ont les oyseaux;
Et pour vous faire voir que vous estes bien bestes,
Ils mangent la dragée et vous leschez les boêtes,
Semblables au renard du banquet grüen,

Qui lechoit la bouteille et ne goustoit de rien.
Vous servez d'o en chiffre à parfaire le nombre;
Ainsi que chiens d'Esopé on vous repaist de l'ombre,
Et messieurs les patrons ont la chair et le pain;
Ils vous quittent la paille et saisissent le grain;
Comme loups ravissans ils prennent la tonture,
La chair, le sang, la peau des troupeaux, leur pasture.
Ils ne vous laissent rien, mal-heureux confidens,
Que les funestes cris, les ergots, et les dents
Des gras troupeaux mangez, mesme en vostre presence
Dont l'odeur vous demeure et à eux la substance;
Ils vous font de l'honneur et favorisent fort
De vous laisser humer la fumée qui sort,
Et, pour mettre en relief vostre insigne folie,
Ils avalent le vin et vous humez la lie.

Desloyaux confidens, traistres Custodinos,
Vous estes des Judas, des vrais Iscariots.
Judas à petit prix vendit son Dieu et pere,
Et vous, vous trahissez l'Eglise vostre mere
Par un lasche baiser, prestans effrontément
Vostre nom aux seigneurs, pour jouyr hardiment,
Ainsi que meschans juifs, des biens de sainte Eglise,
Dont, arabes, ils font publiques marchandise,
Jouans comme à trois detz, en nourrissons de Mars,
Les biens saints et sacrez; ainsi que les soldats
Font au pied de la croix, sur le mont de Calvaire,
La robe du Sauveur, par un gain mercenaire,
Sacrilege, et pervers; ainsi que font les grands
Qui des biens de l'autel, soldats, se vont jouans
Ainsi comme à trois dez; et la divine robe
De Jesus et les biens de l'Eglise on desrobe,
Par les lasches traisons de ces Judas nouveaux,
De ces Custodinos, infames maquereaux,
Qui, pour trente deniers, vendent la robe sainte,
Et le bien de l'Eglise à la noblesse feinte.

Sont eux qui ouvrent l'huis à ces nobles seigneurs,
Et de leur sacrilege ils sont les seuls auteurs;
Leur baillent le crochet pour fausser les serrures
De l'Eglise de Dieu, et font les ouvertures
A ces loups ravissans, pour soustraire en voleurs
Les biens du crucifix, dont ils sont receleurs,
Sans en tirer profit; et faut que je leur die,
Quand on s'est servy d'eux et de leur perfidie,
On les rejette au loin avecques maudissons,
Car les grands ayment fort les utiles traïsons,
Mais hayssent après infiniment les traïstres;
Aussi tels confidens deviennent tous belistres.
Helas ! que servent-ils au logis des seigneurs,
Que d'escumeurs de pots ou faillis procureurs,
De bouffons flagorneurs et de Messer Fricasse,
Qui les chiens de Messieurs découplent à la chasse ?
Ces Messers Jeans font bien de plus habilles tours :
Ils servent quelques fois de regrattiers d'amours
A messieurs les patrons, qui, bruslez d'autres flammes,
Feront par leurs moyens banqueroute à leurs femmes.
Mal-heureux couratiers, damnables confidens,
C'est là où chez les grands vous passez vostre temps !
Asnes Custodinos, c'est tout vostre exercice;
Au lieu que vous devriez, graves, faire l'office
De curez et pasteurs, et posséder les biens
Destinez à l'autel, vous servez de moyens
Aux grands pour en jouyr. Mal-heureux hypocrites,
Vous n'avez autre but qu'escumer leurs marmites,
Blasphemer, yvrongner avec les cuysiniers,
Vous rendre compagnons des puants palfreniers,
Faire ensemble avec eux quelque fripponnerie,
Vous estriller l'un l'autre à bouchons d'escurie,
Le jour rouller les dez et la nuit paillarder,
Des cartes plus souvent qu'un breviaire garder.

Voilà du Messer Jean l'exercice ordinaire,

Et où passe son temps nostre confidentaire,
Nostre asne Arcadien, nostre buffle frippon,
Qui sert de maquereau, de Zani, de bouffon,
A monsieur le patron, qui, sous la couverture
D'un tel custodinos, jouyra de sa cure.

O damnable apostat, ô perfide Simon,
Oze-tu de curé, hardy, porter le nom ?
Lutin de cabaret, estallon de taverne,
Epicure gourmand que le ventre gouverne,
Marmiton de cuisine, insigne escornifleur
Des bacchiques liqueurs, fripponnier, receleur,
Voudrois-tu de prelat le grave tiltre prendre,
Toy qui vas chez les grands comme esclave te rendre,
Et ravalles si bas ta feinte qualité
Qu'on ne te tient chez eux que pour un esventé,
Un magot, un guenon, le jouet d'un theatre ?
Cependant, pauvre sot, tu te rends idolatre
De ceux qui, par honneur, te devoient respecter,
Veaux dorez que tu crains pour leur voir esclatter
Le clinquant au chapeau, sur le dos l'escarlatte ;
Que souvent, teste nue, avec une ame platte,
Tu sers comme un faquin et tres-vil serviteur ;
Ou bien fais le mestier d'un infame flateur,
D'un plaidereau crotté, solliciteur d'affaires,
Maquignon de verdage, avaleur de breviaires,
Qui fais le marmiteux, l'humble, le chien couchant,
Devant le gentil-homme ou le patron meschant
Qui t'a devalisé et mis comme en chemise,
Te privant, mal-heureux, du bien de sainte Eglise,
Lequel t'appartenoit, si, en gardant ton rang,
Traistre, tu n'eusses point de Christ vendu le sang
A ce foudre de Mars, ce gentil-homme inique,
Qui brave à tes despens, lasche ecclesiastique
Indigne de porter le caractere saint,
puisqu'au vouloir des Grands, poltron, tu t'es astraint,

Afin de leur servir de cautions fidelles,
Pour se mettre à couvert sous les perfides aisles
D'un tel Custodinos; pour jouyr librement
D'un bien saint et sacré, que tu vends laschement,
A ces mignons frisez, ces courtisans superbes,
Qui se mocquent de toy en resserrant tes gerbes,
Ton bien, ton revenu, que tu as engagé
Au pouvoir tyranniq d'un seigneur enragé,
D'un fendeur de nazeaux et d'un trenche montagne,
Qui va dismant ton bled en la plaine campagne.
Si tu veux avec luy faire le compagnon,
Il te moudra de coups en traistre maquignon,
Pour insigne faveur et juste recompense
De luy avoir presté ton nom et conscience,
Dont, fin, il s'est servy, pour, avare, obtenir
Un bien où sans ton nom il n'eust peu parvenir.
Sathan donc, que je croy, dans ton corps tient son siege,
Ayant presté ton nom pour faire un sacrilege
Detestable et maudit, dont le Ciel punisseur
Te prepare là bas un supplice vengeur.
Tu iras aux enfers, ton ame criminelle
A jamais bruslera dans la flamme eternelle,
Puis, reprenant son corps au jour du Jugement,
Redoublera ta honte avecques ton tourment.

C'est assez discouru de la misere extrême
Des pauvres confidens; j'en ay pitié moy-mesme,
Voyant ces mal-heureux, par les grands mastinez,
Aux tourmens infernaux à jamais destinez.

(*Œuvres Satyriques*, 1622.)

CLAUDE GARNIER

Ce poète courtisan, tombé dans l'oubli, est cependant, avec Philippe Galand, l'annotateur de la magnifique édition des *Œuvres de RONSARD* de 1623, véritable monument à la gloire du Prince des poètes français. Mais plus encore, c'est, comme le remarque M. Frédéric Lachèvre, le premier défenseur des Anciens, dans cette querelle qui précède celle de Perrault et ne sera jamais terminée. L'attaque de Théophile parut dans la deuxième quinzaine de juin 1623, en tête de la seconde partie de ses *Œuvres*, au moment où Garnier publiait son Ronsard. Elle acquérait donc, de ce fait, la valeur d'un véritable manifeste; parmi les critiques que l'on y trouve contre le chef de la Pléiade, il en est que l'auteur de l'*Art poétique* sut choisir avec clairvoyance. « Ronsard, pour la vigueur de l'esprit, et la nue imagination, a mille choses comparables à la magnificence des anciens Grecs et Latins, et a mieux réussi à leur ressembler qu'alors qu'il les a voulu traduire, et qu'il a pris plaisir à les contrefaire, comme ce « Cytherean, Patarean, par qui le trépied « Tymbrean »... Dans ces termes estrangers, il n'est point intelligible pour François; ces extravagances ne font que desgouter les sçavants, et estourdir les foibles. On appelle ceste façon d'usurper des termes obscurs et impropres, les uns barbarie, et rudesse d'esprit, les autres pédanterie et suffisance... Il faut, comme Homère, faire bien une description, mais non point par ses termes ny par ses Epithètes. Il faut escrire comme il escrit, mais non pas ce qu'il a escrit... » Claude Garnier qui, depuis 1602, se plaignait déjà des critiques dont il était l'objet et desquelles on retrouve un écho dans la *Satyre du Temps* par Nicolas Besançon, Claude Garnier, l'un des derniers tenants de Ronsard, crut devoir répondre à Théophile, en juillet 1623, par le *Satyrique François*; ne jugeant pas la diatribe suffisante, il y joignit ce grossier quatrain :

*La Muse de Ronsard sera toujours Royale ;
A tout jamais vivront ses vers très-relevez :
Mais les tiens descendront dedans l'Orque infernale
Où ils coulent desja par le trou des privés.*

M. Frédéric Lachèvre ne croit pas, toutefois, au complet désintéressement de Claude Garnier. Peut-être, en effet, satisfaisait-il, comme le dit l'éminent critique, sa rancune personnelle à l'égard du chef de la nouvelle école poétique, car il semble lui reprocher de l'avoir supplanté près des grands seigneurs dont il espérait des libéralités. Celui qui se qualifiait volontiers de *Poète Royal* et portait en devise immodeste : « *Petit dans les petites choses et grand dans les grandes* », montra sa mesquine envie dans le pamphlet anonyme qu'il écrivit contre Théophile, alors que ce dernier, déprimé par six mois d'incarcération dans la Tour de Montgommery, ne songeait pas à riposter de sa verve cinglante. Cet ouvrage en prose, qu'on ne peut attribuer qu'à Claude Garnier, s'intitule : *L'Ateinte contre les Impertinences de Théophile, ennemy des bons esprits* (1624). On y retrouve une réponse au passage que nous avons cité, au sujet de *Patarean* et *Cytherean*, et une allusion perfide à la *fausse Religion*, que Théophile, sentant ses affaires se gêner, avait prudemment abjurée. Théophile, une fois libre, ne daigna pas prendre la plume contre les deux satires de 1623 et 1624; il s'était déjà vengé en affectant d'ignorer jusqu'au nom de Claude Garnier. Celui-ci, mis en cause, le 11 mars 1624, par un nommé de Forges, faisait dire que Théophile avait récité chez lui un sonnet obscène sur un crucifix. Mais il ne vint pas témoigner contre cette allégation probablement fausse. Théophile, de son côté, déclara « n'avoir jamais oui parler que de Robert Garnier, le tragique ». Habile et cruelle réponse ! Depuis vingt ans, le *Poète Royal* avait publié quarante opuscules de circonstance, en prose et en vers, plus deux recueils de poésies; enfin, son nom se trouvait associé à celui de son ennemi, dans un sonnet des *Désespoirs amoureux* de Colletet, et dans la *Satyre du Temps* de Besançon.

Claude Garnier sentit en même temps décliner sa fortune de courtisan, et son caractère difficile s'aigrit encore davantage, comme en témoigne *Le Frelon du Temps*, longue pièce satirique contre ceux qui avaient eu l'audace de critiquer son *Bouquet du Lys et de la Rose*. Né vers 1583, il mourut peu après 1633, sans avoir laissé d'œuvre durable, sauf le monument élevé à la gloire du Vendômois. M. Raymond Toinet, avec une indulgence peut-être excessive, que n'a pas M. Jacques Madeleine, porte sur Claude Garnier le jugement suivant : « Claude Garnier ne me paraît pas être un poète banal, pour peu connu et étudié qu'il soit. Poète de cour avant tout, il a cependant écrit de bons vers dont quelques-uns méritent de survivre aux circonstances qui les ont inspirés. Disciple passionné de Ronsard, il n'a jamais rougi de son maître, dont il n'a cessé de glorifier le nom, le rééditant et lui consacrant une belle ode. Il aima les Lettres qui le consolèrent du métier de courtisan, et sa fidélité aux muses fut récompensée, car les vers de sa matu-

rité valent infiniment mieux que ceux de sa jeunesse; ils se sont éclaircis et allégés, tout en gardant les qualités d'imagination et de sonorité qui le rattachent heureusement à la grande lignée poétique de l'âge précédent. »

On trouvera ci-dessous la nomenclature à peu près complète des œuvres de Claude Garnier. La satire que nous publions est celle du *Satyrique François*, 1623. Le *Dict. des Anonymes* de Barbier, l'attribue faussement au Sieur Honorat de Mesnier, Dauphinois.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Atomes*, 1602; — *Eglogue pastorale sur la naissance de Madame*, le 22 novembre 1602, à sept personnages; — *Poème des Misères de ce tems, exhortant les François à se maintenir en l'obéissance de sa Majesté*, 1602; — *L'Echantillon des Couches royales, tiré des Bucoliques de VIRGILE et de SANNAZAR, dédié à Monsieur l'abbé de Thiron*, 1603, in-8°; — *L'Adieu aux Muses*, 1603, in-8°; — *Livre de la Franciade, à la suite de celle de RONSARD, dédiée à Monseigneur le Dauphin*, 1604, in-8°; — *Les royales couches, ou les naissances de Monseigneur le Dauphin et de Madame*, Paris, 1604, in-8°; — *Triomphe de Monseigneur le Dauphin*, 1604, in-12; — *La Réception de la Reyne Marguerite par Leurs Majestez, à Monsieur Desportes, Abbé de Tyron*, Paris, 1605, in-12; — *L'Ariadne de Nonnus*, 1605, in-8°; — *Discours à Monsieur le Baron de Champier sur l'accident de S. Germain*, 1606, in-12; — *Discours au Roy sur la guerre de Sedan, présenté à Monseigneur le Dauphin*, Paris, 1606, in-8°; — *Discours sur la paix de Sedan*, Paris, 1606, in-12; — *Eglogue pastorale, sur le Bataime de Monseigneur le Dauphin Louys, en faveur de Messeigneurs d'Espernon*, Paris, 1607, pet. in-8°; — *L'Amour victorieux de CL. GARNIER... divisé en quatre livres*, Paris, 1609, in-12; — *La vie de sainte Marguerite, en vers alexandrins, dédiée à la Reyne*, Paris, 1609; — *Tombeau de très-haut, très-auguste et très-invincible prince Henry le Grand*, Paris, 1610, in-8°; — *Mausolée du très grand Roy Henri IV*, Paris, 1611, in-12; — *Épilaphe du Roy Henry le Grand*, Ode, s. l. n. d.; — *Mausolée du grand Roy, dédié au Très chrestien Louys XIII, ... augmenté de plus de mille vers*, Paris, 1611, in-12; — *Portrait du tres-chrestien roy de France Louys XIII*, Paris, 1612, in-12; — *Tombeau de Monseigneur, frère du Roy Louys XIII*, Paris, 1612, in-8°; — *A la Reyne Mère du Roy*, s. l. n. d.; — *Ode sur la majorité du Roy*, Paris, 1614, in-8°; — *Libre discours sur les misères du temps présent*, Paris, 1615, in-8°; — *La maladie et guarison de la Reine*, Paris, 1615, in-8°; — *Le jugement de Glauque ou l'advenement des secondes couches de très haute princesse Marie de Medicis...* s. l. n. d.; — *Chant Pastoral sur le trespas de feu Monseigneur le Chevalier de Guise*, Paris, 1615, in-8°; — *Discours à Messieurs de Soissons sur l'arrivée du Roy en leur ville*, Paris, 1618, in-12 (en prose); — *Description du voyage du Roy*,

Paris, 1618, in-8°; — *Triomphe du Roy*, 1618, in-12 (en prose); — *Panegyrique sur la feste du tres-chrestien roi Louys XIII*, Paris, 1618, in-8°; — *Au Roy*, s. l. n. d., in-4°; — *Les Triomphes du très-chrestien Roy de France et de Navarre*, Paris, 1618, in-8°; — *Panegyrique sur le jour de la naissance du Roi*, 1618, in-12; — *La maladie et guarison de la reyne Anne d'Autriche*, Paris, 1620, in-8°; — *Dithyrambes pour la convalescence du Roy*, s. l. n. d. in-8°, — *Election de la Beauté*, s. l. n. d., in-8°; — *Le may de la paix*, s. l. n. d., in-8°; — *Le may de Paris au Roi*, 1621, in-8°; — *Parallèle de Louys le victorieux et d'Alexandre le Grand*, Paris, 1621, in-12; — *Le Trophée de Guerre*, Paris, 1622, in-8° (en prose); — *Le Te Deum contre les Athéistes Libertins*, Paris, 1623, in-8°; — *Ateinte contre les impertinences de Théophile, Ennemy des bons Esprits* (en prose), 1624, in-8°; — *Le Bouquet du Lys et de la Rose, au nom de l'alliance de France et d'Angleterre*, Paris, 1624, in-12; — *Le Frelon du Temps*, 1624, in-8°; — *La Muse infortunée contre les froids amis du temps*, 1624, in-8°; — *Hymne de Saint Cosme et de Saint Damien*, 1624, in-8°; — *Panegyrique à Monseigneur Claude de Lorraine*, Paris, 1624, in-8°; — *Allégresse publique pour le jour de l'arrivée de Monseigneur le duc de Boquingham à Paris*, 1625, in-8°; — *Les Comparaisons royales*, Paris, 1627, in-8°; — *La Chasse et l'Amour*, à Lysidor, 1627, in-8° (réimpr. par Ed. Fournier, t. I, des *Variétés Histor. et littéraires*); — *Oraison funèbre sur les funérailles de Madame la Duchesse d'Orléans*, Paris, 1627, in-8°; — *Panegyrique sur la promotion de Monseigneur le Président Seguier à la dignité de Garde des Sceaux* (sic), dédié au Roy, Paris, 1628, in-12; — *A M. de Luyne, gouverneur d'Amboyse*, sonnet, s. l. n. d., in-4°; — *Cantique de la Nativité de Jésus-Christ*, in-8°, s. l. n. d.; — *Prozopopée sur Ph. Des Portes, contenant l'instruction de M. le Dauphin Loys*, s. l. n. d., in-8°. Il faut enfin ajouter une *Ode Pindarique contre les medisans des Œuvres de Ronsard*, que l'on trouve à la fin du t. II in-folio de la belle édition de RONSARD (1623), annotée par CLAUDE GARNIER, et nombre de poésies liminaires relevées par M. Lachèvre dans la *Revue des Livres anciens* et dans ses *Recueils Collectifs*.

A CONSULTER. — GOUJET, t. XIV, 235. — LA VALLIÈRE, *Bibl. du Théâtre franç.*, t. I. — VIOLLET-LE-DUC, *Biblioth. poét.* — RAYMOND TOINET, *Quelques recherches autour des poemes héroïques-épiques franç. du XVII^e siècle*, Tulle, 1807, t. II. — JACQUES MADELEINE, *Quelques poètes français des XVI^e et XVII^e siècles à Fontainebleau*, 1900, in-16; — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Le Procès de Théophile de Viau*, t. II, p. 133, 1909; *Bibliogr. des Rec. Collect. de Poésies*, Paris, 1901, t. I et IV; *Une première attaque inconnue de Claude Garnier, le dernier tenant de Ronsard, contre Théophile*

de Vian (*Bulletin du Bibliophile*, 1912; *Revue des Livres anciens*, 1914, t. I, p. 215 : *Supplément à la Bibl. de Claude Garnier* ; *Les Rec. Collect. de Poes. Libres et Satiriques*, Paris, 1914.

REMONSTRANCE DE PHILOTEE

A QUELQUES SIENS AMIS COURTISANS,
TOUCHANT LA VIE DU POETE FAROUCHE DE CE TEMPS,
QUI MESPRISE RONSARD ET LA VERTU

Rares esprits que le Ciel a fait naistre,
Pour estre un jour auprès de vostre maistre,
Comme l'on void estre, dedans les Cieux,
Près du Soleil les astres radieux :
J'ay grand regret de ne vous pouvoir dire
De vive voix ce qu'il me faut escrire;
Mais le malheur, importun à nous tous,
Fait que je suis trop esloigné de vous,
Et qu'un brutal, sans respect de son ame,
Porte mon nom devant vous et le blasme,
Fait ce qu'il veut, et vous prenez plaisir
De le porter au but de son desir.
Vous le payez pour sa cajolerie,
Et il s'en rit, et nomme drolerie
Vos payements, au prix de ses beaux vers
Qu'il fait pour vous à droît et à travers.
Il me desplaist de vous dire ses vices,
Parce qu'ils sont plus dignes de supplices
Que de renom, et voudrois meriter
Le nom d'amy sans vous les reciter;
Mais je ne puis, race toute divine,
Estre muet entendant la ruine

Que fait chez vous cest esprit esvanté,
Qui à mon nom de vostre cœur osté
Pour s'en orner, bien qu'il en soit indigne
Comme un Corbeau d'avoir le nom de Cygne,
Car mon beau nom veut dire amy de Dieu,
Et ce brutal le blasphème en tout lieu.
Vous le sçavez, puis qu'il vit à vos tables,
Les jurements sont les mots plus notables
Dont il se sert pour orner ses discours.
Blasmer, mentir sont de ses meilleurs tours;
Se deschirer nuit et jour la cervelle
Pour enjoller quelque simple pucelle,
L'amadouer, la mener au paillard,
Sont les effets de son esprit gaillard.
Cela vous plaist, et, pour de telles courses,
A ce maraud vous presentez vos bourses,
Et les fermez à ceux qui, plus discrets,
Ne veulent pas user de tels secrets.
Cela me fait esloigner vos personnes
Que je dirois dignes de cent coronnes,
Si par malheur vous n'estiez reculez
Par ce vilain du chemin d'Herculés.
Mais, ô malheur ! vous l'estes, et encore
Vous honorez ceste infame pecore
Qui vous seduit, et, se mocquant de vous,
A vos despens il engresse ses choux;
Vous l'honorez, et il fait le bravache.
Quoy ? aurez vous tousjours le cœur si lache
Que d'honorer celuy qui, quelque jour,
Hazardera l'honneur de vostre amour
Et vous rendra la mesme courtoisie
Que vous avez à vos prochains choisie ?
Car, comme on void, sans peur d'estre indigent,
Il fait courir vostre or et vostre argent,
Il tient laquais, chevaux, valets d'estable,
Putains, ruffiens : bref, vie detestable,

Si bien qu'on peut fermement asseurer
Que son grand train ne peut long-temps durer,
Et que bien tost ce Seigneur magnifique
Exercera sa premiere pratique
A vos despens, si dedans vos maisons
Il trouve lieu d'appliquer ses raisons.
Fuyez-le donc, esprits pleins d'accortise,
Il n'a que fard, orgueil et convoitise;
Vous voyez bien que pour un Ducaton
Il livreroit son esprit à Pluton,
Et qu'il yroit, plus tost que de bien faire,
Troubler le Styx et desbaucher Megere.
Il y est né et nourry tellement
Qu'il ne sçauroit jamais vivre autrement.
Vous le payez pour chanter vos louanges :
Ne sont-ce pas des choses bien estranges
Qu'entre tous ceux que la France a produits,
Nourris, soignés, et doctement instruits,
Dont un millier a faict l'experience
De posseder la parfaite science,
Pas un tout seul ne vous vienne à propos
Pour entonner et chanter vostre los,
Et qu'un rustaud, un poltron, un barbare,
Un mesdisant, un menteur, un bisarre,
Un bordelier, un volage, un bouffon,
Un indiscret, soit vostre Xenophon,
Vostre Amphion, vostre Melesigene,
Vostre Maron, au lieu d'avoir la peine
Qu'on donne à ceux qui portent, comme luy,
Tout leur sçavoir pour ruyner autrui ?
Mais que diront tant de races futures
Lors que, lisans toutes nos adventures,
Elles verront que les plus beaux esprits
Auront biffé de leurs doctes escrits
Tous vos exploits, et que ce seul Cherilles
Vous aura faits estre de grands Achilles ?

Je ne crains fort que ceste verité
Venant de luy soit sans autorité,
Car du menteur la bouche trop infecte
Nous rend tousjours la verité suspecte;
La verité dicte par un menteur
Pert sa beauté, sa grâce, et sa vigueur.
Je crains vrayment que la future race
Juge de luy sans respect et sans grace,
Ainsi qu'on void juger communément
Que le menteur de sa nature ment,
Et que chacun, honorant son semblable,
Ce drolle icy fust à vous comparable,
Et vous à luy, puis que, sur tant d'espris,
Pour vous chanter ce seul vous avez pris.
Quittez-le donc, honorez les plus sages,
Ils ont tousjours de genereux courages,
Disent le vray lors qu'il est en saison,
Et sont tousjours portez à la raison.
De telles gens les Conseils sont utiles,
En beaux effects ils sont tousjours fertiles;
Tousjours bandés au profit du commun,
Ils font du bien aux leurs et à chacun.
C'est d'eux qu'il faut emprunter l'escriture,
Pour tesmoigner à la race future
Qu'on a tousjours constamment combattu
Pour le laurier que donne la vertu;
Non pas d'un fol comme vostre beau chantre,
Qui ne vous sert que pour remplir son ventre
Et pour souller ses brutaux appetits,
Soit aux despens des grands ou des petits.
Quittez-le donc, et retirez vos ames
Tout doucement des impudiques flames;
Croyés les bons qui vous guident aux Cieux,
Loing de l'horreur des plutoniques lieux.
Mais non, mignons, suivés, suivés ce drolle !
Il est bouffon, il joue bien son roolle,

Il est hardy, il parle librement,
Il jure net alors que mieux il ment,
Il parle bien, il entend bien la mode,
Plus a dequoy et mieux il s'accommode,
Il croit en Dieu mais il n'est pas bigot,
Et ne se chaut de God, ny de Magot,
Ny de Coquets : au contraire, il s'en mocque,
Et aime autant un saint d'une bicocque
Qu'un saint Christophle au Temple de Paris.
Les seuls ruffiens sont de luy favoris.
Il a pension : qu'est-il de plus louable ?
Il fuit la faim et aime fort la table ;
Il a dequoy, il est donc bien appris ;
Il prend tousjours devant que d'estre pris ;
S'il a du vent, il a de l'assurance ;
Laissons à part toute son impudence.
Il fait des vers, il trie bien les mots,
Il pince fort, mais c'est bien à propos,
Il a bon sens et fort belles paroles,
Et, qui mieux vaut, il tire des pistoles
Des Courtisans qui l'ont fait rappeler
De cest exil où l'avoit faict aller
Pour son peché la Royale Justice.
Il n'est point sot, il entend la malice :
Au Pont de Sé à tout la picque au poing,
Il atterra, de demi-lieue loing,
Trois caporaux, cinq picquiers, dix gendarmes,
Et leur osta et emporta les armes ;
Encore eust-il faict de plus grands efforts,
S'il eust trouvé tous les ennemis morts !
Fi ! le vilain ! qu'il est laid ! qu'on le chasse !
Ardez un peu, bon Dieu ! comme il grimasse :
Ce n'est pourtant qu'il soit en quelque esmoy
Pour mon discours ; il se mocque de moy,
Il met le tout dessus l'indifférence
Et ne croit pas que mon discours l'offence,

Comme il ne faict, car il dict verité,
Sans observer trop de severité.
D'ailleurs, il vient de celuy qu'il mesprise
Autant et plus qu'un vieux petteux d'Eglise.
Conviez-le, car il ne lairra pas
Pour ce discours de faire un bon repas.
Jamais l'ardeur d'une fureur despite
Ne l'ostera d'avecque la marmite.
Il l'aime autant comme les courtisans,
Ausquels il faict mille contes plaisans
Pour attirer tousjours quelques pistoles
Par le moyen de ses vaines paroles,
Car c'est son art, duquel luy sont venus
Tous ses moyens et tous ses revenus.

(Le Satyrique François, s. d. — 1623.)

JEAN AUVRAY

Jean Auvray, l'un des représentants les plus caractéristiques de la Satire au commencement du xvii^e siècle, exerçait, croit-on, la médecine ou la chirurgie en Normandie. Dans la seconde partie de sa vie, il aurait été magistrat, comme en témoigne la fin d'une pièce liminaire du Banquet des Muses, où un poète le félicite d'avoir su :

Estre un Du Vair en prose et un Ronsard en vers.

D'ailleurs, dit M. Lachèvre, *le Banquet des Muses* est dédié à Ch. Magnard, Président en la Cour du Parlement de Rouen, et l'une des pièces liminaires est signée d'un avocat au Parlement de Rennes, R. Guibourg.

On a confondu, et l'on confond encore Jean Auvray avec Guillaume Auvray, auteur de pièces palinodiques, et de mauvaises tragi-comédies comme *la Madonte* et *la Dorinde*. Néanmoins, Jean Auvray le Satirique est également l'auteur d'ouvrages pieux qu'il a réunis sous le titre de *Thrësor de la Muse Sainte* en 1615, et qui furent couronnés au Puy de la Conception. Faudrait-il admettre l'existence d'un troisième Auvray, ou conclure tout bonnement avec M. Lachèvre que l'œuvre du Satirique « montre qu'à la fin du xvi^e siècle et à l'aube du xvii^e, une extrême liberté de langage et peut-être de mœurs pouvait s'allier à un fonds de religiosité solide et cela sans aucune hypocrisie? L'exemple le plus célèbre de ce temps est celui de Mathurin Regnier. Mais peut-être est-on trop porté à rencontrer « religiosité » et libertinage là où ne furent que thèmes littéraires commandés par la mode, et que les poètes s'appliquaient à traiter avec la conscience des bons artisans?...

La satire que nous donnons, si elle ne représente pas la manière propre au talent *bernesque* d'Auvray, enclin à la gaillardise la plus débraillée, est du moins l'une de ses meilleures, et se rattache à la

Satire du siècle précédent. Elle est extraite du *Banquet des Muses*.
Auvray mourut en 1623.

BIBLIOGRAPHIE. — *Discours funèbre* (en prose) *sur le trespas... du duc de Montpensier*, Rouen, 1608; — *L'Innocence descouverte*, tragédie, Rouen, 1609 et 1628; — *Le Trésor sacré de la muse sainte*, Amiens, 1611, Rouen, 1613; — *Discours apologétique en faveur des P. P. Jésuites* (en prose), Rouen, s. d.; — *Epitome sur les vies et miracles des bien-heureux Pères Ignace de Loyola et François Xavier*, Rouen, 1622; — *L'Ordre admirable de la dévotion procession faite à Rouen*, s. l. n. d. (1622) prose et vers; — *La Pourmenade de l'ame dévote*, Rouen, 1622, avec le *Triomphe de la Croix*, 1622, 1630, 1633; — *Les Poèmes du S^r AUVRAY, Primés au Puy de la Conception*, Rouen 1622; — *Les Guerriers Volontaires*, 1622; — *Les Chevaliers sans reproche*, s. d.; — *Satyres sérieux sur les Affaires de ce temps*, 1622; — *L'Enfer de l'avocat de Montauban*, 1622; — *Le Banquet des Muses*, Rouen, 1623, 1624, 1627 ou 28, 1631, 1636; — *Les Œuvres saintes*, Rouen, 1626, 1628, 1634; — *Le Desert des Muses ou les délices de la satire gallante*, s. d.; le même, Bruxelles 1670, et 1865; — *Les Pucelles à regret, les Pedagogues d'amour et le Courtisan folastre*, par le S^r N. CORNEILLE, Paris, 1622 (sur 3 pièces, 2 sont d'Auvray).

A CONSULTER. — BEAUCHAMPS, *Recherches sur les théâtres*, t. II. — LES FRÈRES PARFAIT, *Hist. du théâtre franç.*, t. IV. — GOUJET, *Bibl. franç.*, t. XV. — VIOLLET-LE-DUC, *Bibl. poétique*. — FRÈRE, *Manuel du Bibl. Normand*. — OURSEL, *Nouv. bibl. normande*. — E. A. GUIOT, *Les trois siècles palinodiques*, 1898. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. collect. du XVII^e siècle*, t. III et IV; *Recueils Libres et Satyriques*, Paris, 1914. — LOUIS LOVIOT, *Auteurs et Livres Anciens*, Paris, 1917. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poétique franç.*, XVII^e siècle, t. I, Garnier.

LES NOMPAREILS

Gros de gloire et d'honneur, braves et Nompareils,
Nous ne voulons jamais paroistre qu'en Soleils,
Qu'en foudres, qu'en esclairs, dont les vives lumieres
Ferment de l'envieux les prunelles sorcieres;
Tousjours sur pieds, tousjours au feste des honneurs,
Humbles en pleine vogue, et roides aux malheurs,
Cervelles à ressort, inflexibles courages,
Qui, jouyssans du calme au milieu des orages,
N'abandonnons jamais le timon de la nef.

Ces verdoyants lauriers qui nous cernent le chef
Ont pris plus de racine aux rives de Permesse
Qu'aux champs du Thracien (Palas, docte Deesse
Y pretend plus de part que Mars l'avantageux);
Autant fins que hardis, sages que courageux,
Nous joignons dextrement Fabrice avec Camille,
Nestor avec Ajas, Ulysse avec Achile,
Polibe à Scipion, Minerve avecques Mars.

Premier que de tenter les belliqueux hazards,
Et de dompter autrui sous nos forces supresmes,
L'Escolle nous apprend à nous dompter nous mesmes,
Les lettres nous ayans rendus moins violens,
Et reprimé l'ardeur de nos fougueux eslans.

Ces cruels enfans d'ire, ames incendiaires,
Vrais Piraustes vivants de flambantes coleres,
Cœurs de chaux, de bitum, flami-vomes dragons,
Qui menacent le Ciel et sortent hors des gonds
Pour le bruit d'une mouche, esprits legers, fantasques,
Qui n'ayment l'Ocean qu'à cause des bourrasques,

Mutins, capricieux, qui, pour un point d'honneur
Conceu dedans l'Enfer au sein d'une fureur,
Se portent sur le pré, envoyant, ces furies,
Leurs ames aux Demons et leurs corps aux voiries :
Bref, telles gens de sang ne seroient emportez
Du cours impetueux de ces brutalitez,
S'ils avoient en naissant les astres favorables,
Et, jeunes, savouré les fruicts tant desirables
Que donne la science aux esprits curieux
Qui la vont carressant et luy font les doux yeux.

Aussi nous paroissions, entre les plus superbes,
Comme de grands cyprez auprès de basses herbes;
Rien de bas, rien d'abject, rien qui n'aille sentant
Son cœur masle, nerveux, magnanime, et constant,
Qui ne sçait point plier aux revers de fortune,
Ny pincer à la Cour, d'une voix importune,
L'oreille d'un Monarque, et moins, en un Parquet,
Mercenaire, revendre un sordide caquet.

Il nous importe peu à qui les braves Princes
Donnent le gouvernail de leurs riches Provinces;
Si l'un, pour avoir fait un message amoureux,
Est tenu à la Cour au rang des bien-heureux;
Si quelque baladin, pour prix de ses gambades,
Est employé des grands aux grandes ambassades;
Si les farces, en Cour, tiennent lieu de Sermons,
Et si une beauté, qui (peut estre) aux Demons
Aura faict Pacte-exprez, y sera reverée,
Et, comme une Deesse, à genoux adorée;
Si Christ et Bélial ont chacun leurs Autels,
Et si (comme l'Encens qu'on donne aux Immortels,
Qui se dissipe en l'air et jusqu'au Ciel ne monte)
Le Domaine des Rois s'escoule, en fin de conte,
A créer dans l'Estat quelques jeunes bouffons
Dont les coffres trop pleins enfin jettent les fonds.

Nous ne pourrons aussi, d'une face hypocrite,
De l'Aspergez de Cour donner de l'eau beniste;
La Table écornifier d'un riche Partisan,
Ny trembler le grenot à l'huis d'un Courtisan;
Bonneter tout un jour un Financier superbe;
Tenir d'un importun le cheval en bonne herbe;
Aux Princes applaudir, flatter leurs passions,
Desguiser en vertus leurs imperfections;
Nous jeter en leur moulle et nos humeurs refondre,
Pour plus naïfvement à leurs vices répondre,
Et bailler de la pente à nos cœurs resolut.
Non : nos courages francs, nos desirs absolus
Ne se peuvent restreindre en si petites bornes.

Que si le sort fatal nous heurte de ses cornes,
Et permette le Ciel que le malheur exprez
Nous trouve embarassez aux mailles de ses rets,
Tant s'en faut que, poltrons, trahissans nos merites,
Nous voullions reparer, par moyens illicites,
Nostre honteux débris : c'est lors que, plus hardis,
Nous prestons le collet aux destins estourdis.

C'est comme font tousjours les genereux, les braves,
Qui, esclaves du sort, ne sont jamais esclaves.
Que la terre et le Ciel conspirent, d'un accord,
A choquer la vertu, c'est alors que plus fort
Elle bande ses nerfs, pour corps à corps combattre
Dans les lices d'honneur la Fortune marastre;
Fortune, en ce duel, n'a jamais du meilleur :
En vain, pleine de sang, de poudre, de sueur,
Luitte à bras retroussiez, sousleve, tire, pousse,
S'allonge, s'accourcit, et, de mainte secousse,
Essaye d'esbranler l'immobile Vertu.

Quand l'Olimpe sera par le foudre abattu;
Quand, tout gonflé d'orgueil, le Géant Encelade

L'inaccessible Ciel prendra par escallade;
Quand la molle ondellette, à force de licher
Le Caucase neigeux, le fera tres-bucher;
Quand des souefs Zephirs les aleines fecondes
Arracheront des pins les racines profondes,
Et qu'Anthée à ses pieds Hercule foulera :
Fortune de Vertu alors triomphera.

Si, par fois, le destin d'une secousse injuste
Donne le croc-en-jambe à quelque ame robuste,
Elle, aussi tost sur pieds, d'un revers violent
Fait mesurer la terre au destin insolent.
Bref, contre la Vertu la volage Fortune
Est trop faible de reins; en vain ceste importune
Tire ses coups fourrez, ses traicts impetueux
Ne font que reboucher contre les vertueux.

Nostre langue n'est point à mesdire occupée;
Nostre plume n'est point dans l'Acheron trempée,
Ny dans le noir venin que le gozier glouton
De Cerbere vomit au portail de Pluton,
Pour noircir à jamais le renom des familles,
Et drapper sur l'honneur des innocentes filles.
Nous sommes inspirez d'un plus docte Phœbus,
Car, en France, voyant pulluler tant d'abus,
Meuz de juste douleur, nos Muses courroucées
Aujourd'huy vers le Ciel ces plaintes ont poussées.

Si c'est vous, ô grands Dieux ! si vos divines mains
Daignent regir encor l'empire des humains;
Si l'efficace voix qui engendra, féconde,
Des entrailles d'un rien la Machine du Monde,
Tient encor les ressorts de ce rond spacieux;
Si ce qu'on fait en terre est decretté aux Cieux,
Et si vous ne semblez la marastre cruelle
Qui denie à son fruict l'abondante mamelle,

Qui le chasse à nourrice, et donne à ses humeurs,
Par un laict estranger des estrangeres mœurs :
D'où vient que tant de mal arrive aux braves hommes ?
Et que les beaux esprits, en ce siecle où nous sommes,
Languissent, accablez sous le faix des malheurs,
Tandis que, d'un plein saut, grimperont aux honneurs
Des blesches qui tiendront la fortune en leur manche,
Petits Mignons du Ciel, Fils de la Poulle blanche,
A qui Zephir se plaist de baiser les habits,
Pour qui Junon ne pleut que perles et rubis;
Au reste, gens extraicts d'une obscure origine,
Qui n'eussent peu, jadis, dessus leur bonne mine,
Emprunter un teston; esphemerer esprits
Qui doivent leur fortune à l'enfant de Cypris.

La France n'a plus rien de sa beauté premiere,
Ce n'est plus qu'un desert, qu'une nuict sans lumiere;
Ce n'est plus qu'un Encan, où se vont adjugeant
Les offices à ceux qui ont le plus d'argent;
Une blanque publique, où l'aveugle Fortune
Les billets distribue; une foire commune;
Un havre où l'on ne peut entrer qu'avec le vent;
Un jeu d'escarpoulette, où les plus lourds, souvent,
Atteindront le plus haut; un theatre, où, pour rire,
Quelque faquin fera le Monarque d'Empire.

Cette Nimphe, jadis, d'un regard de ses yeux,
Eust fait quitter le Ciel à la troupe des Dieux;
Son lustre paroissoit sur les Nymphes voisines,
Comme un mont sourcilleux sur les basses collines;
Si parfaicte elle estoit que toutes nations
Se mouloient au patron de ses perfections;
Ses Lys virent les bords des loingtaines Provinces;
Aux climats reculez ses magnanimes Princes
Porterent l'espouvente, et leurs guerriers exploicts
Publierent par tout la valeur des François.

Combien de fois ont-ils empourpré les campagnes
Du sang des Sarrazins ? combien fait de montagnes
Des entassez monceaux de ces chiens enragez ?
Combien redifié de Temples saccagez ?
Combien par le Baptesme ont couru aux remedes ?
Combien les Godefrois, les Martels, les Tancredes,
Les Charles, les Rolands, d'un beau desir portez,
Ont laissé de frayeur à ces peuples domptez ?
Mais tout est bien changé, ce n'est plus ceste France
Dont jadis l'Univers adoroit la puissance,
Nourrice des Vertus, Pepiniere des loix,
Et qui de sa beauté charmoit les cœurs des Rois.

L'ignorant ne pouvoit aborder ceste belle
Sans fondre à ce Soleil la cire de son aisle ;
Ceste Vierge n'aymoit que les plus vertueux ;
S'il y avoit en Cour quelque presomptueux
Qui, pour dire le mot, porter longue soutane,
Passer un entre-chas, ou faire un vers prophane,
Briguast des pensions : ce grippé, aussi tost,
L'on accusoit d'avoir pissé dessus le rost ;
Les pages, les laquais luy donnoient des nazardes,
Et ne servoit alors ce mangeur de lezardes,
Sinon d'un Jaquemart, que ces gens de loisir
Deschiroient de brocards pour se donner plaisir.
Mais la France, aujourd'huy, si lasche est devenue
Qu'infame, à tous venans elle se prostitue ;
Les maistres n'y sont pas preferez aux valets ;
Des siffleurs d'estourneaux, Chicots et Triboulets,
Seront ses confidens, et ceste abandonnée
Ne rougira jamais de se voir mastinée
Par les limiers d'attache. O France, hélas ! pourquoy
Fais-tu si peu de cas et de nous et de toy ?
Quand te resoudras-tu de r'entrer en toy-mesme ?
Voy-tu pas que ton mal est tantost à l'extresme ?
Tant de lous affamez, tant d'inventeurs d'impôts,

Qui devorent ta chair et te rongent les os,
Te conduiront en fin en si pauvre équipage
Qu'à peine on te pourra recognoistre au visage.

Ta Noblesse n'a plus d'amour pour la vertu :
Esclatter en clinquant, gorrièrement vestu,
Piaffer en un bal, gausser, dire sornettes,
Se faire chicaner tous les jours pour ses debtes,
Sçavoir guerir la galle à quelques chiens courans,
Mener levrette en lesse, assommer paysans,
Gourmetter un cheval, monter un mors de bride,
Lire Ronsard, le Bembe, et les Amours d'Armide,
Dire *chouse* pour chose, et *courtez* pour courtois,
Paresse pour Parroisse, et *l'rancez* pour François;
Estre tousjours botté, en casaque, en roupille,
Battre du pied la terre en roussin qu'on estrille,
Marcher en Domp Rodrigue, et sous gorge rouller
Quelques airs de Guedron; mentir, dissimuler,
Faire du Simonnet à la porte du Louvre,
Sont les perfections dont aujourd'huy se couvre
La Noblesse François, exemptant, toutesfois,
Ceux qui versent leur sang au service des Rois.
Puis il nous est permis d'user de Sinedoche
Quand à ces Financiers, de qui la griffe croche
Ravit nostre substance, et de qui les boyaux
Creveront, engraissez dans les deniers Royaux.
Ce ne sont que Veaux d'or, Guenuches réparées,
Des Idoles d'argent par les foux adorées;
Ce sont oyseaux de proye aux ongles ravissans,
Des gouffres qui jamais ne s'iront emplissans,
Des abismes profonds, des gloutonnes harpies
Qui plus mangent nos chairs moins en sont assouvies.

Pour le peuple grossier, bien qu'il n'en puisse plus,
Qu'il soit taillé, sallé, et ses membres perclus,

Qu'il semble en sa misere un pauvre Promethée,
Dont l'entraille renaist pour estre becquetée
Et servir de pasture aux affamez Vautours :
L'insolent, toutesfois, se laisse aller au cours
De ses desbordemens; il poste à toute bride
Où son desir aveugle aveuglement le guide,
Et s'accoustume, esclave, à porter son fardeau.
Le dez, le cabaret, la paume, et le bordeau,
Sont ses quatre elements, ses vertus cardinales,
Ses joustes, ses tournois, ses lettres liberalles,
Son cirque, et son lycée. Arriere les vertus !
Ce ne sont que des sots qui en sont revestus.
O fols escervelez ! jeunesse corrompue !
Helas ! si tu voyois la Vertu toute nue
Combien l'aymerois-tu ! tes esprits enchantez
Voudroient mourir aux pieds de si chastes beautez.

(Le Banquet des Muses, 1623.)

LE SIEUR DE LA CROIX

Comme Claude d'Esternod, le S^r de La Croix est un élève de Regnier, dont il a imité la *Macette* et un fragment de la *XI^e Satyre*, dans la même pièce. On y trouve encore confondues *Canidie*, *Acanthis* et *Dypsas*. On ne sait rien de ce poète peu fécond, sinon qu'il était Avocat au Parlement. Nous ne croyons pas qu'il faille le confondre ni avec N. De La Croix-Marron, Président au Parlement de Bordeaux et auteur de la *Muse Catholique* (1607 et 1614), dont parle Colletet dans le *Discours de la Poésie Morale*; ni avec son fils, Henri de La Croix-Marron, qui a fait plusieurs Stances à la louange de son père. Faut-il l'identifier à F. de la Croix, qui signa une poésie à la fin des *Larmes françoyses sur le tombeau de Henry IV*, ouvrage dédié à Sigogne par F. C. de la Borde, La Flèche, 1610; ou, plus vraisemblablement, au De La Croix qui signa avec Colletet *Le Bonheur de la Vie Solitaire représentée dans la retraite des anciens Ermites du Mont-Valérien*, Paris, Robert Sara, 1647, in-8°? L'épître dédicatoire à François de Gondy, premier archevesque de Paris, en est signée : *Les Solitaires du Mont-Valérien*. Quoi qu'il en soit, le S^r de La Croix a composé deux tragi-comédies en 5 actes et en vers : *La Climène, suivie de plusieurs autres œuvres*, desquelles nous extrayons la *Satyre*; *L'Inconstance punie, ou la Mélanie, dédiée à Aristandre*. Nous avons vu une seconde édition de la première. Les vers coulants et délicats mériteraient d'en être retenus; ils rappellent la langue de Frénicle, lui-même élève de Desportes, et contrastent singulièrement avec le style de la *Satyre*, conforme au genre, il est vrai... Cette *Satyre* est, pour le temps, une très bonne pièce, et l'on ne saurait l'omettre dans un recueil tel que celui-ci, surtout à cause de l'intérêt qu'elle présente comme issue directement de la veine de Regnier.

BIBLIOGRAPHIE. — *La Climène, Tragi-Comédie Pastorale, dédiée à Madame des Loges, avec plusieurs autres œuvres*, in-8°, Paris, Gilles Corrozet, 1629, B. Nat., y f. 6.832; — *L'Inconstance punie, ou la*

Mélanie, tragi-comédie en 5 actes en vers, dédiée à Aristandre, avec un argument, Paris, 1630; — R. TOINET, *La Climène et les poésies diverses du S^r DE LA CROIX*, Tulle, 1898.

A CONSULTER. — BEAUCHAMP, *Histoire des Théâtres*.

SATYRE

Depuis que ce Demon, voulant perdre ton ame,
Tascha d'y faire entrer une nouvelle flame,
Je n'ay fait que chercher dedans chaque élément
Si je ne pourrois point trouver un chastiment
Qui me vangeast assez, et qui pust satisfaire
Au violent desir que souffle ma cholere.
Enfin, n'ayant rien veu qui me pust soulager,
Que le mesme sujet dont je me veux vanger,
Amour a fait couler dedans ma fantaisie,
Le dessein de depeindre en ceste Poesie
Les defauts inouys de cet estrange corps
Qui ne semble mouvoir qu'avecques des ressorts,
Si mal fait, et gasté, que sa laide figure
Estonnant les humains fait honte à la Nature.
Je veux que son portrait luy face tant d'horreur,
Qu'elle ne vive plus qu'en rage et qu'en fureur;
Que ceux qui la verront, en faisant penitence,
Cerchent tout aussi tost pardon de leur offence,
En croyant que ces Dieux ont ça bas fait venir
Ce monstre espouvantable afin de nous punir.
Celle dont je pretends tirer la portraicture
N'a pas du tout le teint d'une noire teinture :
Son visage défait est si fort bazanné,
Qu'il ne semble pas mal à celuy d'un damné,

Et qui voudroit oster son geste et sa parole
Sans doute on la prendroit pour un ancien Idole;
Son front est un tombeau sous qui sont enscrez,
Dans deux trous enfoncez, ses deux yeux esgarez;
Son nez est escrasé, qui justement partage,
Enchassé de costé, les deux tiers du visage;
Sa bouche a, pour le moins, demi-pied de fendu,
Sa levre la couleur de celle d'un Pendu;
Quelques moitez de dents sont en cette ouverture,
Qui tombent tour à tour selon leur pourriture;
De ce creus sort un air de telle puanteur,
Qu'on ne peut sans vomir en souffrir la senteur :
Bref, on ne sçauroit voir partie dans sa face
Qui, suivant la nature, ait bien trouvé sa place.
Cette rare beauté, aagée seulement
De la moitié d'un siecle, a vescu chastement,
Et jusques à présent gardé son pucelage,
Non pas pour conserver le teint de son visage,
Mais n'ayant pu trouver par grace ou charité
Un seul qui ait voulu de sa virginité;
Et quand elle essaya, par sa noire malice,
De me ravir l'esperoir du fruict de mon service,
Sans doute elle esperoit que ce nouvel amant,
Ayant par son moyen soulagé son tourment,
Que sa peine seroit pour le moins recogneue,
Et qu'elle en sentiroit peut estre une venue
Pour rafraischir l'ardeur qu'elle avoit dans le sein :
Voyla mon cher soucy quel estoit son dessein.
Mais, perdant cet espoir sans en quitter l'envie,
Elle cherche par tout à blasmer nostre vie,
Et, en suivant le cours de ses traistres humeurs,
Fait semblant de t'aymer, et mesdit de tes mœurs.
Je ne m'estonne plus si la douce harmonie
A de tout temps esté de chez elle bannie,
Et si mon pauvre Lut, n'y pouvant demeurer,
Ne put pas s'empescher de se plaindre et pleurer

Quand son bois tout humide, en rompant chaque corde,
Se plaignoit d'estre mis au logis de discorde,
Et qu'en vain s'efforçant d'y faire ses accords,
Me contraignit en fin à l'en mettre dehors;
Aussi je puis jurer que, dès la première heure,
Que je consideray le lieu de sa demeure,
Son étrange mesnage, et tout confus m'apprit,
Que là dedans logeoit un dangereux esprit.
Je vis dedans sa chambre un lit sans couverture,
Sans rideaus, et sans draps, confit en pourriture :
Tout auprès des cotrets, et des fagots meslez,
Des bouchons de cheveux estoient entortillez;
Un escabeau tout seul près de la cheminée
Achevoit à trois pieds sa dure destinée.
A un clou pendilloit un sac rapetacé,
Plusieurs fers de colets, mais tous du temps passé;
Sept masques tous rompus, un panier plein de sive,
Des chapelets d'iris pour mettre à la lescive,
Un soufflet tout brulé, un escheveau de fil,
Un paquet d'allumette, avec un vieux fusil.
Au dessous, on voyoit quelque baril sans cercle,
Des tonneaux enfoncez, trois boittes sans couvercle,
Dans l'une estoient des gans, mais tous despariez,
De la toile cirée avec des poids trieze,
Des feuilles de lierre à penser les cauterres,
Une grande siringue à donner des clisteres,
Une autre plus petite aus maus particuliers,
De la chandelle propre à noircir les souliers;
Plusieurs morceaux d'alun, quelque reste d'un cierge,
Serré bien proprement dans du parchemin vierge,
Force peignes rompus, une gaisne à cousteaus,
La moitié d'un miroir, un estuy sans cizeaus,
Un fust de pistolet, deus vieilles escritoirs,
Un peu de verd de gris avec des descrotoires;
Dans l'autre, elle avoit mis plusieurs medicamens,
Des emplatres de gomme et divers oignemens,

De la peau de serpent, des mouches cantarides,
De toutes sortes d'eaus, pour empescher les rides,
Pour nettoier la face, et teindre les cheveux,
Pour donner quelquefois un breuvage amoureux,
Pour endurcir le sein, et l'empescher de croistre,
Pour composer un fard qui ne puisse paroistre,
Pour faire choir le poil, pour le faire tenir,
Ou bien pour le haster lors qu'il ne peut venir;
De l'eau pour resserer, et d'autre pour dissoudre;
Unze petits sachetz plains de diverse poudre,
Des potions pour le soir, d'autres pour le matin,
De l'encens, du corail, de l'essence de tin,
Treize grains d'arsenic, des febves en farine,
De l'huile de genet, de lis, de camomine;
Dans une boette à part, des livres ramassez
Estoient confusément l'un sur l'autre entassez.
L'histoire des vertus de saint François de Paule
Joignoit le dix-et-neuf des Amadis de Gaule;
Un livre d'oraisons pour le soir et matin,
Avoit choisi sa place avecque l'Aretin;
Le triste du Bandel et le second d'Astrée,
Retenoient entre eus deus la Légende dorée;
Le Marchand converty, Rabelais, Tabarin,
Un recueil de Sermons de Garasse et Guerin,
Les fideles Amours de la Bergere Aminte,
Le devoir du Chrestien en la sepmaine sainte,
L'Arioste, Marot, le Romant des Romans,
Les heures de Coton, les volages Amans,
La guide des Pecheurs, les amours de Nerveze,
La Canonization de la Mere Terese,
Le Vray repos de l'Ame en la vie à venir,
Le Moyen de Verville afin de parvenir,
Artemidore, Ovide, et Lizandre, et Caliste...
Bref je croy qu'en voyla quasi toute la liste!
Le reste que j'y vis n'estoit pas mieus en rang.
Une table à l'antique avec un meschant banc

Qui, de ses quatre pieds n'en ayant qu'un qui vaille,
Tomboit presque à tous coups; une chaise de paille,
Une pour accoucher, une autre de vieux cuir,
Dont la bourre par tout taschoit à s'enfuir :
Enfin tout estoit fait d'une telle maniere,
Que cela ressembloit tant soit peu sa sorciere.
Il ne me reste plus pour punir ses forfaits
Que dire quelques vœus que pour elle j'ay faicts :
Je veus, quoy qu'elle soit telle qu'elle est descrite,
Qu'elle pense estre belle, et avoir du merite
Plus qu'aucune du siecle, et qu'un lascif amour,
Sans trouver un amy, la ronge nuit et jour;
Qu'elle desplaise à tous, et soit si miserable,
Que parmy tout le peuple elle serve de fable;
Qu'une mere, instruisant sa fille aus bonnes mœurs,
Luy defende sur tout de suivre ses humeurs,
Et ne la frequenter; qu'allant parmy la ruë,
Des gueus et des enfans ell' soit tousjours couruë,
Chacun la montre au doigt, et, la voyant pourrir
Personne ne s'essaye à la vouloir guarir;
Que couverte de vers, de chancres, de verole,
Il ne luy reste rien d'humain que la parole;
Qu'ayant vescu cent ans dans un si triste sort,
Elle souhaite en vain de rencontrer la mort;
Que trois siecles après, maudissant la nature,
Les morceaux de sa chair tombent de pourriture,
Et que sa vilaine ame, en s'eschappant dehors,
Abandonne aus corbeaus les restes de son corps;
Qu'ayant erré mille ans à l'entour des voiries,
Elle croisse à la fin le nombre des Furies !
O Dieux ! si ma cholere a peu vous esmouvoir,
Faites luy ressentir quel est vostre pouvoir,
Afin qu'à l'avenir personne n'entreprenne
De me venir troubler dans l'amour de Climene.

(*La Climène*, 1629.)

SAINT - AMANT

Anthoine Girard, dit Marc-Anthoine de Gérard, écuyer, connu sous le titre de Sieur de Saint-Amant, auquel il n'avait pas droit, naquit à Rouen en 1594, dans la religion réformée. Son père avait été vingt-deux ans au service d'Élisabeth d'Angleterre, en qualité de chef d'escadre, et s'était retiré à Rouen, où il armait des navires et exploitait en association une verrerie fondée par Garsonnet en 1605. Il maria sa fille à l'un de ses associés, Pierre d'Azémar, en avril 1619. L'oncle d'Anthoine Gérard, ses cousins et ses deux frères participèrent à de périlleuses expéditions maritimes. Comme eux descendant des Vikings, Anthoine Gérard « poussé de la belle curiosité de voir le monde et de l'honorable ambition d'acquérir de la gloire », s'embarqua pour l'Amérique et fit un séjour à Java, ainsi que l'atteste une curieuse lettre de Pereisc aux frères Dupuy, publiée par Tamisey de Larroque en 1890. Il échappait ainsi à la fêrule des pédants du Collège de la Marche, où il faisait de mauvaises études, négligeant les humanités. De retour à Paris en 1616, Anthoine Gérard prit le nom de Saint-Amant, d'un petit fief appartenant à sa famille, comme son frère cadet avait pris celui de Montigny. Grâce à la recommandation de Philippe-Emmanuel de Gondi, Général des Galères, qui connaissait son père, Saint-Amant s'attacha au duc de Retz. Après la retraite forcée de la Reine Mère à Blois, le duc se retira avec sa cour dans son marquisat de Belle-Isle, où Saint-Amant le rejoignit. Comme les distractions n'abondaient pas sur le rocher, le Maréchal de Gondi et le joyeux compagnon, dit un correspondant de Desforges-Maillard, commissaire de la Marine, « montoient sur une vieille crédence où ils avoient une petite table chargée de bouteilles de vin. Là, chacun étant sur sa chaise, ils y faisoient des séances de vingt-quatre heures. Le duc de Retz les venoit voir de temps en temps dans cette attitude. Quelquefois la table, les pots, les verres, les chaises, les buveurs, tout dégringoloit du haut en bas ». L'Ode de la *Solitude* fut composée à Belle-Isle, dit encore le Commissaire, dans une grotte où le poète se retirait, « malade à

force d'avoir bu », et qui, cent ans plus tard, portait encore le nom de Saint-Amant. Le sonnet qui commence par ce vers : *Assis sur un fagot, une pipe à la main*, fut fait chez un cabaretier du bourg de Sauzon, nommé La Plante, dont la postérité existait encore en 1855, du temps de Ch. Livet. Enfin, le duc de Retz obtint de rentrer à la Cour en 1618, et Saint-Amant ne fut point fâché de revenir à Paris. Il y fréquenta l'Hôtel de Rambouillet, dans le même temps que la Pomme de Pin, le Cormier et autres tavernes à la mode. Il se lia avec l'Abbé de Marolles, Théophile, Molière d'Essertines, Gilot, « roi de la débauche », Marigny, « rond en toutes sortes », Chateaupers, « au nez à crocheter bouteilles », Faret, « noble portrait du vieux Silène », qu'il devait faire rimer à *cabaret*, bien qu'il ne bût que de l'eau; et, parmi tant d'autres, célèbres à divers titres, le Comte d'Harcourt, chef de la *Confrérie des Monosyllabes*. « En sa jeunesse, dit Tallemant, il a fait une espèce de vie de filou, ou du moins de goinfre. Il avoit fait une confrérie de monosyllabes, où chacun avoit une épithète. » C'est ainsi que lui s'appelait le *Rond*, Faret, le *Vieux*, et Saint-Amant le *Gros*. Le *Rond* ne pouvait trouver meilleur compagnon que le *Gros*; il se l'attacha et l'emmena avec lui et le *Vieux* devant La Rochelle et dans toutes ses expéditions militaires, où les deux « humeurs de piot » grenouillaient au son du canon. De 1631 à 1633, Saint-Amant fut à Londres, puis à Rome avec le Maréchal de Créquy. Il se retrouva avec d'Harcourt dans ces deux villes, où il rima, en 1643, la *Rome Ridicule*, qui coûta sa liberté au libraire, et, l'année suivante, le poème satirique de l'*Albion*, qu'il n'osa publier, et qui ne vit le jour qu'en 1855.

Du Comte d'Harcourt, Saint-Amant passa à la protection de Marie-Louise de Gonzague, veuve de Ladislas-Sigismond, roi de Pologne, et femme de Jean Casimir, à qui revenait la succession du trône. Ce fut l'Abbé de Marolles, ancien précepteur de la reine et fidèle ami du poète, qui recommanda celui-ci et lui fit obtenir une pension de trois mille livres, avec les titres de Conseiller d'État et de Gentilhomme de la Chambre.

Saint-Amant partit donc pour Varsovie en 1649. Il y fit un séjour de six mois, après avoir été arrêté comme espion dans les Pays-Bas. Il travaillait dans ce temps-là au *Moïse Sauvé*, qu'il paraît avoir entrepris à la mort de son père en 1624, époque qui coïncide avec sa conversion au catholicisme. La police flamande fouilla ses papiers, et le *Moïse* fut saisi. Le nom de la reine de Pologne que le poète invoqua lui fit rendre son manuscrit, « sans quoi, dit-il, le *Moïse Sauvé* étoit le *Moïse Perdu* ». Furetière fit un mot du même genre, mais, en l'occurrence, autrement cruel : *Le Moïse Noyé*. L'ouvrage venait de paraître... Saint-Amant témoigna sa reconnaissance à la reine par plusieurs pièces à sa louange, et fut délégué à Stockholm pour assister en son nom au couronnement de Marie-Christine. Il

revint en France en 1651, où il remit son *Moïse* sur le métier. Ce poème parut en 1653, mais n'obtint pas le succès que son auteur en espérait. A cet échec se joignirent les embarras d'argent, car, par suite du bouleversement des affaires de Pologne, sa pension ne lui fut plus payée. Le poète se tourna vers la religion et renonça à ses coûteuses débauches. Il logeait au cabaret du *Petit-More*, à l'angle de la rue Visconti, sur la rue de Seine. Son hôte lui témoignait de l'attachement et ne le pressait point de payer ses modestes dépenses. Saint-Amant comptait beaucoup sur un poème courtisan intitulé *La Lune Parlante*, où il célébrait Louis XIV, pour attirer l'attention du roi; mais, quelques vers qui pouvaient être pris pour une allusion au *Masque de fer*, ainsi que des passages satiriques contre les maltôtiers, faux monnayeurs et financiers, provoquèrent la mauvaise humeur du monarque, au lendemain de l'arrestation de Fouquet. Il déclara ne pouvoir en supporter la lecture. Les vers, d'ailleurs, sont fort mauvais. La louange elle-même y est ridicule : le poète ne félicite-t-il pas Louis XIV de savoir nager?... M. Frédéric Lachèvre a reproduit ce discours, à la fois satirique et laudatif, dans l'Appendice du tome II de ses *Recueils Collectifs de Poésies*. Une telle disgrâce, jointe à la mort de son hôte, plongea le Gros dans une profonde mélancolie qui le conduisit au « monument ». Le bon Abbé de Marolles l'assista dans ses derniers moments. Il mourut le jeudi 29 décembre 1661. Grâce à la recommandation de Faret, Saint-Amant avait été des premiers de l'Académie. Il obtint d'être exempté du discours de réception, à la charge de rédiger la partie comique du Dictionnaire, entre autres les articles *Burlesque* et *Grotesque*, genres où il s'entendit si bien.

On voit par l'existence aventureuse, mais en somme brillante de Saint-Amant, combien l'arrêt de Boileau est inique et fantaisiste, quand il le montre *n'ayant que sa veine en partage et traînant une vie importune*. Comme on l'a dit, le Satirique sacrifia la vérité au plaisir d'imiter un passage d'Horace sur un pauvre poète latin.

Saint-Amant n'est pas, à vrai dire, un satirique, bien qu'il revendique ce titre, que son œuvre soit semée de traits piquants et contienne même de soi-disant satires. C'est un burlesque, dont le talent peut être placé entre Scarron et le *Cabinet Satyrique*. Il n'a jamais fait une satire entière, dit Ch. Livet, — sauf, ajouterons-nous, et malgré l'emploi de l'octosyllabe, le *Poète Crotté*, où le ton satirique se soutient assez. Le *Poète Crotté* désigne Marc de Maillet, déjà satirisé dans la satire des *Poètes* de Furetière, une *Élégie* de Théophile, des *Stances* et une *Épître* en prose de Vital d'Audignier, une *épigramme* de Cailly et deux *sonnets* de Maynard. Fr. Colletet avait écrit sa vie, à la suite de l'œuvre de son père sur les *Poètes français*. Il personnifia, de son temps, le poète vaniteux, parasite et misérable. Il ne pouvait souffrir qu'on louât en sa présence un autre

poète que lui; ni que l'on critiquât ses vers. Il vivait à la cour de la Reine Marguerite « qui le retenoit à ses gages avec beaucoup d'autres. Elle prenoit un singulier plaisir lorsqu'à ses heures de repos et de divertissement il lui venoit réciter des vers, ce qu'il faisoit avec des grimaces et sur un ton de voix si bizarre et si surprenant, qu'il estoit, en effet, bien malaisé de s'empescher de rire... Il s'emportoit quelquefois jusqu'au point de tordre et d'arracher autant de boutons à celui qui l'escouttoit et auquel il recitoit face à face quelque pointe de sonnet, d'épigramme ou de stance ». On trouvera une étude sur Maillet dans la *Littérature Indépendante* de Victor Fournel, 1862, p. 140. Il est enfin portraituré dans le *Roman Bourgeois* sous le nom de Mytophilacte et dans l'ouvrage anonyme paru dans le *Rec. de Sercy*, 1661 : *Histoire du poète Sibus*. La *Perrette* dont il est question dans le *Poète Crotté* est la vieille Demoiselle de Gournay, éditrice et fille adoptive de Montaigne, que son amour pour la langue du siècle précédent faisait tourner en ridicule. C'est pourquoi le satirique emploie à son sujet un rythme ronsardien : *Belle, qui dans un grabat, — Sans rabat*, etc. — Sur M^{lle} de Gournay, on consultera Tallemant des Réaux, le roman de *Francion*, où est rapportée la fameuse anecdote des Trois Racans, et la *Bibliothèque Française* de Goujet, t. XVI, p. 45.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Œuvres*, Paris, 1629, in-4°; — *Les Œuvres* (avec la suite), 1632, pet. in-4°; — *Les Œuvres et Suites des Œuvres*, Paris, 1633, in-8°; — *Les Œuvres*, Seconde partie, 1642 et 1643, in-4°; — *Troisième partie*, Paris, 1649, in-4°; — *Les Œuvres*, Paris, 1651, in-4°; — *Dernier recueil de diverses poésies*, Rouen et Paris, 1658, in-4°; — *Œuvres complètes* (incomplètes), publ. par Ch. Livet, Paris, 1855, 2 vol. in-12; — *La Solitude*, s. l. n. d., in-12; — *L'Arion*, 1623, in-12; — *La Vigne*, 1627, in-12; — *Le Passage de Gibraltar*, Paris, 1640, in-4°; — *Caprice*, in-4° et in-12, s. l. n. d.; — *La Rome Ridicule*, s. l. n. d., in-4°, 1643 et 1663, pet. in-8°; — *Epistre héroï-comique à Monseigneur le Duc d'Orléans*, Paris, 1644, in-4°; — *Sonnet pour la Sérénissime Reine de Pologne et de Suède*, 1650; — *Moyse sauvé, idylle héroïque*, Paris, 1653, in-4°; — *Stances à Monsieur Corneille sur son Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1656, in-4°; — *La Généreuse, seconde idylle héroïque*, Rouen et Paris, 1658, in-4°; — *Poème fait en l'année 1659 sur la Suspension d'armes*, Paris, 1660, in-4°; — *La Lune Parlante*, Paris, 1661, in-4°.

A CONSULTER. — *Chevræana*. — TALLEMANT DES RÉAUX, éd. Garnier, t. IV (*Hist. de la Reine de Pologne*), t. VI (*Hist. du Comte d'Harcourt*). — MORÉRI, Dict. — MAROLLES, *Mémoires*. — THÉOPHILE GAUTIER, *Les Grotesques*, 1844. — CH. LIVET, éd. cit. — EUG. CRÉPET, *Poètes franç.*, t. II (not. Théoph. Gautier. — VICTOR

FOURNEL, *La Littérature indépendante et les Ecrivains oubliés*, 1862. — SAINTE-BEUVE, *Lundis*, XII, 1863. — DURAND-LAPIES *Saint-Amant, son temps, sa vie, ses poésies*, 1896. — DE GIRAN-COURT, *Notice sur la verrerie de Rouen*, 1867. — REMY DE GOURMONT, *Promenades Littéraires*, 3^e série, p. 214; *Collection des plus belles pages (Mercure de France)*. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. de Poés.*, II. — AD. VAN BEVER, *Les Poètes du Terroir*, III. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle; Follastries et gaillardises des XVI^e et XVII^e siècles, La Sirène*. — PIERRE VARENNE, *Le Bon Gros Saint-Amant*, 1917. — MAURICE ALLEM, *Anth. Poét. franç.*, t. I, libr. Garnier.

LE POÈTE CROTTÉ

A MONSIEUR LE DUC DE RETS

Dans cette satire joyeuse,
Plusieurs se sentiront pincer
D'une façon ingénieuse,
Qui ne pourront s'en offencer.

Clyon, ma petite camuse,
De grâce, enfle ta cornemuse,
Pour entonner d'un chant falot,
Non les débauches de Bilot,
Qui, prest de descendre en l'Averne,
Estendu contre une taverne
Dont il adoroit le locquet,
En jettant le dernier hocquet,
Comme il entendit crier : Masse !

Soudain, d'une voix graisle et basse,
Respondit : Toppe ! et puis mourut
D'une broche qui le ferut ;
Non, dis-je, pour prosner sa gloire
A vaincre Bacchus mesme à boire,
Mais pour chanter et mettre au jour
L'adieu du poëte à la cour.

Mon duc de qui, sans flatterie,
Picqué d'une noble furie,
J'esleverois le nom aux cieux,
A la honte de tous les dieux,
Si les regles de la satyre
Aucun bien pouvoient laisser dire :
Dans vostre mal vueillez ouyr
Ces vers faits pour vous resjouyr.
Peut-estre que vos medecines,
Vos bains, vos huylls, vos racines
N'apporteront pas tant du leur
A soulager vostre douleur,
Puis qu'on tient pour chose certaine
Que, pour appaiser toute peine,
Le plaisir est un appareil
Qui n'a nul remede pareil.
Quant est de moy, malgré ma jambe
Où le feu Saint-Antoine flambe,
Malgré mon pauvre bras demis,
Au grand regret de mes amis,
En maint endroit leur rime platte
Me fait espanouyr la ratte.
Mais il est temps de commencer :
Debout, Margot, il faut dancer.

Lors que ce chardon de Parnasse
Ce vain espouvantail de classe,

Ce pot-pourry d'estranges mœurs,
Ce Moine-Bourru des rimeurs,
Ce chaland de vieille tripiere,
Ce faquin orné de rapiere,
Cet esprit chaussé de travers,
Ce petit fagotteur de vers,
Vid sa pauvre muse chiffée,
Et son esperance befflée,
Après avoir esté vingt ans
Un des plus parfaits sots du temps,
Et s'estre veu, par son merite,
Fol de la reyne Marguerite,
Qui l'estimoit, Dieu sçait combien !
C'est-à-dire autant comme rien.
A la fin, saoul de chiquenaudes,
De taloches, de gringuenaudes,
D'ardantes mousches sur l'orteil,
De camouflets dans le sommeil,
De pets en coque à la moustache,
De papiers qu'au dos on attache;
D'enfler, mesme pour les lacquais,
De bernemens, de sobriquets,
De coups d'espingle dans les fesses,
Et de plusieurs autres caresses
Que dans le Louvre on luy faisoit
Quand son diable l'y conduisoit :
Il luy prit, quoy que tard, envie
D'aller ailleurs passer sa vie,
Et, laissant Paris en ce lieu,
Luy dire pour jamais adieu.

Mais, avant qu'il ouvre la bouche,
Je veux luy donner une touche
De mon pinceau pour l'habiller,
Tant qu'on s'en puisse esmerveiller.

Un feustre noir, blanc de vieillesse,
Garny d'un beau cordon de gresse,
Qu'il ne sçauroit avoir perdu,
Non plus qu'engagé ny vendu
Sans se voir aussi-tost nu-teste,
Couvroit la hure de la beste,
Troussé par devant en saint Roc,
Avec une plume de coc.

Son pourpoint, sous qui maint pou gronde,
Montroit les dents à tout le monde,
Non de fierté, mais de douleur
De perdre et matiere et couleur.
Il fut jadis d'un drap minime;
Mais qu'est-ce que le temps ne lime?
Le pauvre diable a fait son cours :
Autant puissent durer mes jours.
La moitié d'une pécadille,
Sur qui sa crinière pandille,
Affreuse et sentant le sabat,
Luy servoit au lieu de rabat.

Des gregues d'un faux satin jaune,
D'un costé trop longues d'une aulne,
Et de l'autre à bouillon troussé,
Reliques d'un ballet dansé,
Qu'un galand coiffé d'une dame
Luy donna pour son anagramme
Avec un demy-quart d'escu,
Enharnachoient son chien de cu.

Un rocquet de bourraccan rouge,
Qui jamais de son dos ne bouge,
L'affubloit, quoy qu'il fust hyver,
Et qu'il fust rongé de maint ver.

Une estroitte jartiere grise,
Faite d'un vieux lambeau de frise,
En zodiaquant le gipon,
Servoit d'escharpe à mon fripon,
Et traînoit, comme à la charrue,
Pour soc un fleuret par la rue,
Dont il labouroit le pavé,
Lequel en estoit tout cavé.

Ses jambes, pour paistrir les crottes,
S'armoient à cru de vieilles bottes,
L'une en pescheur, d'un gros cuir noir,
La plus grande qui se pust voir,
L'autre d'un cuir blanc de Russie,
A genouillere racourcie;
L'une à pié-plat, à bout pointu,
Et l'autre à pont-levis tortu.
Un petit esperon d'Engliche,
A la garniture assez chiche,
Ergottoit son gauche talon;
Quant au droit, le bon violon
N'y portoit rien qu'une ficelle
Pour en soustenir la semelle,
Qui, comme un fruict meur ou pourry,
Laissant l'arbre qui l'a nourry,
Par quelque soudaine tempeste,
A tous coups estoit toute preste
De quitter, en se remuant,
La plante de son pied puant.

En ce ridicule equipage,
Chargé de son petit bagage,
Tirant pays seul et dispos,
Il debagoula ces propos :

Ville où j'ay tant traisné mes guestres,

Que j'en dois mieux sçavoir les estres
Qu'un rat ne fait de son grenier,
Je te chante l'adieu dernier.
Adieu doncques, Paris sur Seine,
Seine, riviere humide et pleine,
A Sanitas nommée ainsi,
Comme dit quelque autheur chansi !
Adieu Paris, cité superbe,
Paris sans pair, rare proverbe !
Qui montre, en cachant mille appas,
Que Vaugirard ne te vaut pas.
Adieu Pont-Neuf, sous qui l'eau passe,
Si ce n'est quand hyver la glace :
Car, adonc ne bougeant d'un point,
Elle est ferme, et ne passe point.
Adieu, roy de bronze ou de cuivre,
Qu'à pié l'on peut aisement suivre,
Quoy que vous soyez à cheval,
Sans aller par mont ny par val ;
Adieu, belle place Dauphine,
Ou l'eloquence se r'affine
Par ces basteleurs, ces marmots,
De qui j'ay pris tant de beaux mots
Pour fabriquer mes epigrammes,
Bons mots qui, plus pointus que lames,
Font qu'on ne peut, sans se picquer,
En torche-culs les appliquer.

Adieu ! vous que tout au contraire
J'ay souvent fournis de quoy braire :
Chantres, l'honneur des carrefours
Et des ponts, où, d'une voix d'ours
Et d'une bouffonne grimace
Vous charmez le sot populace,
Tandis qu'un matois, non en vain,
Essaye à faire un coup de main.

Adieu, blonde Samaritaine,
Que, sans peur des tireurs de laine,
Pour n'avoir n'argent ny manteau,
En venant du royal chateau
J'ay veu cent fois aux heures sombres,
Lors que l'opacité des ombres
Absconce tout ce qui reluit
Dessous la cappe de la nuit.

Adieu, belles rostisseries,
De moy si vainement cheries,
Où j'ay veu fumer d'aloyaux
Qui plus valaient que les joyaux
Qui decoroient le pont au Change
Devant ce traistre esclandre estrange,
Qui, plus promptement qu'un éclair,
Luy fit faire le saut en l'air.

Adieu le roy des testes-folles,
Grand Erty, qui, dans les escolles
Qu'on tient aux Petites-Maisons,
Fais rire jusques aux tisons.
Las ! de quelle perseverance
Paty ay-je, sous esperance
D'obtenir quelque jour du sort
Ta noble place en cas de mort,
Place que j'eusse demandée,
Et qu'on m'eust sans faute accordée,
Nul n'en pouvant, comme je croy,
La charge mieux faire que moy.

Adieu, palais où la justice
Ne mange que du pain d'espace,
Et ne fait boire à ses regents,
Que la sueur des sottes gents,

Qui, pour un zest, pour une paille,
Bouttant jusqu'à l'ultime maille,
Apprennent à leurs hoirs enfin
Que cil qui plaide est moult peu fin...
Quant à toy, gros Louvre effroyable,
Pour adieu je te donne au diable,
Le roy dehors, cela s'entant,
Et les reynes, qui valent tant.
Ouy, de bien bon cœur je t'y donne,
Je te dis moy-mesme en personne,
Pour les niches, pour les tourmens
Que dans tous tes departemens
On m'a faits depuis tant d'années,
Tourmens que les ames damnées
Trouveroient pires aux enfers,
Ny que leurs feux, ny que leurs fers.
Voyez un peu que c'est du monde,
Et combien est fat qui s'y fonde !

Je me souviens qu'au temps passé
Des plus grands j'estois caressé ;
Ils me tenoient pour habile homme.
Peu s'en faut que je ne les nomme,
Pour montrer qu'ils ne sçavent rien ;
Mais nul ne m'orroit, aussi bien.
S'il se faisoit galanterie,
Course, carrouzel, mommerie,
Combat de barriere, ballet ;
S'il falloit chanson ou poulet,
J'estois leur mon-cœur, leur mon-maistre ;
Leur ame m'ouvroit la fenestre
Pour m'exhiber tous ses secrets,
Tous ses plaisirs, tous ses regrets,
C'est-à-dire mille sottises.
Je leur fournissois de devises,

De beaux couplets, de hauts discours :
Enfin j'estois tout leur recours.

O faux galands ! ô hapelourdes !
Que vous avez les testes lourdes,
Quoy qu'elles soient creuses pourtant,
Et que l'air soit moins inconstant !

Quand on vous montre ou vers ou prose,
Feignans d'y sçavoir quelque chose,
Vous sousriez et faites : hon !
Mais à contre-temps, c'est le bon.
Si l'amour à soy vous attire,
Vous demandez une satire
A la louange des beaux yeux,
Qui sont vos soleils et vos dieux.
Où vous priez que l'on vous fasse
Sur tous les attraits d'une face,
Autant de long que de travers,
Quelque beau quatrain de six vers.
Si dessus un nom d'importance
On vous dit quelque sotte stance,
Vous l'exaltez par des transports,
En grimassant d'ame et de corps ;
Et si d'un nom qu'on chiffe au Louvre,
Quelque ouvrage excellent on couvre
En le prononçant vilement,
Vous ne l'estimez nullement.
Si vous oyez un equivoque,
Vous jettez d'aise vostre toque
Et prenez son sens malautru
Pour un des beaux mots de Bautru.
J'ay veu qu'un sonnet accrostiche
Anagrammé par l'emistiche,
Aussi bien que par les deux bouts,
Passoit pour miracle chez vous.

J'ay veu que vous preniez des noises
Pour les Marguerites françoises,
Et qu'eussiez joué des cousteaux
Pour Nerveze et pour Escuteaux;
Et depuis peu mesme La Serre,
Qui livres sur livres desserre,
Duppoit encore vos esprits
De ses impertinents escrits.
Non, non, je ne suis pas si beste,
Quelque longue que soit ma teste,
Que je ne reconnoisse bien
Que vous l'estes ou n'estes rien.

Adieu, dames et damoiselles,
Autant les laides que les belles,
Si par fard on peut meriter
Ce nom de belle, et le porter.
Allez au Cours, aux Tuilleries,
Faites-y force drolleries,
Mais il n'en est pas la saison.
Ne bougez donc de la maison,
J'entends ne bougez de la ville,
Et là, d'une humeur bien civile,
Entre-visitez-vous souvent;
Puis, feignant d'aller au couvent,
Glissez-vous en robe discrète
Chez la confidante secrète,
Où vous attend le financier
Avec boutique de mercier
Et collation préparée
Pour passer toute la soirée,
Pendant que l'amoureux de cour
Souspire en vain pour vostre amour.
Encore un coup, ô belle bande !
Pour adieu je vous recommande,

Si vous n'avez pire destin
Aux successeurs de Roquentin.

Adieu, vous qui me faites rire,
Vous, gladiateurs du bien-dire,
Qui, sur un pré de papier blanc,
Versant de l'encre au lieu de sang,
Quand la guerre entre-vous s'allume,
Vous entre-bourrez d'une plume,
D'un cœur doctement martial,
Pour le sceptre eloquential.
A propos, messieurs, quand j'y songe,
Que je voy quel soucy vous ronge,
Et le dessein que vous avez,
Parbieu ! cela n'est pas mauvais,
Ou soit en vers, ou soit en prose,
Que vous disputiez d'une chose
Qui, sans doutance, m'appartient,
A ce que l'Olivete tient.
J'en eusse dit ma ratelée,
En me fourrant dans la meslée ;
Mais je ne suis pas si badin :
L'avanture du paladin
Me fait tressaillir de l'espaule ;
Je redoute en diable la gaule,
Et m'est advis que sur mon dos
Je ne sens desjà que fagots.

Adieu, vrais theatres comiques,
Belles maisons academiques,
Les ordinaires rendez-vous
Des esprits forts, des esprits dous,
Des eloquens, des gens d'intrigue,
Des cœurs de l'amoureuse brigue,
Des complaisans applaudisseurs
Et des raffinez polisseurs.

Quel plaisir d'estre en une chaize,
Chez vous, bien assis à son aise,
Dans une ruelle de lit,
Où Madame s'ensevelit,
Loin du jour, de peur qu'on ne voye
Que son muffle est une monnoye
Qui n'est plus de mise en ce temps,
Et qu'elle a bien neuf fois sept ans !

Là l'un lit, là l'autre censure,
Donnant à tout double tonsure;
L'un se refrogne et ne dit mot;
L'autre nigaude et fait le sot;
L'un raconte quelque nouvelle
Qui met tout le monde en cervelle;
L'autre pette en esternuant,
Et l'autre vesse en bouc puant.

Adieu, mon hoste, mon compere,
Où je m'en suis fait en grand'chere
Pour un franc, six liards et demy
En deux quarts d'an. Si, mon amy,
Si je vous dois quelque chosette,
Quelque chose, dis-je, de reste,
Un bout de peigne t'ay laissé
Qui t'en rendra recompensé.

Adieu, bel hostel de Bourgongne,
Où, d'une joviale trongne
Gaultier, Guillaume et Turlupin
Font la figue au plaisant Scapin;
Où, dis-je, mès petits confreres
Estalent leurs bourrus mysteres;
Où maint garnement de filou,
Quoué d'un estoc au vieux lou,
Pour n'aller jamais à la guerre,

Se pennade dans un parterre
Dont les horions sont les fleurs,
Les divers habits les couleurs,
Les fueilles les badauts qui tremblent,
Et où tous ses supposts s'assemblent,
Yvres de biere et de petun,
Pour faire un sabat importun.

Adieu, maquerelles et garces;
Je vous prevoy bien d'autres farces :
(Poetes sont vaticinateurs)
Dans peu, vous et vos protecteurs
Serez hors de France bannies
Pour aller planter colonies
En quelque Canada loingtain.
Le temps est près, et tout certain :
Ce n'est point un conte pour rire,
Vous aurez beau crier et dire :
J'appartiens à Monsieur un tel;
Quand, vous embrasseriez l'autel,
Quand, pour vous en penser distraire
Vous vous soumettriez à la haire,
Si faudra-t-il marcher pourtant.
O ! si l'on en faisoit autant
A toutes celles dont la vie
Dessus vostre mestier renvie,
Que Paris se depeupleroit !
Presque sans femmes il seroit.

Adieu, grande et fameuse Greve :
Helas ! de te quitter je creve;
J'esperois qu'un jour à venir,
Puis qu'aussi bien tout doit finir,
Après avoir fait à l'extresme
Un tour de pays de moy-mesme,
J'aurois l'honneur, sur vostre bort,

De voir force gens à ma mort;
Au lieu qu'au sentier que j'empoigne
Devant que de r'estre en Gascongne,
Je cours l'hazard d'au coing d'un bois
Jetter seul des ultim'abbois,
Accravanté de lassitude,
De trop jeusner, de marritude,
Et qui plus est, loing des beaux yeux
Où logent mon pis et mon mieux.
Ha ! beaux yeux ! ha ! docte maistresse !
Pour qui mon pié marche en detresse,
Gente Perrette, mon soucy,
A qui, jeunet, d'amour transy,
J'abandonnois, moy-mesme en proye,
Mon cœur, mon poulmon et mon foye,
Mon corps de l'un à l'autre bout,
Trippes, boudins, et merde et tout :
Helas ! faut-il que je vous quitte ?
Ouy, l'ordonnance en est prescrite.
Je voudrois bien que non, mais quoy !
Necessité n'a point de loy.

L'horrible misere, laquelle
Oncques ne va sans sa sequelle,
Dueil, dam, dol, peur, mort, froid, soif, faim,
Honte chagrin, rancœur, mes-haing,
Paresse, desespoir, envie,
Et de tous les maux de la vie,
Malgré moy me contraignent à
Laisser ton œil, qui m'empesta.

Au moins, ô ma chere Sybille !
N'aye la memoire labile :
Remembre-toy, de ton costé,
De ton pauvre rimeur crotté,
Et du mien j'auray pour hostesse

Dans le chief ma haute poetesse,
Dont les escrits, comme mes vers,
Sont les torches de l'Univers;
Remembre-toy des serenades
Qu'en mes nocturnes promenades,
Accompagné d'un bielleur
Aveugle, afin que deceleur
De nos amours il ne pust estre.
Discretion (qui reconnestre
Se doit bien) je t'ay si souvent
Donnée à la pluye et au vent !
Rememore-toy davantage,
Que, quoy qu'en un douziesme estage,
Tu te gistes proche du ciel,
Et c'est pourquoy, mon tout, mon miel,
Cy-devant haute t'ay nommee;
Toutesfois, d'une ame charmée
N'ay pas laissé, grimpant en ours,
De te visiter tous les jours.
Item, recorde-toy qu'en somme,
Malgré ce que ce diable d'homme,
Cette bedaine d'Allemand,
Ce fin railleur, ce faux Normand,
Ce vray demon de la satyre,
Né pour nostre commun martyre,
A dit de bouche ou par escrit
De ton corps et de ton esprit,
Tantost accomparant ta mine
A quelque vache qui rumine,
Tantost chantant qu'un siecle entier
A greslé dessus ton quartier;
Tantost, t'appelant vieille chatte,
Poil de gorret, caboche platte,
Nez roupieux, œil escaillé,
Bec de pivert, teint escaillé,
Menton velu, cou de bellette,

Sein de drappeau, corps de squelette,
Bras d'ozier sec, main de guenon,
Jambe de grue et pié d'asnon;
Tantost, disant que de Virgile
Tu honnis l'adorable stile,
Que son beau sens perverty as
Avec ton galimathias;
Que tu apte n'es ny idoine
Qu'à servir de folle à la roine,
Et qu'en un estat bien réglé
Ton cher ponant seroit sanglé.

Recorde-toy, dis-je, ô ma rose !
Que, quoy qu'en creusse quelque chose,
Je t'ay obstant moult bien servy,
Et serviray, si plus je vy.
Je te le jure par ta garbe,
Par ton bon demy-pié de barbe,
Par le grand diable de Vauvert,
Par ta teste à chapperon vert,
Par la mienne à porter marotte,
Par les guenilles de ta cotte,
Par ton mary, qui fut pendu,
Par ta sœur au groin morfondu,
Par le gousset de ton haleine,
Par le nabotin qui te meine,
Par ta guenuche qui le suit,
Par ton bel attiffet de nuit,
Par le grenier où tu demeures,
Par tes dents de couleur de meures,
Par ton vieux chiffon de collet,
Par ta coiffe d'un bioulet,
Par tes souliers d'une coudée,
Par tes grimaces d'obsedée,
Par tes gands fourrez de blaireau,
Par ta simarre de bureau,

Par les vitres de tes lunettes,
Par le tintin de mes sonnettes,
Par ton masque de camelot,
Par ma taille de Sibilot,
Par ta chaise à jambe demise,
Par la foire de ta chemise,
Et par tout ce qu'avons nous deux
De ridicule et de hideux.
Bref, souviens-toy qu'à ton exemple,
Monté sur l'eschelle du temple,
J'ay publiquement defendu
Ains, pièce, los, jaçoit, ardu,
Soulas, opter, blandice, encombre;
Et, m'escrimant, ainsi qu'un ombre,
Dans mes discours superlatifs,
Pour les mignards diminutifs,
Ay prouvé, par raisons notoires,
A tous les porteurs d'escritoires,
Que, comme de mil vient millet,
Ainsi de mail vient ton Maillet,
Nom dont, par une prevoyance
De nos amours, c'est ma croyance,
Le *fatum* exprès m'a pourveu,
Pour que de toy mieux fusse veu.

Ha ! ma vieillottine Perette !
Que ne te tiens-je ores seulette
Près de quelque flot argentin,
Or' que l'archerot enfantin,
De ses vo-volantes flammeches,
R'innove en mon sang mille breches,
Et qu'en despit du froid, du temps,
En songeant à toy je m'estends !
Je sçaurois si hermaphrodite
Avec verité tu es ditte,
Obtenant de ta grace ainsy

Ce don d'amoureuse mercy,
Guerdon bien deu aux maux prolives,
Que tes yeux, mes planettes fixes,
Depuis vingt ans fait souffrir m'ont,
Assez pour escacher un mont.

Helas ! il me souvient encore,
O douce lampe que j'adore !
D'une chanson, dont, vis à vis
De ton guichet, à mon advis,
Je te gringotay mon martyre;
La voicy, je la veux redire,
Tant afin de ne l'oublier
Que pour aux champs la publier

Belle, qui, dans un grabat,
Sans rabat,
Toute seule et toute nue,
Estens à present ton corps,
Si ne dors,
Las ! oy ma desconvenue.

Oy le triste ver-coquin
D'un mesquin,
Sur qui Cupido s'acharne,
Et, pour obliger son feu,
Tant soi peu,
Mets le chief à la lanterne.

C'est un pauvre adolescent
Innocent,
Feru droit à la poitrine,
Lequel, sous ton bon plaisir,
N'a desir
Que d'embrasser ta doctrine.

Les garrots de tes regards,
Doux-hagars,
Dans son cœur leurs pointes fichent
Plus avant, las ! que dans ton
Pelotton
Tes espingles ne se nichent.

Les cottrets qu'à la Saint-Jean,
D'an en an,
Dedans la Greve on allume,
Ne bruslent pas mieux que luy,
Qu'aujourd'huy
Ton œil ard, grille et consume.

Et combien qu'il pleuve à flots
Sur son dos,
Qui n'en est pas beaucoup aise,
Cet orage degoustant,
Nonobstant,
Ne peut esteindre sa braise.

Combien, dis-je, que la nuit,
Sans nul bruit,
De noires ombres le cerne,
Ce feu fait que, pour ses pas,
Il n'a pas
Ores besoin de lanterne.

Il est pourtant si secret,
Si discret,
Que la clarté l'importune,
Craignant d'estre reconnu
Et tenu
Pour homme à bonne fortune.

Si dessus le lac amer
De la mer
Il estoit dans un navire,
Les rots qu'il lache pour toy,
Que je croy,
Luy serviroient de zephire.

Aussi les moulins à vent
Bien souvent
En ont mis le grain en poudre,
Et l'eau que pissent ses yeux
En maints lieux,
D'autres moulins a fait moudre.

Moins de poils à ton matou,
Qui dort où
Tu te reposes la teste,
Qu'il n'a d'ennuis au cerveau,
Le bon veau,
Tant ta beauté le tempeste.

Las ! hélas ! ô dur esmoy !
C'est de moy,
C'est de moy de qui je parle ;
Si tu veux sçavoir mon nom ;
Ma guenon,
Je ne m'appelle point Charle.

Comme il alloit hurlant ces rimes,
Ces beaux adieux farcis de crimes
Contre la langue et le mestier,
Un puissant ribaud de chartier,
Qui retournoit au Bourg-la-Reine
Charrette vuide et pance pleine,
Le rencontrant dans son chemin,
En bourdican de Saint Fremin,

Termina ses sottes merveilles
D'un coup de fouet par les oreilles,
Et luy fist changer de discours
Pour crier : A l'ayde ! au secours !

Si quelqu'un icy veut entendre
Par quel moyen j'ay peu l'apprendre,
Puis que je ne m'y treuvay pas,
Je n'ay qu'à luy dire, en ce cas,
Afin de l'oster de cervelle,
En chantant la chanson nouvelle
Qui maintenant est en credit —
Mon petit doigt me l'a dit.

(Œuvres et Suite des Œuvres, 1633.)

HONORAT DE MEYNIER

On ne sait d'Honorat de Meynier que ce qu'il dit lui-même dans ses *Mélanges Poétiques*. Colletet l'avait fait figurer dans ses *Vies des Poètes français*, détruites par l'incendie du Louvre en 1871. Ce gentilhomme Provençal, né à Pertuis, près d'Aix, était un vieux militaire qui aimait à parler de sa profession et à se rappeler tous les faits de guerre dont il avait été témoin, comme la réduction de La Rochelle, ou ceux qui avaient illustré ses amis, tels qu'Antoine de Bouyer, sieur de Bendor, gentilhomme ordinaire du Roi, le Baron de Piles, ou Roger de Choiseul, marquis de Praslin. Le métier des armes ne l'avait pas enrichi; il déclare qu'il avait suivi la Cour fort inutilement pour lui et pour les siens. Il se contentait de n'avoir jamais fait de tort à personne durant ses trente-six ans de service :

Plus heureux mille fois qu'un homme bien renté.

Dans sa retraite, il s'occupa de mathématiques et d'art militaire et publia sur ces sujets des ouvrages que Pierre Bayle ne trouvait pas négligeables. Ses *Mélanges* contiennent un long *Poème à la Provence*, qui est proprement une description historique et géographique, où il a réalisé le tour de force de composer des pages entières d'alexandrins, y compris les rimes, rien qu'avec des noms propres d'hommes et de lieux. Ce même recueil contient une *Apologie en prose de la Poésie*, dédiée à Jean-François de Gondy, Archevêque de Paris, et où figurent 154 poètes, latins et français, depuis l'époque de Jean Dorat jusqu'en 1634. Mais, comme le dit l'Abbé Goujet, « cette liste ne donne presque que des noms, encore sont-ils si estropiés qu'on a de la peine à les reconnaître ». Honorat de Meynier, bien qu'épris de poésie, ne se faisait pas illusion sur son compte. Il avoue qu'il « n'était pas capable de faire mieux » et que l'on ne trouvera point ses vers « enrichis comme ceux de Ronsard, mignards comme ceux de Desportes,

doux comme ceux de Bertaut, relevés comme ceux de Du Perron, polis comme ceux de Malherbe, gentils comme ceux de Racan, ny subtils comme ceux de Maynard ». Cependant, le *Panégéric de Folie*, écrit avec verve et pittoresque, est une des meilleures satires du temps. On ignore la date de la mort d'Honorat de Meynier.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Bouquet bigarré d'HONORAT DE MEYNIER* (vers français et provençaux), 1608; — *L'Arithmétique enrichie de ce que les plus doctes mathématiciens ont inventé de beau et d'utile en la divine science des nombres*, Paris, 1614, in-4°; — *Les Principes et Progrès de la guerre civile opposés aux gouverneurs de Provence*, Paris, 1617, in-8°; — *Règles, Sentences et Maximes de l'art militaire et remarques sur le devoir des simples soldats et de leurs supérieurs*, Paris, 1617, in-8°; — *Les Nouvelles Inventions de fortifier les places, présentées au Roi*, Paris, 1626, in-fol.; — *Cantique royal sur la réduction de La Rochelle*, Paris, 1628, in-8°; — *Meslanges Poétiques*, Paris, 1634; — *Les Demandes Curieuses et les Réponses libres*, Paris, 1635; — *Avertissement sur la Noblesse françoise* (ouvrage cité par Bayle).

A CONSULTER. — PIERRE BAYLE, *Dict. Hist. et crit.* — GOUJET, XV, 341, sq. — ACHARD, *Dict. de la Provence*, 1786; — *Nouv. Biogr. DIDOT*.

LE PANEGERIC DE LA FOLIE

J'ay dessein de chanter la chose plus commune
 Qui se puisse trouver sous les rais de la Lune,
 Que le monde chérit plus que son propre bien,
 Et que tout homme suit sans qu'il en sçache rien,
 Et que l'on ne sçauroit porter dedans la teste
 Un jour tant seulement sans faire de la beste.
 FOLIE, assiste-moy de tes moyens divers,
 Car sans toy l'on ne peut composer un bon vers;
 Sans toy on n'oseroit voyager sur la terre,

Ny voguer sur la Mer, ny dresser une guerre;
Sans toy nul n'oseroit, en mauvaise saison,
Pour une vanité sortir de sa maison;
Sans toy, nul ne voudroit gaster son heritage,
Pour gagner le renom d'homme de grand courage,
Sous espoir d'acquérir la victoire et l'honneur,
Et la commodité de venir grand Seigneur;
Sans toy ceux qui sont bien n'hasarderoient leur vie
Pour devenir Seigneurs d'une terre ravie
Dont on ne peut jouir un siecle tout entier,
Et qui jamais ne vient au troisieme heritier;
La jeunesse, sans toy, n'auroit la hardiesse
De quitter son bon-heur pour monstrier sa prouesse;
Sans toy nul ne seroit de sa maison sorti
Pour maintenir des grands le factieux party;
Sans toy nul ne voudroit, pour se mettre en estime,
Contredire la Loy d'un Prince legitime;
Sans toy homme vivant prendre ne se voudroit
A maintenir un tort pour destruire un bon droit;
Sans toy nul ne voudroit, pour une mocquerie,
Dissiper ses moyens après la plaiderie;
Sans toy on ne voudroit, pour quelques differents,
Parler contre l'honneur de ses proches parents.
C'est toy qui fais jouer à la boule perdue,
Aux Cartes, et aux Dez, les plus foibles de veue;
Sans toy nul ne voudroit gaster son revenu,
Son esprit, et son temps, pour le plaisir du jeu;
Sans toy qui n'a Chateau, ny dignité, ny crosse,
N'entretiendroit jamais lictiere ny carrosse;
Sans toy nul ne voudroit se friser les cheveux,
Ny peindre son poil pour ne paroistre vieux;
Sans toy un grand Seigneur qui peut vivre à son aise
Ne voudroit embrasser une cause mauvaise;
Sans toy nous ne verrions des petits compagnons
Auprès de leurs Seigneurs se mettre en rang d'oignons;
Sans toy on ne prendroit des esprits imbecilles

Pour le Conseil, plustost que des hommes habilles;
Par toy le Savetier pense estre Rafineur
Des affaires d'Estat et du vray point d'honneur;
Sans toy il n'y auroit homme petit de taille
Qui voulut main-à-main venir à la bataille;
Sans toy les Laboureurs ne voudroient pas quitter
Leur labourage doux, pour s'aller tourmenter
A suivre un grand Seigneur remply d'haine mortelle,
Ny se mettre en malheur pour vuider sa querelle;
Sans toy nul ne voudroit se trouver le premier
A suivre la Trompette et le Tambour guerrier;
Sans toy on ne croiroit qu'un homme eust bon courage,
Estant blasphemateur, grand beuveur, et volage;
Sans toy les courtisans frisez, musquez et beaux,
Craindroient que leur beau corps fust pasture aux corbeaux,
Et chercheroient plustost de conserver leur terre,
Et vivre en doux repos que d'aller à la guerre;
Sans toy nul ne voudroit mourir pour le dessein
D'un homme qu'on cognoist avoir l'esprit mal sain;
Par toy chacun s'estime et se croit estre sage;
Par toy chacun s'obstine à suivre son courage;
Sans toy les hommes forts, ny les debiles vieux,
Ne mettroient l'asseuré pour l'espoir d'avoir mieux,
Et ne mettroient jamais la chose bien acquise
Pour la vaine grandeur de la chose promise;
Sans toy on ne verroit aucun donneur d'advis;
Sans toy les Courtisans ne seroient point suivis;
Sans toy nul ne seroit trop joyeux ny trop triste;
Sans toy nul ne croiroit d'estre bon Alchimiste;
Sans toy on ne mettroit le fameux point d'honneur
A sçavoir escrimer et frapper dans le cœur;
Sans toy on ne voudroit seconder la querelle
D'un jeune fanfaron, ou d'un Jean de Nivelle;
Sans toy nul ne mettroit en peine son amy
Pour un soufflet receu, estant yvre à demy.
C'est toy qui fais cacher ceux qui forgent un homme,

Et tenir pour vaillant le meurtrier qui l'assomme.
C'est par toy que celui est tenu pour vilain
Qui dans le sang Chrestien n'ose tremper sa main;
Sans toy on ne tiendrait pour parties honteuses
Les jolis instruments des douceurs amoureuses,
Et les glaives meurtriers, les balles, et les feux,
Pour instruments d'honneur, de plaisirs, et de jeux;
Sans toy on ne croiroit que l'honneur eust son centre
Et ses originaux dessous le bas du ventre,
Ny qu'on le peut chasser en forgeant un enfant
Qui sera quelque jour un Soldat triomphant;
Sans toy on ne verroit farder les femmes belles,
Ny porter le sein nud à tant de Damoiselles;
Sans toy nul sans besoin n'yroit au Medecin;
Sans toy nul n'aimeroit à boire trop de vin;
Sans toy nul n'oseroit suivre l'Yvrognerie,
Ny le galand Bordel, ny la pastisserie;
Sans toy le Medecin, ny le Pharmacien,
Ny le Chirurgien, ny le Praticien,
N'oseroient point aller en housse sur la Mule :
C'est par toy qu'ils en ont la patente et la bule.
Sans toy les Maquereaux, contre toutes raisons,
Ne piafferoient point dans les nobles maisons;
Sans toy un reformé n'auroit sa concubine,
Pour s'en catechiser comme d'une Rhabine.
C'est toy qui fais aimer les chastouilleux plaisirs;
C'est par toy que l'on a de violents desirs;
Par toy un homme vieux recherche un pucelage,
Et prend une putain subtile en mariage,
Puis, après l'avoir fait, il s'en fasche si fort
Que, pour s'en despetrer, il se donne la mort;
Par toy un Huguenot estalle sa doctrine
A la table d'autrui, au four, à la cuisine,
Et croit que qui ne suit et loue son party
A l'esprit ignorant et le sens pervers;
Par toy un tel falot pense estre fort habile,

Et dit qu'il se fait rien qui ne soit inutile
Pour son propre salut, encor qu'il presche bien
Que pour estre sauvé faut vivre en bon Chrestien,
Et que nul ne parvient à la gloire promise
Qu'en suivant la leçon de la nouvelle Eglise.
Sans toy nous ne verrions des petits Parroissiens,
Pour faire les Seigneurs, nourrir oyseaux et chiens;
Sans toy nous ne verrions braver de haute sorte
Ceux qui sont glorieux de l'honneur qu'on leur porte;
Sans toy nous ne verrions plusieurs Gentilhommeaux
Parmy les pauvres gens faire les bons cerveaux,
Et, pour le pain-beny, mettre leur vaillantise
A crier hautement dans le chœur d'une Eglise.
Par toy un Rostisseur et un Gaigne-Denier,
Un sale Ravaudeur, un maraud Lanternier,
Un vendeur de fusils, de méche, et d'allumettes,
Et, avec eux, le gros des simples femmelettes,
Pensent que qui suivroient leur bonne opinion
Reformeroit l'Estat et la Religion,
Et que tout yra mal, si, par maligne envie,
Leur bonne opinion ne peut estre suivie.
Par toy chacun s'occupe à reformer la Loy,
Et mespriser autrui sans prendre garde à soy;
Par toy le moins sensé se relève, et se prise
Digne de reformer et corriger l'Eglise;
Par toy Hus, et Wiclef, Luther, et Jean Calvin,
Ont voulu reformer le service divin,
Et les presumptueux ont suivy ces viperes,
Quitté la Loy de Dieu, et mesprisé leurs Peres,
Et se sont figurez qu'à eux tant seulement
Le Ciel a desparty le don de jugement;
Qu'eux seuls sont les esleus à qui Dieu manifeste
Particulierement la verité celeste;
Que les premiers Chrestiens n'avoient si bon esprit
Qu'ils ont pour disposer l'Espouse Jesus-Christ,
Et qu'à eux seulement la Majesté Divine

A donné d'exposer droictement sa Doctrine.
Par toy ils ont voulu mesme forcer leur Roy
A donner sa faveur à leur nouvelle Loy;
Par toy ils ont brigué et mesmes pris les armes
Pour faire respecter la vertu de leurs charmes;
Par toy ils ont vendu leurs vignes et vergers
Pour en donner l'argent aux Soldats estrangers;
Par toy ils ont chassé le repos de la terre,
Et semé leur païs de troubles et de guerre;
Par toy, durant la paix, ils ont cueilly l'argent
Des hommes plus zellés et du peuple indigent,
Et puis l'ont employé à payer la vermine
Qui les a tous portez dans leur propre ruine...
Mais laissons les pleurer, leurs desseins sont peris !
Sans toy pourroit-on bien prendre des favoris
En indignation, et sans toy un bon maistre
Voudroit-il bien plustost un flateur recognoistre
Qu'un homme de vertu, lequel, journellement,
Travaille pour le bien de son advancement ?
Sans toy, le moins sensé auroit-il la pensee
De voir sans travailler sa fortune advancee ?
Sans toy verroit-on bien le maistre plus discret
Fier à un flateur un dangereux secret ?
Sans toy verroit-on bien qu'un homme tres-habile
Se vid moins estimé qu'un sot de race ville ?
Non, c'est toy qui fais tout; c'est toy, en verité,
Qui dans ce monde veis en toute autorité;
Tout le monde te suit, tout le monde te presse;
Tu fais mal à chacun et nul ne te delaisse;
Plus on reçoit de mal en suivant tes façons,
Et plus veut-on garder et suivre tes leçons.
Sans toy voudroit-on bien s'amuser à l'estude
Pour gagner le despit de quelque ingratitude ?
Sans toy voudroit-on bien, pour louer un Seigneur,
Mentir au detrimement du droit et de l'honneur ?
Mais voudroit-on, sans toy, pour chose indifferente,

Offusquer d'un Seigneur la sagesse apparente,
Ny, pour quelques effets qui ne nuisent à rien,
Hasarder son honneur, sa personne, et son bien ?
Sans toy oseroit-on dire mal de personne ?
C'est toy qui fais haïr le Sceptre et la Couronne ;
C'est toy qui fais franchir les bornes de la Loy ;
C'est toy qui fais blasmer l'innocence et la Foy ;
C'est toy qui fais blasmer les amoureuses flames ;
C'est toy qui fais haïr et mespriser les femmes ;
C'est toy qui fais blasmer les pluyes et le vent,
Sans qui rien ne pourroit estre en France vivant ;
C'est toy qui fais blasmer le sacré mariage,
Sans qui seroit confus tout nostre humain lignage,
Et sans qui les enfans, tant fussent-ils madrez,
Ne sçauroient les parens qui les ont engendrez.
Par toy un gros lourdaud s'estime estre plus sage
Que sa femme à régler au devoir son mesnage,
Et, transporté d'orgueil et de presumption,
Il pense qu'en luy seul gist la perfection ;
Par toy les mariez veulent que leur espouse
Leur observe la foy, et ne soit point jalouse
De leur voir rechercher de nouvelles amours,
Et leur donner leurs biens, comme ils font tous les jours ;
Par toy le plus souvent les femmes mieux choisies
Conçoivent des soubçons selon leurs fantaisies,
Et troublent le repos, à tort et sans raison,
De leurs Espoux benins qui gardent leur maison ;
Par toy les Espousez inconstans et volages
Font augmenter l'estat de leurs femmes peu sages,
Et mettent le meilleur de leurs moïens acquis
Pour les orner d'habits et de joyaux exquis,
Et par toy nous voïons qu'à faute de leurs rentes
Ils sont contraints de voir leurs femmes malcontentes
Emprunter leurs voisins, et faire des amis
Pour maintenir l'estat que les sots leur ont mis ;
Et nous voyons aussi, par ta Loy d'importance,

Tels maris se douloir et faire penitence
D'avoir, par tels moyens, gasté leurs revenus
Pour se faire mocquer et devenir cornus.
Mais sans ton mouvement, ô puissante FOLIE !
Quelle femme voudroit, pour paroistre jolie,
Dissiper tout le bien de son facile espoux,
Pour en estre à la fin mesprisee de tous ?
Quelle femme voudroit, pour paroistre pompeuse,
Pour un bien peu de temps en fin devenir gueuse ?
Mais comme pourroit-on, sans avoir ton secours,
Faire les actions, faintises, et discours,
Que l'on fait aujourd'huy ? Comme les simples femmes
Voudroient contre-imiter les alleures des Dames ?
Voudroient-elles, sans toy, s'accabler de soucy
Pour avoir de cela, et porter de cecy,
Si tu ne leur preschois que, pour estre plaisantes,
Il faut que leurs habits vaillent plus que leurs rentes ?
Voudroient-elles quitter le soing de leur maison
Pour gaster leurs moyens, contre toute raison ?
Voudroient-elles quitter leur bonne renommée
Et leur felicité pour un peu de fumée ?
Non, si tu n'agissois, le sexe feminin
Ne se farderoit pas pour paroistre benin,
Et ne desguiseroit ses gestes et paroles
Pour tromper les muguets par des choses frivoles.
C'est par toy que l'on voit les femmes s'hasarder
A s'estimer beaucoup et pour peu se harder ;
Et c'est par toy aussi que l'homme se croit maistre,
Et pour un court plaisir à servir s'enchevestre :
Bref, c'est toy qui fais tout et qui gouvernes tout,
En ce monde, passant de l'un à l'autre bout.
Tous sont les Officiers de ton puissant Empire ;
Tous suivent tes conseils, nul ne s'en peut dédire ;
Moy mesme, qui descris les sottises d'autrui,
Ton nom, et le pouvoir que tu tiens aujourd'huy,
Par qui sur les humains emportes la victoire,

Je suis encor plus fol que l'on ne sçauroit croire,
Et dis que nul ne croit estre homme de vertu
Si tu ne l'as remply, couvert, et revestu.
Quelqu'un, plus exercé que moy à ton service,
Examinant mes vers m'appellera Novice,
Et, transporté d'orgueil, publiera son sçavoir
A chanter dignement ta gloire et ton pouvoir;
Mais quiconque soit-il, je n'auray point d'envie
Sur ses doctes escrits, ny mesme sur sa vie :
Au contraire, plustost, je seray très content
Qu'il chante mieux que moy ton pouvoir important
Qui fait vivre en travail toute la race humaine,
Et les garde de voir d'où procede leur peine.

(Les Meslanges Poëtiques, 1634.)

PAUL HAY DU CHASTELET

Paul Hay, Seigneur du Chastelet, naquit à Laval, en 1592. Il était de l'ancienne maison de Hay, en Bretagne, qui se vantait d'être sortie de celle des Comtes de Casille, l'une des plus illustres d'Écosse. Il fut d'abord avocat général au Parlement de Rennes, puis Maître des Requêtes, et parut à la Cour avec le titre de Conseiller d'État ordinaire. Il eut encore d'autres emplois, plus honorables que celui qu'il avait rempli à la cour de Henri IV, selon l'assertion de Matthieu de Morgues, emploi qui fut aussi celui de Sigogne... Mais il paraît que c'est une calomnie. En 1621, il eut commission d'établir le Parlement à Pau, et, en 1635, il exerça l'Intendance de la Justice dans l'Armée Royale. Il fut encore nommé pour être un des Commissaires au procès du Maréchal de Marillac; mais celui-ci se refusa comme son ennemi capital : Du Chastelet avait fait contre lui et contre le Garde des Sceaux, son frère, une satire latine, connue sous le nom de *Prose impie contre les deux frères Marillac*. Du moins, voulant se retirer du nombre des juges, il avait suggéré cette récusation au Maréchal. Son artifice ayant été découvert, il nia la pièce qu'on lui prêtait; mais, au renouvellement de la récusation, il avoua ce qu'il avait nié. Le roi, courroucé, le manda à Saint-Germain et le fit arrêter. Conduit à Villepreux, il employa sa détention à rédiger des remarques sur le procès de Marillac, dans le but de se réconcilier avec la Cour. Ces observations contribuèrent à son élargissement. Reçu de l'Académie dès les commencements de cette Société, il fut le premier qui lut son discours de réception au lieu de le réciter, car, dit Pellisson, « encore qu'ayant passé par les charges et particulièrement celle d'Avocat Général, il fût tout accoutumé à parler en public, il avoua que jamais Assemblée ne lui avoit paru plus redoutable que celle-là. » Ce fut lui qui travailla le premier aux statuts, en qualité de secrétaire. Richelieu, qui l'appelait familièrement son « levrier », l'employait, non pas aux négociations importantes pour lesquelles il n'avait ni le jugement ni la prudence nécessaires, mais à la défense de son autorité, à la

recherche des traces d'un crime d'État, toutes affaires dont il se chargeait volontiers. Déjà, Du Chastelet avait été employé à composer des libelles contre la Maison de Savoie. « C'étoit, dit encore Pellisson, qui trouve d'autre part son style magnifique et pompeux jusqu'à l'excès, un esprit ardent et fort résolu, qui parloit et écrivoit fort bien, et qui aimoit avec une passion démesurée les exercices de l'Académie... » Le même historiographe rapporte de lui quelques mots piquants.

Il mourut le 6 avril 1636, âgé de quarante trois ans, d'une fièvre quarte, par la faute des médecins qui l'avaient trop saigné. La *Satire* que nous publions avait été faussement attribuée à Théophile de Viau. Elle a paru dans le *Recueil de Sercy* de 1653, sous ce titre : *Satyre de jeu Théophile sur les diverses humeurs et fortune des hommes*. Elle se retrouve dans les *Poésies Choiesies de MM. CORNEILLE*, etc., 1660. Outre la prose rimée contre les Marillac, Pellisson attribue formellement à Du Chastelet l'*Advis aux absens de la Cour*, que M. Frédéric Lachèvre restitue à Bautru (v. cet article), et une autre *Satire*, « *cruelle et sanglante contre un magistrat, sous le nom de **** ». Cette dernière, sur laquelle Pellisson ne s'expliqua pas autrement, semble perdue.

BIBLIOGRAPHIE. — *Seconde Savoisienne*, imprimée avec la première, 1630, in-8° (attrib. à BERNARD DE RECHIGNEVOISIN, SIEUR DE GURON : la première est d'ANTOINE ARNAUD; — *Observations sur la vie et la condamnation du Maréchal de Marillac*, Paris, 1633, in-4°, et dans le : *Recueil de pièces pour servir à l'Histoire*, 1635, in-fol., et 1643, in-4°. La préface est encore de DU CHASTELET, ainsi que plusieurs autres ouvrages; — *Les Entretiens des Champs-Elysées*, 1631, in-4° (attrib. à LOUIS DE GURON); — *Discours au Roi, touchant les Libelles faits contre le gouvernement de son Etat*, 1631, in-8°; — *Factum pour Messire François de Montmorency, Comte de Luz et de Boutteville, et Messire François de Rosmadec, Comte des Chapelles*, in-fol., p. 8 du susdit *Rec. p. servir à l'Hist.*; — *L'Innocence justifiée en l'administration des affaires*, 1631, in-8°; — *Apologie pour Malefais*, s. l., in-4°, 1634; satire personnelle contre Isaac de Laffemas. — *Discours d'Estat sur les écrits de ce temps*, Paris, 1635, in-8°; — *Mercur d'Estat ou rec. de divers discours d'Estat*, Paris, 1635, in-12; — *Histoire de Bertrand du Guesclin, Connétable de France*, par P. H., SEIGNEUR D. C., Paris, 1666, in-fol., 1693, in-4°; — *Prose impie contre les deux Frères Marillacs* (*Journal de Richelieu*, 2^e partie, p. 58); — *Avis aux Absens de la Cour*, 1631, in-4°; — *Observat. sur la vie et la mort du Maréchal d'Ornano*, 1643, in-4°; — *Traité de la politique de France*, Cologne, 1669, pet. in-12.

A CONSULTER. — PELLISSON, *Hist. de l'Acad. franç.* — GOUJET, XV, 403. — NICERON, XXXVIII, 165. — RENÉ KERVILER, *La Bretagne à l'Académie Française au XVII^e siècle*, 1873. Du même : *Moniteur du Biblioph.*, 1881, p. 330. — HALGAN, SAINT-JEAN, OLIVIER DE GOURCUFF et RENÉ KERVILER, *Anthologie des poètes bretons du XVII^e siècle*, 1884. — AUG. ANIS, *Daniel Hay du Chastelet* (*Bull. C. H. Arch. Mayenne*, 1891). — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Le Procès de Théoph. de Viau*, t. II, Paris, 1909; *Les Rec. Livres et Satyr.*, Paris, 1914.

SATYRE (1)

SUR LA DIVERSE HUMEUR ET FORTUNE DES HOMMES

Sous un calme trompeur le monde a mille écueils,
 Ses doux embrassemens, ses faciles accueils,
 Sont les liens dorez de nostre servitude;
 Bienheureux est celui qui, dans la solitude,
 Admire la grandeur des Cedres seulement,
 Ne voit que des saisons l'aimable changement,
 Et, couché sur le sein des innocentes herbes,
 N'adore point le seuil de ces portes superbes
 D'un Cabinet gratté d'un tas de mécontents,
 Qui perdent à la fin les ongles et le temps.
 Plus haut que le Soleil nostre assurance habite,
 Ce qui se meut sous luy par le sort se limite;
 Le hazard est plus fort que n'est le jugement;
 Rien ne s'y peut former que par le changement,
 Et vous seul, ô Seigneur, avez la connoissance
 De l'ouvrage naissant de vostre providence.

(1) Titre exact : « *Satyre de feu Théophile, etc...* ». Cette attribution est exacte, comme nous le disons ci-dessus, dans la Notice Biographique.

Nos esprits par les sens sont tousjours empeschez;
L'erreur et le desir, aux hommes attachez,
Dans ce cercle infiny ne trouvent point d'issue.
Peu de gens ont le fruit, et tout le monde sue.
Le Sort promet à tous un bonheur apparent,
L'évenement commun en est bien different;
Le fleuve le plus grand fait-il voir en sa source
Tout le bien et le mal que doit faire sa course?
Tirsis, ne vois-tu pas que les Tygres naissans
Autant que les agneaux paroissent innocens?
De tous commencemens la douceur est si grande
Qu'il faut qu'à leurs attraits un jeune homme se rende
Quoy qu'il doive trouver des succès inhumains,
L'abord en ést si doux qu'il leur donne les mains,
Et croit que son esprit et ses bonnes fortunes
Luy feront surmonter les miseres communes.
Quoy qu'il voue aux vertus toute sorte de soin,
La peste des desirs l'en detourne si loin
Qu'emporté par les sens, des voluptez complices,
Il suit l'ambition, le luxe, et les delices;
Il suit de la raison les cruels ennemis,
Serpens qui font mourir les hommes endormis.
Iris, qui nous monstrez vos couleurs apparentes,
Qui nous trompez tousjours par des beautez errantes,
Selon le mouvement des eaux et de nos yeux,
Qui voulez faire voir que vous estes aux Cieux,
Fantomes attachez aux vapeurs de la terre,
Qui forgent dedans l'air l'orage et le tonnerre :
Celuy qui des plaisirs veut estre possesseur
Et se prend à l'appas de leur fausse douceur,
Courre après les odeurs des cruelles Pantheres.
Il allume le feu qui brûle les arteres,
Dissipe les esprits, et rompt les saints accords
Que la Nature a mis entre l'ame et le corps.
Après qu'il est usé par les excés du vice,
La vieillesse s'avance et luy sert de supplice.

C'est un calme assuré d'un esprit vertueux,
Où se rompent les flots de l'âge impetueux,
Où le sang appaisé ne craint plus les orages
Qu'excite l'appétit dans les jeunes courages.
Elle est aux vicieux un funeste rocher
Dont mille voluptez ne peuvent approcher;
Les naufrages, les eaux, l'escume, et la tempeste,
Et l'Hyver importun luy blanchissent la teste.
Tousjours le sang l'emporte, et l'invincible effort
Du courant de ses jours, ne trouve point de port.
Sans goust et sans repos il y traisne sa vie;
Sa vieille passion, de misere suivie,
L'attaque bien souvent de quelque souvenir,
Mais le temps écoulé ne peut plus revenir.
Il desire tousjours et jamais ne possede:
Plus il a de longueur moins il a de remede;
L'impuissante chaleur du feu qu'il a nourry
Croist et ne paroist plus dedans ce bois pourry.
Il se trouve accablé de foiblesse et d'années;
Il voit ses actions et ses mœurs condamnées;
Il voit sa lâcheté qui souffrit que ses sens
Sur sa propre raison devinssent tout-puissans.
Il est sans gouvernail, sans rames, et sans voiles;
Les nuages épais luy cachent les étoiles;
Il est ensevely d'une telle vapeur
Qu'il ne voit plus le Ciel que des yeux de la peur.
Son esprit est confus, son ame est obscurcie;
Plus elle a de péché, plus elle est endurcie,
Et, lors qu'elle a pâty dans un corps oppressé,
Qu'elle a senty le mal que le vice a laissé,
Elle cede au torrent de ses douleurs ameres,
Et s'enfuit lâchement par de sales viceres.
Quelqu'autre, ensorcelé des charmes de la Cour,
Quitte de ses parens l'agreable sejour,
Abandonne les lieux où le sort l'a fait naistre:
Sa liberté le fasche, il veut avoir un maistre,

Et sortir du repos pour entrer dans le bruit,
Où le vice peut tout, où le merite nuit,
Où la vertu d'un siecle en un autre est un crime,
Où chacun à son tour comme vague s'opprime,
Où mentir est un art, où l'Infidelité
A de plus beaux Autels que n'a la Verité;
Où le plus offensé fait la meilleure mine
Pour cacher sa colere à celui qui domine;
Où l'homme, impatient de sçavoir l'advenir,
Dans un estat present ne se peut contenir :
Il devore le temps, et, commençant l'année
En desire desja la derniere journée.
Combien de soins cuisans devorent ses esprits ?
Combien de repentirs du dessein qu'il a pris
Le veulent ramener à la douceur champestre,
Bien loin des vanitez dont il se faut repaistre ?
Mais le regret du temps et du bien dépensé
Le rengage tousjours au travail commencé.
Avant qu'il ait connu la démarche des fourbes
Qui ne cheminent point que sur des lignes courbes ;
Avant qu'il ait appris le jargon d'un Cagot,
Ou bien des libertins qui sentent le fagot,
Qu'il distingue le franc de celui qui l'épie,
Le Chrestien du bigot, le libre de l'impie,
Que vers le plus puissant il soit assez discret
Pour ne heurter jamais son interest secret ;
Qu'il ait dedans la Cour acquis cette excellence
De noyer ses ennuis dans un profond silence ;
Avant qu'il ait appris comme en un changement
Il faut dissimuler son vieil engagement,
Quel front est le plus seur, et dessous quelle écorce
Le sage doit cacher son esprit et sa force,
Joignant à ce danger l'injustice du Sort :
Il faut qu'il ait bon vent pour arriver au port.
Nous voyons peu de gens à l'épreuve du Louvre.
Dans ces détours cachez tout homme se découvre ;

Dès la première intrigue où quelqu'un l'a plongé,
S'il n'a l'esprit adroit il sera submergé;
S'il sert le plus heureux, il faudra qu'il succombe
Aux rudes accidens de son crédit qui tombe;
Quand le vent orageux abat les chesnes verts,
Il rompt les arbrisseaux que leur ombre a couvers.
Ainsi les vieilles tours que le vent met par terre
Entraînent en tombant la mousse et le lierre.
Dure condition des hommes d'aujourd'hui
Qui sont assujettis à la faveur d'autrui !
Comète que le Ciel élève de la boue,
De son commencement l'air et le temps se joue;
Quand son corps est formé dans l'empire du vent,
Sa force et sa grandeur perit en se levant;
L'incomparable feu du Soleil qui l'allume,
Plus elle a de hauteur et plustost la consume.
Tous nos vieux Courtisans en la terre pourris
En un siècle ont connu plus de cent Favoris :
Le sort, de temps en temps, en met sur les Theatres
De qui toutes les Cours deviennent idolatres;
Il enfante avec eux tant de gens inconnus
Que leur nom en tout lieu fait estre bien venus;
On les voit, revestus d'orgueil et d'esperances,
Dans les grandes maisons chercher des reverences,
On leur fait des presens, on les traite par tout;
Au dessus des plus grands ils prennent le haut bout,
Et, dès le premier jour qu'ils sortent de la terre,
Disent insolemment Cramail, et Bassompierre.
Ils se piquent d'esprit, de cœur, de qualité;
Quelque dupe leur dit qu'ils ont tout mérité;
Ils prennent à crédit dans toutes les boutiques,
Les Marchands affairez achètent leur pratique,
Et passent pour Seigneurs, quand on les voit suivis
De foux, de maquereaux, et de donneurs d'avis.
Quelqu'un, parmy ceux-là, devient homme d'affaire :
Aussi-tost il fait tout, il fait le nécessaire.

Les freslons de la Cour disent, quand il est là,
Qu'on ne connoissoit pas le grand esprit qu'il a;
Qu'il assemble si bien le courage et l'adresse
Qu'on ne sçauroit payer une fourbe qu'il dresse,
Et que l'on connoistra, par son comportement,
Qu'on ne se peut servir d'un meilleur instrument.
Mais, depuis que leur chef est frappé de la foudre,
Qu'on voit le bastiment de la Fortune en poudre,
Que le Sort, ennuyé d'honorer un seul lieu,
Ou d'argile ou de plomb nous forme un autre Dieu,
Que le Ballet dansé les lampes sont éteintes :
On voit que ce ne fut que fraude et toilles peintes.
Il est dans le mépris, et tout le monde dit
Les defauts qu'il avoit quand il perd son credit.
Le dernier des Suivans sur des coffres décrie
Ses amis, ses desseins, ses mœurs, son industrie,
Et dans le Cabaret le vin parle de luy
Ainsi que sa faveur l'a fait parler d'autrui.
Quand la rigueur du temps l'a rendu miserable,
Sans secours et sans fond, il attend sur le sable
De se remettre à flot à l'heure du reflux,
Mais la mer de la Cour passe et ne revient plus.
Il devient aussi tost confident ordinaire
Des brouillons de la Cour auxquels il fut contraire;
Il devient le conseil d'un mécontent resveur
Et blâme en le mangeant le temps et la faveur.
Il a de vieux secrets qu'il debite à ses hostes,
Il dit que les absens ont fait de grandes fautes,
Que par leurs confidens ils ont esté vendus,
Et qu'ils pouvoient chasser ceux qui les ont perdus.
Ordinaire accident des siècles où nous sommes,
Commun aveuglement de tous les plus grands hommes
Qui, voulant de Platon les biens et le pouvoir,
En prennent les defauts et n'en veulent rien voir !
Les grands vaisseaux, pourtant, nourrissent dans leur ventre
Les vers qui font les trous par où l'Océan entre;

Les Roys mangez de poux connoissent en mourant
Qu'il n'est rien de petit, que le monde en est grand.
Les Rats ont bien défait de puissantes armées
Qui virent de leurs arcs les cordes consumées.
Le sage craint tousjours l'imbecile troupeau
Qui porte un habit blanc sur une noire peau.
Le Cigne, bien souvent, sans honneur et sans gloire,
A l'Aigle courageux dérobe la victoire,
Encore que tout seul il entre dans les Cieux,
Qu'il ait bien du pouvoir sur les armes des Dieux.
Le fardeau trop pesant de cette grosse beste
Sur les plus bas rochers en écrase la teste.
L'ambitieux finit plustost que ses desirs :
Ses soins ne trouvent point de solides plaisirs ;
Tout est remply pour luy de fiel et d'amertume.
Il est dedans les flots et n'en a que l'écume ;
Le plus heureux n'a rien de l'orage passé,
Sinon qu'il vient à bord dans un vaisseau cassé,
Et, quittant à regret le commerce ou la guerre,
Sans aide et sans profit il arrive sur terre.
Mausole, après la mort, eut-il rien de plus beau,
Sinon qu'il fut chargé d'un plus pesant tombeau ?
Pour luy, plus de clameurs en l'air sont épandues,
Plus de parfums brulez, plus de cires fondues ;
Arthemise peut bien apprendre tous les jours
En beuvant cette cendre où brûloit ses amours,
Que les cendres d'un Roy, que de larmes on lave,
N'ont point de goût meilleur que celles d'un esclave ;
Que le feu qui les peint de pareilles couleurs
Les rend également insensibles aux pleurs.
Celuy qui d'un bûcher faisoit partir son ame,
Sur un Aigle fuyant le tumulte et la flâme,
Est égal au larron, qui, privé du tombeau,
Passe dans l'estomach d'un funeste corbeau,
Et les vents ont trouvé la cendre aussi legere
D'une Reyne, autrefois, comme d'une Bergere.

La fin égale tout, et les ames des morts
Ne gardent la grandeur des maisons ny des corps.
Le cercueil d'un grand Roy borne sa destinée.
Avecque ses beaux jours sa force est terminée,
Et les Cieux ne sont pas plus près de son Chateau
Que d'un pauvre pescheur qui meurt dans son bateau.
Tout, aux yeux du Seigneur est égal en ce monde;
Aucun n'est exaucé que celui qui se fonde
Sur le roc de sa crainte, et croist en son amour;
Les titres ennuyeux des grandeurs de la Cour,
Bouffis de vanité, sans mesure et sans nombre,
Comme un Soleil couchant n'en font croître que l'ombre.
Le monde a des objets et des moyens trompeurs;
Combien de faux Soleils naissent dans les vapeurs?
La faveur de la Cour donne la renommée,
Et la moindre vertu croist en cette fumée;
Les images que l'art met dessus les hauts lieux
Sont courbes en effet, et droites à nos yeux;
Cette distance là redresse les figures,
Et cache en sa grandeur toutes leurs impostures :
Ce n'est que perspective, et les plus élevez,
Quoy qu'ils semblent parfaits, sont les moins achevez.
L'ouvrage le plus fin est le plus près des nues;
Les fraudes de ses traits sont toutes inconnues,
Et se couvrent si bien de cet éloignement,
Que nous ne voyons rien icy parfaitement.
Les destins les meilleurs sont des charmes perfides;
L'on n'est pas bien assis dessus des pyramides;
Sur les lieux les plus hauts sont les plus grands hazars;
La mort d'un plus grand coup fait tomber les Césars
Dont l'éclat merveilleux tous les peuples estonne,
Qu'un malheureux soldat qui n'est craint de personne;
Les caresses du sort engagent doucement,
La fin ne répond pas à son commencement;
En ces Temples l'on voit des lampes allumées
Qui changent leurs éclats en puantes fumées;

Il y faut adorer des Centaures souvent,
Qui de l'homme n'ont rien que le train de devant.
Chacun approuve bien leur première conduite,
Mais la brutalité se trouve dans sa suite,
Qui montre aux Courtisans, quand leur regne est passé,
Qu'ils ne finissent pas comme ils ont commencé.
Aminte, la prudence a ménagé ta vie
Dans le sein des vertus et celui de Silvie;
L'étude et le travail en chaque âge t'apprit
Tout ce qui peut orner et le corps et l'esprit.
Bien que le sort ingrat envers toi ne s'acquite,
Il ne peut toutefois obscurcir ton mérite,
Ny refuser long-temps à tes rares vertus
Les titres glorieux que tes pères ont eus;
Alors que ton Auguste aura des yeux pour elles,
Il n'en pourra jamais caresser de plus belles.
Pardonne le silence à mes vers innocens :
Le Satyre, aussi bien, n'aime guères l'encens.

(Poésies Choisies de Messieurs Corneille, etc.

1653. — Écrit avant 1636.)

ANGOT DE L'ESPERONNIÈRE

On pense, d'après un portrait de l'édition de 1604 du *Prélude Poétique*, où l'auteur se donne vingt-trois ans, que Robert Angot naquit en 1581. Il était de Caen, ville à laquelle « il a fait plus d'honneur par ses vers, dit Huet, dans ses *Origines*, qu'elle ne lui en a fait par son souvenir. En effet, son nom y était presque inconnu à l'époque où écrivait le célèbre évêque d'Avranches. Aussi ne sait-on presque rien de la vie de Robert Angot, sinon qu'il fut lié avec Vauquelin de la Fresnaye et Sonnet de Courval; qu'il était avocat au Présidial de Caen; qu'il eut diverses amours, des procès contre un moine et un meunier, au sujet d'un mince héritage; qu'il fit un voyage en Espagne, et qu'il vécut dans une constante médiocrité. Il vivait encore en 1640. L'œuvre de Robert Angot, qui jusqu'ici a passé pour capitale, est les *Nouveaux Satyres et Exercices Gaillards de ce Temps*. Ce recueil est divisé en huit parties : *Uranie, ou la Muse Céleste*; *Clion, ou la Muse Héroïque*; *Terpsichore, ou la Muse Satyrique*; *Eraton, ou la Muse Amoureuse*; *Polymnie, ou la Muse Familiale*; *Euterpe, ou la Muse Epineuse*; *Calliope, ou la Muse Royale*; *Melpomène, ou la Muse Funèbre*; plus l'*Entretien des Muses*, par quoi le poète forme la Neuvaine. Si les Sœurs d'Apollon ne lui ont pas décerné le Laurier à l'unanimité, la *Muse satirique* est celle qui l'a le plus soutenu, avec sa *Sœur épineuse*, qui lui souffla l'Epigramme. La *Muse Satyrique* contient trois satires en vers héroïques, et deux en octosyllabes : *Jacqueline ou l'Image de la Mort*, que nous publions, *Les Pistolles, ou l'Injure du Siècle*, les *Picoreurs ou le Désastre du Pauvre Peuple*, l'*Advocat Infortuné ou le Désordre de la Pratique*, et la *Plainte, ou Dialogue d'un vieillard mal marié*. Le meilleur poème de la *Muse Satyrique* est les *Picoreurs*, que nous avons publié dans le recueil de la *Sirène*, vigoureux et pittoresque tableau du pillage commis par les armées durant les troubles de 1610, et qui rappelle le burin des *Misères de la guerre*.

Outre son recueil des *Amours*, qui ne se signale par rien de particulier, on doit aussi à Robert Angot un curieux ouvrage, le *Chef-*

d'*Œuvre poétique*, dédié à « Messieurs de la Cour du Parlement de Normandie » à l'occasion de ses procès. Son principal attrait de curiosité réside en quelques pièces de *vers figurés*, représentant un luth, une croix, des bouteilles, des œufs, une branche de laurier, etc... On sait que ces arrangements frivoles remontent aux premiers âges de la poésie, et que Tabourot des Accords en a cité maints exemples dans ses *Bigarrures* : les *ailes*, les *œufs* et la *hache* du Rhodien Simmias, les *autels* de Dosiadas, la *syrix* et l'*orgue* de Porphyrius, la *croix*, les *arbres*, les *oiseaux* de Rabanus Maurus, la *flûte* que Théocrite consacrait au dieu Pan, etc., etc... On y joindra les *ailes* de Salmon Maigret, dit Macrinus, et les *losanges* du chansonnier Panard, avant d'en arriver aux misérables et mornes à peu près des *Calligrammes*, où quelques jeunes illettrés, prenant à la lettre les fantaisies plus ou moins heureuses d'un aimable farceur, mettent l'avenir de la poésie soi-disant *moderne*.

Mais, plus que les cinq satires des *Exercices Gaillards*, ce qui nous attache à Angot de l'Esperonnière sont les *Exercices du Temps*, que l'opinion commune attribuait à Sonnet de Courval avant les *Mélanges* de M. Frédéric Lachèvre. Déjà, Charles Nodier, dans une note du *Catalogue Crozet*, et Édouard Frère, dans son *Manuel du Bibliographe Normand*, s'étaient timidement prononcés en faveur de notre satirique. Plus tard, combattant les arguments de Prosper Blanchemain, Armand Gasté se refusait à reconnaître Sonnet de Courval comme auteur des *Exercices de ce temps*. Cependant, le dernier mot semblait être resté à Prosper Blanchemain. Celui-ci triomphait un peu facilement, du fait que l'édition de 1627 des *Satyres du S^r de Courval* contenait les *Exercices de ce Temps*, et que les *Satires contre le Joug nuptial* de Courval avaient reparu la même année sous le titre de *Suite des Exercices de ce Temps*.

M. Frédéric Lachèvre usa d'abord d'une preuve décisive pour enlever à Courval les *Exercices de ce Temps* : que ces *Exercices* sont antérieurs aux *Satyres* dudit Courval *Contre les Abus et désordres de la France*. L'éminent bibliographe ruinait donc l'argument principal du triomphant Blanchemain, argument si faible en matière d'histoire littéraire : *possession vaut titre*, et il répéta avec Armand Gasté que l'éditeur de 1627 s'était contenté d'imprimer sous le titre des *Satyres* de Courval, et *après* le nom de cet auteur : Plus est adjointé les *Exercices de ce Temps*, laissant ainsi les *Exercices* anonymes.

Les éditions des *Exercices de ce Temps* retrouvées par M. Lachèvre étaient inconnues de Blanchemain et de tous les critiques précédents. Sans avoir vu les deux premières, M. Lachèvre les situe vers 1617 et 1619. La troisième, *revue et augmentée*, est de 1622. Quant aux dix éditions successives, également *revues et augmentées*, M. Lachèvre fait remarquer qu'une seule d'entre elles accompagne les *Satyres*

de Courval (1627), avec une date antérieure sous son titre propre (1626). Le critique se demande ensuite si la soudure des deux éditions n'aurait pas été une spéculation commerciale. Mais, du fait que le libraire n'était pas maître des deux ouvrages, et que, d'autre part, la tentative de 1627 ne se renouvela pas après la mort de Courval (1628), il en conclut que la réunion des deux livres fut faite avec l'adhésion des intéressés, adhésion qui témoigne de leur mutuelle sympathie. Cherchant donc parmi la petite cour de poètes qui ont célébré Courval, Robert Angot, Jean Le Houx, Pierre de Deimier, Isaac du Ryer, et autres moins connus, M. Lachèvre s'arrête au premier comme à l'auteur des *Exercices de ce Temps*. Robert Angot habita Rouen, et il se rencontre quantité d'allusions aux quartiers et aux coutumes de cette ville dans les *Exercices*, ce qui ne pouvait venir d'un Virois comme Sonnet de Courval. Comparant ensuite deux épigrammes anonymes, l'une en tête de la seconde et de la troisième éditions des *Satyres* de Courval, l'autre en tête des *Exercices*, M. Lachèvre montre leur parenté, et ajoute victorieusement que la première figure dans les *Nouveaux Satyres*, le dernier recueil d'Angot. Dès lors, plus de doute possible : le poète a repris son bien, et, pour revendiquer les *Exercices de ce Temps* sans s'en donner nommément comme l'auteur, il intitule son dernier recueil : *Les Nouveaux Satyres et Exercices Gaillards de ce Temps*. « C'est, dit M. Lachèvre, la propre signature d'Angot apposée sur les *Exercices de ce Temps*, et une signature aussi nette qu'on pouvait le désirer. »

Les *Exercices de ce Temps* ont passé pour l'œuvre d'un plagiaire. M. Frédéric Lachèvre, après s'être rangé à cette opinion, ne la partage plus aujourd'hui. Il veut bien nous faire l'honneur d'approuver la conclusion de nos *Remarques sur les Exercices de ce Temps*, imprimées dans les *Ecrits Nouveaux* du mois de juillet 1921. Nous pensons devoir les remettre sous les yeux des lecteurs.

« ...Les *Exercices de ce Temps* ne sont pas du tout l'œuvre d'un plagiaire qui veut briller aux dépens d'autrui, et, d'ailleurs, ses emprunts se signalent trop facilement pour qu'il ait jamais songé à en imposer aux lecteurs de son époque. Le moins averti de ceux-ci aurait reconnu, par exemple, cette ode de Ronsard, à peine travestie : *Mignonne, allons voir si la Rose*, que le poète intercale entre une contrefaçon de Passerat et une imitation libre d'un poème célèbre de Bonaventure Des Périers (*Les Roses*), lui-même traduit d'Ausone. Ce n'est pas non plus à des plagiats éhontés que serait dû le succès des nombreuses éditions des *Exercices de ce Temps*, de celle que l'on présume de 1617, à celle que l'on croit être postérieure à 1644. Que signifie donc le titre d'*Exercices de ce Temps*? Cela paraît si aisé au premier abord que l'on ne se donne pas la peine d'y réfléchir; mais, si l'on s'y arrête quelque peu, il semble ne plus rien signifier. Seraient-ce les pratiques, les habitudes, les mœurs de ce

Temps? Alors, il eût été plus simple d'employer l'un de ces trois synonymes; d'ailleurs, malgré des prétentions trop justifiées au réalisme, ces *Exercices* appartiendraient tout aussi bien aux siècles précédents, car les maltraités de Vénus, par exemple, n'ont pas attendu les premières décades du XVII^e siècle pour recourir au médecin « Machimerde » de la *Satyre Neufviesme*...

Sans prolonger la devinette, les *Exercices de ce Temps* ne sont autre chose que des *exercices de rhétorique*, portant sur le style et la composition de la Satire, telle que la pratiquaient les devanciers et les contemporains de l'auteur. Ce sont aussi des satires ou de légères parodies des emprunts et des inventions de Regnier et de Claude d'Esternod... On sait que l'on considérerait primitivement la Satire comme une bigarrure où dominait la licence, et que les poètes ne rougissaient pas de piller ouvertement les Anciens et les Modernes, tant il leur paraissait naturel d'imiter les Chèvres-Pieds de la Fable jusque dans leurs larcins. C'est ainsi que la *Satyre Neufviesme* du *Débauché*, dans les *Exercices de ce Temps*, est une mosaïque de l'*Inventaire d'un courtisan*, de Berthelot, du *Fâcheux* et du *Mauvais Gîte*, de Regnier; de la *Satyre VIII*, de Claude d'Esternod, que la décence empêche de nommer, et peut-être de la *Macette* du S^r de La Croix. On y trouve, en outre, des vers entiers diversement empruntés à deux ou moins de ces auteurs... »

Cet article se termine par l'examen de la *Médisance*, satire en octosyllabes que M. Lachèvre reproduit dans ses *Mélanges*, d'après la troisième édition des *Exercices de ce Temps* de 1622. Si l'on s'y reporte, on verra par les citations marginales que des strophes entières sont empruntées à Marot, Regnier, Sigogne et Montgailard. Il y faut ajouter le Président Maynard. Dans une édition critique, on pourrait faire le même travail sur la majorité des satires qui composent ces *Exercices*. On voit par là quel est leur intérêt pour l'histoire de la Satire, et c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à publier *Lucine*, pour montrer aussi le double talent de Robert Angot. On en préférera sans doute cette première manière, où il se montre excellent dans le tour qui convient à la Satire de mœurs, que le Grand Siècle entreprit de corriger dans le sens académique. Malgré leurs réminiscences et leurs imitations volontaires, les Satires des *Exercices de ce Temps* se rangent parmi les plus vives, les mieux faites et les plus comiques du genre. Quelques-unes, toutefois, comme la présente, sont pleines d'invention dans le détail et ne reproduisent des satires contemporaines que les expressions prosaïques et le mouvement du style.

BIBLIOGRAPHIE. — *Le Préluce Poétique* de ROBERT ANGOT SIEUR DE L'ESPERONNIERE, dédié à Monseigneur le Prince de Condé, Paris, 1603, in-12; — *Les Amours solitaires d'Arlanges*, à M. de la

Fresnaye Vauquelin, 1611, in-4°; autre édition antérieure, mais dont on ne connaît pas d'exemplaire; — *Le Tombeau de Jean Baptiste de Vassi, sieur du Gast, recueilli de divers auteurs*, par R. A. S. D. L., à M^{me} de la Forest, sa mère, s. l., 1612, in-4°; — *Mélanges poétiques, ou continuation de l'Isle fleurie*, par ROBERT ANGOT DE L'ESPERONNIERE, avocat au Présidial de Caen, s. l., 1614, in-4°; — *Les Exercices de ce temps, contenant plusieurs Satyres contre les mauvaises mœurs, reveux et augmentez depuis les précédentes Impressions*, 3^e édition, Rouen, 1622, in-8°; — Quatriesme Edition, Rouen, 1626, in-8° (ensemble les *Satyres du Sieur de Courval contre les abus et désordres de la France... Plus est adjousté les Exercices de ce temps d'une très belle et gentille invention*, Rouen 1627); — *Id.*, *Revus et augmentés...* s. d. in-12 (Bibl. Nat. ye. 21 689); — *Id.*, Nouvelle éd., Caen, s. d. in-12 (Bibl. de Caen); — *Les Exercices de ce temps... Reveux et augmentez...* Cinquiesme édition, Rouen, 1631, in-8°; *Les Exercices de ce temps... Reveux et corrigez par l'auteur...*, Rouen, 1631, in-4° (Bibl. de l'Arsenal); — *Id.*, Rouen, 1638, in-8°; — *Id.*, Rouen, 1645, in-8°; — *Id.*, Rouen, 1657, in-8°; — *Id.*, Rouen, 1667 (?) in-12; une autre de Rouen, s. d. in-12 (après 1644); — *Bouquets Poétiques, ou remercement à Messieurs du Présidial de Caen, sus la victoire d'un procès, par le S^r de l'ESPERONNIERE ANGOT*, 1632, in-4°; — *Les Nouveaux Satires et Exercices Gaillards de ce temps*, Rouen, 1637, in-4°; — Réimpressions : *Le Chef d'œuvre poétique, publié et annoté par PROSPER BLANCHEMAIN*, Rouen, 1872, in-4°; — Du même : *Œuvres Poétiques de Courval Sonnet*, t. II, *Les Exercices de ce temps*, Paris, 1876; — *Les Bouquets poétiques*, publiés et annotés par le même, Rouen, 1873, in-4°; — *Les Nouveaux Satires et Exercices Gaillards*, annotés par le même, Paris, 1877, in-12.

A CONSULTER. — GUILLAUME COLLETET, *Vie de Robert Angot*, éd. de 1877. — DREUX DU RADIER, *Discours en tête des Satires de Perse*, Paris, 1772, in-8°. — ABBÉ GOUJET, *Bibl. franç.*, t. XIV, p. 313, sq. — HUET, *Origines de la Ville de Caen*. — P. BLANCHEMAIN, éd. cit. — CH. NODIER, *Catalogue Crozet*, 2^e partie, 1481, n° 690. — ED. FRÈRE, *Manuel du Bibliographe normand*. — FRÉDÉRIC PLUQUET, *Curiosités littéraires concernant la Normandie*, Caen, 1827, in-4°. — MAURICE ALLEM, *Anthol. poét. franç. XVII^e siècle*, t. I, librairie Garnier. — AD. VAN BEVER, *Poètes du Terroir du XV^e au XX^e siècle*, Paris, Delagrave, s. d., t. III. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Mélanges*, 1920 (*Les Exerc. de ce Temps*, p. 149). — FERNAND FLEURET, *Remarques sur les Exercices de ce Temps d'Angot L'Esperonnière (Les Ecrits Nouveaux, t. VIII, 7; juillet 1921, p. 55)*. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *L'Espadon Satyrique de Claude D'Esternod, Au Bon vieux Temps*, 1922; *Satires de mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène. (Voir l'article SONNET DE COURVAL.)

LUCINE
OU
LA FEMME EN COUCHE
SATYRE SEPTIESME

« Deesse des travaux, secourable Lucine,
 Vueille moy soulager par ta bonté divine.
 Hélas ! je n'en peux plus ; appaise mes douleurs.
 Le ventre ! les costez ! les reins ! ha ! je me meurs !
 — Madame, hé levez-vous ! prenez un peu courage,
 Allons en vostre chambre. Hé ! voyez son visage
 Comme il va pallissant ! elle s'en va mourir.
 Marie ! venez tost, venez nous secourir.
 Qu'on appelle la garde ! Où est la sage-femme ?
 Qu'elle endure de mal ! Bon courage, Madame.
 — O Dieu ! quelle trenchée ! et que j'ay de tourment
 Pour un simple plaisir qui passe en un moment !
 — Sortons d'icy, ma Dame, et, sans plus de demeure,
 Couchez-vous sur le lit ; je prevois bien vostre heure.
 Vostre fruit est bien bas, je sens bien au toucher
 Que c'est dans peu de temps que devez accoucher.
 — Mon mal se diminue. Apportez une chaise,
 Et me laissez un peu reposer à mon aise ;
 Ce sont avant-coureurs qui ne font que passer.
 Ma robbe est décrochée, il vaut mieux me lacer.
 Dieu, quelle maladie ! elle est par trop traistresse,
 Encor un peu de temps, vous estiez sans maistresse.
 Mais voicy compagne, il nous vaut mieux monter.
 — C'est Madame Desveux qui vous vient visiter.
 — Madame, Dieu vous gard', vous prenez trop de peine.
 — Quoy ! vous treuvez-vous mal ? Vous estes hors d'haleine ;

Vous changez de couleur. Ne vous contraignez pas;
Mettez-vous à votre aise et vous seyez plus bas;
Songez à vostre affaire et prenez bon courage,
Car premier qu'il soit soir vous verrez du mesnage.
Afin d'estre plus libre allez vous despouiller;
Jettez-vous sur un lict afin de sommeiller.
Avez-vous une garde? Où est la sage-femme?
L'accez veut vous surprendre. Adieu, ma chere Dame.
— Hà! que je suis malade! O Dieu! je vay mourir.
Allez querir un prestre, il me faut secourir;
Je ne peux plus durer. Madame Magdaleine,
Que j'endure de mal! que je souffre de peine!
Les reins! le dos! je meurs! à l'aide! à mon secours!
Le mal est sans remede, il acheve son cours.
— Courage, ma maistresse, un peu de patience!
Il faut vous despouiller, car je sçay d'assurance
Que vous aurez enfant premier qu'il soit minuiet.
— Cœur de mere, ma fille! — Et sauvez vostre fruit.
Il est fort bien placé; vos eaux se sont rompues.
Jeanne, faictes son lict; nous nous sommes tenues
Long-temps sans la coucher. — A l'aide! je me meurs!
— Ma fille, cœur de mere! — Endurez vos douleurs!
Allez querir sa sœur; faictes venir ma Dame.
Jeanne, appelez Monsieur pour venir voir sa femme.
Du vin, laquest! de l'huile! — Hà! c'est trop endurer!
Que de mal par l'endroit que je n'ose nommer!
— Conservez vostre fruit; restez en ceste place;
Tenez, baisez cest os de beat Pere Ignace.
Tout vient bien, ma maistresse. — A l'aide! quels eslans!
— Priez pour vostre sœur, qui ne fait point d'enfans.
— Prenez ma pierre d'Aigle: elle eslargit la porte,
Faisant soudain sortir le doux fruit que l'on porte. »
L'une court chez la mere, et l'autre chez la sœur;
L'un va querir de l'eau pour resjouir le cœur.
Le mary, tout fasché, faisant la chatte-mitte,
Lit la vie et la mort de sainte Marguerite.

La mere au premier somme on resveille en sursaut;
La sœur, toute effrayée, hors du lict faict un saut,
Passe son cottillon, s'en vient, sans corps de cottes,
Ses chausses sous le bras, au beau milieu des crottes,
Sur la teste une escharpe, un chappellet en main,
Sans voir derriere soy, viste, doublant le train,
Arrive en la maison tout à fait hors d'haleine,
Coiffée pour la nuict d'un gros bonnet de laine.
La mere suit de prez; pour soulager les maux
Que sa fille endureoit au fort de ses travaux,
Luy presente de l'huyle et de l'imperiale,
Avec un *recipe* de poudre cordiale.
Alors l'accez redouble, et, par un grand effort,
Le fruict qu'on attendoit se presente à bon port.
L'une dit : « C'est un fils ! » L'autre dit : « Une fille ! »
L'une en croit avoir deux, et l'autre, plus habile,
Dit : « C'est l'arriere-faix qui suit l'accouchement. »
« Tout beau ! ne dites mot, ou parlez doucement, »
Dit la garde, pour lors, des deux bras rebrassée,
Pour emplir un grand pot de l'ordure amassée.
Puis, en voyant l'enfant, l'une accuse sa voix;
Une autre : « A quoy tient-il qu'il ne jette sa poix ? »
L'une : « Il est né coiffé; c'est le portrait du pere ! »
L'autre juge au boyau les couches de la mere;
Et mille autres discours de grossesses, d'enfans,
De nourrices, de laict, d'heureux accouchemens,
Pendant qu'on fait bouillir le pot plein de merveilles,
De mauves, d'olibane, et de roses vermeilles,
Pour resserrer les lieux par trop continuez,
Et de leur en-bon poinct tout à fait desnuez,
Car, par l'accouchement la peau devenant vuide,
Le ventre camelotte, et tellement se ride
Qu'on pourroit y jouer à primus secundus,
Sans l'aide de la feuille aux cheveux de Venus.
Mais on fait d'autres jeux en bas, à la cuisine,
Lors qu'on est empesché prez la dame en gesine :

Car, pendant qu'on s'amuse à fermer justement
La partie estendue en son accouchement,
Un cocher, qui tenoit la clef de la nature,
Au bas d'une servante y faisoit ouverture.
Ainsi, diversement, chacun, à son desir,
Cherche à se contenter et suyvre son plaisir.
L'homme accuse les grands, la femme les desire,
Jugeant que les petits n'appaissent le martire :
Ainsy que la servante obligeoit son amy
A l'ouvrir davantage et non pas à demy.
Puis la Dame du lict, en tenant ses assises,
Après avoir changé quantité de chemises,
Reprend sa cognoissance, oublie ses travaux,
La joie d'estre en couche assoupissant ses maux.
Alors on luy fait voir l'enfant qui vient de naistre.
« Tenez, il va tout seul; on n'en peut estre maistre.
Voyez comme il gambille ! O qu'il est beau garçon !
Riez, petit mignon, mon petit enfant !
Et bien ! qu'il est meschant ! Ce sont tous maux de ventre
Helas ! tout beau ! Dodo ! Sus, que personne n'entre.
Daubez son petit cul, le mal s'apaisera.
Papa, approchez-vous : mon fils vous baisera.
C'est de vostre façon, et voyez, je vous prie,
Comme il se fait entendre et tout beau comme il crie.
Gardez qu'il ne se greve, et sur-tout ce paquet
Doit estre conservé; l'enfant est clair et net.
— N'ayez soucy de rien, ne changez point de place.
— Il ne s'appaie point. — Que voulez-vous qu'on face ?
— Jeanne ! fermez la porte; il vient icy du vent.
— Ce sont vos appetits; je vous l'ai dit souvent,
Madame, estant enceinte : avec vos nourritures
De fruits cruds, de cerneaux, de cytrons et d'ordures,
Qu'un jour sentiriez bien, en payant doublement,
Ces trenchemens de ventre en vostre accouchement.
Tenez-vous en repos et vos deux jambes hautes.
Vous vous esventez bien; vous faites bien des fautes !

— Monsieur, prenez sa main, approchez vous du lict.
Vous coucherez tout seul, vrayment, pour ceste nuict !
Baisez un peu Madame, elle est mélancholique ;
Vos beaux jeux ont causé ceste rudde colique.
Les hommes sont heureux : ils n'ont que du plaisir
Et n'ont qu'à souhaitter, ils font à leur desir,
Ils vont où bon leur semble, et leurs chetives femmes
Perdent, pour leur complaire, et leurs corps et leurs ames.
Ce sont Rogers bon-temps ; ils n'ont soucy de rien.
Ont-ils faict ? sont-ils saouls ? à Dieu mon entretien !
Ma femme est accouchée, accolons sa servante.
— J'en viendray bien à bout, ouy, certes, je m'en vante !
Margot, comment t'en va ? Tant tu as le corps gent,
Je te veux achepter un demy ceint d'argent.
Vrayment, tu es gentille : il faut que je te baise !
Je veux te marier et te mettre à ton aise. »
Ainsi passent le temps, inconstants nuict et jour,
Par le change attisans le feu de leur amour,
Pendant que leurs moitez, d'une ame trop loyale,
Ne veulent pas faucer une foy conjugale.
« Sortez d'icy, meschant ! donnez ordre par tout.
De conter tous vos faits on ne viendrait à bout.
J'en sentirois du mal de me mettre en cholere !
Baisez, si vous voulez, ma jeune chambriere ;
Je n'en suis point jalouse, il m'est indiferent ;
Donnez-lui tous nos biens, vostre or et vostre argent !
Madame Magdelaine, hélas ! j'ay la colique !
— Monsieur, sortez d'icy, car Madame se pique ;
Vous rengregez ses maux. Jeanne, apportez ce pot. »
Le pauvre Jean Bon-homme endure et n'en dit mot,
Donne ordre aux parements, dispose du baptesme,
Des flambeaux, des joyaux, pour honorer le chresme.
Confitures par tout ; tavoyolles au vent ;
Choisist pour son compere un qui soit president ;
Fait placer sous le lict la douce cassolette.
Ce ne sont que parfums, qu'ambre gris, que civette,

Qu'eau de naffe et damas, espondue en excez,
Pour adoucir le goust qui suit l'arriere-faiz,
Tant est pleine d'ordure une femme accouchée,
Quand la mer rouge passe et qu'elle est débouchée.
Qui veut doncq' en santé, nettement vivre heureux,
Qu'il esvite à jamais les combats amoureux.

(Les Exercices de ce Temps, 1622.)

JACQUELINE

OU

L'IMAGE DE LA MORT.

A MONSIEUR DE S. SULPICE,

CONSEILLER DU ROY AU PARLEMENT DE NORMANDIE.

Puis qu'indifferemment par nature nous sommes
Obligés à la Mort qui dispoze des hommes,
Qu'elle affranchit notre ame et nous ferme les yeux
Pour nos esprits conduire en la gloire des cieux;
Puis qu'étant necessère au fort de tant d'allarmes,
Elle nous fét revivre en la fin de nos larmes :
SAINCT SULPICE, pourquoy dira-ton que j'é tort
D'appendre à tes Autels ce Tableau de la Mort ?
Tableau qui, façonné sur l'antique modelle
D'une horrible Diablesse, indocile, infidelle,
Nous fait juger tous deux, selon mon jugement,
Moy digne de reproche, elle de châtiment,

Elle, comme usuriere âpre et pernicieuse,
(Si vieille fut jamais au monde vicieuse);
Moy, pour n'avoir pas bien r'apporté comme il faut
Cette Image où tu dois excuser mon deffaut.
Car, comme je pensé contempler à mon aize
Ce vieil monstre d'Enfer, cette infête punaize,
Pour tirer ce portrait comme elle a merité,
Et le sacrer aux yeux de la posterité :
Tant de plis ramassez sur sa face plissee,
Tant d'amas replissez sur sa plisse effacee,
Ces Dedales obscurs où s'empêtrent mes vers,
Ces yeux bordez de rouge et d'horreur tous couvers,
Ce vieux nez roupieux, cette vielle carcasse,
Ce poil gris-herissé, cette affreuse grimace,
(Grimace qu'on diroit prête à mordre les gens
Si ce n'est qu'apresent elle n'a plus de dens),
Ces regards plus hideux que les regards d'un Singe,
Ce sein flasque et ridé comme un rideau de linge,
Me rendirent confus, et me firent soudain
Donner la vieille au Diable et quitter mon dessein.

Il suffit qu'en ces vers vivement je figure
Ses meurs, ses actions, son esprit, sa nature,
Affin que, sans me perdre aux brouillâs du dehors,
L'image de l'Esprit soit l'image du cors;
Je seré prou content, si, lisant ma Satyre,
Cette vieille en pleurant t'y donne de quoy rire.

Vieil-fleau du temps passé, peste du temps-present,
Et dont le temps-futur ne se peut dire exant,
Vive Mort des vivans, vieil Hibou, vieille Pie,
Que fais-tu plus icy, sur ton cul acroupie?
Hé ! pense tu toû-jours braver, d'un vain effort,
Les droits de la nature et les loix de la Mort?
Non, non, c'ét trop vecu ! Dé-ja les Destinées
Ont sur ton chef maudit moissonné cent années :

Il ét tems de te rendre, il ét tems qu'Alecton
Accompagne ton ombre aux ombres de Pluton;
Tu n'as plus rien d'humain, ou si rien te demeure,
C'ét ta langue qui tanse et qui peche à toute heure,
Langue qui nous detracte, et dont le mauvais bruit
Les femmes scandalise et les filles détruit;
Langue née en péché, langue que je deteste,
Que je crains, que je fuy comme je fuis la peste;
Langue dont les éclats me font trembler d'effroy,
Lors que j'entens parler qu'elle parle de moy.
Bref, chacun te cognoit pour estre, dans le monde,
Sans pareille en malice, en cageol sans seconde,
Car à quelle autre soin, vieille, t'appliques-tu
Qu'à louer le vice et blamer la vertu?
As-tu jamais icy, vieille-horrible Macrône,
Donné depuis trente ans pour un double d'aumône?
Quels pauvres orfelins, quels parens si chenus
As-tu jamais d'un double au monde reconus?
Encor si tu daignois, quand tu tiens tes Assizes
Avec celles qui sont dans ton foyer assizes,
Nous faire du vieil tems quelque antique discours,
Sans te plaindre sans cesse et soupirer toû-jours,
J'endurerois de toy, car je sçay que l'usage
A gravé sur le roc de ton fameux visage
Plus d'histoires beaucoup que nos plus vieux Romans
N'en sçauroient r'apporter dudepuis deux cens ans.

Tu sçais, en premier lieu, de quel tems l'Heresie
Dans la France inventa son erreur obscurcie;
Tu sçais quand la charté tant d'Humains desola,
Quand la famine vint, quand la Terre trembla,
Quand la pucelle Jâne apprit au Duc Guillaume
A chasser les Anglois hors de nôtre Royaume;
Tu sçais, quand ce Duc même en ce pays venu,
Comme il fonda premier la Chapelle au Cornu;

Tu conus ce Curé qui, confit en prieres,
Planta la Croix-Mont-haut sur nos hautes brieres.

De mille autres discours tu pourrois volontiers
Des chroniques bâtir, moy des livres entiers,
Livres par qui plusieurs porteroient de l'envie
Aux siecles de nos jours plus qu'aux jours de leur vie;
Mais tu ne hais rien plus, et tout ton passe-tems
C'est d'accuser le Ciel ou maudire le tems.

Jamais au gré d'autrui ta vielle ne sonne,
Et jamais à ton gré ne s'accorde personne;
Tu ne vis qu'en l'excez de tes rares vaisseaux;
Tu ne fais qu'amasser des hardes à monceaux;
Pourceu qu'en ton Enfer tu vives à ta poste,
Pourceu qu'Home ne femme au monde ne t'accoste,
Qu'aucun pauvre à ton huis ne se presente pas
Lors qu'au foyer tu prends ton infame repas,
Que tes coffres soient pleins de nippes ramassées,
Tes senats bien chargez de jarbes bien tassées,
Que de sidre épargné tes celiers soient garnis,
Que ton saloir soit plain, tes greniers bien fournis,
Que ton feu jour et nuit vivement s'entretiene,
Que la paix dans la France à jamais se maintiene
(Car si jamais la Guerre à vieille fit terreur,
Cette vieille sur tout a la guerre en horreur) :
Voilà, vieil gouffre infame, usuriere execrable,
Vieille chauve-souris, vieil chancre insatiable,
Voilà l'heur de ta vie et les belles façons
Dont le Diable te fait tous les jours des leçons,
Ce qui fait qu'apresent tout le monde t'abhorre,
Et que pire on te tient que Sodôme et Gomorre.

En vain, le plus souvent, tant de freres Prescheurs
Vient dans la parroisse exciter les pecheurs;
En vain nos bons Curez dans le prône t'exhortent
A quitter ces pechez où les Diables te portent :

Ton cœur en ces assauts est plus ferme cent fois
Qu'un cheval de trompette au milieu des tournois.
Tu penses tou-jours vivre, et jamais, vieille Athée,
L'on ne veid de la mort ton ame epouventée.
Mais tu te trompes fort : la mort, vieille Nostra,
Dont maitresse tu fus, ta maitresse sera ;
Tes efforts y sont vains, c'est envain que tu penses
Fère contre la mort tant de vaines dépenses.
Je veux que sur ton front tu portes sa couleur,
Que tu sois sa sœur propre, elle ta propre sœur ;
Qu'en effroi, qu'en effet, tu lui sois comparable,
Et qu'elle deût avoir pitié de son semblable :
Tout cela n'y fait rien, tout cela ne peut pas
Retarder l'accident de ton proche trépas.
La mort n'a point d'amy ; que si sa force même
N'espargne pas des Rois la dignité suprême,
Toy, vieil gouffre d'Enfer, toy, vieil gouffre maudit,
Penses-tu sur la mort avoir plus de crédit ?

Tu n'as membre sur toy, miserable chenille,
Qui sur ton pauvre cors tiéne à clou ni cheville ;
De-ja le triple-chien de l'Enfer pallissant
Va d'un gosier affreux ton esprit menaçant ;
De-ja vers l'Acheron la courante t'emporte ;
A peine porte tu ce bâton qui te porte ;
Les Chouettes, les Jays, les Corbeaux, les Huans,
Qui vont sur ton Enfer jour et nuit bavolans,
T'importunent sans cesse, et somment ta carcasse
De te rendre à la mort qui tes membres fracasse ;
Tu n'es plus qu'un vieil Lut sans touche et sans accors,
Sans timbre un vieil tambour, sans ame un pauvre cors,
Cors sur qui la douleur qui te tient assiegee
Exerce incessamment sa fureur enragee.
Tes meubles, maintenant, n'ont plus icy de lieu,
Tu peux bien en ces vers leur dire cet Adieu :

« Cheres Vaches à lait que j'ay si bien nourries !
Mes moutons bien-aimés ! mes Brebis plus cheries !
Petits cochons niquets qui grondiez après moy
Lors qu'à votre besoin je vous portois de quoy !
Poules, poullets, poussins, vous, mes pauvres volailles
Que ma main nourrissoit et de grains et de pailles !
Vous, sereines à crayme, et vous, pots à caudel,
Terrines, pots à beurre, et vous, pots plains de miel,
Lard, sidre, blé, lanfaiz ! vous, mes cheres cotelles
De tané, de morquin, antiques et nouvelles,
Linge, lange, que j'é, depuis cent ans et plus,
Gardez si cherement dans mes coffres reclus !
Adieu, meubles, Adieu ! dont le soucy me blesse,
Puis qu'en laissant le monde il faut que je vous laisse !
Plût à Dieu que mes yeux onc ne vous eussent veus,
Puis qu'à ce coup mes yeux par la mort sont deceus,
Qui de vous voir toû-jours ayant tant de créance,
De vous plus voir jamais ont perdu l'esperance !
En vain si doucement je vous ay conservez,
Puis qu'encontre la mort vous ne me preservez !
Pour vivre toutte en vous j'é negligé ma vie,
Pour vôtre seul sujet j'é mon ame asservie
Dans un gouffre infernal de péchez, qui me font
Naître la crainte au cœur, la frayeur sur le front.
Jamais la mort n'avoit logé dans ma memoire,
Et n'eus oncques soucy de Dieu ni de sa gloire ;
De mes pauvres parens je n'ay point eu de soin,
Et n'ay pas assisté les pauvres au besoin ;
J'é toû-jours affronté les hommes et les femmes,
Par rancunes les uns, les autres par les blames,
Si bien que je me sens coupable des enfers,
Si Celuy qui pour nous tant de maux a souffers
Ne regarde en pitié celle qui, sur la Terre,
Ne vécut que pour fère aux gens de bien la guerre ! »

(Les Nouveaux Satires et Exercices Gaillards, 1637.)

ANTOINE GARABY DE LA LUZERNE

Antoine Garaby de La Luzerne naquit le 18 octobre 1617, au château de La Luzerne, dans la paroisse de Monchaton, près de Coutances. En compagnie de Brébeuf, il fit ses études au Collège du Mont, sous la direction d'Antoine Halley, professeur d'éloquence à l'Université. Sa vie, tout entière adonnée aux Lettres, s'écoula sans incident dans sa province natale, sans qu'il daignât tenter fortune à Paris, bien qu'il y comptât des amis et des correspondants illustres, comme Ménage, Chapelain, des Yveteaux et le poète latinisant Nicolas Bourbon. Sans doute préférerait-il ne faire connaître de lui que son esprit, que la nature, au témoignage de Huet, avait logé dans un corps étrangement difforme. Le poète menait d'ailleurs une existence exempte de soucis matériels, car son oncle, Hervé de Pierrepont, Gouverneur de Granville, lui avait laissé la moitié d'un bien considérable, sous condition qu'il ajoutât le nom de Pierrepont à son patronymique. C'est pourquoi les *Miscellanées* sont signées : Garaby Pierrepont de La Luzerne. Il mourut à l'Isle-Marie, le 4 juillet 1679, membre de l'Académie de Caen, et Chevalier de Saint Michel. Ses *Essais Poétiques*, où se rencontrent des poèmes de mérites divers, contiennent trois satires, auxquelles M. Eugène de Beaurepaire en ajouta trois inédites dans son recueil de 1888. « Nous avons en lui, dit ce critique, un satirique véritable, doué de sens moral, de causticité, d'observation, et digne de prendre place à côté de Vauquelin de La Fresnaye et de Sonnet de Courval. » Il est certain que l'œuvre de Vauquelin eut une grande influence sur Garaby de La Luzerne, mais il faut surtout le considérer, avec Du Lorens, comme un élève provincial de Mathurin Regnier, auquel il emprunta nombre de vers et d'expressions. Il n'a aucun rapport avec Sonnet de Courval, ni par l'esprit, ni par le style, qu'il a généralement simple et coulant, encore qu'un peu diffus. Cependant, c'est un de nos meilleurs satiriques; son œuvre mériterait de revoir le jour, et de prendre dans l'histoire littéraire la place honorable qui lui convient.

BIBLIOGRAPHIE. — *Recueil de Ballades et Sonnets présentés au Puy de la Conception, dédié à Messire Pomponne de Bellièvre*, s. d., in-4°; — *Illustriss. amplissimiq. viri Caroli Brularti domini de Leon...* epitaphium, s. l., 1649, in-fol.; — *In mortem eminentissimi cardinalis ducis Richelii somnium elegiacum*, s. l. n. d., in-4°; — *Jacobi Capreoli, regii in academia parisiensi philosophiæ professori, elogium*, s. l., 1649, in-4°; — ANTONII GARABII PETROPONTII LUZERNACI *Miscellanea*, Cadomi, 1663, in-4°; — *Ad Calendas Januarias Antonii Halley...* ANTONII DE LA LUZERNE *Idus pariter Januariæ, sive pro acceptis luculentis strenis prompta gratiarum actio*, s. l. n. d., in-4°; — *Ad inclytum Carolum Longaunacum, ecclesiæ baiocensis decanum*, ANTONII GARABII LUZERNACI *carmen de inauguratione... Francisci Nemundi, ejusdem ecclesiæ episcopi*; s. l., 1622, in-4°; — *Aeternitati sacrum*, s. l. n. d., in-4°; — *Eminentissimi cardinalis ducis Richelii elogium funebre*, Paris, 1643, in-4°; — ANTONII GARABII LUZERNACI [et A. HALLACI] *Febrilia epigrammata*, s. l. n. d., in-4°; — *Les Essais Poétiques*, Febrilia, 1642, in-4°; — *Sur l'importante victoire remportée par les Français en la bataille de Lens, le 20 aoust 1648*, s. l. n. d., in-4°; — *Sentiments Chrestiens, politiques et moraux, maximes d'estat et de religion, illustrées de paragraphes selon l'ordre des quatrains*, Paris, 1641, et Caen, 1654, in-4°; — *Sur la nomination de Mgr. le Comte de Harcour pour vice-roy de Catalogne*, s. l. n. d., in-4°; — *Poésies franç. et latines, Correspondance inédite*, Bibl. nat. Manusc. fds franç. 330, nouv. acquisit.; — *Satires inédites, publiées avec une introduct. par EUGÈNE DE BEAUREPAIRE*, Rouen, Soc. rouennaise de bibl. 1888, in-8°.

A CONSULTER. — *Les Origines de la Ville de Caen*, par DANIEL HUET, Rouen, 1706, p. 428; — *Histoire sommaire de la Normandie*, par MASSEVILLE, t. VI, p. 423. — VICTOR EVREMONT-PILET : *Antoine de La Luzerne Garaby, étude*, Saint-Lô, 1856. — TH. LE BRETON, *Manuel de Biographie normande*, t. II, p. 103. — ED. FRÈRE, *Manuel du Bibl. normand*, t. II, p. 9. — OURSEL, *Nouv. Biogr. normande*, t. I, p. 140. — TAPHANEL, *Un Académicien de province au XVII^e siècle, Ant. de La Luzerne, d'après sa correspondance inéd.*, Versailles, 1887. — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Rec. Coll. de Poés.*, t. II, 671. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène.

LE NOBLE CAMPAGNARD

Le trouve bon ou non, quiconque dans ces vers
S'imaginera voir ses vices découverts,
On m'eut plustost chastré que m'empescher d'escrire
Sur un si beau sujet quelque mot de satire :
Car c'est tout aussi peu mon mestier de flatter
Que celui d'un galleux de ne se point gratter.

A bien considérer, c'est une chose estrange
Comme tout en ce monde avec le temps se change,
Et n'est rien de si beau, de si digne et si grand
Qui n'aille en son contraire enfin dégénérant !
Témoin, à ce propos, nostre belle noblesse
Qui ne tend à rien moins qu'à ce qu'elle professe,
Bien qu'à la vertu seule elle veuille devoir
Les honneurs éminents qu'elle prétend avoir,
S'il est vray ce qu'écrit, en babil le plus riche,
Ce hableur qui jadis prit son nom d'un pois chiche :
Qu'autrefois les humains, vivant barbarement,
Espars, qui çà, qui là, sans mœurs, sans règlement,
Guidés du seul instinct que la mère nature
Inspire avecque l'estre à chaque créature,
Quelqu'un d'entr' eux, doué d'un plus civil esprit,
Les ayant ramassés, sagement leur apprit
Ce que c'est que vertu, ce que c'est que du vice,
Et par là leur donna le goust d'une police.
Lors, ce peuple admirant, en un projet si beau,
Le merite éclattant de ce docteur nouveau,
Approuve son discours, et luy mesme autorise
Son empire naissant, du don de sa franchise.
De là le commander et l'obéir chez nous,
L'avantageux pouvoir de quelques-uns sur tous ;

Et, partant, au discours de ce consul de Rome,
De là nostre paisan et nostre gentilhomme.

Pour leur faire plaisir, je le veux croire ainsi.
Je diray toutefois qu'il me souvient icy
D'un Caïn, d'un Nembroth, et tels autres visages,
Gens de sac et de corde, enrichis de pillages,
Premiers auteurs du nom de ville, de cité,
Détestables vainqueurs de nostre liberté.
Ces galants, partagés d'audace non commune,
Favorisés d'ailleurs d'une bonne fortune,
Goustèrent les premiers l'aise de commander;
De la force et de l'art se firent seconder,
Fourbant tantost les uns par des promesses vaines,
Des autres s'assurant par la rigueur des peines;
Car tel fut de tout temps et sera nostre sort,
Qu'il faut que le plus foible obéisse au plus fort,
Et, suivant le chemin où tout le monde trotte,
Que le moins fin partout y porte la marotte.
Mais il faut s'espargner, et parce que j'en suis,
N'en dire pas icy tout le mal que je puis.

La campagne est chez nous le séjour ordinaire
De ces petits tyrans que je m'en vais pourtraire;
Non parce que les champs semblent tenir encor
Quelque chose du temps que nous appellons d'or,
Et que, n'estouffant pas cette ancienne semence,
L'homme de bien y vit avec plus d'innocence,
Mais pource qu'éloignés de l'œil des magistrats,
Avec moins de contrainte ils estendent le bras,
Et qu'au lieu d'un bourgeois, que l'humeur de la ville
Rend et moins patient, plus fort, et plus habile,
Ils font bien mieux valoir leur crédit prétendu
Sur un simple paisan, chétif, indéfendu,
Qui, malheureux qu'il est, n'a de plus fortes armes,
Pour disputer son pain, que ses vœux et ses larmes.

Mais il est important de connoistre comment
Ce petit prince en verd s'instruit premièrement;
Par là juger de tout, puisque la nourriture,
Au dire d'un chacun, vaut un' autre nature.

Par maxime reçue entr' eux, de main en main,
Défenses d'y parler ny mot grec ny romain;
Défenses d'attenter, sur peine de la vie,
Aux mystères sacrez de la philosophie !
C'est à faire aux pédans; l'homme de qualité
Ne pique de cela sa noble vanité.
A moins qu'un homme soit de robe ou de soutane,
Le plus sçavant chez eux passera pour profane;
Ecrire et parler mal est ce qui leur siet bien,
Comme s'ils prétendoient que, pour ne sçavoir rien,
Ils fissent plutot croire au buffle de vulgaire
Qu'ils ont moins estimé bien dire que bien faire.
Dès lors qu'avec le temps il se rend un peu fort,
La plus digne leçon qu'il pratique d'abord,
Et l'épreuve qu'il fait de son noble courage,
Est à courre au taillis la garce de village.
Il n'est point de paisan si curieux d'honneur
Qui puisse denier sa fille à un seigneur;
Qu'au contraire, pour lui c'est une sauvegarde,
Du moment que Monsieur d'un bon œil la regarde;
Encor trouvera-t'il trop de gens aujourd'hui
Qui sans difficulté prendront le fait pour luy,
Et, croyant s'affranchir du pli de la baguette,
Se donneront tout haut l'œuvre qu'ils n'ont pas faite !
Heureux, si par leur nom le passé réparant,
Ils pouvoient posséder en paix ce demeurant;
Grande et rare faveur ! à moins qu'au mariage
Cet abatteur de bois d'avanture s'engage
Où, trouvant à briser ses amoureux efforts,
L'employ de la maison fasse tresve au dehors.
Or, puisqu'il est ainsy, visitons son mesnage.

A la porte paroist... Le nommerons nous page
Ou laquais, ce garçon, qui d'un fil com' a vis
Peut abattre et monter ses chausses à gros plis ?
Page pour la maison, laquais pour la campagne.
Allons ! Monsieur advance avèques sa compagnie.
O qu'il a bonne grace ! O Dieu, qu'il est civil !
« Hé, Monsieur ! je vous suis serviteur ! » me dit-il.
Ensuite, comme on vient aux honneurs de la porte :
— Je ne passeray pas, ou le diable m'emporte !
Je resterois plustot ! — Vous vous riez de moy !
— Je ne sçay pas si peu, Monsieur, ce que je doy !
Parmi ces compliments, pliant son corps en S,
Temoignage naïf de sa belle justesse,
Il jure coup sur coup qu'il ne le fera pas ;
L'autre, pour l'y porter fait arriere trois pas
Et prend plus de terrain, avecque ses glissades,
Qu'il n'en faudroit pour mettre un cheval à passades.
Après ce long duel de leur civilité :
« Je passe, mais, dit-il, peur d'importunité. »
En suite, il faut baiser damoiseaux, damoiselles,
Soient puantes ou non, ou difformes, ou belles ;
Derechef badiner, et des reins et des yeux,
Pour l'honneur de la place, à qui fera le mieux.
L'un tire un escabeau, l'autre approche une chaise ;
Picquez de cest' humeur ridicule et niaise,
Un quart d'heure s'en va qu'ils sont encor debout.
La dame, cependant, donne l'ordre partout ;
De l'œil huche un valet, parle à l'autre en l'oreille,
L'envoye à tel endroict querir telle bouteille ;
On luy baille une clef d'un tour de poing adroit,
Ainsi qu'un avocat qui, recevant son droit,
Si finement l'empoche, en destournant la vue,
Qu'il ne vous semble pas seulement qu'il remue.
— Eh bien, mon cher cousin (car tout gentilhommeau
Est au gentilhommeau ce qu'est ladre au méseau)
Nos chiens chassent-ils bien ? Sont-ils bons pour la queste

— Mon cousin, jamais chiens ne suivirent mieux beste.
Quand le lièvre est sur pied, quand il tombe en défaut,
C'est plaisir que d'ouyr et Princesse et Briffaut;
Jamais autre, je croy, ne donna tant de peine
Que celuy qu'au milieu de nostre grande plaine
Mes chiens heureusement levèrent l'autre jour.
Ce drosle s'avisa d'aller prendre le tour
De ce large vallon qui borde la campagne;
Il passe la rivière, enfile la montagne,
Entre dans un taillis qu'on trouve à costé droit,
Fait ses ruses, et part, vidant par mesme endroit,
Donne par un fossé, tout couvert de broussailles;
Alors vous auriez veu des Millauts, des Morailles,
Courir qui çà, qui là, brosser halliers et forts,
Lors qu'ils en rencontroient, avèques tant d'efforts
Redoubler leur menée, en feu manger la terre,
Qu'on oyoit dans ce bois com' un petit tonnerre. »
Au récit de ce bruit, cet esprit emporté,
Avec tant de grimasse et de naïfveté
Fait la description de son plaisir extresme,
Qu'en parlant de ses chiens il fait le chien luy mesme !
« Non, il n'est point, dit-il, de passe temps plus grands
Que de se divertir après des chiens courants. »

Mais le soleil est haut et desja l'heure presse;
Le custos est venu nous querir pour la messe.
Le pauvre maistre Jean, desja demy vestu,
Et de froid et d'ennuy longuement combattu,
Accoudé sur l'autel, faisant le pied de grue,
Avec impatience attend nostre venue.

De grâce, icy, ma Muse, un peu d'attention,
Considere avec moy son air, son action;
Au branle de ce corps où la vanité loge,
Ne te souvient-il pas d'un balancier d'horloge?
A faire le gros dos, dit-il pas qu'autrefois

Les grands services l'ont courbé sous le harnois ?
A-t'il point, à luy voir ainsi l'oreille pandre,
Sinon le cœur, au moins la teste en Alexandre ?
Et ce baston noueux qui lui garnit la main
Figure-t'il si mal son pouvoir souverain ?
Place ! place ! Paisans ! desja, tout proche esclatte,
Avec la plume au vent, son manteau d'escarlatte.
Serrez vous ! C'est Monsieur, qui, d'un orgueilleux port,
Passe droit et couvert, pour ne se faire tort.
Tout au haut bout du chœur, en sa place ordinaire,
Une chaise l'attend au pied du sanctuaire.
Là, comm' un Pharamond, la main sur le costé,
Le pied droit en avant plus que l'autre posté,
De ses braves guerriers se fait voir à la teste ;
Ce tiercelet de Roy, de mesme, aux jours de feste,
En pareille posture et mesme autorité,
Sur ces pourpoints de toile estend sa gravité.
Quand le prestre fait voir le mystere adorable,
En cest' autre figure est-il moins admirable ?
Comme s'il dedaignoit le devoir de chrestien,
Il n'a qu'un genouil bas ; l'autre, en gibet à chien,
Sert d'appui messéant à sa main, qui détache
Les glans de son rabat ou tourne sa moustache ;
De l'autre, incessamment tire et remet ses gants,
Puis fait la belle main après qu'elle est dedans.

Mais, quel salmigondis d'ailes, de pieds, de testes
Diverses en couleurs, de cent diverses bestes,
Disposé par quartiers sur un grand bandeau noir,
Autour de ceste eglise à mes yeux se fait voir ?
Ceste liste se met au jour des funérailles,
Témoignage du dueil qu'en portent les murailles ;
Et n'est là si beau saint qui, de noir barbouillé,
N'y puisse estre, parfois, assez mal habillé ;
Et fut-ce saint Michel, sous ses couleurs funebres,
Que peut estre on y print pour Ange de tenebres !

Un tel porte parti, coupé, taillé, tranché,
Gironné, componné, le chef d'or emmanché,
A l'aigle eployé d'or, béqué, membré de sable,
Aux lions affrontés et de couleur semblable;
Lions léopardés, léopards lionnés,
Issants, rampants, armés, lampassés, couronnés,
A la panne de vair ou fourreure d'hermine,
Et telle broderie estrange et si badine,
Que je ne sçay comment ce galimatias
A peu gagner sur nous que l'on en fasse cas !
J'ay reputation d'y sçavoir quelque chose;
Le texte, en un besoin, y recevroit sa glose,
Et j'ay beaucoup peiné pour y réussir bien;
Vous ne croirez, pourtant : ma foy ! je n'en sçay rien.
Lors qu'un chef de maison, tiré de la poussiere,
Mit, la premiere fois, sa noblesse en lumiere,
Son escu choisit-il avec discrétion ?
Figura-t'il par là quelque belle action ?
Et quel rapport ces pals, chevrons, bandes, cotices,
Ont-ils avec nos mœurs, nos vertus, ou nos vices ?
Pourquoy sable pour noir ? pourquoy l'azur pour bleu ?
Sinoples pour le verd ? Gueules pour rouge ou feu ?
Tel, qui n'a jamais eu d'habillement de teste
Que celui que Catin à son vieillard appreste,
Dessus ses armes porte un beau casque de front ;
Un riche lamequin, dont les pointes en rond
Forment à gros bouillons un superbe pannache,
Pour ombrager le tout à ce timbre s'attache.
De plus encor, j'y voy des lions rugissants,
Dragons aislez, griffons, léopards menaçants,
Faire la sentinelle auprez de l'armoirie,
Comme si tout exprès ils quittoient leur furie,
Et que, pour honorer cet illustre bouchon,
Ce fussent animaux à porter en manchon.
Et voilà, toutefois, les marques authentiques,
Voilà tout le relief de ces nobles antiques,

Qu'ils font peindre ou graver en cent divers endroits,
 Et dont si doctement ils brodent ces paroys.
 Parlez en à quelqu'un, il vous va faire entendre,
 S'il est Picard, qu'il touche aux Baudouins de Flandre;
 Si Provençal, qu'il vient de ces Romains anciens;
 Si Gascon, qu'autrefois le Captal fut des siens;
 Ou Normand, que son nom est célèbre en la guerre
 Que nostre duc Guillaume eut avec l'Angleterre.
 Ainsi chacun, entre eux, dit merveille de soy;
 Diable puisse emporter qui les croit, si c'est moy !

Mais sans me travailler à les croire ou non croire,
 Voila bien discouru, ce me semble, sans boire.
 Est-ce avant dejeuner ? — « Ah ! mon Dieu, mon cousin,
 Que ne commandiez vous qu'on vous donnast du vin ?
 Dupré, faites servir ! — Mon cousin, dit la dame,
 Vous serez mal disné. Je vous jure, en mon ame,
 Que j'ay confusion de vous traiter si mal.
 Il ne se vid, je croy, jamais hyver egal,
 Qui nous reduit si bien à la simple volaille
 Que, hors quelque chapon, nous n'avons rien qui vaille;
 Car de gibbier, en vain l'on fait ce que l'on peut,
 Il ne s'en void icy non plus qu'il nous en pleut,
 Et n'en tombe morceau que le païsan ne guette
 Si finement son coup de le vendre en cachette,
 Que, malgré qu'on en ait, les marchands de Paris,
 Sous main, par les chemins, l'enlèvent à leur prix. »
 Ainsi donc qu'elle prend l'excuse de sa table,
 Tantost sur le sujet du temps peu favorable,
 Tantost du cuysinier, peut estre yvre ou lourdaut,
 Par cent defauts plus sots elle plastre un defaut.
 « Quelle heure est-il ? » dit un. Lors, une fille honneste,
 S'humiliant de crouppe et relevant de teste,
 La machoire serrée et le gozier roidi :
 « Il est, Monsieur, dit-elle, extrêmement midy. »

Gentil extrêmement ! bien propre et nécessaire
Pour un discours si fort éloigné du vulgaire !

Or, voicy l'officier qui commande les plats.
Qu'il a la mine riche, et qu'il marche un beau pas !
Par contenance, il porte une forme de gaule,
Plat de potage en main, serviette sur l'épaule,
Le visage en couleur, le regard doux, humain
Comme un qui va lever la fierte saint Romain.
Sa perruque, de graisse empesée et luisante,
Jusqu'au milieu du dos en bouts d'espieu pendante,
Sembble estre de celui qui, du vent balloté,
Sans micraine, a souffert le serain d'un esté.
Un just'aucorps de cuir, qui put l'alun encore,
Et tout jaune et poudreux, ses reins larges honore ;
Un drap rouge le reste, à qui la fin des ans
Si dépiteusement fait allonger les dents
Qu'on peut douter, à voir chaque fil de sa trame,
Que ce soit ou tisseure ou point de bas d'estame.
En ce bel equipage il dispose les plats,
Les meilleurs au haut bout, les moins friands au bas,
Où, pour n'en dementir l'ordonnance parfaite,
Sous trois brins de persil, règne une vinaigrette.

Après nouveau combat de compliments nouveaux,
Un chacun se prépare à jouer des cousteaux.
L'un plonge avidement sa cuiller dans la soupe,
L'autre attaque le bœuf, l'autre un poulet découppe,
Et semble, à remarquer leurs divers mouvements,
Que ce soit un concert de grimasses de dents.
L'entremets ordinaire est un jargon sortable
A leur force d'esprit ; tantost ils parlent table,
Tantost chien et cheval, grillé, rosty, bouilly,
Et souvent d'un valet qui peut-estre a failly ;
En fin, tout leur discours n'est qu'un flux réciproque
Des fautes des valets, des sausses, chasse ou troque,

Si ce n'est que quelqu'un, faisant l'homme d'estat,
 Mette en jeu l'intérêt de quelque potentat,
 Examine le droit que le Roy peut prétendre
 Sur le pays d'Artois ou le comté de Flandre,
 Et, donnant là dessus d'aussi prudents avis
 Que l'un des Quinze-Vingt en fait de jaune ou gris,
 Parle pertinemment d'une affaire voisine
 Comme Toupinambou de celles de la Chine.

Mais, ma Muse, pren garde à ce que tu nous dis.
 Peut-estre touches-tu quelque Comte ou Marquis;
 Veu qu'aujourd'huy chacun se faisant tel luy mesme,
 On les void plus espais que harencs en caresme !
 Comtes, Barons, Marquis, le tout *ad honores*,
 Comtés et Marquisats sans lettres, sans arrests,
 Tant plus tost erigez que ces marquis ou comtes
 N'ont pas beaucoup à faire en la Chambre des Comptes.

Au diable les Lombards, qui, pour comble de maux,
 Nous ont embarassés de ces droits féodaux !
 Il est vassal : partant, sa personne asservie
 Doit ses sueurs, son temps, sa fortune, et sa vie.
 Monsieur, accompagné d'un chétif praticien,
 Comme juge et partie ordonne de son bien,
 Pour quelque dent de lait ou moindre fantaisie,
 Disant, mesme en presence, *amende avec saisie* :
 « Vous apprendrez, coquin ! à me désobliger,
 Et je vous monstreray que je puis m'en vanger.
 Diriez vous qu'il osoit remuer les paupieres ?
 Et fait de l'entendu ? Coquin ! les estrivieres. »
 Ha ! pauvre malheureux, le discours seroit beau
 Qui pourroit m'obliger à te prester ma peau !
 Rachepte par presents la faute qu'on t'objecte ;
 Gagne en particulier la personne suspecte
 Où que tu crois avoir l'oreille du Seigneur :
 Immole à cet' idole ou ta fille ou ta sœur.

Elle est seule d'enfants, et partant, heritière :
Ce sera bien le fait du laquais La Bruyère.
Encore, trop d'honneur ! qu'importe de raison
D'estre la recompense aux gens de la maison ?
S'il n'y veut consentir, des soldats on luy baille,
Ou bien on fait sous main qu'on le hausse à la taille,
Et comme que ce soit, le malheureux connest
Aux despens de son fait combien il en deplaist.

Lorsqu'un de ces paisants tire l'autre en justice,
C'est à qui se rendra plus tost Monsieur propice.
S'estime le plus fin qui vient le plus matin.
L'un donne du gibbier, l'autre apporte du vin,
Et, selon que Monsieur ou pour ou contre en cause,
Desjà l'un des deux croist avoir gagné sa cause.
J'en sçay qui, profitant de leur infirmité,
Nourrissent tout exprèz cest' animosité,
Donnent conseil à l'un, qui plus en plus s'engage,
Aident l'autre d'argent, enflamment son courage,
Et jettent, par ce prest, un si subtil appas
Que son champ à la fin n'en echappera pas.

Croiray-je ce qu'on dit ? Ces ames tyranniques,
Non contentes encor de leurs sourdes pratiques,
Sans honte, ouvertement, se gorgent de leur sang.
On dit qu'en quelques lieux les parroissiens de rang
Ainsi qu'au pain bénit, pour conjurer leur haine,
Font la provision de toute la semaine,
Heureux si, depouillez des fruicts de leurs travaux,
Ils n'étoient pas traittez moins bien que des chevaux !

Est-ce là ta noblesse, hobereau de village ?
Est-ce pourquoy tu prens un si grand avantage
Qu'il semble qu'un paisan, en ta comparaison,
N'ose pas seulement implorer la raison ?
Bien qu'au naistre et mourir commun à tous les hommes,
La nature trop bien monstre ce que nous sommes,

Et qu'elle méconnoisse avoir rien fait de tel,
Ta qualité te semble un bien essentiel.

Appren, badin, appren que lorsque la Fortune
A voulu t'élever par dessus la commune,
Elle ne l'a pas fait pour te rendre insolent;
Son dessein n'estoit pas qu'un règne violent
Fist recevoir pour loy ton humeur lasche et noire,
Mais que, comme tu veux qu'on défère à ta gloire
Les honneurs, les respects que tu crois mériter,
Tu tâchasses d'autant ce peuple surmonter
En justice et vertu, que tu vois sa bassesse
Te ceder en faveur de ta haute noblesse.

Or, fay le, si tu veux; et pourtant te souvien
Qu'estre vray gentilhomme est estre homme de bien.

(*Satires inédites*, 1883. — Écrit vers 1642.)

CHARLES VION DALIBRAY

Charles Vion, Ecuyer, fils de Pierre de Vion, seigneur d'Oinville et de Gaillonnet, Auditeur à la Chambre des Comptes, naquit à Paris vers 1600. Il était frère de M^{me} de Saintot, l'amie et correspondante de Voiture. Il porta quelque temps les armes dans sa jeunesse, comme en témoigne un passage de la *Goinfrerie Académique*, où il parle des « hasards » qu'il a « honteusement courus sous le Dieu Mars ». Il passa le reste de sa vie à cultiver les Muses, ou à se divertir en compagnie des « poètes-biberons », dont Saint-Amant, avec lequel il se vante d'avoir bu tous les jours.

On parlera de moi comme on fait de Faret!

s'écrie-t-il naïvement dans le troisième Sonnet de ses *Vers Bachiques*. Comme Saint-Amant, qui demeura jusqu'à sa fin dans l'immeuble du *Petit-Maure*, rue Visconti, Charles Vion avait élu pour séjour l'Auberge du *Riche-Laboureur*, au coin méridional de la rue Monsieur-le-Prince, au lieu même où fut ouvert le Carrefour de l'Odéon. On pense qu'il mourut vers 1650. Mais Vion Dalibray a laissé d'autres titres que celui d'un agréable débauché, selon l'expression de l'Abbé Goujet, moins intraitable sur le chapitre de la goinfrerie que sur celui du « libertinage ». On lit encore avec agrément les vers faciles de la *Musette*, ou les sonnets bachiques de ses *Œuvres Poétiques*, et l'on consulte toujours sa traduction des *Lettres* d'Antonio Pérez.

Outre soixante-treize épigrammes contre le parasite Montmaur, Vion Dalibray a laissé deux satires sur le même personnage : l'*Antigomor* et la *Métamorphose de Gomor en Marmite*, que Sallengre a réimprimées dans son *Histoire collective de Pierre de Montmaur*.

Ce Montmaur, né à Betaille, dans le Limousin, était professeur de Langue Grecque au Collège Royal, et demeurait au Collège de Boncour. Il avait étudié chez les Jésuites de Bordeaux, et comme il faisait concevoir de grandes espérances à ses professeurs, ceux-ci

l'engagèrent à s'enrôler dans leur Congrégation. On l'envoya à Rome, où il enseigna la Grammaire. Congédié trois ans après pour des raisons de santé, il vendit des drogues à Avignon, puis revint à Paris essayer du Barreau. Mais espérant participer aux largesses de Richelieu, il se tourna vers la poésie, ou, du moins, « il cultiva, comme le dit Bayle, ce qu'il y avoit de plus puéril dans ce bel Art » c'est-à-dire les Anagrammes et les jeux de mots, que l'on appela quelque temps *montmorismes*. Rencontre singulière, ce goinfre, ou supposé tel, succéda à *Goulu* dans la Chaire de Professeur Royal... L'Abbé de Villeloin, dans ses *Mémoires*, dit qu'il fut aussi Précepteur du fils aîné du Maréchal de Praslin. Bien que Montmaur eût quelque fortune, il était fort avare, et préférait user de la table des autres que de subvenir à sa dépense. Il disait à ses amis : « Messieurs, fournissez les viandes et le vin, et moi je fournirai le sel. » Aussi, rapporte Vigneul-Marville, le répandait-il à pleines mains. Mais son esprit s'exerçait le plus souvent à juger sans indulgence les savants et les hommes de lettres contemporains. Ménage, sans s'oublier lui-même, entreprit de venger la compagnie par une *Vie de Montmaur*, à la fin de laquelle il exhortait dans une épigramme toutes les victimes du parasite à prendre les armes. Adrien Valois recueillit ce factum, en y joignant deux pièces latines de Montmaur, enrichies de notes ironiques signées du pseudonyme de *Quintus Januarius Fronto* : *Quintus*, parce que Valois était le cinquième de ses frères, *Januarius*, parce qu'il était né en janvier, et *Fronto* parce qu'il avait le front élevé. Ce recueil, encore grossi d'épigrammes diverses, parut en 1643, in-4°, sous le titre de : *Petri Monmauri Græcarum Literarum Professoris Regii Opera* (8 pages), in duos Tomos *divisa, iterùm edita et notis nunc primùm illustrata à Quinto Januario Frontone*. L'ouvrage fut le signal d'un feu roulant d'épigrammes qui partirent de tous les côtés, et dont Sallengre réunit la majeure partie en 1715, avec des pièces satiriques de l'édition Valois. Les nouvelles sont dues à Charles Feramus, François Sarasin, Abraham Remi, Jean Sirmon, Nicolas Rigault, Ménage, Balzac, l'Abbé La Mothe Le Vayer, divers anonymes, et enfin notre poète. Tantôt Montmaur est métamorphosé en Perroquet, tantôt en Marmite, et tantôt en Cheval. Cependant, il se contenta de rire de ces bagatelles et de les mépriser, écrit Vigneul-Marville. Quelqu'un lui disant que Ménage l'avait changé en perroquet : « Bon, fit-il, je ne manquerai ni de vin pour me réjouir, ni de bec pour me défendre. » Il ajouta que ce n'était pas merveille qu'un grand parleur comme Ménage eût fait un bon Perroquet.

La place nous manque pour étudier à fond ces factums, que le recueil de Sallengre ne contient pas tous, et dont on trouve des échos dans Malleville, Furetière, Scarron, Boileau, etc. Bornons-nous à dire que, relevant de la satire personnelle, ils ne peuvent

soulever que la désapprobation des bons esprits; et, d'ailleurs, Pierre de Montmaur ne méritait pas ce déluge de malignités outrées ou d'invectives. Il était beaucoup plus savant et plus pondéré que Ménage, qui trouva un Cotin et surtout un Molière pour lui rendre la pareille. C'était, d'après Vigneul-Marville, « un fort bel esprit, qui avoit lu tous les bons auteurs de l'Antiquité, et qui avoit de grans talens, une intelligence profonde et du Grec et du Latin, une mémoire prodigieuse, jointe à beaucoup de vivacité... ». C'est encore le sentiment du P. Vavas seur, et celui du judicieux Pierre Bayle, qui s'étonne, en outre, que Montmaur n'ait pas demandé justice contre ceux qui, passant les bornes de la licence, l'accusèrent de meurtre, de faux, et de sodomie.

Nous publions la pièce de Vion Dalibray comme l'une des plus plaisantes et des moins diffamatoires.

BIBLIOGRAPHIE. — *Histoire des Advantures de Fortunatus*, nouvellement traduit de l'Espagnol en François, Rouen, 1626, in-8°, nombreuses réimpressions; — *L'Aminte du TASSE*, pastorale, traduite de l'Italien en (vers) françois, Paris, 1632, in-8°; — *La Pompe funèbre, ou Damon et Cloris*, pastorale, Paris, 1634, in-8° (en vers); — *Le Torrismon*, tragédie par le SIEUR DALIBRAY, Paris, 1636, in-4° (trad. du Tasse en 5 actes en vers); — *Le Soliman*, tragico-comédie, Paris, 1637, in-4° (trad. en 5 actes en vers d'un ouvrage du comte Bonarelli); — *Les Lettres d'ANTONIO PEREZ*, autrefois secrétaire d'Etat du Roy Catholique Philippe II, Paris, 1639; — *L'Arbre triste*, métamorphose (anonyme), Paris, 1640, in-8°; — *Métamorphose de Gomor en marmite*, s. l. n. d. (vers 1643); — *Lettre à Polyanthe*, s. l. n. d. (vers 1643), in-4°; — *Tarquin le Superbe*, avec des considérations politiques et morales, etc., Paris, 1643, in-12 (traduct.); — *La Musette D. S. D.* (du sieur Dalibray), Paris, 1647, in-12; — *L'Examen des Esprits pour les sciences, etc.*, trad. de JEAN HUARTE, Médecin Espagnol..., Paris, 1650, in-8°; — *Les Œuvres Poétiques... divisées en vers bachiques, satyriques, héroïques, amoureux, moraux et chrestiens*, Paris, 1653, in-8°; — *L'Amour divisé, discours académique, où il est prouvé qu'on peut aimer plusieurs personnes en mesme temps également et parfaitement* (trad. de Bonarelli), Paris, 1653 et 1661; — *Vers Satyriques*, (attr. à) s. l. n. d., in-8°, avec notes manus. de Simon de Troyes, Cat. Pixérécourt, 886. — Ms. fonds. franç. 17056, B. N. — Voir la *Bibl. des Rec.* de FRÉDÉR. LACHÈVRE, pour les poésies éparses.

A CONSULTER. — SALLENGRE, *Histoire de Pierre de Montmaur*, La Haye, 1715. — DE BEAUCHAMPS, *Rech. sur les Théâtres*. — TITON DU LILLET, *Parnasse franç.* — MORERI, *Dict. Histor.* — GOUJET, *Bibl. franç.*, t. VIII, 48-49-451, t. XVI, 189 sq. — VIOLETTE-DUC, *Biblioth. poét.*, 478. — VICOMTE DE GAILLON, *Vion d'Ali-*

bray (*Bull. du Biblioph.*, 1853, p. 251). — PAUL D'ESTRÉES, *A travers les mss. de Conrart* (*Rev. d'Hist. littér. de la France*, t. I, 359); — *Une Académie bachique au XVIII^e siècle* (ib. 1895). — FRÉDÉR. LACHÈVRE, *Bibl. des Rec. Collect. de Poésie, XVII^e siècle*. — AD. VAN BEVER, *Notice aux Œuvres Poétiques*, Sansot, 1906. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anth. Poét. franç.*, t. I, XVII^e siècle librairie Garnier.

METAMORPHOSE DE GOMOR EN MARMITE

Enfin, depuis six mois les excès de la table
 Avoient fait de Gomor un spectre épouvantable;
 Son visage tout have et ses yeux tout ardents
 Montroient assés quels maux le gênoient au dedans.
 Une hydropique soif, jointe à sa faim canine,
 L'obligeoit désormais à garder la Cuisine :
 Mais en vain il bûvoit, mais il mangeoit en vain,
 Rien ne pouvoit chasser ni sa soif ni sa faim.
 Tout son corps demeueroit sans prendre nourriture;
 Ses bras étoient deux os dénuez de charnure,
 Et chacun de ses piés, par un effet nouveau,
 Paroissoit aussi sec et menu qu'un fuseau;
 Son ventre seulement, en cet état funeste,
 Croissant de jour en jour, engloutissoit le reste
 Enfin, une humeur acre en son foie alteré
 Alloit le menaçant d'un trépas assuré,
 D'un trépas dont déjà ce corps demi-squelette
 Entendoit la sentence assis sur la sellette,
 Courbé sur un bâton qui lui servoit d'appui
 Contre l'odeur du pot qui l'entraînoit à lui.
 Il causoit toutefois, et sa langue hardie
 De son esprit aussi marquoit la maladie;

Car si le corps étoit trop sec et boursoufflé,
L'esprit étoit aussi trop sec et trop enflé.
Il le témoigna bien, ce Goinfre tout hectique,
Lorsqu'il tint ce discours si plein de Rhétorique
Devant un jeune gars, qui devint, ce dit-on,
De Cuistre assès savant, très savant Marmiton :

« Autrefois, Prométhée ayant à donner l'être
A l'homme, l'abbrégé de tout ce qu'on voit naître,
De tous les animaux quelque chose emprunta,
Et la faim d'une louve en notre sein planta;
En quoi, certes, lui-même il se prit pour modèle,
Lui-même étant rongé d'une faim éternelle.
C'est pourquoi l'on feignit qu'un affamé Vautour
Rongeoit ses intestins et de nuit et de jour,
Non pour le feu du Ciel qu'il vola, comme on pense,
Mais pour ce feu du Ciel qu'il eut à sa naissance,
Car ce premier mortel fut du Ciel tant aimé
Que de la main des Dieux il fût lui seul formé.
Contre ces maux, pareils aux maux de Prométhée,
La Cuisine, jadis, fut fort bien inventée;
Et c'est une plus noble et plus juste action
De travailler soi-même à sa protection,
Que non pas de songer seulement à défaire
L'homme que la Nature avoit fait notre frère.
De là vient que l'on dit que tous ces grands Héros
Etoient de grands dîneurs et grands vuideurs de pots,
Et donnoient mieux encore et d'estoc et de taille
Au milieu d'un repas qu'au fort d'une bataille;
De là vient qu'ils savoient avec les mêmes doigts
Ecurer la Marmite et fourbir le harnois,
Marmite qui du Ciel a pris sa forme ronde,
Sous qui, comme sous lui, la flamme est vagabonde :
Cette flamme l'embrasse et ne l'embrasse pas;
Marmite dont, enfin, un guerrier fera cas.

Aussi, comme on a dit, il n'est pas moins louable
De rendre une Cuisine aux Amis agréable,
Que de faire qu'un camp remplisse de terreur
Ceux contre qui Bellone émeut notre fureur.
En effet, la Cuisine a quelque ombre de guerre,
Mais l'une nous relève et l'autre nous atterre.
De gentils Marmitons lui servent de Goujats;
Elle a pour morions et les pots et les plats,
La broche est son épée, et, d'une lèche-frite
Elle fait son bouclier; ces gros ventres d'élite
Ce sont ses bastions, et, pour tout dire en peu,
Comme Mars elle emploie et le fer et le feu,
Mais pour nous réparer, non pas pour nous détruire,
Pour vaincre un ennemi qui ne cesse de nuire :
Cét ennemi secret et ce monstre obstiné,
Qui campe au sein de l'homme aussi-tôt qu'il est né.
Elle sert même à Mars, et remplit de courage
Tous ceux qu'elle remplit, et leur fait faire rage :
C'est la soupe, dit-on, qui fait le bon Soudard,
Et Soudard même sonne ainsi que sou de lard;
Et non pas seulement la Cuisine et la graisse
Inspirent dans nos corps la force et l'alegresse :
Elles rendent de plus la première vigueur
A l'esprit que le jûne avoit mis en langueur.
Dans Homère, jamais le valeureux Achille
Ne va bien à l'assaut, et ne bat bien la ville
Qu'au paravant le Poète, en quelque grand festin,
Chês un de ses amis n'eût fait la Saint-Martin;
Autrement eut-il eu le savoir ni l'audace
D'échauffer un Achille et le voir face à face?
Il faut, pour faire bien, avoir dit *Evohé*.
Le brave Horace est fou alors qu'il chante *Ohé*;
Et d'où penseriez-vous que vient le nom d'Ovide?
C'est ainsi justement que qui diroit *os vuide*,
Par certaine antiphrase, et pour nous faire voir
Que sur la bonne chère il fondoit son savoir.

Il n'en fut pas ainsi du bon homme Virgile
A qui le Mardi gras sembloit une vigile :
Quel festin fait-il faire au fils de son Heros ?
J'en ai rougi cent fois, il ronge jusqu'aux os,
Il lui fait ramasser jusqu'à la moindre miette,
Et même, chose étrange ! avaler son assiette.
Et ces pauvres Troyens qui n'ont bû que de l'eau,
Comment les traite-t-il ? A chaque grand Vaisseau,
Il fait qu'on leur envoie un Cerf pour tout potage,
Mais un Cerf par hazard trouvé sur le rivage,
Encore l'on ne sait comment on le trouva,
Car l'Afrique, dit-on, jamais n'en éleva.
Mais passe pour cela, si ce mélancolique
N'eût fait d'une Didon une veuve impudique,
(Elle qui mieux aima mourir de son couteau
Que d'un second hymen rallumer le flambeau)
Impudique, pour qui ? pour ce Coureur d'Enée,
Dont en moins de six jours elle est abandonnée.
Jupiter conseillant lui-même un si beau tour,
Par ce Voleur parfait, ce Courratier d'amour,
Ce Mercure, qui, loin d'aller droit à Carthage
Afin de s'acquitter d'un important message,
Comme un jeune frippon qu'on void aussitôt las,
S'amuse et reprend vent dessus le Mont Atlas.
De semblables erreurs est si farci son Livre
Que je ne sai comment son nom a tant pû vivre ;
Entr' autres celle-ci, qui vient de mon esprit,
Et que j'ai bien notée en mon vieux manuscrit,
M'a semblé de tout tems digne d'être bernée.
C'est le beau changement des navires d'Enée ;
Grande Métamorphose, et non vûe autrefois !
Des femmes se tirer d'une pièce de bois !
Des Ouvrages de l'art fournir à la nature
Des Nymphes dont la forme est si belle et si pure !
Après un changement par lui si mal trouvé
On peut, sans imposer, dire qu'il a rêvé,

O bonne chère, donc, de quels mots assès dignes
Se peut-on revancher de tes faveurs insignes ?
Par toi tout est facile, et par toi tout nous rit,
Tu nous donnes le ventre, et le ventre l'esprit.
Aussi quiconque est pris de ton amour divine
N'a plus rien desormais qu'à hanter la Cuisine:
Cuisine, l'Arsenal du salut des mortels;
Cuisine où, pour encens, comme sur les Autels,
Fume devers le Ciel une vapeur épaisse
Dont les Dieux vont humant la plus subtile graisse;
Cuisine, enfin, qui même aux Sciences prend part.
De la Géometrie elle fait l'ordre et l'art,
Elle dispense tout d'une main mesurée,
Elle sait ce qui naît dedans chaque contrée,
Connoît les qualitez et du froid et du chaud,
Celles de la laitue avecques l'artichaud,
Sait la propriété de la moindre racine,
Même n'ignore pas jusqu'à la Médecine,
Ce qu'on doit prendre au soir, ce qu'on doit prendre à jûn,
Selon le naturel et le goût de chacun.
Mais que ne fait du vin la divine puissance !
Ainsi que la Cuisine il donne la vaillance,
Ainsi que la Cuisine il prend part au combat,
Mais où par son ami le bon ami s'abbat,
Où, pour rondache, on tient la tasse ronde et pleine,
Où l'on chet sous la table, et non dessus la plaine,
Où l'on ne connoît point d'autres mortalitez
Que celles qui se font à force de santez.
Le combat de Bacchus en délices abonde,
Et lui seul en bûvant a conquis tout le monde;
Aussi dès qu'il paroît chacun en veut tâter,
On s'attaque, on se choque, on ne peut s'arrêter.
Mais ce n'est pas assès déclarer sa puissance !
Ainsi que la Cuisine il donne la science :
La vérité n'est point dans un puits ni dans l'eau,
C'est dans le vin qu'elle est, c'est au fond d'un tonneau;

Le vin faisant causer instruit en Rhétorique;
En faisant des raisons on apprend la Logique;
On ne peut sans le vin mettre à cheval un Vers;
Le vin montre en plein jour cent mille astres divers,
Comme on void en plein jour, sans lunettes d'approches,
L'horoscope des plats, et l'ascendant des broches. »

A tant, Gomor se tût pour prendre du repos,
Les broches et les plats furent ses derniers mots.
Mercure, le patron de la vraie éloquence,
Ne pouvant plus long-temps souffrir son impudence,
Raccourcit ses deux piés; de ce bâton aussi,
Qu'il tenoit en sa main, fait un pié raccourci;
Après, sur ces trois piés il rendurcit son ventre,
Fait qu'avec l'estomac toute la tête y rentre;
Ses deux bras, attachez au cou comme jadis,
Sur le ventre tombant sont en anse arrondis;
Le collet du pourpoint s'élargit en grand cercle;
Son chapeau de Docteur s'applatit en couvercle,
Son chapeau, qui lui sert ainsi qu'auparavant,
Et qui, comme il couvroit une tête à l'évent,
Desormais sert encore à couvrir la fumée
Qui s'exhale de l'eau qu'il n'a jamais aimée.
Son ventre, au lieu de vin, reste toujours plein d'eau,
Où cuisent sa poitrine et sa tête de veau;
Enfin, par la vengeance et justice divine,
De Gomor il devient Marmite de Cuisine,
Pour l'avoir tant louée, et pour être si vain
Que d'oser censurer un Poete plus qu'humain;
Car ainsi qu'il blâma cette Metamorphose
Qui fait d'une navire une si noble chose,
D'un homme qu'il étoit Gomor fut transformé
En ce vil instrument qu'il avoit trop aimé.

(*Metamorphose de Gomor...*, s. d. — 1643.)

JACQUES DU LORENS

Jacques Du Lorens, Dulcrens, ou du Laurent, écuyer, sieur d'Ouerré, La Chenardière et La Motte-d'Ataye, naquit à Tillières-sur-Avre, en Normandie, l'an 1580, sous le signe des Pléiades, c'est-à-dire en janvier. Son acte de baptême manquant aux registres de Tillières, lesquels ne remontent pas au delà de 1603, quelques biographes l'ont fait naître, sans plus de raison, à Chateauneuf-en-Thimerais, où il passa la majeure partie de sa vie. Après avoir commencé ses études sous la férule de son curé et les avoir achevées à Paris, il suivit les audiences du Parlement, puis vint s'établir à Chartres en qualité d'avocat au Présidial. Il épousa, dans cette ville, une demoiselle Geneviève Langlois, nouvelle Xantippe qui veillait à l'économie et contrôlait sévèrement tous ses actes. Forcé de quitter Chartres où sa verve satirique lui avait attiré un blâme de la Cour, il acheta la charge de bailli-vicomte de Chateauneuf à M^e Mathurin de la Chaussée, devint lieutenant-général du bailliage et ensuite président. Du Lorens, qui disait de lui-même qu'il « blesserait un homme en lui jetant des roses », était, d'après une plainte des habitants de Chateauneuf, « d'une humeur si peu accommodante que jamais il ne put vivre en paix et sans avoir de différends avec quelqu'un ». Cependant, ce satirique-né fut en partie dédommagé de ses disputes et de ses procès par l'amitié de quelques personnages illustres, comme Charles de Gonzague, duc de Nevers, son protecteur, au nom duquel il rendait la justice, le maréchal de Bassompierre, les présidents Nicole, Molé, de Mesmes et Briçonnet, les poètes Nicolas Bourbon, Rotrou, Mathurin Regnier, le peintre Vignon et le statuaire Biard. En outre, il se consolait du spectacle de la réalité par la contemplation de sa galerie d'œuvres d'art, où voisinaient Tintoret, Raphaël, Véronèse, Bassano, Corrège, Vinci, Carrache, Frémynet et Du Monstier. La mort de Geneviève Langlois, dont il avait eu douze enfants, lui arracha ce distique, que Boileau mettait, dit-on, au-dessus de toutes les épigrammes :

*Ci-gît ma femme : Ah ! qu'elle est bien,
Pour son repos et pour le mien !*

Il se maria pourtant, à l'âge de soixante-quatorze ans, le 1^{er} octobre 1654, avec une demoiselle Marie de Quenoilles, qui lui survécut. La future, selon Dreux du Radier, déclara ne savoir signer lorsqu'on lui présenta le contrat. Quant au satirique, il signa « comme un homme qui ne savoit plus ce qu'il faisoit ». Ce mariage, ajoute l'auteur des *Hommes Illustres du Thimerais*, « étoit une autre preuve que le bonhomme n'y connoissoit plus rien ». Il mourut de la contagion, le 10 avril 1655, et fut inhumé à Châteauroux, où sa tombe et ses armoiries furent détruites en 1793. Comme André du Laurens, seigneur de Ferrières, et premier médecin de Henri IV, il portait : d'or, à l'olivier de sinople, au chef d'azur chargé de trois étoiles d'or. On montre encore sa maison, un vieil hôtel Louis XIII qu'il avait acquis de M^e Estienne Le Pelletier, et la ville qui se plaignit jadis de son caractère irascible a consacré sa mémoire en donnant son nom à l'une de ses rues. M. le Commandeur Henry Le Court, son plus récent biographe et son descendant, possède une partie de ses meubles rares et de ses tableaux, ainsi que des documents encore inédits sur sa vie et ses ouvrages. Le lecteur trouvera dans la préface notre appréciation sur cet excellent élève de Regnier, qui ne haïssait rien tant que l'affectation et l'hypocrisie et qui a peut-être fourni à Molière le caractère de *Tartuffe*. On ne saurait, enfin, trop louer ce consciencieux ouvrier, qui s'y reprit à trois fois pour léguer aux moralistes futurs un recueil de satires qu'il voulait digne de ses maîtres et conforme à la vérité.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Satyres du SIEUR DU LORENS*, Paris, 1624 ou 1625, in-8° (rééd. par D. Jouaust, Paris, 1876); — *Les Satyres du SIEUR DU LORENS*, Paris, 1633, in-8° (rééd. par Prosper Blanchemain, Genève, J. Gay, 1868, in-12); — *Les Satyres de M. DU LORENS, président de Chasteauneuf*, Paris, 1646, in-4° (rééd. par Eugène Villemin, Paris, 1869, in-16); — *La Coustume de Chasteauneuf en Thimerais, avec les notes de M. CHARLES DU MOULIN*, Chartres, 1645, in-4°; *Les Trois Coutumes de Chasteauneuf* (même date); — *Le Pécheur au pied de la Croix* (en vers), Paris, 1630, in-8°; — *La Moustache des filous arrachée, poème*, s. d. (réimpr. par Ed. Fournier, *Variétés Hist. et Littér.*, Paris, 1855, t. II); — *La Calotte*, 1629, in-8° (réimpr. par Prosper Blanchemain dans les *Poètes et Amoureuses du XVI^e siècle*); — *Satyre contre les demy-sçavants*, dans le *Recueil des plus belles poésies*, etc., Paris, 1654, in-12 (réimpr. par Ed. Tricotel, dans les *Variétés bibliograph.*, Paris, Gay, 1863, in-12); *Satyre du triomphe de Cypris, ou Advertissement aux curieux de ce temps* (attrib. à DU LORENS, et réimpr. dans le *Bibliophile fantaisiste*.) Turin, Gay, 1869, in-12. — *Les Espices*, s. l. n. d., 8 p. (Cat. de M.E. M.B. (Bancel), 1882, n° 686.)

A CONSULTER. — GOUJET, XVI. — DREUX DU RADIER, *Eloges*

historiques des Hommes illustres du Thimerais, Paris, 1749, in-12, et Nogent, 1859, in-12. — MARQUIS DE GAILLON, *Bulletin du Bibliophile*, 1861, p. 413 sq. — MET-GAUBERT, *Etude biographique sur le poète satyrique Du Lorens*, etc. (*Mém. de la Soc. archéol. d'Eure-et-Loir*, 1880). — H. LE COURT, *Un Normand Célèbre, Jacques du Lorens*, Caen, 1897, in-8°. — F. LACHÈVRE, *Bibl. Rec. Collect.*, t. II, p. 262. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du XVII^e siècle*, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anthologie Poétique Franç.*, XVII^e siècle, t. I, librairie Garnier; — Ouvrages cités ci-dessus, dans la *Bibliographie*.

SATYRE I

Que je suis dégouté de la pluspart des hommes,
 Plus je les considère en ce temps où nous sommes !
 Mais sur tous je hay ceux dont le semblant est doux,
 Qui n'entendent jamais la messe qu'à genoux.
 S'ils parlent, c'est de Dieu, de sa bonté suprême,
 De se mortifier, renoncer à soy-mesme;
 Ils disent à tous ceus qu'avecque son prochain
 Il faut traiter en frere et le cœur à la main,
 Que le monde n'est pas l'éternelle demeure,
 Et qu'il en faut partir, mais qu'on ne sçait pas l'heure.

Après avoir tenu ce langage des Cieux,
 Croirois-tu bien, MONSIEUR, qu'ils sont fort vicieux,
 Et que celuy d'entr'eux qui fait plus d'abstinence,
 Dont la face est plus triste, a le moins d'innocence,
 Et, prest sans marchander à faire un mauvais tour,
 Pour ne tenir parole à chercher un détour,

Il prend son avantage en concluant l'affaire,
Encor que comme un Prestre il dise son Breviaire.
S'il rit, c'est un hazart, et ne rit qu'à demy;
C'est avec un baizer qu'il trahit son amy;
Plus amateur de bien que Midas ny Tantale,
Je vous le garanty Harpie originale.
Il se laisse quasi mourir de faim chez luy,
Mais il parle des dents à la table d'autrui.
Après ses Oraisons, est-il hors de l'Eglise,
A son proche voisin il trame une surprise,
Et luy rend des devoirs sous couleur d'amitié,
Mais, s'il a de l'argent, il en est de moitié;
Il flate son esprit avec certain ramage
Qui l'attire, le charme et doucement l'engage;
Il cajole sa femme, et la prie en bigot
De faire le peché qui fait un homme sot.
Encor qu'il soit tenu plus chaste qu'Ypolite,
Il est aussi paillard ou plus qu'un chien d'Ermite,
Sur tout, habile à prendre et le temps et le lieu
Propres à demander la piece du milieu.
Elle qui le croit saint, afin de luy complaire,
Et croyant meriter, le laisse humblement faire.
Et dehors et dedans il est tout contrefait,
Il n'obmet rien afin qu'on le croye parfait;
A l'abord d'une femme, il est froid et recule,
Encore qu'à l'aimer il soit la canicule.
Au reste, à l'entretien, il est si papelard
Que vous ne diriez pas qu'il eust mangé le lard.
A sa douce façon et modestie extrême,
Il paroist innocent ou l'innocence mesme;
Il porte un cœur de sang sous un devot maintien;
S'il prete, c'est en Juif sous l'habit de Chrestien,
Et son debteur le fuit, de même, s'il faut dire,
Qu'un voleur un Prevost, une Nymphé un Satyre.
C'est le plus inhumain de tous les creanciers :
Je le sçay pour avoir esté sur ses papiers.

S'il plaide, pensez-vous, il plaide main garnie.
Gardez-vous bien de luy les jours qu'il communie :
C'est lors que son prochain il tâche de tromper,
Et dans un vieux dessein, s'il peut, l'envelopper.
On le prend pour beat, à sa mine, à son geste,
Et son discours de miel le fait juger celeste.
On fait tout ce qu'il veut, on ne penseroit pas
Qu'il voulust decevoir après ce saint repas.
De la religion il dispute, il babille,
Et vous fait un procès dessus un point d'eguille.
Humble à l'exterieur et superbe au dedans,
Il a tout seul du faste autant que six pedans,
Et luy semble que Dieu ne voit pas ses fredaines,
Ou qu'il n'ait pas de soin des affaires humaines;
Il se tient assuré du royaume des Cieux,
Sous ombre qu'en priant il a fait les doux yeux :
Il traite avecque Dieu de ruse et de finesse,
Et pense l'attraper, ayant plus d'une Messe.

A son petit collet de moy je le connois,
Et m'est aussi suspect qu'aux Troyens les Danois;
Il ne me prend jamais s'il ne me prend au giste;
Que dis-je ! il me craint plus qu'un diable l'eau beniste;
Dieu mercy qu'à present il ne m'ose fâcher,
Qu'il me fait compliment, sans pourtant m'approcher.
Il se doute, et fait bien, qu'un jour je ne le grate,
Moy qui suis de deux grains moins rassis que Socrate.
J'ay tant d'aversion pour ses mauvaises meurs,
Qu'un docte Medecin, qui connoit mes humeurs,
M'assure que mon mal ne vient que d'une envie
De battre un hypocrite ou le priver de vie :
« Dussiez-vous pas desja vous en estre acquité ?
Il n'est rien, ce dit-il, si cher que la santé. »

Puisqu'il vit de la sorte et qu'il tient cette voye,
Ce n'est pas la raison que le Soleil le voye.

Pense t'il que celui qui gouverne les Cieux,
Et qui nous a formez, soit sourd ou n'ait point d'yeux.
N'auroit-il jamais lû qu'il a des pieds de laine,
C'est à dire qu'il va lentement à la peine ?
Ne sçait-il pas aussi que ses bras sont de fer ?
Que peut-il à la fin esperer que l'enfer,
Cét homme dont le cœur differe du visage,
Et chez qui les vertus ne sont point en usage,
Mais certaines façons dont le monde est pipé ?
Si d'un coup de tonnerre on le voyoit frappé,
Qui diroit sans rougir cet accident funeste
Non de l'ire du Ciel un signe manifeste ?
Il ne merite pas de mourir dans son lit,
Ny d'avoir le moyen de pleurer son delit,
Ce caffar importun avecque son teint blême,
Plus libertin au fond qu'un moine de Thelême.
Toutefois, dans le monde il est considéré ;
On luy fait plus d'honneur qu'il n'en eust esperé ;
Le plus farouche esprit pour luy se rend docile ;
Il ne rencontre point d'affaire difficile,
Et passe pour devot, mais sa devotion
Est, entre vous et moy, sujette à caution.
Tout ce qui la deffend contre nostre caprice,
C'est qu'en ce joly siecle elle est de grand service.
L'univers est remply de ces hommes fardez.
Souvent à leur profit leurs procès sont vuidez,
Et font que leurs amis des leurs ont bonne issuë :
Je ne l'ay dit qu'à toy, papier, bouche cousuë.

Bref, que le bigotisme est un fort bon mestier,
Et qui rend venerable un homme en son cartier !
C'est un plaisir de voir Jeanne qui bigotise
Aller au pas ailleurs, mais au trot à l'Eglise,
Grimacer en priant, le visage estonné,
Et ne point en sortir que midy n'ait sonné.
Retournée au logis, où chacun la révere,

Pour mieux dire, la craint, c'est une autre Mégere :
Feignant, chiche qu'elle est, ses gens mourans de faim,
De pleurer ses pechez, elle pleure son pain.
Ce qui donne credit, ce n'est plus le merite,
C'est ce qu'il ne faut pas avoir peur que j'imité :
J'aimerois mieux mourir, que d'avoir seulement
Contraint, pour sembler bon, mon humeur un moment.
Le monde ne vaut pas qu'on use de souplesse.
A t'on faim de peter, que par respect on vesse.
Le franc bigot fait tout pour gagner la faveur,
C'est où son zèle tend, où vise sa ferveur ;
Près de la ligne droite on connoit moins la courbe
Qu'au prix du vray devot il ne paroist qu'un fourbe.
Qui ne le connoistroit si tost qu'il l'auroist veu
Seroit de jugement tout à fait depourveu :
Afin de m'expliquer, il auroit la berluë.
Sans clignoter des yeux, jamais ne vous saluë,
Et croit que, pour se mettre au rang des vrais devos,
Il ne faut que parler contre les Huguenos ;
Pourveu qu'en apparence on soit bon catholique,
Aux bonnes actions on peut faire la nique.

Tel n'eut jamais l'esprit de ce vice infecté,
Qui le feint pour un temps, voyant l'utilité,
Voyant qu'il regne tant et qu'il est si commode.
Pour la mesme raison qu'on s'habille à la mode ;
Qu'un esprit moutonnier par l'exemple s'instruit,
Et, subissant son joug, en esclave le suit.
Le bigot du bigot la requeste enterine :
Ils sont de même paste et de même farine.
C'est assez pour un coup le tenir sur les rans ;
Quand j'y pense, ma Muse, il a trop d'aderans.
Je veux bien, disant vray, qu'on croye que je rie,
Ou que j'ay le cerveau troublé de reverie.

Si l'un de ces caffars, se pretendant blessé,
Encor qu'en luy je n'eusse aucunement pensé,

Pour en avoir raison m'alloit faire une instance,
Ce seroit me livrer une mauvaise chance.
Je ne veux voir chez moi ny diables ny sergens,
Sans dire que ceux-cy ne soient de bonnes gens;
Et puis, sçavons nous bien ce qui parfois nous pousse ?
Les plus fins repreneurs vendent feves en gousse.
Il s'en faut la moitié qu'un chat craigne tant l'eau
Que je crains seulement qu'on me nomme au bareau :
Plustost que pour des vers on me voye en justice,
Je fais vœu de bon cœur que ma veine tarisse.

(*Les Satyres*, 1646.)

MÉNAGE

Gilles Ménage, en latin *Ægidius Menagius*, que Bayle dit avoir été le Varron du xvii^e siècle, naquit à Angers, le 15 août 1613, de Guillaume Ménage, Avocat du Roi dans la même ville, et de Guione Ayrault, sœur de Pierre Ayrault, Lieutenant Criminel. La vivacité de son esprit et sa mémoire prodigieuse engagèrent son père à lui donner une éducation conforme à de si belles dispositions. Il apprit le latin sans faire de thèmes, rien que par le commerce des meilleurs auteurs, qu'on le chargeait d'expliquer. Il passa ensuite à l'étude de la philosophie, dans laquelle il fit des progrès très rapides. Son père, pour le récompenser et le délasser, lui donna des maîtres de danse et de musique, mais il ne put jamais retenir aucun air. Il ne retenait que les citations. Il s'appliqua avec plus de succès à l'étude du Droit, plaida dans sa ville natale en 1632, puis à Paris, où il fut reçu Avocat au Parlement, et enfin à Poitiers, durant les Grands Jours. Déjà dégoûté de sa profession et souffrant d'une sciatique très vive, il alla se faire soigner à Angers, où il fut traité par le feu. Sans doute pour lui faire mieux endurer ce traitement barbare, son père se démit de sa charge d'Avocat du Roi en sa faveur; mais, sitôt de retour à Paris, Ménage renvoya les provisions : malgré la colère paternelle, il dévoila son dessein d'embrasser l'état ecclésiastique. Peu de temps après, il fut pourvu de quelques bénéfices, notamment du Doyenné de Saint-Pierre d'Angers, que son père avait possédé. Il n'en demandait pas plus et se contenta de porter la soutane sans solliciter l'ordination. Il s'appliqua, dès lors, à l'étude des Belles-Lettres, et rechercha les hommes de réputation qui pouvaient lui faciliter les succès dans le monde. Chapelain l'introduisit chez Paul de Gondi, coadjuteur de l'Archevêque de Paris, et plus tard Cardinal de Retz. Il eut une place dans la maison de ce prélat et fut traité en favori; mais son esprit caustique, son caractère vaniteux, son incivilité et son peu de délicatesse irritèrent le protecteur au bout de quelques années. Ménage ayant hérité de son père en 1648, et riche d'autre part de nouveaux bénéfices, se sépara du Cardinal. Il fut

vivre dans un appartement du Cloître Notre-Dame, où il réunissait une société de gens de lettres tous les mercredis. Parmi les plus assidus de ces *mercuriales*, étaient Chapelain, Furetière, Bautru, Conrart, Pellisson, Linières, Perrot d'Ablancourt, Sarazin, Perrault et Galland. On y voyait aussi Costar, le marquis de Coislin et le comte de Saint-Séran. C'était un véritable bureau d'esprit. Quant à Ménage, il parlait beaucoup pour débiter tout ce qu'il savait. « Sa mémoire prodigieuse, dit un de ses biographes, lui fournissoit toujours une infinité de belles choses sur tous les sujets dont on venoit à parler dans son assemblée, et, comme il avoit eu les plus belles connoissances de la Cour et de la Ville, il sçavoit quantité de faits, de bons mots et de particularités dont il divertissoit ceux qui l'écoutoient. » De ce qu'il savait plusieurs langues vivantes, les érudits d'Italie, d'Angleterre, des Pays-Bas et d'Allemagne correspondaient avec lui, lui dédiaient leurs ouvrages, ou faisaient appel à ses lumières. On vit même des Français du plus haut mérite, comme Vaugelas, venir lui soumettre en tremblant leurs ouvrages ! La Reine Christine l'invita à sa cour ; il s'en excusa par une églogue latine, qui fut cause d'un *Avis* satirique de Gilles Boileau, où celui-ci, à la satisfaction générale, prétendit que l'églogue n'était qu'un centon. Cela fit dire que Gilles avait trouvé Gilles. Dans l'article Cotin, l'on verra la cause des différends de Ménage avec lui et avec Molière, qui le mit en scène sous le nom de Vadius. Boileau l'avait nommé dans sa *II^e Satire*, mais il le remplaça par l'Abbé de Pure. Cependant, Ménage eut l'esprit de ne point se reconnaître dans la scène des *Femmes Savantes* et ne cessa de vanter publiquement le génie de leur auteur. La dispute qu'il eut encore avec M. de Salo vint de ce que celui-ci avait mal parlé de ses *Amœnitates Juris* dans le *Journal des Savants* de 1665. Ménage, dans la Préface de ses *Observations sur Malherbe*, traita ce journal de *Gazette* et de *billevées hebdomadaires*. On citera pour son ridicule sa contestation avec d'Aubignac au sujet de la durée de l'*Heautontimorumenos*, contestation qui leur prit plusieurs années. Il y eut aussi sa dispute avec Baillet, qui avait recueilli des jugements défavorables sur ses ouvrages, notamment contre ses Poésies. Ce pédant tenait avant tout à passer pour poète !... La permission de répondre par écrit lui en ayant été refusée par le censeur royal, il fit paraître en Hollande un *Anti-Baillet*, qui fut d'ailleurs réimprimé à Paris et annoté par La Monnoye. Pour en finir avec ses trop nombreux différends qui lui portèrent un tort considérable, rappelons son affaire avec Bussy-Rabutin. « Ménage, lit-on dans l'*Histoire Amoureuse des Gaules*, estant devenu amoureux de Madame de Sevigny, et sa naissance, son aage et sa figure l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se trouva un jour chez elle dans le temps qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelques emplettes sa Demoi-

selle n'étant point en état de la suivre, elle dit à Ménage de monter dans son carrosse avec elle. Celui-ci, badinant en apparence, mais en effect étant fâché, lui dit qu'il lui estoit bien rude de voir qu'elle n'estoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long temps pour lui, mais qu'elle le mesprisoit encore au point de croire qu'on ne pouvoit medire de lui et d'elle. Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon carrosse : si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous. » Ménage, déjà vieux et cassé à quarante ans, ressentit vivement le début de la première phrase; il répliqua par une épigramme latine à l'emporte-pièce, ce qui ne l'empêcha pas de traiter plus tard Bussy de bel esprit, car il était accommodant avec ceux qu'il redoutait. Tallemant des Réaux, qui ne prisait point Ménage, a laissé sur lui une *Historiette* sanglante. Il dit, parlant du pédant et des femmes : « Il se pique d'estre galant, cependant, je l'ai vu dans l'alcôve de M^{me} de Rambouillet se nettoyer les dents par dedans avec un mouchoir fort sale, et cela durant toute une visite... M^{me} de Cussy a dit qu'il faisoit le désespéré devant elle jusqu'à se donner de la tête contre la muraille; mais il prenoit garde que ce fût en un endroit où il y eût une baie de porte ou de fenêtre, derrière la tapisserie... » M^{me} de Cussy, M^{me} de Sévigné et M^{me} de La Fayette agréaient sa cour par vanité, mais se moquaient de lui couramment. Il promettait un ouvrage où il se serait expliqué sur ses amours; il n'a jamais paru. A cinquante ans, il alla chez toutes les dames de sa connaissance pour prendre tristement congé d'elles, comme un vieil homme qui renonce à la galanterie.

Ménage espérait être de l'Académie, et, d'ailleurs, il y avait droit par le nombre de ses ouvrages et la qualité de ses relations. Malheureusement, il avait écrit dans sa jeunesse une satire contre elle, qui, dérobée à l'Abbé Giraud par l'Abbé de Montreuil, parut à Paris, l'an 1649, sous le titre de *Parnasse Alarmé*. Mécontent de cette édition fautive, Ménage en donna une plus correcte en 1652 dans ses *Miscellanea*. Elle est plus connue sous le titre de *Requête des Dictionnaires*. Hubert de Montmor insista pour que l'Assemblée adoptât Ménage, comme on force un homme qui a déshonoré une fille à l'épouser. On fit quelques épigrammes de part et d'autre sur l'échec de Ménage et le refus de l'Académie. Ménage était du moins de la *Crusca* de Florence, comme par consolation l'on est des Goncourt.

Au sujet de la Satire, ce fut Ménage qui, immédiatement après Balzac avec son *Barbon*, écrivit contre le parasite Montmaur en publiant une *Vita Gargilii Mamurræ* (1636), dédiée à Charles Fermamus, et qu'il signa *Marcus Licinius*, ainsi que le poème de *Mamurræ parasitosophistæ Metamorphosis*. Il en fit aussi plusieurs épigrammes sous le nom de *Janus Capella, Veronensis*.

Sallengre lui attribue la Satire française en vers octosyllabes de

la *Requête de Petrus Montmaur à Nosseigneurs de Parlement*, dont le titre, le début, la versification et l'esprit général rappellent, il est vrai, la *Requête des Dictionnaires*. Son penchant à médire l'avait fait accuser, en 1660, d'avoir semé dans une élégie latine au Cardinal Mazarin des allusions injurieuses contre une délégation envoyée à ce ministre par le Parlement. Plusieurs conseillers portèrent plainte. Toutefois, Ménage put convaincre Lamoignon de son innocence en attestant qu'il avait composé sa pièce trois mois avant la députation. « Savez-vous bien ce que c'est que la médisance ? », demanda-t-il un jour à M^{lle} de Mourion. — « Pour la médisance, je ne le saurais bien dire, répondit-elle ; mais, pour le médisant, c'est M. Ménage. »

Ménage mourut d'une fluxion de poitrine, le 23 juillet 1692. Il légua sa bibliothèque aux Jésuites de la maison professe de Saint-Louis. Bernard de la Monnoye rima une épigramme funéraire qui se termine ainsi :

*Souffrez à son tour qu'il repose,
Lui dont les vers et dont la prose
Nous ont si souvent endormis.*

Tallemant des Réaux tenait la *Requête des Dictionnaires* pour la meilleure œuvre de Ménage, « quoique la versification n'en fut nullement naturelle, et qu'il y eut par endroits bien de la *trainasserie*. » C'est la versification des épîtres et coq-à-l'âne marotiques, encore employée par les Satyriques du commencement du siècle; la *trainasserie* provient autant de la contrainte imposée par les rimes plates que de l'emploi de la phrase arabesque, qui semblait un élégant tour de force aux poètes anciens. Il y a néanmoins du vrai dans l'opinion mitigée de Tallemant. Nul n'était plus qualifié que l'auteur du *Dictionnaire Etymologique*, ouvrage considérable en son temps si nous en sourions aujourd'hui, pour reprendre l'Académie sur la rédaction de son Dictionnaire, qui contribua à l'appauvrissement de la langue. La Bruyère, à la fin du chapitre intitulé *De Quelques Usages*, a regretté lui aussi le bannissement de *car*, de *maint*, de *moult* et d'*isnel* ; il semble, d'une façon générale, qu'il ait été inspiré par la *Requête des Dictionnaires*. Il est bien des endroits, surtout le passage final, qui pourraient encore être médités par les rédacteurs du Dictionnaire actuel.

On trouve une réponse très aigre de Bois-Robert à Ménage dans le tome IX du *Tallemant* de Techener, p. 277.

BIBLIOGRAPHIE. — *Origines de la Langue Française*, Paris, 1650, in-4° ; — Même ouvrage, avec les *Origines Françaises de M. de Case-neuve, un Discours de la Science des Etymologies par le P. Besnier, Jésuite*, etc., Paris, 1694, in-fol., et 1750, 2 vol. in-fol. sous le titre de *Dict. Etym. de la Langue Franç.* ; — *Miscellanea*, Paris, 1652,

in-4°; — *Gargilii Macronis Parasito-Sophistæ Metamorphosis*, Paris, in-4°; — *Vita M. Gargilii Mamuræ Parasito-Pædagogi, Scriptore Marco Licinio*, Paris, 1643, in-4°; — *Le Parnasse alarmé*, 1649, in-4°; sous le titre de *Req. des Dict.*, Paris, 1693; — *Osservazioni sopra l'Aminta del Tasso*, 1653, in-4°; — *Diogenes Laertius... cum Commentario*, in-fol., 1663 et 1692, Paris et Amsterd.; — *Poëmata*, Paris, 1656, in-12, 1658, in-8°; 1663, in-12; 1668, in-8°; 1673, in-8°; 1680, in-8°; 1687, in-12; — *Recueil des Eloges faits pour M. le Cardinal Mazarin*, Paris, in-fol., 1666; — *Origini della Lingua Italiana*, Parigi, 1669, in-4° et Genève, 1685, in-fol.; — *Juris Civilis Amænitates*, Paris, 1664, in-8°; 1667, in-8°, Francfort et Leipzig, 1680, in-8°; — *Les Poësies de Malherbe, avec les notes*, Paris, 1666, in-8°; 1689, in-12; 1722, 3 vol. in-12; — *Annotazioni sopra le Rime di Monsignor della Casa*, Paris, 1667, in-8°; — *Vita Matthæi Menagii, primi Canonici Theologi Andegavensis*, Paris, 1674, in-8°; 1692, in-12; — *Vita Petri Ærodii* (Pierre Ayrault), Paris, 1675, in-4°; — *Observations sur la Langue françoise*, Paris, 2 vol. in-12, 1675 et 1676; — *Mescolanze*, Paris, 1678, in-8°, Rotterdam, 1692, in-8°; — *Histoire de Sablé*, Paris, 1686, in-fol.; — *Historia Mulierum Philosopharum*, Lyon, 1690, in-12; — *Antibaillet*, Amsterd., 1690, 2 vol. in-12, Paris, 1730, in-4°; — *Discours sur l'Heautontimorumenos de Térence*, Paris, 1640, in-4°; — *Menagiana*, Paris, 1693, et 1715 (publ. par La Monnoye), 4 vol. in-12; — *Trois Lettres inédites de Ménage* (*Bull. du Bouq.*), 1874; — *Lettres de Ménage à Magliabecchi et à Carlo Dati* (publ. par Léon-G. Pélissier. *Rev. Littér. Romane*, 1891). Enfin, à la suite des *Mémoires de Jean Rou*, t. II, Paris, 1857, p. 138, on trouve une traduction de la Vie de Gargilius Mamurra.

A CONSULTER. — *Journal des Savants*, 11 août 1692. — *Anti-Menagiana*, 1693. — GOUJET, XVIII. — NICERON, t. I et X. — TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes* (éd. Garnier, VII). — SOMAIZE, *Dict. des Précieuses*. — *Mém. pour servir à la vie de M. Ménage* (en tête du *Menagiana*, 1715). — BAYLE, *Dict.* — MORERI, *Dict.* — PERRAULT, *Eloges*; — *Mém. de Jean Rou*, II, 103 à 127. — DUMONT, *Gilles Ménage considéré comme poète*, Angers, s. d. — ELVIRE SAM-FIRESCO, *Ménage polémiste, philologue, poète*, Paris, 1902, in-8°. — DU BROSSAY, *Ménage et la Généalogie des Seigneurs de Château-Gontier* (*Mém. Soc. Agricult.*) Angers, 1902. — F. UZUREAU, *Ménage et l'Acad. d'Angers* (Éloge de Ménage par J. Goureau, 1693. — *Rev. Facultés Cathol. de l'Ouest*), 1902-1903. — FRÉDÉRIC LACHÈVRE, *Rec. Collect. de Poés.*, xvii^e siècle, II, III. — FERNAND FLEURET et LOUIS PERCEAU, *Satires de Mœurs du xvii^e siècle*, La Sirène. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poét. franç.*, xvii^e siècle, t. II, Librairie Garnier.

REQUÊTE DES DICTIONNAIRES

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE

A NOSSEIGNEURS Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains Arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinaux-historiographes,
Surintendants des Ortographes,
Raffineurs de Locutions,
Entrepreneurs de Versions,
Peseurs de Brèves et de Longues,
De Voyelles et de Diphtongues :
Supplie humblement CALEPIN,
Avec NICOT, ESTIENNE, OUDIN,
Disant, que, depuis trente années,
On a, par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Elegies,
Des Sonnets et des Comédies,
Ces nobles mots, *moult, ains, jaçoit,*
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si-que, piteux, icelle,
Trop-plus, trop-mieux, blandice, isnelle.
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme étant de mauvais François.
Et bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf votre reverence)
Fist préjudice aux Suppliants,
Vos bons et fideles Clients;

Et que De GOURNAY la pucelle,
 Cette savante Demoiselle,
 En faveur de l'Antiquité
 Eût notre corps sollicité
 De faire ses plaintes publiques
 Du décri de ces mots antiques :
 Toutefois, comme nous pensions
 Que le reste des diction
 Ne souffriroit aucun dommage
 Par ces Correcteurs du langage,
 Et que, sous votre autorité,
 Nous aurions toute sureté,
 Nous nous serions, par déference,
 Tous contenus dans le silence,
 Aimant mieux perdre ces bons mots
 Que de troubler votre repos.
 Cependant, on sait par la ville,
 Que, depuis, votre GOMBERVILLE
 Auroit injustement proscrit
 Le pauvre *Car*, d'un sien écrit,
 Comme étant un mot trop antique,
 Et qui tiroit sur le Gothique,
 Et qu'aussi-tôt votre BARO ⁽¹⁾
 Sur ce mot cria tant haro
 Qu'on alloit, par cette cririe
 Bannir de la Chancellerie,
 Tant lors on étoit de loisir,
 Le *Car tel est nostre plaisir*,
 Sans que CONRART le Secretaire,
 D'un tel mal ne pouvant se taire,
 S'opposa généreusement
 A ce cruel bannissement,
 Vous remontrant qu'en toute affaire

(1) On ne reconnaît pas que Baro, dans sa conclusion de l'Astrée, l'unique ouvrage en prose qu'on ait de lui, ait si scrupuleusement évité le *Car*.

Le *Car* est un mot nécessaire;
 Que c'est un mot de liaison,
 Introduceur de la raison;
 Et que, depuis plus de cent lustres,
 Toûjours par des emplois illustres,
 Il sert utilement nos Rois
 Dans leurs Traitez et dans leurs Loix.
 Sa remontrance étant suivie,
 Au pauvre *Car* sauva la vie.
 Mais d'autres bizarres Esprits,
 Qui, méchamment, ont entrepris
 De nous reduire à l'indigence,
 Vouloient, contre toute apparence,
 Par brigues et par faux témoins,
 Proscrire *encore* ⁽¹⁾, *néanmoins*,
Pourquoi, d'autant, cependant, oncques,
Or, toutesfois, partant, et doncques,
 Et prononcer un interdit
 Tant contre *ladite* et *ledit*,
 Que contre *lequel*, et *laquelle*,
Un quidan, un tel, une telle.
 Mais, grace à l'ABBÉ DE CHAMBON,
 A SIRMOND, AU PERE BOURBON,
 A GODEAU, le grand Paraphraste,
 A BAUDOIN, le grand Metaphraste,
 Au Politique PRIEZAC ⁽²⁾,
 Au grand Epistolier BALZAC,
 A CHAPELAIN, l'Archipuriste,
 A VAYER, le Dialogiste,
 VAYER qui, de Pyrrhonien,
 S'est fait Académicien,

(1) Il est faux qu'aucun Académicien ait jamais songé à proscrire, *encore*, *néanmoins*, *pourquoi*, *cependant* et *toutesfois*, quoi qu'on écrive plus ordinairement toutefois.

(2) Il avoit nom *Priezac*, et l'Histoire de l'Académie ne l'appelle pas autrement.

Au vieux MAYNARD le Satiryque,
 A SILHON, le melancholique,
 Au Janseniste de BOURZAY,
 Contre l'avis de Serizay,
 De l'ESTOILLE, de MALLEVILLE,
 De FARET, et de GOMBERVILLE,
 Et d'autres à nous inconnus,
 Ces mots ont été maintenus.

Or, Nosseigneurs Académiques,
 Nosseigneurs les Hypercritiques,
 Ce n'est pas tout, nos pauvres mots
 Ont bien enduré d'autres maux.
 Mille ont été bannis des Mètres,
 Les uns accourcis de trois lettres,
 Les autres d'autant alongez.
 Les genres ont été changez
 Par une trop lâche mollesse
 Qu'on appelle délicatesse;
 De combien de mots masculins
 A-t-on fait de mots féminins?
 Tous vos Puristes font la figure
 A quiconque dit *un intrigue*;
 Ils veulent, malgré la raison,
 Qu'on dise aujourd'hui *la poison*,
Une Epitaphe, une Epigramme,
Une Navire, une Anagramme,
Une reproche, une Duché,
Une mensonge, une Evêché,
Une éventaille, une squelette,
La doute, une Hymne, une Epithete;
 Et le delicat SERIZAY
 Eût chaque mot féminisé,
 Sans respect ni d'Analogie,
 Ni d'aucune Etymologie,
 Pour condescendre au doux HABERT,

Sans que l'ABBÉ DE BOISROBERT
Ce premier Chansonnier de France,
Favori de son Eminence,
Cet admirable Patelin,
Aimant le genre masculin,
S'opposa de tout son courage
A cet effeminé langage.
De plus, depuis quatre ou cinq ans,
Un de vos plus grands Partisans,
Afin de nous faire injustice,
Et par belle et pure malice,
Auroit, de son autorité,
Dans l'Avant-propos d'un Traité
Qu'il a fait, suivant son caprice,
De la faculté Concoctrice,
(Mais qui par ses obscuritez
Cause aux lecteurs des cruditez)
Banni de ce noble Royaume
Du Latin le docte Idiôme,
Comme langage de Pédant,
Et, par cet étrange accident,
La pauvre Langue Latiale
Alloit être troussée en male,
Si le bel Avocat BELOT,
Du Barreau le plus grand falot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence :
En quoi, certes, et sa bonté,
En son zele, et sa charité
Se firent d'autant plus paroître
Qu'il n'a l'honneur de la connoître,
Semblable à ces preux Chevaliers,
Ces Paladins Avanturiers,
Qui, défendant des Inconnuës,
Ont porté leurs noms jusqu'aux nuës.
Enfin, je ne sais quels Auteurs

Auroient prescrit aux Correcteurs
Une impertinente Orthographe,
Leur faisant mettre *Paragrafe*,
Filosofie, *ôtre*, *le tans*,
L'Iver, *l'Otonne*, *le Printans*,
Place Reale, *le Reome*,
Saint Ogustin et *Saint Gérome*.
Et, retranchant mal à propos
L'*Esse* de la plupart des mots,
Comme d'*estat*, d'*oster*, de *nostre*,
D'*estre*, d'*estonnement*, d'*Apostre*,
Son usage fut mal-traité
Autant ou plus qu'il fut du *T*,
Lors que de toutes leurs querelles
Elle fist juges les Voyelles;
Si bien que les petits Grimaus
Ne rencontrant point tous ces mots,
Suivant notre ordre Alphabétique,
Qui retient l'Orthographe antique,
Entrent aussi-tôt en couroux,
Et lors nous frappent à grands coups,
Souffletant le Dictionnaire
Aussi bien que le Despautere.
Mais tout cela n'est rien, au pris
De ce que nous avons appris :
Que VAUGELAS, dans sa harangue,
Opinoit à nouvelle Langue;
Et que, sous votre autorité,
En dépit de l'Antiquité,
Dans un Vocabulaire étrange,
Donnant aux Escoliers le change,
Aveque nos Locutions
Il supprimoit nos dictions,
Ce qui, sauf votre révérence,
(Outre la haute impertinence,
Qu'un Estranger et Savoyard

Face le procès à Ronsard)
Seroit une extrême injustice;
Qu'enfin, après tant de service,
Que, par nos termes renommez,
Et de tout le monde estimez,
Nous avons, en toute science,
Rendu, sans reproche, à la France,
On nous cassast honteusement.
Nous l'osons dire hautement,
Que tous les vieux Dictionnaires
Sont absolument nécessaires.
Par eux s'entendent les Auteurs.
Par eux se font les Traducteurs.
Ils servent à tous de lumières
Dans les plus obscures matières.
Ils sont les Docteurs des Docteurs,
Les Précepteurs des Précepteurs,
Les Maistres des Maistres de Classes;
Et tels qu'on a crûs Savantasses
A la faveur de leurs bon mots,
Sans eux n'étoient rien que des sots :
Témoin ce que fit ce bon homme ⁽¹⁾
Laissant son Calepin à Rome,
Témoin MONTMAUR, ce Professeur,
Qui seroit un pauvre Fesseur,
S'il n'avoit point les trois ESTIENNE,
Avec les Gloses Anciennes ⁽²⁾ :
Le Nomenclateur JUNIUS ⁽³⁾
Et MATTHIAS MARTINIUS ⁽⁴⁾.

(1) Le Cardinal de Pelvé, dans le *Catholicon*.

(2) Pierre Daniel d'Orléans, célèbre par la découverte de quelques manuscrits qui ont beaucoup contribué à illustrer la Critique, est le premier qui, ayant trouvé dans la Bibliothèque de l'Abbaye de S. Germain des Prez le recueil des *Vieilles Gloses*, les copia. Turnebe, Cujas, Joseph Scaliger et d'autres en eurent bientôt communication. H. Étienne les imprima en 1573, comme une espèce de supplément à son *Dictionnaire Grec* imprimé l'année précédente.

Mais, sans parler ici des autres,
 Vous savez que, parmi les Vôtres,
 Les plus renommez Traducteurs,
 Et les plus célèbres Auteurs
 Qui s'en font maintenant à croire,
 Nous sont obligez de leur gloire;
 Et cependant, ô siècle, ô mœurs !
 Ce sont eux qui, par leurs clameurs,
 Aujourd'hui dans l'Académie
 Nous traitent avec infamie !
 Quantesfois dans ses Versions,
 Sans le secours des Dictions,
 Et de CALEPIN et d'ESTIENNE,
 BAUDOUIN étoit-il en grand'peine ?
 Sans eux COLOMBY, dans Justin,
 Etoit au bout de son Latin.
 Sans eux, dans Terence, VOITURE
 Avoit l'esprit à la torture.
 Dans Quinte-Curce, VAUGELAS
 Dès le premier pas étoit las,
 VAUGELAS ce grand Interprete,
 Qui seul plus que tous les mal-traite.
 MAYNARD, sans eux, traduisoit mal
 Son Catulle et son Martial;
 Et les Verrines faisoient nargue ⁽⁵⁾
 A votre candidat LESFARGUE;
 Sans eux GIRY n'entendoit rien
 Aux Ecrits de Tertullien,

(3) Hadrien Junius, docte Médecin, et grand Humaniste, mort le 16 de juin 1575, âgé de 64 ans, a fait un livre fort utile, intitulé *Nomenclator*, qui apprend en 8 langues les noms propres de toutes choses.

(4) Matthias Martinius Professeur en Théologie à Brème, mort l'an 1630, a fait un gros Dictionnaire Philologique, plein d'une grande érudition, extraite de divers Critiques.

(5) Au lieu des Oraisons de Cicéron contre Verrès, il y avait originairement :

Et le Sénèque faisoit nargue.

Et l'obscur Apologétique
A tous coups lui faisoit la nique.
Dans les sept Pseaumes, DESMARETS
N'eût pas fait, comme il fait, florés.
Le beau PATRU, dans sa harangue,
Ne savoit de qui prendre langue,
Et cent fois étoit à *quia*
Dans l'Oraison *pro Archia*.
COLLETET, dans son Sainte-Marthe,
Prenoit souvent renard pour marte.
Même le hardy d'ABLANCOURT
Dans Tacite se trouvoit court.
Sans eux, HABERT n'entendoit note
Dans la Morale d'Aristote :
C'est-à-dire en la Version,
Qu'avec beaucoup d'attention,
En ont fait en Langue Latine
Des Gens d'éminente doctrine.
Pour le Texte, *non dicitur*,
Car *Grecum est, non legitur*.
Que si nous sommes moins utiles
Aux l'ESTOILLES, aux GOMBERVILLES,
Aux SERIZAYS, aux SAINT-AMANS,
Aux CONRARTS, BAROS et RACANS,
Et tels autres savants Critiques
Des Ouvrages Académiques,
Ces grands et fameux Palatins
Estrangers és Pays Latins :
Il est pourtant très-véritable
Que ce qu'ils savent de la Fable
Ils l'ont appris des Versions
Qu'à l'aide de nos Dictions
Il fut autrefois nécessaire
De leur faire en Langue vulgaire.
Ainsi, quoi qu'indirectement,
Nous leur servons de truchement.

Mais, sans regarder aux offices,
Aux assistances, aux services,
Que vous rendent les Supplians,
Voyez les inconveniens
Que, dans cette Langue vulgaire,
Causeroit ce Vocabulaire.
Vous n'en êtes qu'à l'A. B. C.,
Depuis plus d'un lustre passé
Qu'on travaille à ce grand Ouvrage.
Or, nos chers Maîtres du Langage,
Vous savez qu'on ne fixe point
Les Langues vives en un point.
Tel mot qui fut hier à la mode,
Aujourd'hui se trouve incommode;
Et tel qui fut hier décrié,
Passe aujourd'hui pour mot trié.
Après tout, c'est le seul usage
Qui fait et défait le Langage,
Si bien qu'il pourroit arriver,
Quand vous seriez prêts d'achever
Cet ouvrage extraordinaire,
Ce grand, ce beau Vocabulaire,
Que cent de vos Locutions,
Que mille de vos dictions
Qu'à present vous trouvez nouvelles,
Et qui vous paroissent très-belles,
Ne seroient lors plus de saison.
Nous joignons à cette raison
Que, tous les jours, votre Critique
Déciant quelque mot antique,
Et des meilleurs et des plus beaux,
Sans qu'elle en face de nouveaux,
On seroit, ô malheur insigne !
Réduit à se parler par signe.
Mais quand vous feriez d'autres mots,
Combien souffriroit-on de maux

Avant que de les bien entendre,
Avant que de les bien apprendre ?
Combien vous faudroit-il de tems,
Pour appaiser les mal-contens,
Et faire que ce beau langage
Fût homologué par l'Usage ?

CE CONSIDÉRÉ, Nosseigneurs,
Pour prévenir tous ces malheurs,
Qu'il plaise à Votre Courtoisie
Rendre le droit de Bourgeoisie
Aux mots injustement proscrits
De ces beaux et galans escrits.
Laissez-là le Vocabulaire,
Ne songez point à la Grammaire,
N'innovez, ni ne faites rien
En la Langue, *et vous ferez bien.*

(1649, sous le titre de *Parnasse
Alarmé*. Texte du *Menagiana*.)

SALOMON DE PRIÉZAC

On ne sait rien de Salomon de Priezac, S^r de Saugues, fils de l'Académicien, jurisconsulte et conseiller d'État Daniel de Priezac, avec lequel il a été confondu par l'Abbé d'Olivet dans son *Histoire de l'Académie*. En effet, le recueil de *Poésies* imprimé en 1643, que d'Olivet range parmi les œuvres de Daniel, se retrouve tout entier dans celui que Salomon publia en 1645 et 1650 sous ses nom et qualité. Ce volume de 1643 est dédié à la Marquise du Châtelet. Dans l'*Avertissement* qui précède une *Paraphrase de quelques Psaumes et de l'Ave Maris Stella*, le poète parle d'une traduction qu'il avait faite du *Livre de CASSIODORE sur l'âme*. Il se répète dans l'épître dédicatoire à la Baronne de Beaujeu, qui ouvre le recueil de 1650, et où il rappelle encore qu'il avait publié quelques *Paraphrases* « qui n'avoient pas été mal reçues ». Il était ami de Vaugelas. Ayant adressé un de ses ouvrages à la Reine Christine, il ne reçut point de réponse et s'en plaignit dans son *Icon Christinæ reginæ*.

BIBLIOGRAPHIE. — *L'Amant Solitaire*, Paris, 1641, in-4°; — *Paraphrases sur quelques psaumes*, Paris, 1643, in-12; — *Les Poésies de SALOMON DE PRIÉZAC*, Paris, 1645, in-4°; — *Les Promenades de Saint-Cloud*, Paris, 1645, in-4°; — *Les Poésies de...* [contenant les ouvrages précédents], Paris, 1650, in-12; — *Histoire des Éléphants*, Paris, 1650, in-12; — *Olynthie, roman*, Paris, 1655, in-8°; — *Le Chemin de la Gloire*, Paris, 1660, in-4°; — *Dissertation sur le Nil*, Paris, 1664, in-8°; — *Vie de Sainte Catherine de Sienne*, Paris, 1665, in-8°; — *Campestre Galliæ Miraculum, seu Fons Bellautius*, Paris, 1647, in-4°; — *Lætitia publica, seu faustus Ludovici XIV, in Lutetiam reditus*, Paris, 1649, in-4°; — *Icon Christinæ*, Paris, 1655, in-4°; — *Dilucida de coloribus Dissertatio*, Paris, 1657, in-8°; — *Icon Asini Scriptore S. P.*, Paris, 1659, in-4°; — *Julii Cardinalis Mazarini Iconis Historica specimen*, Paris, 1660, in-4°; — *Dissertatio de Bello et Pace ad Emin. Card. Mazarinum*, Paris, 1660, in-4°; — *Mons Valerianus*, Paris, 1661, in-4°.

A CONSULTER. — PELLISSON et D'OLIVET, *Hist. de l'Acad. franç.* — JOANNIS LEMOVICI, *Illustres*. — GOUJET, *Bibl. franç.*, t. XVII. — NICERON, *Mémoires*, t. XXXIII. — MORERI, *Grand Dict. Histor.* — LELONG, *Bibl. histor. de la France*, éd. Fontenette, n° 1602 et 11081. — MAURICE ALLEM, *Anthol. Poét. franç. XVII^e siècle*, t. I, librairie Garnier. — PAUL OLLIVIER, *Cent Poètes Lyriques*, 1898. — UN BIBLIOPHILE CORRÉZIEN, *Curiosités de la bibliographie limousine (Bibl. Limousin, 1903)*.

LES PETUNS DE PARIS

FANTAISIE

Quel spectacle odieux, quel estrange nuage
Vient troubler mon esprit et surprendre mes yeux ?
Je ne trouve qu'horreur dans ces funestes lieux,
Et tout me represente une effroyable image.
Dans un antre profond je vois une clarté
Se couler foiblement dedans l'obscurité
Qu'une chaude vapeur rend encore plus noire;
Là des goziers affreux y fument à loisir;
On n'y parle jamais que pour parler de boire,
Et l'infame Tabac y fait tout le plaisir.

A voir les Habitans de ces ombres funebres,
Et cette puanteur dont ils infectent l'air,
On prendroit à l'abord ce lieu pour un enfer,
Où regnent les Demons au milieu des tenebres.
Mais non, pour en parler plus vraysemblablement,
C'est le portrait naïf de quelque embrasement
Dont on découvre encor des reliques mourantes.
Là, le feu languissant fait des petits efforts;
Là, paroissent des tas de cendres blanchissantes,
Et l'espaisse fumée y noircit tous les corps.
Mais d'où vient, ô grand Dieu ! cette triste folie
Qui s'empare aujourd'huy de l'esprit des mortels ?
Pour l'encens qu'ils devoient bruler sur tes Autels,
Ils n'offrent que Tabac à leur melancolie.
Troupe capricieuse, à quoy t'amuses-tu ?
Tu crois faire paroistre un acte de vertu
Pour prendre avec adresse une pipe allumée;
Mais sois plus raisonnable en tes affections :
Tes plaisirs en naissant s'exallent en fumée
Et ne te laissent rien que des illusions.

(*Les Poesies*, 1650.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

PRÉFACE.....	v
SIGOGNE.....	i
<i>Vers satyriques contre M^{lle} du Tillet.....</i>	4
BERTHELOT.....	10
<i>L'Adieu de Berthelot.....</i>	14
L'ESPINE (Le sieur de).....	22
<i>Discours.....</i>	24
LE BLANC (Jean).....	42
<i>Contre l'usure.....</i>	44
REGNIER (Mathurin).....	51
<i>Satyre XIII.....</i>	55
MAYNARD (François de).....	64
<i>Manifeste.....</i>	68
MOTIN (Pierre).....	71
<i>Elegie contre les femmes.....</i>	73
LORTIGUES (Annibal de).....	77
<i>Invective contre un pédant.....</i>	79
DES YVETEAUX (Vauquelin).....	84
<i>Meslanges à M. l'abbé de Thiron.....</i>	87
BAUTRU (Guillaume).....	94
<i>L'Onozandre, ou le Grossier.....</i>	95
D'ESTERNOD (Claude).....	100
<i>L'Hipocrisie d'une femme qui feignoit d'estre devote et fut trouvée putain.....</i>	101

BESANÇON.....	113
<i>Satyre du temps, à Théophile</i>	116
VIAU (Théophile de).....	123
<i>Satyre troisieme</i>	130
CERTON (Salomon).....	136
<i>Contre un soudart</i>	138
COURVAL-SONNET (Thomas de).....	148
<i>Contre les Gardes Dismes</i>	150
GARNIER (Claude).....	164
<i>Remonstrance de Philotee à quelques siens amis</i>	
<i>Courtisans</i>	168
AUVRAY (Jean).....	174
<i>Les Nompareils</i>	176
LA CROIX (Le sieur de).....	184
<i>Satyre</i>	185
SAINT-AMANT.....	190
<i>Le Poete crotté</i>	194
MEYNIER (Honorat de).....	214
<i>Le Panegeric de la folie</i>	216
DU CHASTELET (Paul Hay).....	225
<i>Satyre, sur la diverse humeur et fortune des hommes</i> .	227
L'ESPERONNIERE (Robert Angot de).....	236
<i>Lucine ou la Femme en couche</i>	241
<i>Jacqueline ou l'image de la mort</i>	246
LA LUZERNE (Antoine Garaby de).....	252
<i>Le noble campagnard</i>	254
DALIBRAY (Charles Vion).....	266
<i>Metamorphose de Gomor en marmite</i>	269
DU LORENS (Jacques).....	275
<i>Satyre VI</i>	277
MÉNAGE.....	283
<i>Requête des Dictionnaires</i>	288
PRIEZAC (Salomon de).....	299
<i>Les Petuns de Paris</i>	300

Paris. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.). (France) 12.12.22.

Oct
171
291



PQ1193. S3F5 V1



a39001



003867911b

PQ
1193
S3
F5
V.1

